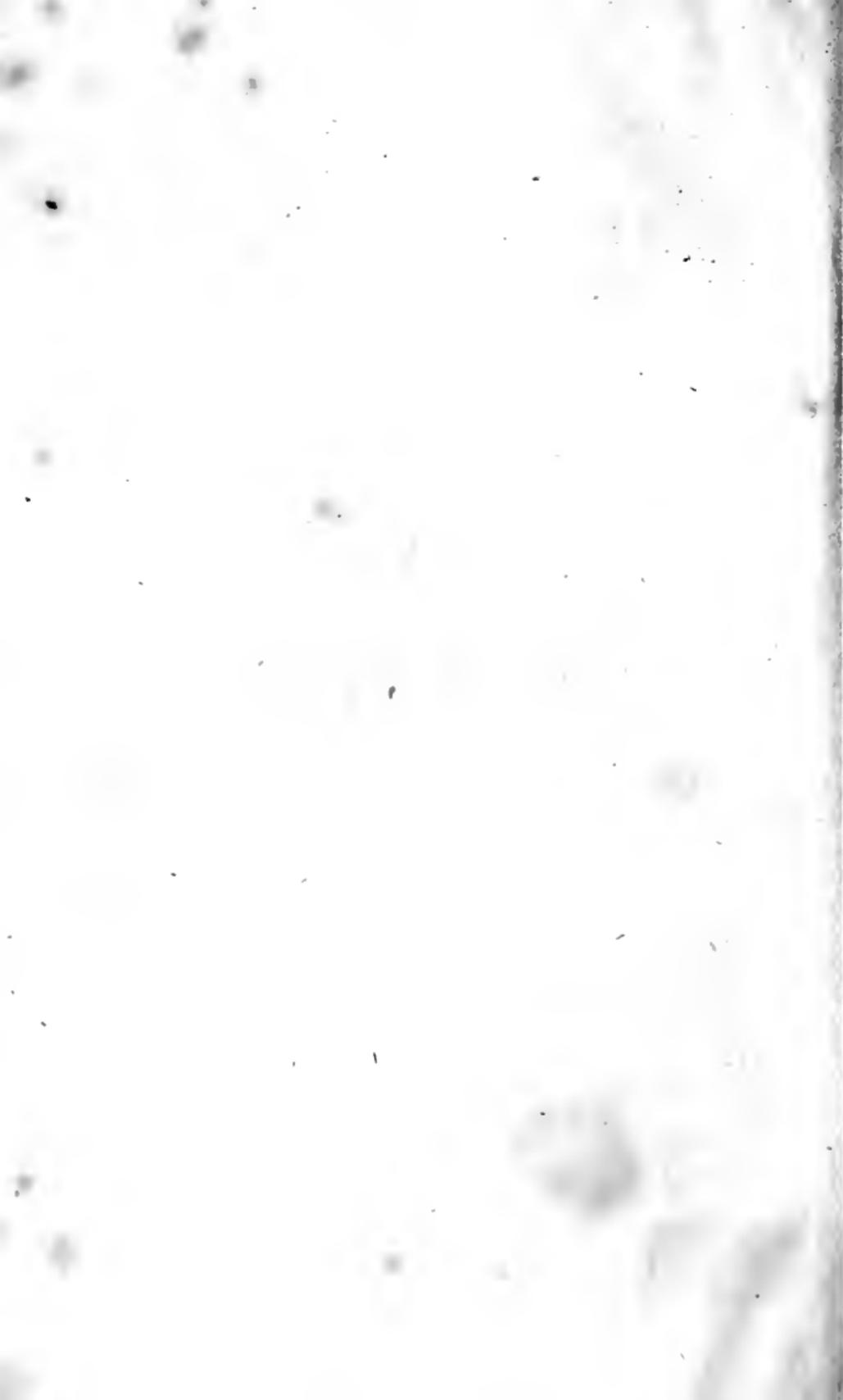






Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



REVUE  
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES  
DE LA REVUE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

—  
TOME TROISIÈME.

—  
MARS 1840.  
—

Bruxelles,  
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—  
1840



---

---

LA

# BELLE ISABEAU <sup>(1)</sup>.

---

XII.

## LE CAMP DE L'ÉTERNEL.

Le lendemain du jour où Toinon avait quitté Montpellier, un beau soleil d'été éclairait de ses premiers rayons les montagnes de la Seranne, où était établi le camp de Cavalier.

Cette position dominait complètement le plat pays, vaste plaine de trois à quatre lieues d'étendue, alors entièrement inculte et déserte.

Des ruines et des décombres noircis par l'incendie marquaient la place de chaque village protestant; plus de cent hameaux ou bourgs avaient été rasés et brûlés dans cette partie des Cévennes, suivant les ordres de Louis XIV.

Partout les champs en friche étaient couverts d'herbes parasites. Il serait impossible de peindre l'aspect désolé de ces solitudes, de ce pays naguère si peuplé, si calme, si richement cultivé.

(1) Voyez tom. II, pag. 5.

Au nord s'élevaient , en formes de croissant , les derniers escarpements de la chaîne des montagnes dont on a parlé ; leurs massifs calcaires et grisâtres s'abaissaient en plusieurs rampes jusqu'aux bords du Gardon , ou rivière d'Anduze , qui baignait leur base.

A mesure que le léger brouillard du matin se dissipait , on voyait plus distinctement se dessiner à l'horizon les lignes sévères et grandioses de ces montagnes de rochers dont les flancs , presque à pic , étaient semés çà et là de quelques bouquets de châtaigniers ,

Le camp de Cavalier , placé comme l'aire d'un aigle , s'étendait sur la crête d'une de ces hauteurs , seulement accessibles du côté de la plaine.

La situation de ce camp avait été choisie avec une heureuse entente des choses de la guerre , car le génie militaire de Cavalier s'était rapidement développé , mûri par l'étude , par la méditation de quelques bons ouvrages de stratégie , et par la fréquente application des savantes théories qu'il y puisait.

Il avait ainsi acquis ou perfectionné quelques-unes des qualités indispensables aux bons capitaines ; l'excellence de l'emplacement de son camp en était une preuve évidente. Profitant des avantages que lui offrait la configuration de ce pays de montagnes , coupé par des ravins , couvert par des bois , et arrosé par les rivières de la Seranne , il avait rendu sa position presque inexpugnable.

Merveilleusement servi d'ailleurs par une parfaite connaissance du pays , première et indispensable base de toute opération militaire , Cavalier avait placé ses avant-postes de telle sorte qu'il dominait complètement la plaine ; car depuis la terrible dévastation des paroisses , on ne pouvait , dans un rayon de trois à quatre lieues , faire un mouvement de troupes qui ne fût aperçu du camp des camisards.

Ce point , très-facile à garder , était donc à l'abri de toute surprise ; il n'était commandé par aucune position où l'ennemi aurait pu amener du canon ; les communications étaient libres et assurées , entre son camp , ses magasins , et son ambulance placée sur ses derrières , au milieu de montagnes inaccessibles.

En cas d'attaque , la plaine lui offrait un champ de bataille avantageux. Les châtaigniers des montagnes lui fournissaient

du bois en abondance ; la rivière d'Anduze , qui servait de défense naturelle à ses grand'gardes , lui donnait de l'eau ; l'air était pur ; en un mot , ce campement offrait les conditions défensives et offensives les plus favorables.

C'est dans cette importante retraite du chef le plus influent des camisards que nous conduirons le lecteur.

Un mouvement inaccoutumé régnait dans le camp formé de deux lignes de cabanes en bois , grossièrement , mais solidement construites , et recouvertes de branches d'arbres entremêlées de joncs marins et de genêts. Il était environ sept heures du matin ; quelques escouades de camisards s'exerçaient au maniement du mousquet , sur une esplanade voisine du flanc gauche du camp ; d'autres nettoyaient leurs armes ou les rangeaient en faisceaux ; ceux-là balayaient , avec un soin minutieux , l'espace de rue ou d'intervalle qui séparait les deux lignes parallèles de cabanes.

La troupe de Cavalier était beaucoup moins exaltée , mais beaucoup plus disciplinée que celles d'Éphraïm et de Roland (nouveau chef camisard) ; ses gens s'acquittaient de leur devoir de soldat , avec une sorte de gravité compassée. Malgré la loquacité naturelle des méridionaux , ils parlaient peu et toujours avec une inflexion sérieuse. On voyait à leur physionomie sombre et résolue qu'ils s'étaient depuis longtemps familiarisés avec les dangers de la guerre. Presque tous les chefs étaient très-jeunes ; les soldats , anciens laboureurs ou artisans , maigres , hâlés , agiles et vigoureux , semblaient habitués aux déférences d'une subordination absolue.

Chacune de leurs compagnies se composaient de cent hommes. Un brigadier , un lieutenant et quatre sergents la commandaient ; les soldats étaient bien armés de mousquets , de sabres et de pistolets. La plupart de ces armes avaient été fournies par la Savoie , ou enlevées par les rebelles sur les troupes du roi.

Depuis la terrible défaite de Vergesse , où ils avaient complètement battu les régiments de la marine , le plus grand nombre des camisards portaient l'uniforme de ce corps : justaucorps bleu à collet et à parements écarlates avec boutonnères de laine blanche , chapeau bordé et écharpe rouge.

Les officiers s'étaient aussi vêtus aux dépens des officiers catholiques. Quelques-uns même portaient les croix de Saint-Louis qui avaient décoré les habits de leurs victimes.

Une compagnie de deux cents chevaux, spécialement commandée par Cavalier, lui fournissait un détachement d'escorte qu'on appelait dans son camp *les gardes du frère Cavalier*.

Ces gens, vêtus comme les fantassins, d'uniformes des troupes royales, portaient le harnachement de dragons de Fitz-Marcon. Cette complète ressemblance entre l'équipement des rebelles et celui des catholiques avait été bien souvent funeste à ceux-ci. Grâce à ce déguisement, les camisards avaient souvent pu les surprendre et les battre.

La cause du mouvement qui régnait dans *le camp de l'Éternel*, ainsi que les fanatiques appelaient leurs lieux de refuge, était l'arrivée prochaine des deux chefs, Roland et Éphraïm, qui devaient se rendre auprès de Cavalier, pour se concerter avec lui sur des questions du plus grand intérêt.

Cavalier tenait beaucoup à la régularité du service de ses gens; il mettait à honneur de montrer son camp sous son plus bel aspect, et il avait donné ses ordres en conséquence.

La cabane du chef cévenol s'élevait solitairement sur le flanc droit du camp et pouvait presque servir de vedette, car de ses fenêtres on dominait la plaine jusqu'à son plus lointain horizon. Cette habitation, construite en bois, était beaucoup plus grande que celle des soldats; deux camisards, vêtus de l'uniforme des dragons de Saint-Sernin, montaient la garde à la porte.

Il était huit heures du matin, Cavalier avait depuis longtemps inspecté le camp et visité ses avant-postes.

Sa cabane était meublée avec une simplicité guerrière. Son lit se composait d'une caisse remplie de bruyère fraîche, un manteau de dragon lui servait de couverture. Ses armes et quelques lunettes d'approche étaient suspendues à la cloison; un grand coffre contenait ses habits, ses livres de stratégie, *l'Officier partisan*, les *Principes de la guerre*, et les *Campagnes de Rohan*, suivies des *réflexions de ce grand capitaine sur la guerre des montagnes*.

Accoudé sur une table faite de quatre pieux fichés en terre et surmontés de planches à peine équarries, Jean Cavalier paraissait méditer profondément un plan des Cévennes assez habilement tracé par lui et couvert de signes et de notes hiéroglyphiques, compréhensibles pour lui seul.

L'expression des traits du jeune chef avait presque entièrement changé, sa physionomie était devenue sérieuse et empreinte d'une certaine gravité mystique qui contrastait singulièrement avec son apparence juvénile. Il était vêtu non sans une sorte de recherche. Il portait un justaucorps de drap gris-blanc bordé d'un léger galon d'or, des hauts-de-chausses bleus comme son gilet à boutons dorés, et des bottes de basane noire à éperons d'argent; ses cheveux blonds assez longs flottaient sur ses épaules; une moustache naissante se dessinait à peine au-dessus de sa lèvre un peu dédaigneuse.

Depuis plus d'une année qu'il avait pris une part si continue et si éminente à la révolte, l'esprit de Cavalier s'était singulièrement développé, ses bonnes comme ses mauvaises qualités avaient suivi la même progression. Sa pratique et son expérience des hommes et des choses lui avaient démontré la nécessité de profondément dissimuler et d'affecter de grands dehors de fanatisme. Cette hypocrisie lui répugnait, mais elle lui donnait sur ses gens une influence immense et assurait sa domination.

Lorsque les ministres manquaient, il prêchait lui-même à sa troupe; et l'histoire a conservé quelques uns de ces morceaux oratoires, sinon très-brillants par le fond et par la forme, du moins parfaitement conçus pour l'effet qu'ils devaient produire (1).

Cavalier n'avait jamais eu de sentiments religieux très-arrêtés. Les grands intérêts auxquels il était mêlé, exaltant outre mesure son orgueil, éteignirent bientôt le peu de foi qui existait en lui. Ce fut alors qu'il sentit surtout la nécessité d'afficher aux yeux de sa troupe les semblants de la dévotion la plus exagérée : tant qu'il avait cru, même faiblement, la feinte lui avait paru inutile.

La portée de ses vues et de ses espérances s'était aussi démesurément agrandie; mais, de même qu'on cache sous la cendre un feu ardent et concentré, l'ambition qui le dévorait couvait sous les froids dehors d'une indifférence trompeuse, depuis qu'il s'était aperçu du fâcheux effet de ses prétentions.

Il avait d'abord pris les titres de *généralissime*, puis de *prince des Cévennes*. Sa troupe n'avait pas murmuré de ces

(1) Voir *Théâtre sacré des Cévennes*.

vellités aristocratiques ; mais Éphraïm et Roland s'en étaient si vivement émus , que Cavalier avait dû renoncer à ses pompeuses dénominations.

Pourtant , il faut le dire , un noble et généreux sentiment planait fièrement au-dessus de ces étroits calculs d'égoïsme et d'orgueil ; c'était le saint dévouement de Cavalier pour la cause de ses frères , c'était son ardent et grand amour de liberté.

Les principes de Du Serre avaient porté leurs fruits : à défaut d'enthousiasme religieux , l'enthousiasme politique animait Cavalier. Au fond , il combattait plutôt pour le rétablissement des droits civils si despotiquement arrachés aux protestants que pour le rétablissement des temples. Mais les deux questions s'étaient étroitement liées ensemble : le triomphe de l'une assurait le triomphe de l'autre.

En supposant que , par la force de ses armes , il pût parvenir à dicter des conditions au roi de France et à lui imposer de nouveau l'édit de Nantes , Cavalier voulait être nommé généralissime des troupes protestantes du Languedoc , et ensuite chargé de veiller à l'exécution des traités qui seraient conclus avec les religionnaires.

Les vœux secrets du jeune Cévenol ne devaient pas sans doute s'arrêter absolument à ces limites ; peut-être ces éminentes fonctions militaires ne devaient plus lui suffire , s'il les obtenait un jour.

Quand l'ambitieux triomphe , ce qui lui semblait le terme idéal de ses plus folles espérances n'est plus , à ses regards dédaigneux , que le point de départ d'une nouvelle carrière plus magnifique encore. Il compte toujours avec l'avenir , jamais avec le passé.

Pour compléter le crayon des modifications que le temps avait apportées dans le caractère , dans les sentiments et dans le génie de Cavalier , il nous reste à parler de son amour pour Isabeau.

Depuis la guerre de l'insurrection , la jeune fille s'était consacrée avec le plus saint dévouement à soigner les blessés de la troupe de Cavalier. Leur ambulance était établie dans la partie la plus sauvage et la plus inaccessible des monts de la Seranne. Le docteur Claudius , que Du Serre avait si perfidement trompé , dirigeait leurs traitements. Malgré ses prières , le

pauvre médecin avait été conduit de force dans cette retraite.

Avec la mansuétude de son excellent caractère, Claudius s'était résigné à son sort en voyant qu'il pouvait rendre d'immenses services à ses semblables ; grâce aux attentions, aux prévenances d'Isabeau, sa destinée lui parut supportable.

La jeune fille était pieusement bénie par les camisards qu'elle soignait avec une douceur angélique. Presque chaque jour Cavalier venait la voir en visitant les blessés de sa troupe. Parfois son esprit ardent et inquiet semblait se calmer, se rassérer dans les entretiens qu'il avait avec Isabeau. C'étaient de longs et mélancoliques souvenirs du temps passé. A propos des premières années de leur amour, c'étaient des confidences naïves de Cavalier sur ses projets d'avenir, sur ses espérances, sur les différends qui s'élevaient souvent entre lui et les autres chefs camisards ; c'étaient, de la part d'Isabeau, des conseils remplis de sérieuse tendresse et de raison.

La jeune fille avait surtout le rare courage de combattre les vues ambitieuses de Cavalier. Si la cause des religionnaires triomphait, s'ils recouvraient leurs droits, le jeune chef devait, selon Isabeau, déposer les armes, redevenir laboureur comme son père, et cultiver la terre trop longtemps ravagée par la guerre civile.

Isabeau n'attaquait pas moins vivement l'indifférence religieuse de l'homme qu'elle aimait ; elle puisait quelquefois une éloquence élevée dans sa fervente piété, dans sa frayeur de voir Cavalier affecter quelquefois une hypocrisie sacrilège.

Souvent celui-ci écoutait ces conseils, ces reproches pleins de raison et d'amour avec une douce reconnaissance ; d'autres fois il s'en irritait ; alors sa conscience se troublait aux mâles reproches de la jeune Cévenole, et malgré lui il enviait la farouche abnégation d'Éphraïm et de Roland, qui ne songeaient qu'à la cause de Dieu ; mais bientôt il était ramené près d'Isabeau par le besoin de s'épancher, par la confiance inaltérable qu'elle lui inspirait, et, il faut le dire enfin, par son amour, qui s'était réveillé pour la belle Cévenole, plus ardent que jamais.

C'est ici que s'ouvre un de ces abîmes du cœur dont on ne peut mesurer la profondeur ; malgré l'outrage du marquis de Florac, Isabeau était restée, aux yeux de Cavalier, la fière et

vertueuse jeune fille qu'il avait toujours aimée. En contemplant cette innocente victime d'un crime infernal, une compassion douloureuse, un désespoir affreux et parfois une soif de féroce vengeance se mêlaient à la vénération que tant de malheurs inspiraient.

Pourtant, malgré sa foi profonde dans la pureté de l'âme d'Isabeau, malgré les preuves d'admirable attachement que la jeune fille lui avait données, malgré la passion plus vive de jour en jour qu'il ressentait pour elle, Cavalier hésitait à lui donner sa main. Sa fierté se révoltait à la pensée d'épouser une femme, sinon déshonorée, du moins souillée par un homme qu'il exécrait pour tant de sujets de haine mortelle.

Rien n'était plus cruel pour Cavalier que ces hésitations, que ces angoisses, que cette lutte enfin entre les aspirations passionnées de son cœur et les scrupules de son orgueil. Plusieurs fois l'amour, la saine raison et l'instinct du bonheur avaient été sur le point de triompher des irrésolutions de Cavalier. Un jour même avait été fixé pour la célébration solennelle du mariage, qu'à défaut de ministre, Éphraïm devait consacrer selon le rite protestant.

Mais le jeune camisard avait faibli devant un faux point d'honneur.

Isabeau, toujours digne, toujours grande, avait caché le chagrin amer que lui avaient causé tant d'alternatives de crainte et d'espoir. Son amour pour Cavalier ne s'en était pas senti. Seule et en silence, elle avait souffert.

Telle avait été la vie de Cavalier jusqu'au moment où nous le retrouvons dans sa cahane, étudiant avec attention un plan des Cévennes tracé de sa main.

Bientôt un de ses gardes entra respectueusement ; il s'arrêta au seuil de la porte, s'inclina presque jusqu'à terre, fit le salut militaire, et dit : Frère général, une vedette annonce que frère Éphraïm et frère Roland arrivent par la montagne.

Cavalier reploya son plan, et dit au camisard : Envoie-moi ici *Joas-Espère-en-Dieu*. — Le soldat sorti, Cavalier prit une lunette et se mit à examiner scrupuleusement tous les points de la plaine qui s'étendaient à perte de vue et que brûlait un soleil ardent.

Joas-Espère-en-Dieu se présenta bientôt à la porte de la ca-

bane ; c'était un jeune homme, ancien armurier d'Alais, qui servait de major à Cavalier.

— Faites mettre nos gens sous les armes, lui dit celui-ci ; qu'on rende les honneurs militaires à frère Éphraïm et à frère Roland. Tu iras les attendre à l'entrée du camp et tu les conduiras ici.

Espère-en-Dieu salua et sortit sans dire un seul mot. Cavalier, resté seul, entra dans un autre pièce de sa cabane avant de recevoir les autres chefs camisards.

### XIII.

#### L'ENTRETIEN.

La physionomie d'Éphraïm avait toujours le même caractère farouche et ascétique. Il arriva monté sur Lépidoth. Il était accompagné de Roland, chef camisard, homme d'environ quarante ans, à barbe et à cheveux roux, grand et robuste, ancien forgeron d'un fourneau établi près du col d'Ancize, sur les bords du torrent de Sistrié.

Du Serre, le gentilhomme verrier de l'Aygoal, suivait ces deux camisards. Après des peines inouïes, il revenait de Turin où il avait eu de fréquentes conférences avec M. Hill, envoyé extraordinaire d'Angleterre auprès du duc de Savoie, et avec M. Petrus Muller, envoyé des Provinces-Unies auprès de la même cour.

Du Serre était déguisé en porte-balle ; il avait sur les épaules une caisse contenant des marchandises.

Cet homme, d'une infatigable activité, en arrivant de Savoie, s'était rendu d'abord à Montpellier, pour terminer quelques affaires dont nous parlerons plus bas.

Du Serre et Roland furent frappés de l'ordre et de la discipline qui régnaient dans le camp de Cavalier ; mais Éphraïm demeura très-indifférent à cet aspect. La vue des uniformes catholiques le choquait vivement, il jetait un coup d'œil sombre sur les gardes de Cavalier qui, vêtus avec une certaine recherche militaire, se tenaient en haie aux environs de la cabane du jeune chef ; s'arrêtant un moment devant eux, le forestier leur dit avec dédain ces paroles de l'Écriture :

« Insensés et aveugles que vous êtes, malheur à vous, parce que vous êtes semblables à ces sépulchres blanchis dont le dehors paraît beau aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein d'ossements de morts (1). »

Les gardes baissèrent les yeux, tant la sainteté d'Éphraïm leur imposait. Du Serre et Roland échangèrent un coup d'œil qui exprimait leur crainte de voir quelques dissentiments éclater entre Éphraïm et Cavalier.

En entrant dans la cabane qu'ils trouvèrent déserte, Espère-en-Dieu, le major du jeune chef, dit aux deux Cévenols : Frère Cavalier va venir à l'instant ; il est en prières.

Soit qu'il ne crût pas à ce que venait de dire le lieutenant, soit qu'il fit allusion à quelque fait dont il avait gardé un fâcheux souvenir, le forestier répondit sévèrement :

« Malheur à ceux qui se servent du mensonge comme de cordes pour traîner une longue suite d'iniquités, et qui tirent après eux le péché comme les traits emportent le chariot (2). »

Du Serre et Roland regardèrent Éphraïm avec étonnement.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda le gentilhomme verrier. Cavalier se recueille souvent pour entendre la voix du Seigneur, qui quelquefois daigne nous parler par sa bouche. L'Éternel n'a-t-il pas béni les armes de ce jeune chef dans toutes les rencontres qu'ont eues nos frères avec les troupes royales ? Nos ennemis redoutent son génie militaire ; vous-même et frère Roland que voici, vous reconnaissez que personne mieux que lui ne sait concevoir le plan d'une attaque ; n'avez-vous pas toujours exécuté ses ordres ?

— Ses ordres ! ses ordres ! s'écria Éphraïm avec indignation. « Est-ce aussi *par ses ordres* que l'aigle établit sa demeure dans les rochers, et que de là il contemple sa proie ; que ses yeux perçants la découvrent au loin ? Est-ce aussi *par ses ordres* que ses aiglons sucent le sang, et qu'en quelque lieu que soit leur proie, ils fondent dessus (3) ? » — Eh quoi ! parce que je rencontre ce jeune homme dans la vigne, où il est ouvrier

(1) Évangile selon saint Matthieu.

(2) *Ibid.*

(3) Job.

comme moi, est-il donc le maître qui le soir me donnera le salaire de ma journée? Si la vendange a été bonne, si la cuve a débordé, si les chevaux ont nagé dans le sang jusqu'au poitrail, dit Éphraïm avec une sombre ironie, est-ce donc ce jeune homme que nous devons glorifier?

— Frère, frère, reprit Du Serre, je le dis ainsi que toi : ce jeune homme est, comme nous, un obscur travailleur dans la vigne de l'Éternel. Mais si le Seigneur nous dit par la voix de Cavalier : Vendangez ce côteau parce qu'il est plus mûr que celui-ci, coupez ce cep au ras de la terre, émondez cet autre, arrachez celui-là, c'est au Seigneur et non pas à la créature que nous obéissons.

Roland fit un signe d'assentiment.

Les paroles du gentilhomme verrier ne parurent pas convaincre Éphraïm. Il reprit d'un air mystérieux dans son langage parabolique : « Le lion voudra-t-il bien vous servir? Demeure-t-il auprès de vos crèches? Aurez-vous confiance en lui parce que sa force est grande? Lui confierez-vous le soin de votre labour (1)? » S'il fond sur sa proie, il ne voudra pas la déposer à vos pieds. Il rugira, et il l'emportera dans sa caverne. Et encore je me trompe : le lion restera toujours le lion; farouche et noble animal, il ne deviendra point perfide comme le renard, avide comme le loup et vain comme le geai.

Après un moment de réflexion, le gentilhomme verrier soupçonna le sens caché des paroles d'Éphraïm.

— Frère, dit-il, crois-tu Cavalier conduit par un intérêt humain, et non par une inspiration divine? Crois-tu...

— Écoute, écoute, dit Éphraïm en interrompant du Serre d'un air solennel et prophétique, depuis la vision qui m'ordonna de tuer l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'âmes, une autre vision m'est apparue, et celle-là aussi doit s'accomplir. J'ai vu comme un tourbillon de vent qui venait du côté du septentrion, avec une grande nuée noire et une grande furie. Un feu était renfermé dans cette nuée; au milieu de ce feu, d'un rouge ardent, brillait quelque chose d'éblouissant, semblable à ce métal qui est composé d'or et d'airain fondu. Une voix formidable comme le bruit des eaux débordées sortit de la nuée et

(1) Job.

me dit : Fils de l'homme, viens ! Et saisi de terreur je me sentis élevé, confondu dans cette nuée de tonnerre et de tempêtes, et elle se déchaîna sur la terre, et dans son tourbillon elle déracina depuis les plus hautes tours jusqu'à la chaumière, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés. Elle emporta depuis le léviathan jusqu'au ciron, aussi facilement que le vent d'automne balaye l'aire d'une grange. Et la nuée d'orage s'arrêta, et je m'arrêtai dans l'orage, et il me sembla que le Seigneur m'avait donné sa force, et que villes, forêts et montagnes, s'étaient effacées devant moi, comme les eaux paisibles d'un lac s'aplanissent sous la forte poitrine d'un nageur ; et la voix formidable sortit de la nuée, et elle me dit : Fils de l'homme, regarde ! Et je regardai, et je vis au-dessous de la nuée planer dans l'air un faucon, un noble faucon noir au bec aiguisé, aux serres tranchantes, à l'œil étincelant ; et la voix lui disait de fondre sur les reptiles et les dragons qui rampaient dans la plaine autour du veau d'or, et malgré leurs sifflements, leurs dards, leurs morsures, le faucon les mettait en pièces, et le bec sanglant, les serres sanglantes, l'œil sanglant, il revenait glorieusement planer sous la nuée ardente. Alors la voix me dit : Fils de l'homme, regarde ! Et je regardai, et sur la terre, autour du veau d'or, je vis encore des reptiles, mais ils n'étaient plus menaçants, leurs corps n'étaient plus couverts de rudes écailles, ils ne bondissaient plus furieux sous leurs carapaces comme des guerriers sous leurs armures ; ils ondulaient doucement, tout reluisants d'or, de pourpre et d'azur. Leurs yeux n'étaient plus irrités, mais suppliants, mais fascinateurs ; leurs sifflements n'étaient plus terribles comme le bruit d'une flèche qui atteint le but, mais harmonieux comme les accents maudits du serpent d'Éden. Et la voix, sortant de la nuée, ordonna au faucon de mettre en pièces ces autres reptiles ; et je regardai, et à mesure que le faucon s'abaissait vers la terre, il me sembla voir son noir et fier plumage changer de couleur, se diaprer de toutes les teintes éblouissantes de l'arc-en-ciel, son vol n'était plus rapide, hardi menaçant ; je ne lui vis plus de serres aiguës, de bec tranchant. Quand il toucha le sol, ce n'était plus un faucon de guerre, c'était un paon ; il étalait avec orgueil sa parure et sa beauté, et il rivalisait de pourpre, d'or et d'azur avec les reptiles fascinateurs. Et alors la voix de la nuée retentit éclatante comme le

bruit d'un clairon, et elle me dit : Fils de l'homme, regarde ! Je regardai, je vis tous nos frères entourés, enlacés, étouffés, déchirés par les reptiles séducteurs, pendant que le faucon, devenu paon, sourd aux cris lamentables de nos frères, sourd à leurs malédictions, faisait insolemment miroiter son plumage. Alors la voix formidable me dit : L'heure est venue ; à ton tour, fonds sur lui, que sa chair serve de pâture aux autres oiseaux du ciel. — Et j'étais aigle, et je fondis sur lui, et de mon bec et de mes serres je le déchirai, et la voix cria trois fois : Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem ! Et la vision disparut. Et toute vision doit être accomplie. Le loup ravisseur d'âmes a été pendu à la Croix du Sang. Les corbeaux feront pâture du faucon devenu paon.

Après avoir prononcé ces mots avec une exaltation croissante, Éphraïm retomba dans un farouche et profond silence.

L'application était si facile et si directe, que Du Serre, qui connaissait l'aveugle et superstitieuse férocité du garde d'Aygoal, fut épouvanté : il le savait capable de sacrifier Cavalier à ses sanglantes hallucinations, comme il avait sacrifié l'archiprêtre. La tête de Cavalier était trop précieuse au parti protestant pour que le gentilhomme verrier ne tâchât pas de calmer les soupçons d'Éphraïm.

Au même instant Cavalier entra. Soit réflexion, soit hasard, soit que ce changement fût nécessaire à l'exécution de quelque projet, le jeune chef avait quitté les vêtements assez élégants qu'il portait le matin : il avait le costume d'un montagnard, casaque de toile blanche, guêtres de cuir, et large chapeau de feutre.

Du Serre chercha Éphraïm du regard, et d'un coup d'œil lui montra Cavalier comme pour lui reprocher l'injustice de ses soupçons ; mais le forestier, abimé dans ses pensées, ne parut pas l'apercevoir.

Depuis le jour où Cavalier avait conduit Céleste et Gabriel au château du Mas-Arribas, Cavalier avait quelquefois vu Du Serre. A toutes les questions du jeune chef pour savoir par quelle étrange fatalité ces deux malheureuses créatures étaient tombées dans un état voisin de la folie, ainsi que tous les enfants qui avaient habité le terrible château de l'Aygoal, le gentilhomme verrier avait toujours dévotement répondu qu'il l'ignorait lui-même, que ce mystère confondait sa pensée, qu'il ne pouvait

qu'admirer cette preuve miraculeuse de la volonté divine, et remercier humblement le Seigneur d'avoir choisi sa demeure pour y manifester sa puissance d'une manière si terrible. En vain Cavalier avait essayé d'obtenir quelques renseignements en interrogeant son frère et sa sœur : à peine prononçait-il le nom du verrier que les deux pauvres enfants tombaient dans des terreurs convulsives, qui se terminaient toujours par une attaque de catalepsie.

Cavalier, trop ignorant des sciences physiques pour pénétrer ce mystère, trop peu croyant pour y voir un miracle, et pourtant instinctivement convaincu que le verrier n'était pas étranger aux douleurs de Céleste et de Gabriel, ne le rencontrait jamais sans une sorte de crainte involontaire, comme si cet homme étrange eût été doué de quelque puissance occulte.

— Bonjour, frères, dit Cavalier en s'adressant à ses trois compagnons. Que le Seigneur soit avec vous !

Roland prit cordialement la main du Cévenol, tandis que Du Serre, qui avait déposé dans un coin la caisse qu'il portait sur ses épaules, l'ouvrit mystérieusement.

Cavalier s'avança vers Éphraïm et lui dit aussi : Bonjour, frère.

Après avoir quelque temps regardé le Cévenol en silence, le forestier lui dit d'une voix sombre : Que le Seigneur te défende de toute tentation jusqu'à la mort. Et il se tut.

Cavalier, habitué depuis longtemps aux manières bizarres de l'ancien garde d'Aygoal, fut peu touché de ce sombre accueil ; il se retourna vers Du Serre et lui dit :

— Eh bien ! quelles nouvelles de Savoie ?

Le verrier fit jouer un ressort qui cachait un double fond, et tira de sa caisse d'abord un paquet de lettres, puis un assez grand nombre de petits rouleaux cachetés qu'il posa sur la table de Cavalier.

— Il y a de bonnes nouvelles, et des lettres du duc de Savoie pour vous, dit-il à Cavalier ; et il lui donna un paquet de dépêches. Il y a aussi de l'argent pour nos troupes ; mille louis que voici. Dans un mois, nous toucherons pareille somme. Pour nous l'expédier, on attend l'arrivée de lord Marlborough à La Haye. C'est, comme toujours, le marquis d'Arzelier qui, à

Genève, m'a remis une traite sur Galdi et Fuquet de Montpellier.

Cavalier ne put réprimer un mouvement d'orgueil en coupant, du bout de son poignard, les lacets de soie qui, selon la mode du temps, joignaient les deux cachets des lettres qu'on lui adressait. Cette dépêche du duc de Savoie était chiffrée. Le jeune Cévénol prit dans un portefeuille la clef des chiffres et parcourut rapidement cette missive. Son front rougit de fierté. Le prince le complimentait au nom des puissances protestantes de l'Europe sur ses succès, sur ses talents militaires. Il était à la fois « *l'épée et le bouclier* de l'Église réformée ; » grâce à son courage, à son habileté qui tenait en échec l'insatiable ambition de Louis XIV, le monde allait devoir la paix aux religionnaires des Cévennes. Commandés par Cavalier, leur opiniâtre rébellion et celles qui allaient bientôt éclater dans le Rouergue et dans le Vivarais occuperaient assez le roi pour qu'il songeât à pacifier son royaume, et qu'il renoncât à ses injustes prétentions. Enfin le duc de Savoie terminait sa lettre en promettant un prochain envoi d'armes et de munitions. Une autre lettre était du duc de Marlborough. Ce grand capitaine, après avoir aussi donné les louanges les plus exagérées aux talents militaires de Cavalier, lui promettait aide et assistance au nom de la reine Anne, et l'engageait à persévérer dans sa courageuse entreprise.

Cavalier avait vingt-deux ans. C'était à lui, naguère obscur artisan, qu'un prince souverain, qu'un des plus illustres généraux du temps écrivaient dans les termes les plus flatteurs. Les succès inouïs qu'il avait remportés justifiaient presque ces louanges. Une tête moins jeune et moins ardente que la sienne aurait difficilement résisté à de si enivrantes séductions. Il faut donc peut-être pardonner à Cavalier de n'avoir pas vu que les encouragements des princes étrangers s'adressaient bien plutôt au révolté qui entretenait en France une guerre civile désastreuse qu'au religionnaire militant pour sa foi.

Après avoir lu ses dépêches, Cavalier les mit soigneusement dans son portefeuille.

— Le maréchal de Villars est arrivé à Montpellier, dit Du Serre.

— Un de nos frères me l'a appris ce matin, répondit Cavalier. Puis, montrant sa carte, il ajouta fièrement : Et j'étais là

tout à l'heure, à examiner de quelle façon nous pourrions le recevoir.

— Le Vivarais se soulèvera-t-il cette fois! demanda Du Serre.

Roland, qui, par la position de sa troupe, communiquait avec cette province, répondit : J'ai vu nos frères Squié et Dentz; ils n'attendent que le signal.

— Et le Rouergue? demanda Du Serre à Éphraïm, qui avait fini par prêter attention à l'entretien.

— L'épée du Seigneur est dans la main de nos frères en ce pays; ils n'attendent que l'heure de frapper, dit Éphraïm.

— Frères, dit Du Serre, j'arrive de Savoie. J'ai vu à Turin et à Genève les envoyés d'Angleterre et de Hollande; ni les munitions ni l'argent ne nous manqueront!. Les munitions nous arriveront toujours par la côte. Les barques de nos frères de Cette les iront prendre en haute mer à bord des bâtiments sardes. Ils rentreront de nuit dans l'étang de Maguelonne, et de là nos muletiers vous les apporteront en passant par les déserts du Vaunage. Tout nous seconde. Le Rouergue et le Vivarais sont prêts à prendre les armes; agissons avec concert. Notre force est déjà immense; vous le voyez à la crainte que nous inspirons. Quelques heureux succès de plus, et nos droits sont partout reconnus. Déjà, dans le Gévaudan, nos frères, protégés par notre occupation des Céveunes, rétablissent leurs temples. Ah! frères, quels progrès depuis le jour où nous nous sommes assemblés pour la première fois, près de la Croix-du-Sang.

— Depuis ce temps, les os de l'archiprêtre de Baal ont blanchi à cette croix, dit Éphraïm d'un air sombre; quand la voix du Seigneur s'est fait entendre, la vision s'est accomplie par la voix des prophètes. La délivrance de son peuple a sonné, ses ennemis sont tombés par milliers, nos temples se sont relevés de leurs ruines. Le Seigneur n'avait-il pas dit : « Les maisons de brique sont tombées, mais nous en bâtirons de marbre; on a coupé des sycomores, mais nous mettrons des cèdres en leur place (1). »

— Si nous triomphons, reprit Roland, c'est que, comme dit le prophète, « il n'y a pas eu un de nous qui ait senti la lassi-

(1) Isaïe.

tude et le travail, qui ait dormi, qui ait sommeillé, qui ait jamais quitté son baudrier (1). »

— Frères, dit Cavalier après quelques moments de silence, et comme s'il eût voulu recueillir ses pensées. il ne faut pas que nos succès passés nous aveuglent. On rassemble contre nous des forces menaçantes; le maréchal de Villars est arrivé. Croyez-moi, je suis bien informé, on veut réunir près de vingt mille hommes avant de nous attaquer. La moitié des garnisons de Nîmes et d'Uzès doivent partir dans cinq jours pour Montpellier; il faut empêcher la jonction de ces troupes; il faut intercepter toute communication entre ces deux villes et la capitale du Languedoc. Rien de plus facile. La rivière du Gardon sépare le diocèse d'Uzès du diocèse de Nîmes, comme la Vidourle sépare le diocèse de Nîmes du diocèse de Montpellier. Les troupes d'Uzès sont obligées de traverser le Gardon au pont Saint-Nicolas. En une journée et demie de marche, frère Roland, partant des montagnes de la Lozère, peut être arrivé et embusqué dans les bois de Varquerolles, situés à une lieue de ce pont; il attaquera les troupes d'Uzès lorsqu'elles auront passé le Gardon, pendant qu'un détachement ira par ses ordres faire sauter le pont, pour couper toute retraite aux troupes royales et toute communication avec Nîmes. De mon côté, je partirai d'ici avec huit cents hommes et deux cents chevaux; en une journée de marche, j'arriverai près du pont de Sommières; les troupes qui viennent de Nîmes à Montpellier sont forcées de le traverser; je m'embusque dans les défilés d'Aspère, et j'attaque les Philistins à leur passage. Maîtres du diocèse de Nîmes, nous coupons les deux ponts pour l'isoler de Montpellier à l'ouest, et d'Uzès à l'est. Alors nous marchons sur Nîmes, nous nous en emparons, car il n'y sera resté que six cent cinquante hommes. C'est dans le diocèse de Nîmes, choisi pour théâtre de la guerre, que nous rétablissons hautement notre religion. Aucune position n'est plus avantageuse, les ponts étant coupés comme je l'ai dit. A l'est, le Gardon nous couvre du côté d'Uzès; à l'ouest, le Vidourle du côté de Montpellier; au nord, nous avons les basses Cévennes, que nous occupons, et sur lesquelles nous nous retirons en cas d'échec; au midi, nous nous appuyons sur la Camargue et sur

(1) Amos.

les étangs d'Aigues-Mortes , d'où nous viennent nos munitions. Pendant que moi et Roland nous opérerons ainsi dans le diocèse de Nîmes , pour y attirer le maréchal de Villars, frère Éphraïm, dont le corps servira de réserve , gardera les hautes Cévennes, afin de protéger nos magasins , nos dépôts de blessés, et assurer notre retraite. Tel est le plan de campagne que je propose d'adopter. Voici une carte du Languedoc ; jetez-y les yeux, frères, et vous verrez que je vous propose, je crois, le parti le plus sûr. Si vous l'adoptez , je puis , je crois, répondre du succès ; mais il ne faut pas perdre un moment. Le moindre retard serait fatal : avant trois jours , il faut que nous occupions le diocèse de Nîmes et que toutes ses communications avec Montpellier soient coupées.

Éphraïm et Roland avaient attentivement écouté Cavalier , mais avec des sentiments bien différents.

Roland , homme simple , religieux , d'un courage éprouvé , d'un esprit médiocre , ne pouvait pas , comme Cavalier , jeter largement les bases d'une expédition militaire ; mais il exécutait les ordres qu'il recevait avec une rare exactitude , une grande bravoure et une parfaite intelligence. Il s'avouait d'ailleurs, sans jalousie et sans envie , la supériorité de Cavalier. Connaissant le pays à merveille, les projets que venait d'exposer le jeune chef lui avaient paru très-raisonnables , et il lui témoigna son assentiment.

La manière décidée , presque absolue , dont Cavalier venait d'exposer son plan de campagne , indigna Éphraïm. A son avis , le jeune chef s'isolait tellement du pouvoir divin, il rapportait tellement tout à soi , en disant *qu'il répondait du succès*, qu'au lieu de répondre à Cavalier, qui lui demandait son avis , Éphraïm prit sa Bible dans une des poches de sa casaque , et , après l'avoir feuilletée quelque temps , il lut d'une voix solennelle ce passage d'Isaïe , renfermant une allusion frappante à l'orgueil que le forestier reprochait à Cavalier :

« Mais , lorsque j'aurai accompli mes œuvres sur la montagne de Sion, dit le Seigneur , je punirai la fierté du roi d'Assur, et l'orgueil de ses yeux aliens ; car il se dit à lui-même : C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces grandes choses , et c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai arraché les anciennes bornes des peuples et les conquérants de leurs trônes. »

Et pourtant, ajouta Éphraïm en fermant son livre avec une énergique indignation, la cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert? La scie se soulève-t-elle contre la main qui l'emploie?

Cavalier écouta Éphraïm avec calme et lui répondit : Je ne me glorifie pas contre le Seigneur, frère; je ne suis que l'humble instrument de sa volonté. C'est par son inspiration que je vous propose ce plan de campagne. Quoique frère Du Serre ne soit pas combattant, il délibère avec nous. Si lui, si Roland pensent que mon projet soit inexécutable, nous prendrons d'autres résolutions. Mais s'ils jugent que mon projet est bon, nous le demanderons, au nom du Seigneur, frère Éphraïm, de te joindre à nous pour faire triompher sa cause.

A ce moment, on frappa à la porte de la cabane, et Espère-en-Dieu vint dire à Cavalier : Frère général, tout est prêt; voici l'heure.

Le jeune Cévenol se leva et dit : Frères, excusez-moi. Il s'agit d'une entreprise d'une grande importance pour le salut de la cause du Seigneur. Avec l'aide divine je vais, je l'espère, la mener à bien.

Les trois chefs se levèrent. Après quelques légères contestations, le projet de Cavalier fut adopté, et son exécution fixée à trois jours au plus tard, laps de temps nécessaire pour faire les préparatifs d'attaque et de campagne.

Éphraïm ne devait pas agir conjointement avec Cavalier; il était chargé de garder la seule entrée par laquelle on pouvait pénétrer dans les montagnes, et de conserver ainsi les magasins et les hôpitaux des camisards. Pour défendre ce poste, il n'était pas besoin d'une grande intelligence stratégique, il fallait un courage opiniâtre, une résistance furieuse, et le forestier pouvait mieux que pas un se charger de cette entreprise. Pourtant, avant que de se résoudre à obéir, il consulta sa Bible et y trouva un passage qui lui sembla d'accord avec les dispositions prises par le jeune camisard.

Déjà bien des fois Cavalier s'était amèrement plaint à Roland et à Du Serre de ce que souvent Éphraïm ne tenait aucun compte de ses commandements, sous le prétexte qu'ils contrariaient la lettre de l'Écriture. Si cette fatale désobéissance du forestier n'avait pas causé de grands malheurs, c'est que Cavalier avait heureusement pu réparer les fautes d'Éphraïm. Mais ce manque

d'ensemble et d'unité dans le commandement devait, disait justement Cavalier, amener tôt ou tard des événements auxquels il serait impossible de remédier ; aussi demanda-t-il formellement à ses confédérés d'exiger d'Éphraïm une obéissance passive lorsqu'il s'agirait d'opérations importantes.

Malgré les instances de Roland et de Du Serre, les choses restèrent dans le même état, et Éphraïm continua de servir presque en indépendant à la tête de ses montagnards qui n'écoutaient que ses ordres.

Lorsque Du Serre, Éphraïm et Roland eurent quitté le camp, Cavalier fit venir Espère-en-Dieu, qui, comme lui, était vêtu en paysan.

— Ils sont à la grange de Vendras ? dit Cavalier à son lieutenant.

— Oui, frère général.

— Combien sont-ils ?

— Dix-sept.

— Nos hommes sont là-bas ?

— Oui, frère général, depuis cette nuit. Jacques vient d'arriver ; il a vu ceux que vous cherchez arriver à la grange, au point du jour, chargés de butin.

— On a fait provision de cordes ?

— Oui, frère général.

— Es-tu armé ?

Espère-en-Dieu ouvrit sa casaque et montra les crosses de deux pistolets et le manche d'un poignard.

— Allons, dit Cavalier ; et prenant à sa panoplie des armes pareilles à celles de son lieutenant, il sortit de la cabane suivi d'Espère-en-Dieu.

— Tu connais leur chef, dit le jeune Cévenol à son lieutenant, et il te connaît pour camisard ?

— C'est Jean Marius d'Alais, ancien boucher. Il a servi quelque temps dans la troupe de Roland : c'est là que je l'ai vu.

— Et tu crois qu'il ne me connaît pas ?

— J'en suis sûr. Pendant qu'il a servi avec Roland, nos deux troupes ne se sont jamais jointes. C'était par votre ordre que j'étais allé trouver Roland pour lui demander des munitions.

— Très-bien. Ainsi il est convenu que tu désertes ma troupe, que tu viens t'engager dans la leur, et que je fais comme toi.

— Oui, frère général.

— Partons.

Et le chef et son lieutenant quittèrent le camp et se dirigèrent vers une habitation appelée la grange de Vendras, qui en était éloignée d'une demi-lieue environ.

#### XIV.

##### LA FERME DE VENDRAS.

La grange ou ferme de Vendras était un grand bâtiment isolé au milieu de la plaine et adossé à un monticule couvert d'un bois de châtaigniers très-épais.

Comme toutes les habitations du pays, la ferme avait été incendiée; mais elle était si solidement construite que, malgré le feu, une grande partie des murailles restaient encore debout et servait alors de retraite aux *camisards noirs* et à leur terrible chef Jean Marius, dont on a parlé quelquefois dans le cours de ce récit.

La bande de ces scélérats, d'abord composée de cent hommes environ, avait été de beaucoup réduite par la résistance désespérée des catholiques, et par les poursuites des cadets de la croix que commandait l'ermite. Depuis longtemps Cavalier attendait le moment favorable pour faire une éclatante justice de ce qui restait des *camisards noirs*. Ceux-ci, ne se défiant pas de leurs coreligionnaires, étaient depuis deux jours venus s'établir dans cette ferme isolée.

Les atrocités commises par les *camisards noirs* avaient été souvent attribuées aux *camisards protestants*. L'autorité morale de la cause de ces derniers en avait beaucoup souffert. Un crime épouvantable, dont nous parlerons tout à l'heure, avait soulevé récemment l'indignation de toute la province. Aussi Cavalier était-il résolu à mettre un terme à ces horreurs qui pouvaient compromettre si gravement les révoltés, même dans l'esprit des populations protestantes dont l'appui faisait toute la force des militants.

En moins d'une demi-heure, Cavalier et son lieutenant arrivèrent près de la ferme.

A mesure qu'ils en approchaient, des chants, des cris de joie et d'ivresse parvenaient jusqu'à eux.

— Tenez, frère Cavalier, dit Espère-en-Dieu, en apercevant un homme endormi au pied d'un mur, en plein soleil; voilà sans doute une de leurs sentinelles qui cuve son vin.

Il était impossible de rien voir de plus hideux que ce brigand.

Il avait la figure noircie d'huile et de charbon, comme tous ceux de sa bande, dans le double but de se rendre méconnaissable et d'inspirer plus de terreur à ses victimes. Sa casaque en lambeaux était tachée de sang. Il portait un long couteau à sa ceinture de corde. Son mousquet était par terre, à côté d'une cruche renversée qui contenait encore un peu de vin. Ce misérable dormait si profondément, que les pas des deux camisards ne purent l'éveiller.

— Commence par pendre celui-ci à ce tronc d'olivier, dit froidement Cavalier. Il mérite doublement la mort comme vedette surprise et comme assassin.

— Frère, je n'ai pas de corde, dit simplement Espère-en-Dieu.

— Les papistes ne marchent jamais sans leur rosaire; ces gens-là non plus. Voici le leur; — et du bout du pied il montra la ceinture de corde du brigand. — C'est le symbole de leur vie et de leur mort. Dénoue sa ceinture; elle suffira. L'arbre n'est pas haut.

Le camisard noir était si complètement ivre, qu'il fut pendu au tronc d'olivier par Espère-en-Dieu, artisan robuste, sans faire la moindre résistance et sans pousser un gémissement.

Pour ce faire, le lieutenant de Cavalier souleva le brigand, et lui passa le cou dans le nœud coulant qu'il avait attaché à une forte branche d'olivier; l'homme retomba et s'étrangla par son propre poids.

Cette exécution faite avec une incroyable célérité, Cavalier et Espère-en-Dieu s'avancèrent vers la ferme.

La cour, entourée de décombres noircis par l'incendie, était remplie de marchandises volées, de bétail et de provisions enlevées par ces brigands. Là on voyait des tonneaux de vins en perce, ici un bœuf à demi écorché, ailleurs des moutons et des chèvres broutant quelques plantes parasites; plus loin, dans la

poussière , et à moitié déchirés , des ballots de toile et de cadis , enlevés sans doute aux muletiers qui traversaient les Cévennes pour aller dans le Rouergue. Enfin , des malles ouïvertes , brisées à coup de hache et remplies d'habillements en désordre , étalaient les dépouilles de quelque voyageur assassiné.

Rien de plus affreux que cette scène de pillage et de dévastation encadrée par des ruines presque fumantes.

— Tu vois , c'est nous qu'on accuse ! dit Cavalier à Espère-en-Dieu.

Puis d'un pas ferme il se dirigea vers l'intérieur de la grange.

Au moment où il allait entrer dans un passage qui conduisait à la salle basse de l'habitation , un homme en sortait ; il tenait une cruche à la main , et venait sans doute puiser à un des tonneaux mis en perce dans la cour. Il avait aussi la figure noircie et portait un couteau à sa ceinture.

— Qui vive ? dit-il d'une voix avinée à Espère-en-Dieu , en s'arrêtant sur le seuil de la porte d'un air menaçant.

— *Visage noir et mains rouges* , répondit Espère-en-Dieu qui savait le mot de ralliement de ces misérables.

— Passe , dit le brigand , le capitaine est à table. Si tu as faim , entre , tu n'auras pas que des os à ronger.

Un bruit effroyable , mêlé de chants , de cris , d'imprécations de toutes sortes , se faisait entendre dans la cuisine de la ferme qui servait alors de salle de festin aux *camisards noirs*.

Jean Cavalier et son lieutenant y entrèrent hardiment. Au milieu du tumulte , ils purent , sans être aperçus , contempler un moment cet étrange et hideux spectacle.

Qu'on se figure une pièce énorme , sans autre toit que quelques chevrons de charpente à moitié brûlés , tenant çà et là aux murailles noircies. Un mouton entier rôtissait devant la cheminée. Les brigands , au nombre de seize , entouraient une espèce de table faite de planches posées sur des tonneaux et couverte de viandes et de cruches de vin. A l'extrémité de cette table , on voyait Jean Marius , ancien boucher d'Uzès. C'était un homme d'une taille colossale , d'une figure repoussante et presque méconnaissable à cause de la suie et de l'huile , dont il était tatoué comme ses gens ; sa barbe et sa chevelure noires , hérissées , se confondaient avec les poils de sa casaque de peau de chèvre.

Ses yeux étaient rouges, ardents; il ressemblait plutôt à une bête sauvage qu'à un homme.

Sans doute il racontait aux brigands quelque-une de ses sanglantes prouesses, car tous l'écoutaient avec une profonde attention.

Ayant par hasard tourné la tête du côté de la porte, il aperçut le lieutenant de Cavalier, et s'écria avec l'accent de la surprise, en se levant à demi : Espère-en-Dieu ! Que viens-tu faire ici ?

A ces mots tous les camisards noirs regardèrent les nouveaux venus.

Le lieutenant s'avança résolument vers Jean Marius, et lui dit : — Je viens m'enrôler dans les camisards noirs, si tu veux de moi et de mon camarade que voici. Cavalier devient pis qu'un ministre. Nous ne sortons du prêche que pour la prière. J'aime mieux chanter une chanson à boire qu'un psaume; j'aime mieux visiter les coffres d'un paisible voyageur que les pochés d'un officier du roi après le combat.

— Tu n'es pas dégoûté, Espère-en-Dieu, dit le brigand. Mais d'abord il faudra changer ton nom et t'appeler *Espère-en-Diable*, si tu fais bande avec nous.

Les camisards noirs applaudirent à grands cris cette plaisanterie de leur chef, qui continua, étendant sa large main dans la direction de la montagne où s'élevait le camp de Cavalier :

— Ce chef imberbe, cette femmelette est donc toujours perchée là-haut comme une poule sur son juchoir, à piailler des litanies comme une nonne ? Un beau jour, quand j'aurai un coup de vin dans la tête, j'irai chercher Cavalier dans sa montagne, je l'apporterai dans mon abattoir et j'en ferai quatre quartiers. Il me gêne, moi.

— Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider dans cette besogne, vous pouvez compter sur moi, dit Cavalier.

— Toi, mon petit homme, reprit le brigand en souriant avec mépris. A quoi diable pourras-tu m'aider ? Tu ne pourrais pas seulement aiguïser mon couteau de boucher. Tiens, regarde-moi cette lame-là. — Et Marius lui tendit un long et large couteau qu'il avait à sa ceinture. — Depuis dix ans il me sert, et bêtes et gens ne s'en sont jamais mal trouvés; du moins ils ne sont pas revenus me le dire. Mais tu en veux donc beaucoup à Cavalier ?

— Beaucoup, dit Cavalier, et ma haine me donnera les forces que je n'ai pas.

— Tu m'as l'air, malgré ta jeunesse, d'un bon compagnon. Et Cavalier, que dit-il de moi?

— Qu'un jour ou l'autre il te pendra, dit Cavalier.

— Oui, on m'a déjà rapporté ce propos-là; mais ça arrivera quand les agneaux saigneront les bouchers, reprit Jean Marius en riant d'un rire féroce. Il me pendra! Par l'enfer où ira mon âme! je voudrais bien voir ça.

— Et moi aussi, dit Cavalier.

— Ah! tu veux être des nôtres, Espère-en-Diable, reprit Jean Marius après un moment de réflexion; et toi aussi, mon petit... comment t'appelles-tu?

— Daniel, dit Cavalier.

— Et toi aussi, mon petit Daniel, reprit Jean Marius. Mais savez-vous une chose? c'est que, pour être camisard noir, il faut faire ses preuves.

— Nous ferons nos preuves, dit Espère-en-Dieu.

— Et de plus, il faut que ces fils de Belzébuth (il montra sa troupe), que mes braves chiens de boucher, consentent à vous faire place au pillage et au meurtre. Y consentez-vous, mes fils? dit Jean Marius.

Ceux de sa bande qui n'étaient pas complètement ivres, et c'était le petit nombre, répondirent à grands cris qu'ils recevraient les deux camisards parmi eux s'ils passaient par l'épreuve.

— Et quelle est l'épreuve? demanda Cavalier.

— Il faut, dit Marius, travailler dans mon abattoir pour être reçu de la confrérie des mains rouges et des visages noirs, et jurer par le feu et par la barre de fer.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Espère-en-Dieu.

— Cela veut dire qu'il faut tuer quelqu'un devant nous pour être un camisard noir, et en vrai camisard noir être digne du feu et de la barre de la roue. Nous autres, vois-tu, nous sommes tous égaux devant le grand diable de l'enfer, l'un n'envie rien à l'autre.

— C'est juste, dit Cavalier, nous tuerons quelqu'un devant toi, tu peux y compter.

— Je t'en donne ma parole, dit Espère-en-Dieu.

— Tu me sembles bien hardi , mon petit Daniel , dit Jean Marius ; mais je crois que tu te vantes. Il ne s'agit pas ici , vois-tu , d'attaquer un taureau sauvage avec l'épieu : le danger donne du courage ; mais il s'agit d'égorger sans pitié quelque chose comme un agneau ou une brebis , autrement dit une femme ou un enfant.

Cavalier réprima l'horreur que lui inspirait le langage de ce monstre , et répondit froidement :

— Il est vrai que j'aime mieux tuer celui qui se défend que celui qui se rend. J'ai été soldat. Mais maintenant qu'il s'agit de faire le bourreau , je tâcherai de m'y habituer , et je suis sûr que j'y parviendrai ; je serai sans pitié , je te le promets , ajouta Cavalier en jetant un regard singulier sur l'ancien boucher.

— Hum... tu ne sais pas à quoi tu t'engages , dit Jean Marius ; et lui montrant un des brigands qui dormait sur la table : Tu vois bien celui-là ? dit-il à Cavalier.

— Oui.

— C'est Ériol de Toulon. Avant l'épreuve , il disait , comme toi , qu'il serait sans pitié. Eh bien ! j'ai été obligé de venir à son aide pour le meurtre de M<sup>me</sup> de Miraman qu'on lui avait donnée pour s'essayer ; il est vrai que , dans la suite , il s'est fait pardonner sa faiblesse.

Cavalier frissonna en songeant qu'il avait devant lui les auteurs de l'effroyable crime dont les détails avaient épouvanté le Languedoc.

Il mit la main sur la crosse d'un de ses pistolets , et fut sur le point d'étendre Marius à ses pieds ; mais réfléchissant que le châtement ne serait ni assez exemplaire ni assez solennel , il contint son indignation.

— Ce meurtre s'est-il donc passé comme on l'a raconté ? demanda Cavalier.

— Je ne sais pas comme on l'a raconté , reprit brutalement Marius ; mais comme moi et mes gens nous avons fait le coup , je puis en parler mieux que personne.

— Conte-nous donc cela , Jean Marius , dit Espère-en-Dieu ; cela nous instruira , et nous montrera ce que nous avons à faire.

— Tu ne sais pas une chose , Espère-en-Diable ? dit tout d'un coup le brigand d'un air sombre ; j'ai dans l'idée que tu pourrais bien être un traître , toi et celui-là , que tu appelles Daniel ;

— puis s'adressant à deux de ses gens, il leur dit : Gardez la porte.

Les deux brigands se levèrent, et d'un pas aviné allèrent se poster près de l'entrée de la salle, pendant que Marius attachait un regard perçant sur les deux camisards.

Cavalier et Espère-en-Dieu restèrent impassibles.

Le jeune chef dit à Marius avec le plus grand sang-froid :

— En quoi pouvons-nous te trahir? Nous venons à toi, seuls et sans armes, tu peux t'emparer de nous; et quand même nous t'échapperions, tu ne te caches pas des crimes que tu commets; ce n'est pas nous, n'est-ce pas, qui apprendrons au Languedoc que tu as assassiné M<sup>me</sup> de Miraman?

— Non pas, mille tonnerres du diable! Je le crie assez haut, dit Marius avec un horrible cynisme, et je m'en vante!

— Et tu fais bien. Chacun répond de ses œuvres, reprit Cavalier; mais tu te défies de nous, tu as tort. Tu as parlé d'épreuves, ordonne et tu verras qui nous sommes!

Après avoir réfléchi quelques instants, Marius, dont les idées étaient déjà obscurcies par le vin, trouva le raisonnement de Cavalier très-juste; il ordonna à ses gens de revenir à leur place, et dit à Cavalier :

— Mon petit Daniel, décidément tu as l'air d'un brave, et tout à l'heure je vais t'éprouver. Mais puisque tu veux que je te conte l'histoire de cette M<sup>me</sup> de Miraman, la voilà. Cette femme était partie d'Uzès pour aller rejoindre son mari à Ambroix; elle était en voiture, elle avait avec elle deux femmes, son valet et son cocher. Son chemin, tu dois savoir cela puisque tu connais le pays, était de passer à une portée de fusil d'ici, sur la lisière de la châtaigneraie.

— Là-bas, derrière la ferme? demanda Espère-en-Dieu.

— Tout juste, vers le petit bois, qui est très-fourré, excepté dans une certaine clairière dont je te vais parler. Un de nos gens nous avait avertis du départ de M<sup>me</sup> de Miraman. Elle devait *nous passer* sur les trois heures du soir. Elle a été exacte : il était environ trois heures. Nous attendions ici en buvant, quand Ériol vient nous dire qu'on voyait la voiture. Nous nous trouvions quatre; le reste de la bande était aux provisions. Il y avait donc moi, Ériol, François et Jérôme. Nous courons à la châtaigneraie. — Arrête, que je dis au cocher en

lui cassant la tête d'un coup de pistolet. Il arrête, bien entendu. Le valet s'échappe pendant que nous ouvrons la portière. Les deux femmes descendent comme des effarées. Nous les conduisons dans la châtaigneraie. M<sup>me</sup> de Miraman demande grâce, m'offre cinquante louis, un diamant, sa ceinture d'or; je prends le tout, et, pour épreuve, j'ordonne à Ériol de la tuer, ainsi que les servantes. C'était son épreuve, comme je te l'ai dit. Il obéit tant bien que mal, et si mal, que j'ai été obligé d'achever la Miraman, et que l'une des deux servantes en a réchappé, quoique nous la croyions morte. C'est ce qui vous prouve, mes enfants, que ce n'est pas encore si facile qu'on croit de tuer des femmes.

En disant ces derniers mots, soit qu'il fût appesanti par le vin, soit que le remords vint un moment troubler cette âme féroce, le brigand appuya sa tête sur ses deux mains, et garda un instant le silence.

Cavalier, ne pouvant surmonter l'horreur que lui inspirait ce monstre, fit un signe à Espère-en-Dieu, qui trouva moyen de sortir sans être vu des camisards noirs.

— Ah çà ! à quand l'épreuve ? dit résolument Cavalier.

— Hein ! dit Marius en se réveillant comme en sursaut, que veux-tu ? qu'est-ce que tu dis ?

— Je demande l'épreuve, dit froidement Cavalier.

— Tu es bien pressé ! Allons, soit.

Puis, s'adressant à un des camisards noirs :

— Julien, va chercher les deux femmes.

Cet homme descendit par un escalier dont l'ouverture communiquait à cette pièce.

— Tu as des femmes ici ! s'écria Cavalier.

— Ce matin, au point du jour, nous avons arrêté des voyageurs. Leur voiture est là, derrière l'abreuvoir. Il y avait deux femmes et deux hommes qui venaient de Montpellier, escortés par cinq dragons. A notre première attaque, les soldats ont tourné bride, contre leur habitude. Mais c'est que leur habitude n'est pas d'avoir affaire à des camisards noirs, mais à ces camisards de là-haut, — et il montra les montagnes, — moitié ministres, moitié vieilles femmes.

— Tu as raison, Marius ; ce sont de vrais cœurs de tourterelles. Mais ces soldats ont donc tourné bride devant tes gens ?

— Comme de juste, car on ne les regarde pas longtemps en face. Les dragons ont pourtant sabré un de mes hommes. Je ne voulais dépêcher les femmes que ce soir, au clair de la lune; mais le diable t'envoie pour hâter leur affaire. Tu tireras au sort avec Espère-en-Diable, car il y en a une jeune et une vieille à tuer. Pour les uns, la vieille est plus difficile à tuer, à cause des cheveux blancs; pour les autres, au contraire, ce sont les cheveux noirs de la jeune qui rendent le meurtre moins facile. C'est pour cela que vous tirerez au hasard.

Cavalier frémit en songeant que quelques heures plus tard un nouveau meurtre pouvait encore ensanglanter les Cévennes. Il écoutait avec anxiété du côté de la porte.

— Tiens, dit Marius en s'apercevant de l'absence du lieutenant de Cavalier, où est donc Espère-en-Dieu?

— Il va revenir; il a eu soif, il est allé remplir une cruche au tonneau, dit froidement Cavalier en se mettant sourdement en défense.

— Mais voilà du vin sur la table, dit Marius d'un air de soupçon. — Sang et massacre! il y a là quelque trahison! ajouta-t-il en s'avançant sur Cavalier son couteau à la main, pendant que les camisards noirs qui n'étaient pas ivres se levaient brusquement de table.

— A moi, Israël! s'écria Cavalier en évitant adroitement un coup furieux que lui porta Marius.

Et, se précipitant sur le brigand avec intrépidité, il le saisit corps à corps, et le renversa les reins ployés sur la table.

Au même instant, trente camisards, qui pendant la nuit étaient sortis du camp, et étaient venus s'embusquer dans la châtaigneraie de la ferme de Vendras, par les ordres de Cavalier, se précipitèrent dans la salle, sous la conduite d'Espère-en-Dieu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les brigands, dont les trois quarts étaient ivres, furent saisis et garrottés. Cette exécution était à peine terminée, qu'on entendit la voix de l'homme que Marius avait envoyé à la cave pour y chercher de nouvelles victimes.

— Monte, monte toujours; tu verras ce qu'on te veut, disait cet homme.

On ne saurait peindre la stupéfaction de Cavalier, lorsqu'il vit le camisard noir remonter de la cave, traînant après lui

Toinon la Psyché, plus pâle qu'une morte, et dame Bastien non moins épouvantée.

Malgré lui, le chef cévenol fut frappé de cette étrange fatalité qui, une seconde fois, ramenait Toinon près de lui; qui, une seconde fois, le mettait à même de lui sauver la vie.

Il éprouva de nouveau cette impression étrange, profonde, qu'il avait déjà ressentie sur le Rhan-Jastrié; à la vue de cette charmante créature, il sentit son front rougir, son cœur battre, il baissa les yeux devant le regard suppliant de la Psyché qui, tombant à ses genoux, lui cria : Grâce, monsieur, grâce ! ne nous tuez pas !

— Rassurez-vous, madame, dit Cavalier; je venais au contraire ici pour faire un terrible exemple des brigands qui vous ont arrêtée.

— Ce ne sont donc pas des camisards? s'écria Toinon.

— Non madame, dit fièrement Cavalier; les camisards se battent pour la cause de Dieu et pour leur liberté, ils ne volent ni n'assassinent les voyageurs. — Puis, se retournant vers Marius qui hurlait en se débattant sous ses liens comme une bête sauvage pris dans les rets :

— Me connais-tu ?

— Non, dit le brigand, mais que mon couteau soit maudit ! j'aurais dû t'égorger comme un veau de six mois, je t'avais sous la main, et je n'avais qu'à dire tue !

— Je suis Jean Cavalier !

Marius fit un bond de rage, et poussa un cri de désespoir impuissant.

— J'ai dit que je te ferais pendre, toi et les tiens; cette sentence sera tout à l'heure exécutée sur le théâtre de ton crime.

— C'est pour cela que tu es venu me trahir, que tu t'es déguisé ! cria Marius en écumant; ah ! scélérat !

— Je suis venu te châtier moi-même, dit Cavalier avec dignité, pour qu'on sache bien en Languedoc que les camisards sont étrangers aux abominables forfaits que, toi et ta bande, vous commettez depuis si longtemps; tu n'as plus qu'un quart d'heure à vivre, fais ta prière.

— Je n'ai pas de prière à faire ! cria le misérable en blasphé-

mant; et dire que je l'ai eu au bout de mon couteau ! ajouta-t-il avec de nouveaux efforts de rage

— Ah ! monsieur, par pitié, dit la Psyché épouvantée ; permettez-moi de sortir d'ici, faites rendre la liberté à mon frère qui est en bas, attaché dans cette cave avec notre cocher.

Cavalier fit un signe à Espère-en-Dieu, qui descendit aussitôt chercher Taboureau, le prétendu frère ; puis, le jeune Cévenol dit à la Psyché, en ouvrant une porte qui donnait sur une des cours de la ferme :

— Venez ici, madame, ce spectacle en effet doit vous effrayer. Remettez-vous.

Toinon était en proie à la plus vive émotion : elle venait de courir un grand danger ; elle se trouvait en face du plus mortel ennemi de Tancrede, en face de celui de qui dépendait la vie de l'homme qu'elle adorait, et pour qui elle allait affronter de nouveaux périls.

La Psyché s'appuya sur les bords d'une fenêtre basse, passa les mains sur son front, comme pour mieux recueillir ses idées.

Cavalier la contemplait avec une sorte d'extase involontaire ; il n'avait jamais rencontré de créature plus séduisante.

Toinon, un peu rassurée, leva sur lui ses beaux yeux, et lui dit : — J'espère, monsieur, que vous allez nous rendre à la liberté, moi et mon frère.

Cavalier, sortant de sa stupeur, lui répondit assez brusquement : — D'abord, madame, qui êtes-vous ? Je vous ai déjà vue, vous étiez prisonnière des nôtres. Depuis cette époque, qu'êtes vous devenue ? Où allez-vous ? Qui est votre frère ?

Psyché répondit facilement à ces questions. Longtemps gardée en otage avec son frère par les camisards, elle était parvenue à s'échapper et à gagner Montpellier. De là elle voulait retourner à Lyon, puis à Paris. On lui avait enseigné la route du Rouergue comme la plus sûre. Le matin même elle avait été arrêtée et abandonnée par son escorte. Enfin elle s'appelait la comtesse de Nerval ; elle était veuve, et son frère, le chevalier Taboureau, l'accompagnait.

Tout ce récit fut fait avec le charme naturel à la Psyché. Reprenant peu à peu sa présence d'esprit, elle ajouta quelques gracieuses flatteries sur le caractère de Cavalier, dont elle

avait entendu vanter la noblesse et la générosité. Aussi elle ne doutait pas que le jeune chef, compatissant à son cruel sort, ne la remit aussitôt en liberté, elle et son frère, et ne lui permit de continuer sa route en lui accordant un sauf-conduit.

Cavalier l'écouta attentivement. Il réfléchit longtemps après que la Psyché eut parlé. Il était encore absorbé dans un silence qui inquiétait Toinon, lorsque le sigisbé parut, accompagné d'Espère-en-Dieu.

Claude n'était instruit de rien. Le spectacle qu'il avait vu dans la cuisine de la ferme, ne devait pas le rassurer. Les camisards noirs, garrottés et gardés par des gens de Cavalier, blasphémaient ou hurlaient de rage, et leurs gardiens n'avaient pas l'air moins farouche que leurs prisonniers.

Taboureau reconnut Cavalier et se sentit très-intimidé par la présence de ce chef redoutable, dont les sourcils froncés, la bouche sévère et dédaigneuse révélaient le caractère altier.

— Voici l'homme, dit Espère-en-Dieu à son chef en lui montrant Claude, qui fit coup sur coup trois profondes révérences en disant au camisard : J'ai déjà eu l'avantage de rencontrer monsieur le capitaine sur une montagne escarpée et non loin d'un certain abominable trou noir que...

Mais Espère-en-Dieu, interrompant Claude, dit à Cavalier qui regardait le sigisbé d'un air distrait : Le quart d'heure est passé, frère Cavalier ; faut-il les pendre ?

Claude fit un terrible soubresaut, croyant qu'il s'agissait de lui, et regarda Cavalier avec effroi.

— Oui, dit ce dernier d'une voix lente.

— Il faut les pendre tous les dix-sept ? demanda le lieutenant.

— Tous. Et qu'ils soient attachés aux arbres de la châtaigneraie où le crime s'est commis. De retour au camp, tu feras un écriteau qu'on clonera au-dessus du cadavre de Marius. Sur cet écriteau on lira : *Jean Cavalier, par l'ordre du Seigneur, a puni les camisards noirs de leurs crimes.*

Espère-en-Dieu disparut, et Claude, commençant à entrevoir la vérité, respira plus librement et échangea un regard d'intelligence avec la Psyché.

— Vous venez de Montpellier et vous allez à Lyon ? demanda Cavalier à Toinon après un nouveau silence.

— Oui, monsieur, et j'espère qu'après nous avoir sauvés, moi et mon frère, d'un grand danger, vous mettrez le comble à votre générosité en nous laissant libres.

— Je ne puis, aujourd'hui du moins, madame, vous laisser libre; demain vous saurez ma volonté.

— Ah! monsieur, par pitié...

— Madame, dit presque durement Cavalier, ce qui vient de se passer devant vous tout à l'heure vous montre assez que je sais, quand je le veux, prendre des résolutions promptes et décisives.

— Il est vrai, seigneur capitaine, dit Claude en répétant avec un certain effroi les mots de Cavalier. — Faut-il les pendre? — Oui. — Tous les dix-huit? — Oui. — Brrr... il est impossible en effet d'être plus expéditif, et je gagerais qu'à cette heure...

— Demain donc, madame, reprit Cavalier en interrompant Taboureau, qu'il n'avait pas entendu, vous saurez si vous pouvez continuer votre route.

— Mais jusque-là, monsieur?

— Jusque-là, dit Cavalier en réfléchissant, il y a sur le versant de la montagne où est bâti mon camp une maison déserte que le feu a épargnée; quatre soldats vont vous y conduire avec votre frère; ils vous y garderont jusqu'au moment où je vous dirai mes intentions,

— Et notre voiture? dit Claude.

— On va y atteler vos chevaux, qui sont dans une des cours; on y remettra les objets que ces misérables ont pillés, et dans une heure vous serez dans l'habitation dont je vous ai parlé.

— Mais, monsieur, promettez-nous au moins que demain nous serons libres, dit la Psyché.

— Je ne puis rien promettre, madame, dit sévèrement Cavalier; puis appelant un de ses camisards, il lui donna des instructions relatives au départ de Toinon et de Taboureau, qui bientôt furent conduits dans la maison dont on a parlé.

Triste et rêveur, le jeune Cévenol regagna son camp.

## XV.

## LA MAISON ISOLÉE.

L'habitation qui servait de retraite, pour ne pas dire de prison, à la Psyché et à Taboureau, appartenait à un riche bourgeois d'Anduze. Charmé sans doute de l'admirable vue qu'on découvrait du versant de la montagne, il y avait fait bâtir cette maisonnette de plaisance. Elle s'élevait à mi-côte sur une pente très-escarpée, au faite de laquelle s'étendait le camp de Cavalier.

Les troupes chargées d'incendier les paroisses du plat pays n'avaient pas pris la peine d'aller détruire cette petite demeure isolée. Grâce à cet heureux hasard, elle était demeurée parfaitement habitable.

Elle se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un charmant jardin, planté d'orangers, de magnolias, de troènes du Japon, d'acacias de Constantinople et d'autres arbres assez rares. Exposés au midi, et défendus des vents du nord et de l'ouest par les escarpements supérieurs de la montagne, leur végétation était magnifique.

Le jardin avait été abandonné depuis longtemps; mais les plantes bulbeuses et les fleurs annuelles de la saison précédente s'étaient naturellement et si abondamment reproduites, que leurs masses, bigarrées de mille couleurs, envahissaient les allées et couvraient les plates-bandes.

Ici l'on voyait de grosses touffes d'amaryllis avec leurs ombelles de fleurs pourpres, semées de points d'or; là des colchiques à longues grappes de fleurs roses odorantes; plus loin des coréopsis d'un jaune orange à disque brun; c'était encore une profusion d'asters, de balsamines, de reines-marguerites, formant les plus riantes corbeilles naturelles; quelques vignes et quelques clématites qui n'avaient pas été taillées enlaçaient un bosquet d'orangers de leurs souples et longues guirlandes.

Le gazon avait poussé très-haut et était mêlé d'une foule de petites fleurs agrestes d'un charmant effet. Un ruisseau qui descendait de la montagne, et dont le cours avait été entravé par

quelques éboulements de l'hiver, envahissait une partie du jardin. L'humidité qui résultait de cet épanchement des eaux suffisait pour conserver toutes les fleurs fraîches et éclatantes, malgré le soleil brûlant du midi. On trouvait peut-être même plus de charmes dans le désordre luxuriant et un peu sauvage de cette délicieuse oasis, que dans la symétrique régularité d'un jardin entretenu par la main de l'homme.

La maison d'habitation, sans être meublée avec une grande recherche, était pourvue de tout ce qui pouvait rendre le séjour de la campagne agréable.

Toinon y trouva des livres, des gravures, un luth et un clavecin; ce dernier instrument était absolument inutile par son complet désaccord; mais au moyen de quelques cordes neuves, industrieusement posées par Taboureau, la Psyché put se servir du luth, dont elle jouait à merveille.

Il y avait deux jours que Toinon et le sigisbé étaient prisonniers de Cavalier, et pourtant le jeune chef n'avait pas encore paru.

Taboureau, joyeux de sa bonne action et assez rassuré sur le danger qu'il pouvait courir, s'était fort occupé d'arranger pour Toinon un petit salon au rez-de-chaussée, d'où l'on découvrait une vue ravissante.

Il était environ huit heures du soir, le soleil commençait à jeter d'obliques rayons, la journée avait été magnifique. Toinon, vêtue d'une longue robe blanche garnie de rubans blancs, coiffée en cheveux, était assise dans un grand fauteuil de tapisserie, sur le seuil de la porte du salon, d'où l'on découvrait au loin la plaine et la vallée dans toute leur immensité.

La Psyché se trouvait si heureuse d'avoir Taboureau près d'elle pour toutes les raisons dont nous avons parlé, ce bonheur imprévu lui avait donné tant de courage, qu'elle pensait presque sans effroi à la mission dont elle s'était chargée. Ayant désormais un témoin de sa conduite, ses pénibles préoccupations avaient cessé; elle était tout entière à l'espoir et à la volonté de sauver Tancrede, qui était peut-être près d'elle dans le camp de Cavalier.

Cette quiétude d'esprit, cette espérance radieuse, donnaient un nouveau charme à la physionomie de la Psyché.

Taboureau, assis à côté d'elle, était vêtu d'un justaucorps et

de hauts-de-chausses de velours noir ; il portait des bas de soie cramois comme sa veste de taffetas ; enfin sa perruque brune était courte , et sa cravate de dentelles fort longue.

— Savez-vous une chose , tigresse ? dit le sigisbé ; je crains sur ma parole que ce diable d'homme ne vienne pas , ou qu'il nous envoie un sauf-conduit. Maintenant que mon parti est pris , je voudrais voir notre affaire réussir. Je me sens d'extraordinaires vellétés diplomatiques ; je suis , têtebleu ! capable de vous donner de très-bons avis , pour prouver à tous ces matamores de chancellerie qu'un bourgeois peut être négociateur tout comme un autre ; car , après tout , c'est tout bonnement de la diplomatie que nous faisons ici , et de la meilleure encore ! L'affaire est grave : il s'agit du salut d'une province et de terminer la guerre civile ; c'est quelque chose. Je suis assez riche pour qu'on ne m'accuse pas de m'être mêlé de cette intrigue par intérêt ; cela m'amuserait donc fort de vous aider à réussir , et de rendre service au roi par-dessus le marché.

Sans doute ce langage du bon sigisbé contrastait étrangement avec celui qui lui avait été inspiré par les railleries du page. Mais les gens du caractère de Claude ne se piquent pas toujours d'une conduite rigoureusement logique et conséquente.

— Je me sens plus rassurée , plus courageuse , dit la Psyché , et pourtant il me semble que j'aurai un affreux battement de cœur la première fois que je me trouverai seule avec cet homme.

— Pur enfantillage ! ne serai-je pas toujours , sinon en tiers avec vous , du moins près de vous , dans la maison ou dans le jardin ?

A ce moment , dame Bastien vint dire à Toinon : — Madame la comtesse , voici le chef des révoltés ; il descend par le sentier de la montagne : ses gens l'ont reconnu.

— Mon ami , ne me quittez pas , dit Toinon , ne pouvant surmonter son émotion.

— Courage , mon enfant , remettez-vous , et surtout ayez l'air bien éploré. Priez , suppliez , si ce rustre nous annonce qu'il nous retient prisonniers. Quant à moi , je me propose de pousser des soupirs et des gémissements inhumains. Mais , alors , d'un autre côté , n'allez pas le supplier trop bien. Vous êtes si eusorceleuse , que vous seriez , têtebleu , capable de l'attendrir , et pourtant il ne faut pas avoir l'air de nous résigner trop facile-

ment à notre sort. Tout ceci est très-délicat. Mais j'entends des pas ; allons, allons, figurez-vous que vous allez jouer un de vos gentils rôles de Colombine à l'hôtel de Bourgogne, et que je suis le souffleur.

La nuit était presque venue ; dame Bastien , qui précédait Cavalier , entra , portant deux bougies qu'elle posa sur la table.

On voyait facilement , et cette remarque frappa la Psyché , que le camisard avait mis à sa toilette tout le soin qu'il pouvait y mettre.

Lorsqu'il se présenta dans le salon , sentant la gaucherie de ses manières , il s'arrêta au seuil de la porte , et essaya un salut gêné ; mais bientôt , rougissant de sa fausse honte , lui , maître absolu du sort de ses prisonniers , il se redressa et s'avança résolument jusque auprès du fauteuil de la Psyché qui , tremblante , y était restée assise , ayant Taboureau debout à ses côtés.

Cavalier , très-pâle , avait l'air soucieux et triste.

— Madame , dit-il brusquement à Toinon , je ne puis vous rendre encore la liberté. Dans quelques jours peut-être... et encore , ajouta-t-il en hésitant , je ne sais si les circonstances le permettront.

— Ah ! monsieur , par grâce , ayez pitié de nous , laissez-nous libres , s'écria la Psyché en se levant à demi et en joignant les mains.

— Mon digne capitaine , soyez généreux , donnez-nous la clef des champs ; que nous allions proclamer partout que vous êtes le plus clément des vainqueurs , s'écria Claude. Que voulez-vous faire de nous , monsieur ? Nous avons été déjà si longtemps prisonniers des camisards. C'est au moment même où nous sortons d'une si cruelle captivité , que vous nous y retenez de nouveau !

Et Toinon cacha sa tête dans ses mains.

— C'était donc un leurre , un affreux leurre que nous tendait la fortune ! Hélas ! hélas ! c'est fait de nous , s'écria Claude en gémissant outre mesure.

Cavalier était agité par mille sentiments divers. Un secret instinct lui disait de rendre Toinon à la liberté ; qu'en la retenant près de lui , il s'engageait dans une voie fatale dont il ne pouvait prévoir l'issue.

Depuis deux jours , les émotions les plus tumultueuses boule-

versaient son cœur. C'est à peine s'il avait songé aux grands intérêts dont il était chargé. Malgré l'acquiescement donné par Roland et par Éphraïm à son plan de campagne, qui avait pour but l'occupation immédiate du diocèse de Nîmes, Cavalier était resté dans l'inaction la plus complète. Pourtant il avait lui-même démontré aux autres chefs de quelle importance il était pour le succès de la guerre, que les premières opérations militaires fussent exécutées avec la plus grande promptitude.

En vain le jeune camisard appelait la raison à son aide : la figure enchanteresse de Toinon le suivait partout ; il entendait toujours le doux accent de sa voix résonner à son oreille.

Effrayé du violent amour qu'il sentait se développer si rapidement en lui, vingt fois il fut sur le point d'envoyer un sauf-conduit à Toinon. En entrant même, il avait été sur le point de la rendre à la liberté ; mais quand il la vit si jolie, si séduisante, si enchanteresse dans sa simple et fraîche toilette, la résolution lui manqua, et il répondit par un refus formel aux nouvelles supplications de Toinon et de Taboureau.

— Je vous parais bien impitoyable, madame la comtesse, reprit-il après un moment de silence, mais la prudence veut que j'agisse ainsi. — Puis, pour prendre la captivité des prisonniers moins pénible, il dit à Taboureau : Si vous voulez, monsieur, me donner votre parole que, ni vous ni votre sœur, ne chercherez à vous évader, je retirerai les gardes que je vous avais donnés.

— Hélas ! puisqu'il faut absolument renoncer au bonheur d'être libre, dit en soupirant Taboureau, je vous donne ma parole que, ni moi ni madame, nous ne chercherons à nous évader ; mais serous-nous à l'abri des insultes des autres camisards ?

— Ma troupe seule occupe ces montagnes. Vous n'avez rien à craindre à ce sujet, dit Cavalier ; et il ajouta d'une voix émue et embarrassée, en cherchant le regard de Toinon : Je viendrai quelquefois m'informer moi-même de ce qui se passe ici.

La Psyché répondit avec une expression de chagrin concentré : Je me résigne à mon sort, monsieur ; mais, d'après ce que j'avais entendu dire de vous, je m'attendais à plus de générosité de votre part. Du moins, cette cruelle position ne sera pas nouvelle pour moi.

— Croyez, madame, que les nécessités de la guerre peuvent

seules me forcer à agir ainsi, répondit Cavalier en balbutiant.

— Je le crois, monsieur, dit la Psyché avec une certaine hauteur.

Un profond silence succéda. Toinon ni Taboureau n'avaient plus rien à dire; par prudence ils ne devaient pas persister à demander la liberté. Cavalier était trop préoccupé de son amour, il avait trop peu l'usage du monde pour entretenir ou soutenir une conversation dans la circonstance assez délicate où il se trouvait. Il éprouvait un embarras navrant, il maudissait sa timidité, il sentait qu'il devait paraître stupide, grossier ou cruel, en ne trouvant pas un mot de consolation ou même de simple politesse à dire à Toinon dans la cruelle position où elle était. Mais plus Cavalier comprenait la nécessité de parler, moins il en avait la faculté; en se prolongeant, le silence devenait de sa part de plus en plus ridicule; pour se donner une contenance, il ouvrait et refermait machinalement le clavecin sur lequel il s'appuyait; enfin, faisant un violent effort sur lui-même pour vaincre sa timidité, il voulut parler, mais il ne put que faire entendre un son inarticulé; sa voix expira dans son gosier.

Toinon et Taboureau, croyant qu'il allait dire quelque chose, levaient la tête et le regardaient d'un air surpris.

Cavalier, hors de lui, sortit brusquement, sans mot dire, et regagna précipitamment son camp, en proie à un désespoir aussi douloureux que puéril.

## XVI.

### L'AMOUR.

Toinon était prisonnière de Cavalier depuis quinze jours. Le lendemain de sa première entrevue, le camisard, plus enhardi, était revenu à la maison isolée, et avait risqué quelques mots pleins d'embarras sur son espoir de voir souvent la Psyché.

Celle-ci avait accueilli cette demande avec un mélange de froideur, de bienveillance et d'embarras causé par le sentiment de répulsion que lui inspirait Cavalier, et par l'exigence de sa position, qui lui commandait d'accueillir le Cévenol avec une

affabilité pleine de réserve , de peur d'éveiller ses soupçons.

M. de Villars avait deviné juste ; les circonstances étaient telles que Toinon, sans ruse, sans feinte, sans coquetterie, en se laissant aller seulement aux impressions si diverses et si contraires qui se combattaient en elle, semblait jouer son rôle avec autant d'adresse que de dissimulation.

Aux yeux de l'homme le plus simple comme à ceux de l'homme le plus rompu au manège de la galanterie, la femme qui aime se trahit par un symptôme unique et irrécusable : l'émotion vive et continue que lui cause la présence de l'objet aimé.

Or , pour les mille raisons que l'on a dites , il était impossible à la Psyché de voir Cavalier sans être incessamment et puissamment émue.

Tour à tour il lui inspirait la haine ou la terreur ; tantôt le visage de Toinon devenait radieux par l'espoir de sauver Florac ; tantôt , au contraire , il s'assombrissait par la crainte navrante de ne pas réussir.

C'étaient encore des paroles dédaigneuses , amères , qui lui échappaient dans sa douloureuse impatience , et qu'elle faisait bientôt oublier par des paroles douces et bienveillantes que lui dictait une prudente réflexion. Parfois enfin la honte du rôle qu'elle jouait lui faisait monter au front une vive et subite rougeur qu'on pouvait croire causée par les plus chastes délicatesses.

Qui n'aurait été trompé à ces dehors si semblables aux réactions, aux contrastes, aux alternatives tristes et heureuses d'un sentiment profond ?

Quinze jours après sa première entrevue avec la Psyché, Cavalier, naïf et ardent, orgueilleux et timide, ressentit donc pour cette femme séduisante une violente passion.

Croyant quelquefois lui plaire, et d'autres fois aussi désespérant d'y jamais parvenir , il avait passé par toutes les angoisses , par toutes les folies , par toutes les douleurs, par tous les ridicules que la passion entraîne après elle ; il avait laissé enfin s'écouler un temps précieux pour ne pas s'éloigner de Toinon ; chaque jour il avait remis au lendemain les opérations militaires qui auraient dû depuis plus de quinze jours ouvrir une campagne offensive contre le maréchal de Villars, et peut-être assurer le triomphe de la cause protestante.

Et puis Cavalier était glorieux et vain, et à ses yeux, dernière et irrésistible séduction, la Psyché était *comtesse*, elle était grande dame.

Tout lui disait d'ailleurs qu'elle appartenait à une classe élevée; les manières et le langage de Toinon étaient réellement de la meilleure compagnie, et Cavalier ne pouvait lui comparer que la pauvre Isabeau, quelques fermières du Languedoc, ou les bourgeois puritains de Genève.

Plusieurs fois Toinon, avec la plus grande circonspection, avait amené la conversation sur les prisonniers des camisards, pour pénétrer quelque chose du sort de Florac. Soit que ses allusions craintives ne fussent pas assez directes, soit que Cavalier évitât de répondre, elle n'avait pu rien apprendre à ce sujet.

Quelques grosses louanges de Claude sur la valeur du jeune chef, sur son importance, sur l'inquiétude qu'il inspirait à la cour, avaient été plus heureuses. Une fois même il était échappé à Cavalier de dire qu'il regrettait plus que personne les horreurs de la guerre civile.

La Psyché était donc prisonnière depuis quinze jours, lorsqu'un soir, au soleil couchant, Cavalier descendit de son camp, bien enveloppé dans son manteau.

Après avoir frappé directement à la porte, il entra dans le salon où la Psyché se tenait d'habitude. Le camisard n'y trouva que Taboureau, auquel il faisait mille avances comme au frère de celle qu'il aimait. N'osant pas demander où était la Psyché, il aborda cordialement le sigisbé.

Celui-ci, en le voyant, posa le livre qu'il lisait et s'écria :

— Têtebleu, seigneur général (Claude par flatterie n'appelait jamais autrement le chef camisard), vous voilà devenu fin courtisan. Vous frappez discrètement à la porte, comme il sied de faire quand on entre chez une belle et grande dame, au lieu de vous y présenter brusquement comme un homme vulgaire.

Puis examinant le costume du camisard, le sigisbé s'écria : Mais ce n'est pas tout, au ramage vous joignez le plumage. Peste ! comme vous voilà galamment troussé ! Rien de plus magnifique que votre habit. Nos plus fringants plumets de Ver-

sailles vous l'envieraient. Comment diable vous êtes-vous procuré toutes ces élégances au milieu de votre camp ? Ah cà ! vous êtes donc sorcier ?

Pour comprendre l'exclamation admirative de Claude, il faut savoir que, par malice, il avait souvent loué devant Cavalier la mise des gens de cour, disant que sa sœur la comtesse faisait grand cas d'une toilette recherchée, et qu'à Versailles ou à Paris rien ne sentait plus son homme de bas lieu que de venir le soir visiter les femmes en bottes et en buffle.

Cavalier avait cru faire merveille, en envoyant son fidèle lieutenant Espère-en-Dieu lui acheter à Montpellier, au péril de sa vie, un habit de cour complet, lui recommandant de rapporter ce qu'il trouverait de plus magnifique.

Soit que le goût d'Espère-en-Dieu ne fût pas excellent, soit que son choix eût été fort limité, ses emplettes, très-satisfaisantes d'ailleurs aux yeux de Cavalier, assez peu connaisseur en ajustements, étaient passablement ridicules, moins par la splendeur des habits que par leur étrange assortiment.

On voyait qu'ils n'avaient été faits ni pour Cavalier ni pour aller ensemble.

Les traits du jeune chef étaient réguliers ; ses cheveux coupés courts et sa moustache naissante donnaient à sa physionomie juvénile quelque chose de résolu ; un simple vêtement de guerre convenait à sa tournure robuste et vulgaire ; mais, déguisé en courtisan, il touchait au ridicule.

Il portait ce jour-là une perruque blonde assez défrisée, et malgré la chaleur de l'été, un justaucorps de velours bleu de ciel chamarré d'or et doublé de satin blanc avec une veste de gros de Tours nacarat broché d'argent ; l'habit était trop étroit pour les larges épaules de Cavalier, et les parements lui montaient presque au milieu du bras. Un baudrier à l'ancienne mode, fond paille, sur lequel courait une broderie de fleurs naturelles et de papillons, supportait son épée. Enfin des hauts-de-chausures de velours brun très-enrubannés et des bas de soie blancs à coins brodés complétaient ce costume hétéroclite, provenant sans doute de plusieurs personnes.

Il faut dire que dans sa saison, et porté par celui pour qui il avait été fait, le justaucorps de velours bleu eût été irréprochable ; sa coupe était parfaite ; sa broderie, d'une richesse et d'une

élégance merveilleuses, eût fait honneur à Frouny, le plus fameux brodeur de l'époque.

Satisfait d'entendre Claude faire l'éloge de son habillement, Cavalier avait modestement rougi ; le sigisbé, voulant l'embarasser, lui dit :

— Ah çà ! seigneur général, est-ce donc pour moi que vous vous êtes fait si brave ? ou bien est-ce le vêtement de courtoisie que vous endossez d'habitude lorsque vous venez délivrer vos prisonniers ? Grâce à votre générosité, moi et la pauvre comtesse, allons-nous donc bientôt revoir Paris ?

— Cela est malheureusement impossible, monsieur le chevalier, dit le camisard qui croyait à la fois être agréable à Taboureau et faire montre de bel usage en l'appelant ainsi.

— Impossible ? Ah ! quel homme, quel homme ! dit Claude en affectant un ton bourru ; il fallait alors rester vêtu en partisan ; votre costume de guerre allait à votre air de geôlier. Mais habillé comme vous voilà, l'air ou plutôt la chanson *geôlière* ne devrait plus être de mise ; vos impitoyables refus contrastent trop avec votre élégance de gentilhomme. On dirait, têtebleu ! que c'est pour nous narguer que vous vous plaisez à venir nous rappeler si furieusement la cour.

Pour l'orgueil puéril il n'est pas de grossier encens. Cavalier, dupe de cette flatterie, se redressa dans son justaucorps, jeta un coup d'œil furtif sur un miroir placé en face de lui, et répondit néanmoins en souriant à Taboureau :

— Allons, allons, monsieur le chevalier, malgré ces habits que j'ai mis, je ne sais pas trop pourquoi, on voit toujours bien que je ne suis qu'un pauvre paysan ; avouez que vous voulez railler.

— Railler ! moi, railler ! j'ai bien en effet le cœur à la joie, reprit Claude, du même ton bourru parfaitement feint. Ah ! maudit soit le jour où nous avons pris la route du Rouergue au lieu de prendre celle du Dauphiné ! maudit soit la guerre civile ! maudit soit l'intendant ! maudit le roi lui-même (mais que Dieu le sauve toutefois), d'avoir été réveiller ces vieilles querelles religieuses, comme s'il ne savait pas que son père a été forcé de traiter de puissance à puissance avec le duc de Rohan, comme s'il ne valait pas mieux avoir certaines gens pour soi que contre soi ! Grâce à ces belles imaginations,

la comtesse et moi, nous voilà prisonniers. Elle a beau me répéter que selon elle vous êtes... Et Taboureau s'arrêta court comme s'il eût été sur le point de laisser échapper un secret.

— Ah ! monsieur le chevalier, dites, dites ce que M<sup>me</sup> la comtesse pense de moi, s'écria vivement Cavalier.

— Ce qu'elle pense de vous seigneur général ? reprit Claude très-simplement. Mais rien. Que diable voulez-vous qu'elle en pense ?

— Vous alliez dire autre chose, monsieur le chevalier, quand vous vous êtes tout à coup arrêté.

— Ah ! ah ! vous ne laissez rien tomber ; ce n'est pas la clairvoyance qui vous manque, monsieur ! dit Claude feignant de regarder le camisard d'un air soupçonneux. Bien, bien ; j'aurai garde aux épanchements, désormais.

— Monsieur, dit Cavalier avec fierté, je suis incapable d'abuser d'une confiance, et si M<sup>me</sup> la comtesse...

— M<sup>me</sup> la comtesse est une petite folle ! s'écria Claude en interrompant Cavalier. Eh bien ! après ? Quand vous auriez plutôt les nobles façons d'un général des troupes royales que celles d'un chef de fanatiques (pardonnez-moi l'expression), qu'est-ce que cela prouve ? Nous rendez-vous plus notre liberté pour cela ? Hum ! hum ! J'aimerais beaucoup mieux, ma foi ! que vous eussiez moins bon air et un cœur plus compatissant, seigneur général.

— Monsieur le chevalier, vous savez bien que ce sont les malheureuses chances de la guerre. Ah ! comme vous je déplore ces fatales querelles religieuses.

— Que voulez-vous ; chacun son goût et sa croyance. Vous aimez les psaumes et le prêche, tandis que nous autres, pauvres pécheurs papistes, nous aimons le bal, les galanteries et les chansons. Il est vrai qu'un jour nous irons pour cela au grand diable d'enfer. Soit ; mais vous, qui vous dites si austères et si religieux, vous ne pratiquez guère la charité évangélique à notre égard ! ajouta Claude d'un air de fort mauvaise humeur.

Taboureau ne manquait pas de bon sens, toutes ses paroles avaient porté juste ; si ses réticences calculées firent penser à Cavalier que Toinon lui avait trouvé quelque distinction naturelle, l'allusion du sigisbé, relative au prêche et aux psaumes,

fit craindre au jeune Cévenol de partager , aux yeux de la comtesse , le ridicule dont les catholiques poursuivaient les huguenots. Aussi , par mauvaise honte et pour faire l'esprit fort , le Cévenol eut la faiblesse de plaisanter sur la rigidité de sa secte , espérant que Claude rapporterait sa conversation à Toinon.

— Croyez-vous donc , monsieur le chevalier , dit le camisard d'un air dégagé , que tous les protestants n'aient d'oreilles que pour les sermons , qu'ils n'aient d'yeux que pour leurs ministres ? On peut servir le Seigneur et admirer la créature , tirer l'épée contre d'injustes oppresseurs et être charmé par la beauté.

— Tarare ! seigneur général , s'écria Claude je vous connais de longue main , vous autres huguenots (pardon de l'expression) : un violon vous fait fuir , le bal et la comédie vous font crier anathème. C'est pour cela que vous vous déclarez toujours contre le parti du roi et de la cour , car vous considérez les joyeux et brillants courtisans comme autant de damnés dans ce monde et dans l'autre.

— Mais , non , je vous jure , monsieur le chevalier , dit Cavalier d'un air confidentiel. Quand j'étais à Genève , j'ai fait plus d'un bon tour , et plus d'une fois minuit m'a trouvé ailleurs qu'au temple , en joyeuse compagnie et chantant autre chose que des psaumes.

— Tarare ! repartit l'intraitable Taboureau ; si vous n'aviez pas toujours été un farouche et intraitable religionnaire , à cette heure , vous seriez autre chose que ce que vous êtes. Les gens de votre sorte ont beau être hérétiques : lorsque l'horreur profonde que leur inspirent les plaisirs profanes de la cour cède à leur désir de servir le roi , ils trouvent , têtebleu ! toutes les portes ouvertes à deux battants. Ruvigny , Duquesne , Douston , sont huguenots ; ne sont-ils pas généraux , amiraux , ambassadeurs ? n'aident-ils pas puissamment leurs frères dans ces positions élevées ? Mais aussi ce ne sont pas de sombres prêcheurs à manteaux noirs et rabats blancs , qui disent : Arrière Satan ! — à toutes les joies du monde. Quand de beaux yeux , charmés de leur valeur , les regardent tendrement , ces religionnaires-là ne grincent pas des dents , en criant *Babylone*. Ce sont de hardis compères , fêtés , choyés par toutes les belles dames ,

toujours affriolées de la bravoure et d'un certain air batailleur qui fait que la coiffe court au plumet comme la paille à l'aimant ; gloire , amour , faveurs du prince , tout ça pousse sur le chemin de ces gais huguenots , comme les roses au mois de mai .

— Vous citez de bien rares exceptions , monsieur , dit amèrement Cavalier ; quand les édits du roi nous retirent tous nos droits , je ne crois pas que la cour pense à nous accorder des faveurs .

— Eh certes ! je parle d'exceptions aux gens d'une valeur exceptionnelle . Les édits ! dites-vous , seigneur général ? Eh ! mon Dieu ! reprit Taboureau en haussant les épaules , les hommes supérieurs passent à travers les édits , comme les gros poissons se font un trou à travers les filets qui retiennent le fretin . Allons donc , seigneur général , vous le savez mieux que personne , les édits ne sont pas faits pour vous .

— Je ne vous comprends pas , dit le Cévenol .

— Comment ! reprit Claude d'un air étonné , ce qu'on nous a dit à Montpellier n'est donc pas vrai ?

— Mais encore , que vous a-t-on dit ?

— Que le roi vous avait fait proposer le titre de comte , et deux régiments de ses gardes que vous deviez commander avec le grade de brigadier de ses armées , si vous vouliez le servir au lieu de le combattre ? cela est-il donc faux ?

— Sans doute , cela est d'une horrible fausseté , monsieur ! s'écria Cavalier avec indignation ; jamais on ne m'a fait , jamais on n'a osé me faire une si infâme proposition ! les papistes savent trop bien que de ma vie je ne serai traître à la cause que je défends !

— C'est donc un faux bruit comme tant d'autres billevesées , reprit Taboureau avec une insouciance affectée , bien certain que les mots qu'il venait de dire germeraient tôt ou tard dans la pensée du jeune chef . Je l'ai cru , parce que cela me semblait tout simple , d'après votre réputation militaire ; car , entre nous , vous me paraissez mériter cela , plus que cela même .

— Si vous saviez les affreux malheurs qui ont désolé ma famille , monsieur , dit le camisard d'une voix sombre , vous comprendriez qu'entre Jean Cavalier et le roi de France , il ne peut y avoir qu'une guerre à mort .

— Tant pis pour la France ! dit Taboureau.

Il y eut un moment de silence.

La nuit était tout à fait venue , la lune se leva dans tout son plein et jeta sa douce clarté dans l'appartement.

La soirée était magnifique , la senteur aromatique des oranges embaumait l'air , on n'entendait au loin que le léger bruissement des feuilles. Tout à coup la porte s'ouvrit , et Toinon parut ; elle marchait si légèrement qu'elle avait l'air d'une apparition.

— Et d'où venez-vous ainsi , comtesse ? demanda Claude.

Cavalier , absorbé dans ses pensées , n'avait pas entendu la Psyché.

Ces mots de Claude lui firent tourner les yeux , il s'avança et salua d'un air assez gauche en disant : J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir , madame la comtesse.

— Bonsoir , monsieur , dit Toinon d'une voix douce , et elle s'assit dans un grand fauteuil. Elle était ainsi complètement éclairée par la lune , tandis que Cavalier et Taboureau restaient dans une demi-obscureté.

— Voulez-vous que je demande de la lumière , ma sœur ? dit Claude.

— Non , reprit la Psyché , ce clair de lune me plaît , la soirée est si belle , si calme ; ne trouvez-vous pas , monsieur Cavalier ?

Il y avait un tel accent de bienveillance dans ce peu de mots adressés au Cévenol , qu'il en fut touché ; son cœur battit avec force , il rougit et ne put que répondre d'une voix émue :

— En effet , il fait très-beau ce soir , madame la comtesse.

— Tristement admirer l'horizon qu'ils voudraient pouvoir franchir , c'est le seul plaisir des pauvres prisonniers , dit Toinon avec mélancolie.

— Encore bienheureux , quand cet horizon ne se compose pas de gros barreaux de fer à encager les bêtes féroces , à travers lesquels on voit un affreux mur de prison , dit Taboureau.

— Aussi , monsieur Cavalier , nous vous sommes bien reconnaissants , moi et mon frère , de l'agréable retraite que vous nous avez donnée ; tant d'autres captifs sont si malheureux , sans doute.

— Il serait vrai , vous auriez pour moi... un peu de recon-

naissance, madame la comtesse? dit vivement Cavalier.

— Oubliez-vous donc, monsieur, que deux fois vous m'avez sauvé la vie? répondit Toinon en baissant la voix.

— Ah! madame, s'écria Cavalier, quels affreux moments! Je vous vois encore agenouillée! un bandeau sur le front! Si vous saviez ce que j'ai ressenti là, au cœur?

— Je ne sais pourquoi votre vue m'avait donné quelque espoir, dit Toinon. Je comptais malgré moi sur votre générosité; vous ressembliez si peu aux gens qui vous entouraient.

— Oh! madame, comptez-y toujours. Si vous saviez tout ce que je voudrais faire pour mériter votre estime! dit timidement Cavalier.

— Je suis prisonnière, monsieur, dit Toinon.

— Cette captivité vous est donc bien affreuse? Rien au monde ne peut vous aider à la supporter, répondit amèrement Cavalier.

— Si, si, par moments cette captivité m'est bien précieuse, s'écria involontairement Toinon, en songeant qu'elle pouvait sauver Florac; et elle ajouta avec un accent passionné: Oh! oui, par moments, elle m'est chère... plus chère que la liberté!

— Que dites-vous, madame, il serait vrai! Cette captivité vous plaît! Ah! si je pouvais espérer! Croyez que l'amour le plus respectueux...

Et Cavalier, balbutiant ces mots sans suite, ivre de bonheur, interprétant les paroles de Psyché dans le sens le plus favorable à son amour, voulut prendre la main de Toinon.

Celle-ci, rappelée à elle-même par ce mouvement du Cévenol, qui lui fit horreur, retira vivement sa main et lui montra Taboureau qui en ce moment passait devant la porte du salon.

Cavalier se rassit brusquement et appuya son front brûlant sur une de ses mains. Il éprouvait les plus ineffables ravissements: il se croyait aimé.

Voulant rompre un silence embarrassant et poursuivre ce qu'elle avait déjà si bien commencé, la Psyché, après un assez long silence, prit un air rêveur, et, comme si elle eût voulu échapper à une conversation trop tendre, elle dit à Cavalier: Cette lumière qu'on voit là-bas sur la montagne sort de votre camp, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit le camisard, charmé de ce que Toinon ne lui disait pas *monsieur*.

— C'est une belle et noble chose à voir qu'un camp, dit la Psyché. Il y a deux ans, j'ai assisté au camp de Compiègne; un de mes parents, qui s'était distingué dans la guerre d'Allemagne, devait être reçu colonel d'un des régiments des gardes par Sa Majesté. Quel coup d'œil magnifique que toutes ces troupes sous les armes! Près de l'endroit où le roi se tenait à cheval, un grand nombre de femmes de la cour étaient en voiture pour voir cette cérémonie.

— Le roi ne reçoit pas ainsi tous les colonels de son armée? demanda Cavalier, intéressé par ce récit.

— Je ne sais; mais je me souviendrai toujours de cette scène imposante. Montant un superbe cheval plein de feu, mon parent, revêtu d'un brillant uniforme qui l'embellissait encore, arriva devant le régiment que le roi lui confiait. On entendait au loin le son des clairons et des timbales; les spectateurs se montraient avec admiration ce jeune officier, citaient les traits de bravoure qui lui méritaient la faveur insigne, dont il allait être honoré. Sa femme, sa fière et heureuse femme auprès de qui j'étais, avait comme moi les yeux baignés de larmes. Elle le montrait avec orgueil à son petit enfant, en lui disant: Vois, mon fils, c'est ton noble père. A quelque distance du régiment, le nouveau colonel descendit de cheval, il s'avança vers le roi devant lequel il fléchit le genou; mais aussitôt Louis le Grand le releva et le serra dans ses bras avec une bonté paternelle; puis, d'une voix éclatante, le roi dit au jeune officier: « Je vous confie mon régiment des gardes, parce que je ne saurais trouver un plus brave, un plus loyal colonel que vous! » Oh! alors, ce fut une explosion d'enthousiasme impossible à décrire; les généraux, les soldats crièrent: Vive le roi! les femmes agitaient leurs mouchoirs en répétant les mêmes cris, les officiers brandissaient leurs épées, les tambours battaient aux champs; mais celle qui jouissait de tous ces triomphes, parce qu'elle en partageait l'orgueil, c'était la femme, l'heureuse femme du héros de cette journée: comme elle était exaltée, enivrée, presque folle de la gloire de celui qu'elle adorait! Que je l'admirais! que je l'enviais! Voir celui qu'on aime ainsi élevé par son courage, n'est-ce pas le rêve ineffable de tout cœur aimant et généreux?

Toinon avait mis une telle chaleur dans ses paroles, que Ca-

valier restait presque ébloui du tableau qu'elle venait de retracer à ses yeux.

Tous ses instincts d'orgueil, d'ambition guerrière, s'étaient réveillés. Il comparait avec amertume sa vie de partisan redouté, mais dépouillée de prestiges, avec cette carrière glorieuse, éclatante, dont la Psyché venait de lui montrer un épisode.

— Ah ! dit-il avec accablement, pour les officiers du roi, tous les plaisirs, tous les honneurs, toutes les dignités; pour nous autres rebelles, la honte, une mort infamante ! Aussi combien un pauvre paysan révolté doit vous sembler méprisable, madame !

— Celui-là contre qui le roi de France envoie un de ses meilleurs généraux, celui-là qui fixe sur lui l'attention de l'Europe entière par sa valeur généreuse, ne sera jamais méprisable, dit Toinon d'une voix douce et grave. Ceux qui s'intéressent sincèrement à lui... (et la Psyché baissa la voix); ceux qui, frappés de son génie, de son courage, le voient avec douleur employer ces dons si rares à de funestes entreprises, à soutenir une guerre impie et sacrilège, ceux-là souffrent pour lui, le plaignent de son aveuglement, mais ne le méprisent pas. Non.... ceux-là ne font qu'un vœu bien sincère, bien ardent.... c'est de le voir placé au rang qui lui appartient... c'est de pouvoir le louer sans réserve; c'est de pouvoir le regarder avec fierté comme le sauveur d'un pays qu'il a trop longtemps ravagé !

— Et alors, et alors... si ce vœu se réalisait, s'il sauvait le pays, s'il mettait fin à la guerre ? s'écria Cavalier irrésistiblement séduit.

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et Taboureau entra précédé de dame Bastien, qui portait des bougies.

Claude, remarquant le trouble du camisard, voulut lui donner le temps de se remettre, et dit à la Psyché; Devinez d'où je viens, chère comtesse.

— Je ne sais, dit Toinon en souriant.

— Vous n'ignorez pas que je m'occupe d'astrologie judiciaire? Eh bien ! je viens d'observer les planètes et de faire des calculs et des prédictions.

— Et quel est le résultat de ces belles observations ? reprit la Psyché ?

— Je ne puis encore vous le dire, mais quand vous le saurez, il vous étonnera fort. Mais à propos d'étonnement, ou plutôt d'admiration, ne partagez-vous pas la mienne à l'endroit de la magnificence du seigneur général? Voyez donc quel habit à la fois riche et galant, comtesse, vous n'avez pu voir cela au clair de lune.

Cavalier restait assez embarrassé de sa contenance, et maudissait intérieurement Claude, lorsque Toinon, jetant les yeux sur le justaucorps, devint pâle comme une morte, et cacha sa tête dans ses mains avec un mouvement d'horreur.

Elle venait de reconnaître un des habits de Tancrède, qui, après le pillage de l'abbaye du Pont de Montvert par les camisards, avait sans doute été porté et vendu à Montpellier.

Malgré l'intérêt qu'elle avait à ménager Cavalier, et quoique ses projets commençassent à réussir, la Psyché n'eut pas assez d'empire sur elle-même pour cacher ce qu'elle éprouvait, croyant que Cavalier se parait impudemment des dépouilles du malheureux prisonnier qu'il torturait. Elle sentit toute sa haine se réveiller contre le meurtrier de Tancrède, et, l'œil étincelant d'indignation, elle s'écria avec une expression de cruelle ironie: En vérité, le costume est brillant! sans doute il est quelque peu taché de sang; mais qu'importe! qu'importe! L'habit de la victime appartient au bourreau!

Cavalier, stupéfait de ce changement soudain dans les traits, dans l'accent de Toinon, la regardait avec angoisse.

Claude ne comprenait pas davantage la cause de l'exaltation de la Psyché. Connaissant et redoutant la violence de son premier mouvement, il tâcha de l'interrompre, mais en vain. Le sang-froid de Cavalier, que Toinon croyait écraser par le foudroyant reproche qu'elle lui adressait, exaspéra la jeune femme.

— Chère comtesse, lui dit le sigisbé, pour revenir à ma découverte d'astrologie judiciaire, je vais vous confier mes observations.

— Courage, courage, s'écria Toinon en regardant Cavalier avec un écrasant dédain; le paysan révolté ose se vêtir en gentilhomme! Ce n'est pas pour venger la religion de ses frères qu'il a pris les armes; c'est pour se parer des dépouilles de ceux qu'il égorge lâchement comme un voleur de grand chemin.

— Ma sœur ! ma sœur ! que dites-vous ? s'écria Claude en s'approchant de Toinon ; et il ajouta à voix basse : Vous nous perdez.

Mais la Psyché ne l'entendait pas. S'adressant à Cavalier, qui, pétrifié, la regardait presque avec frayeur, elle continua : Et j'ai pu voir cet homme ! et j'ai pu souffrir qu'il passât le seuil de cette porte ! et j'ai pu permettre qu'il me parlât ! Et il ose me regarder, et il a l'âme assez endurcie pour ne pas comprendre mes reproches ! Ah ! il les comprend enfin ! s'écria-t-elle en voyant un geste furieux de Cavalier ; il les comprend ! C'est sa vengeance lente et sûre qu'il médite. Eh bien ! tue-moi, tue-moi ; j'aime mieux la mort que ton odieuse présence !

— Madame ! s'écria Cavalier, à la fois outré de ses reproches et accablé de voir ses espérances si brusquement renversées ; madame, prenez garde !

— Par tous les diables ! Toinon, vous êtes folle, archi-folle, s'écria Claude épouvanté.

— Sortez ! sortez ! vous me faites horreur ! car je vous crois encore plus lâche que féroce ! Sortez, s'écria la Psyché presque en délire, en montrant la porte à Cavalier et frappant du pied, sortez !

— Je sors ; mais vous vous souviendrez que vous êtes ma prisonnière ! dit le camisard avec rage.

Et il disparut.

## XVIII.

### LE MAS-NASBINALS.

Le col d'Arzeuc, défilé étroit, rapide, presque impraticable, conduisait à la partie la plus escarpée de la chaîne des montagnes de la Seranne, nommé le *Mas-Nasbinals*.

Là étaient établis l'ambulance et les magasins de la troupe de Cavalier.

Le docteur Claudius soignait les camisards blessés. Plusieurs femmes protestantes, au nombre desquelles on comptait Isabeau, l'aidaient dans ce pieux devoir.

Une vaste caverne, agrandie et disposée par les ordres du docteur, servait d'hôpital.

Le Mas-Nasbinals formait un grand plateau de rochers exposé au midi et abrité des vents du nord par les dernières cimes de la montagne. Un bouquet de châtaigniers, qui s'élevait à l'issue du défilé, offrait un ombrage assez touffu ; du pied de ces vieux arbres semblait sortir un ruisseau d'eau vive, qui, après avoir couru quelque temps sur un lit de cailloux, allait se perdre sur une des pentes de la montagne.

Il était environ huit heures du matin ; le soleil, déjà très-ardent, inondait de sa chaude lumière les masses granitiques qui s'étendaient à perte de vue.

Quelques camisards blessés, pâles et affaiblis, semblaient renaître à ses rayons vivifiants ; les uns à demi couchés sur un monceau de bruyères sèches écoutaient une lecture de la Bible ; ceux-ci, assis en cercle, nettoyaient leurs armes dont ils espéraient pouvoir se servir bientôt, et prêtaient une oreille attentive à un de leurs compagnons qui racontait ses derniers combats. D'autres enfin marchaient avec peine, appuyés sur le bras d'un ami ou sur celui d'une des femmes dont on a parlé.

Lorsque les blessés virent Isabeau sortir de la caverne avec le docteur Claudius, tous ceux qui purent se lever le firent, et saluèrent le médecin et la Cévenole avec une vénération profonde.

Le docteur n'était pas changé ; sa figure douce et calme n'exprimait pas le moindre ressentiment du triste sort auquel la perfidie de Du Serre l'avait condamné ; son habit noir semblait aussi bien brossé, sa perruque aussi bien ajustée que s'il eût été à Genève, et il ne quittait jamais, pendant sa promenade quotidienne sur le plateau ou dans les rochers, son grand jonc à bec de corbin et son petit chapeau plat qu'il portait ordinairement sous le bras.

Le docteur avait très-philosophiquement pris son parti sur sa reclusion. — Puisque je me suis voué, disait-il, au soulagement de mes semblables, qu'importe que ce soit à Genève ou dans des montagnes que j'exerce ma profession, d'autant mieux que je suis, à vrai dire, encore plus utile ici qu'ailleurs, car, sans moi, les pauvres misérables seraient perdus.

Les traits d'Isabeau révélaient une souffrance profonde ; ses joues étaient creuses, ses yeux rougis par les larmes ; un douloureux sourire contractait parfois ses lèvres décolorées ; vêtue

d'une longue robe noire, elle s'appuyait sur le bras du docteur. — Allons, allons, courage, mon enfant, lui dit-il; surtout n'allez pas tomber malade. Que deviendraient nos blessés? que deviendrais-je moi-même, dans cette solitude, une fois mes visites faites?

— J'aurai du courage, dit Isabeau.

— Rassurez-vous, reprit le docteur, vous reverrez Cavalier, vous le reverrez; il reviendra. D'abord il se porte bien; sous ce rapport, vous devez être tranquille; l'émissaire que vous envoyez chaque jour au camp vous donne de ses nouvelles. Si Cavalier est resté quinze jours sans vous voir, c'est qu'il a eu de grandes occupations, des plans de campagne à méditer; que sais-je, moi? Ah! ma pauvre enfant, le métier qu'il fait laisse souvent peu de place ou plutôt peu de temps à donner aux sentiments tendres. Soyez raisonnable.

— C'est qu'il y a si longtemps que je souffre, dit Isabeau; et elle murmura ce passage d'Isaïe, en levant les yeux au ciel d'un air désolé: « Pourquoi ma douleur est-elle devenue continuelle? Pourquoi est-elle désespérée et refuse-t-elle de se guérir? Seriez-vous à mon égard, ô mon Dieu, comme une source trompeuse dont les eaux manquent au besoin? »

— Allons, allons, pas de ces sombres pensées; je vous le défends comme ami et comme médecin.

— Si Cavalier ne négligeait que moi, reprit Isabeau, je me résignerais, mon Dieu! mais ces braves gens (et elle montra les blessés), ses frères, qui l'aimaient tant, qui lui sont si dévoués, qui pour lui se feraient tuer jusqu'au dernier, eh bien! ils se découragent, ils se croient abandonnés, et je tremble que dans l'avenir son influence sur eux ne soit plus la même. Ceux des siens qui ne sont pas blessés savent son indifférence pour ceux-ci, et déjà, dans son camp, on l'accuse de froideur et d'oubli pour les vrais serviteurs de Dieu.

— Mais Cavalier vous a écrit? Ne vous a-t-il pas dit la cause d'une si longue absence?

— Non; il m'a écrit il y a huit jours, mais quelle lettre! si froide, si brève! Ah! je suis bien malheureuse! s'écria Isabeau en mettant la main sur ses yeux.

— A quoi pouvez-vous attribuer ce refroidissement passager?

— Je ne sais. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai trop sin-

cèrement peut-être donné les conseils que mon cœur m'inspirait. J'ai franchement combattu quelques-unes de ses idées qui me semblaient funestes. Peut-être l'aurai-je irrité contre moi. Et puis, ce n'est pas tout, reprit Isabeau après un moment de silence ; hier, Éphraïm est venu. Il avait l'air plus farouche encore que de coutume ; il s'est plaint violemment des temporisations de Cavalier. On devait prendre les armes il y a douze jours, et Cavalier a toujours reculé le moment d'agir, lui ordinairement le premier à demander l'attaque. Éphraïm s'est aussi plaint de l'abandon où il laissait ses frères blessés ; il s'est entretenu avec eux ; vous savez combien il est respecté dans nos montagnes. Après son départ, les camisards m'ont paru indignés contre Cavalier. Ah ! tenez, maître Claudius, je ne sais, mais je suis épouvantée malgré moi !

— Terreurs d'une âme tendre, mon enfant ! Si Cavalier temporise, c'est qu'il attend le moment convenable pour l'attaque ; personne n'en peut juger mieux que lui ; il est excellent capitaine, c'est une justice que ses amis et ses ennemis lui rendent, vous le savez bien.

— Peut-être avez-vous raison, maître Claudius ; pourtant, je me sens bien inquiète, et mes pressentiments m'ont rarement trompée !

— Cette fois, du moins, ils n'ont pas le sens commun, vos pressentiments, mademoiselle, dit le docteur en frappant le roc avec sa canne d'un air triomphant ; regardez, que voyez-vous là-bas dans ce défilé ?

— Cavalier ! s'écria Isabeau, et elle resta immobile, tant son émotion était profonde.

Cavalier arriva lentement sur le plateau.

Lorsque les camisards blessés l'aperçurent, leurs physionomies sauvages, qui ordinairement brillaient d'enthousiasme à son aspect, prirent une expression morne et sombre ; au lieu de l'accueillir avec un murmure de joie, ils échangèrent des regards farouches en se montrant le jeune chef.

Cavalier, soucieux, préoccupé d'amères pensées, ne s'aperçut pas des fâcheux symptômes qui se manifestaient chez les gens de sa troupe.

Sans doute, il ne vit pas d'abord Isabeau, car, avant de lui parler, il s'approcha d'un groupe de soldats avec l'air à la fois

confiant et distrait de l'homme sûr de l'influence qu'il exerce.

Plusieurs de ces rebelles avaient été grièvement blessés, trois d'entre eux étaient mutilés ; la pâleur de ces fanatiques, leur longue barbe, leurs vêtements misérables, les bandeaux sanglants qui entouraient leurs têtes ou leurs membres, leur donnaient un aspect à la fois triste et imposant.

Cavalier les contempla quelques moments en silence, éprouvant un douloureux remords de les avoir abandonnés si longtemps.

— Que le Seigneur soit avec vous, frères, dit-il d'une voix affectueuse et cordiale.

Étonné du profond silence qui accueillit ses paroles, Cavalier, s'adressant à un camisard dont la tête était enveloppée de bandes et qui nettoyait un mousquet :

— Bonjour, Moïse ; tu as été blessé à mes côtés lors de l'attaque de Vergesse ; tu combattais bien vaillamment pour la cause de Dieu ! Tu es bien pâle, ami ; souffres-tu donc beaucoup ?

Le huguenot, sans quitter son occupation, sans regarder Cavalier, lui répondit d'une voix creuse par ce passage de Job :

— « C'est à celui qui périt qu'un ami doit sa compassion ; s'il n'en a point, il renonce à la crainte du Seigneur. »

— Que veux-tu dire, frère ? demanda Cavalier ; tu sais, vous savez tous, que je mets ma force en vous comme je la mets dans le Seigneur. Et toi, Aldias Morel ! pauvre brave ! on n'a donc pu te conserver ton bras ! — Il s'adressait à un camisard amputé.

— Qu'importe à mon frère ? Mon frère s'est éloigné de moi comme le torrent qui s'écoule avec rapidité dans les vallées, répondit le camisard sans jeter les yeux sur Cavalier.

Commençant à comprendre les dangereux résultats que pouvait avoir son ingrat oubli, le jeune chef, redoublant de marques d'intérêt envers ses soldats, continua de s'informer de leurs blessures ; mais il ne reçut d'eux ni un regard, ni une réponse.

Le cœur de Cavalier était généreux, il souffrit cruellement de ce silence expressif. Espérant que tous les blessés ne partageraient pas les mêmes ressentiments, il s'approcha d'un autre groupe :

— Què le Seigneur soit avec toi, Jonabad ! dit-il à un fanatique d'une taille colossale dont le front et la joue étaient sillonnés par une blessure récente.

Cet homme aiguissait sur le roc une faux emmanchée à revers, avec laquelle il combattait à la tête d'une compagnie, qui, comme lui, se servait de cette arme, terrible entre les mains des camisards.

Jonabad baissa la tête sans répondre à Cavalier, qui continua en contenant son dépit et son chagrin :

— Grâce à Dieu, Jonabad, te voilà bientôt guéri ! Je garde toujours ta compagnie d'intrépides faucheurs ; bientôt le camp de l'Éternel te réclamera, la moisson sera mûre, j'aurai besoin de ta large faux, aussi redoutable pour les moabites que l'épée de Gédéon.

— Il condamnera lui-même sa folie ; ce qui fait sa confiance sera comme une toile d'araignée ; il s'appuiera sur sa maison, et elle n'aura pas de solidité ! reprit le géant d'une voix creuse sans regarder Cavalier, et comme pour faire allusion à la désaffection qui gagnait le cœur de ses camisards.

Cavalier, alarmé de ces symptômes, qui pouvaient s'étendre à son camp, qui l'avaient peut-être envahi, car depuis quinze jours, le Cévenol, complètement absorbé par son amour pour Toinon, ne s'était pas occupé de sa troupe ; Cavalier reprit vivement, en s'adressant à haute voix aux camisards, qui, par leur silence, semblaient approuver les paroles de Jonabad :

— Si je ne suis pas venu visiter mes frères, ouvriers comme moi dans la vigne de l'Éternel, c'est que les soins du salut commun m'ont occupé. Une bande de pillards et d'assassins commettaient d'exécrables forfaits, moi-même je les ai punis et justiciés. J'espère que mes frères seront toujours à moi comme je suis à eux ; — et il ajouta, non sans une secrète honte de profaner les paroles de l'Écriture : « Le Seigneur sait si je me suis conduit avec duplicité, si mes pieds ont couru pour tendre des pièges. Un jour, Dieu me pèsera dans une juste balance, et il reconnaitra ma droiture. »

Jonabad et les fanatiques qui entouraient le jeune chef parurent peu sensibles à cette justification de Cavalier ; car le gigantesque faucheur, continuant ses citations allégoriques, reprit : « Il est comme une herbe qui pousse sa tige plus vite que les

autres plantes du jardin. Ses racines, arrêtées par de durs cailloux étroitement unis, se replieront sur elles-mêmes. La place où elle était florissante la renoncera comme ne l'ayant jamais vue. Voilà à quoi se réduit la joie dont jouissait le pêcheur. D'autres prendront sa place sur la terre. »

Cavalier demeura écrasé devant cette réprobation si énergiquement exprimée par la simple et mâle parole des prophètes.

Il fit un retour sur le passé.

Il méritait ces reproches amers : depuis douze jours au moins il aurait dû prendre les armes ; il s'était engourdi dans une coupable mollesse ; il avait oublié les épouvantables malheurs qui avaient frappé sa famille, les espérances que ses frères fondaient sur lui. Peu à peu ses généreux instincts d'indépendance et de liberté se réveillèrent. Il crut sortir d'un rêve, en songeant que la veille encore il avait presque renié sa cause en se laissant aller aux impulsions d'un funeste amour ; la valeur désintéressée de ses soldats le fit rougir de son ambition.

Ces gens rudes et simples, mis hors de la loi, vivant de privations, en proie aux souffrances physiques, jamais ne murmuraient. Bourgeois, laboureurs, pâtres, artisans, ils combattaient et mouraient héroïquement pour la foi et pour leurs droits. Au terme de la lutte, pour prix de tant de sacrifices, de tant de sang, de tant de périls, ils ne voyaient, eux, ni récompenses glorieuses, ni charges suprêmes, mais un modeste temple où ils pourraient exercer la religion de leurs pères, et le droit de vivre en paix à l'abri des lois, comme les catholiques.

Ces réflexions se présentèrent à la pensée de Cavalier avec une grande force. Il y puisa une énergie nouvelle et une ferme résolution de pousser la guerre avec vigueur et de fuir pour jamais les tentations auxquelles il avait été sur le point de succomber.

Il ne pouvait douter qu'Éphraïm, justement irrité de ses lenteurs, n'eût animé les camisards contre lui. Néanmoins il ne désespéra pas de ramener à lui les soldats que son ingrat oubli avait profondément ulcérés.

Ne voulant pas descendre à une seconde justification qui aurait pu le déconsidérer, Cavalier se contenta de dire aux camisards d'une voix grave et inspirée, en levant les yeux au ciel, ce passage d'Ezéchiel : « Comme un pasteur recherche

tout ce qui est de son troupeau lorsqu'il se trouve au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis; j'irai chercher celles qui sont perdues; je rétablirai celles qu'on aura chassées; je banderai les plaies de celles qui seront blessées; je fortifierai celles qui sont faibles, et je les conduirai dans la justice.»

Puis il s'éloigna à pas lents d'un air méditatif.

Bientôt Cavalier se trouva en présence d'Isabeau.

Les traits de la Cévenole étaient si profondément altérés, qu'il ne put cacher sa surprise.

— Isabeau, qu'as-tu? s'écria-t-il,

La jeune fille répondit par un soupir.

— Depuis bien longtemps je ne t'ai pas vue, j'ai eu tort, pardonne-moi! lui dit tendrement Cavalier.

— Je ne vous ai jamais accusé.

— Oh! je te crois, généreuse femme. Malgré mes hésitations, mes violences, mes lâchetés, quand m'as-tu accusé? quand t'es-tu plainte? jamais.

— C'est que je n'ai jamais douté de votre cœur; c'est que j'ai toujours mis mon espoir dans la force de mon amour pour vous.

Cavalier, sans répondre à Isabeau, prit ses deux mains dans les siennes et contempla quelques moments en silence le triste et beau visage de la jeune fille.

En voyant combien elle avait souffert, les yeux du jeune camisard se remplirent de larmes. Puis il s'écria en baisant ses mains avec autant de passion que de respect: Isabeau, ce jour est un grand jour pour moi. J'ai failli perdre une chère et sainte affection, et je l'ai retrouvée pour la garder, pour me l'assurer à jamais.

— Que voulez-vous dire? demanda Isabeau,

— Écoute, reprit le Cévenol d'un ton grave et solennel; nos ministres sont en fuite, aucun ne peut consacrer notre union.

— Notre union? notre union? s'écria la Cévenole; elle ne pouvait, elle n'osait croire à ce qu'elle entendait.

— Demain, peut-être, je serai tué à la guerre; aujourd'hui, à la face du ciel, je te reconnaitrai pour ma femme.

— O mon Dieu! dit Isabeau en joignant les mains et en tombant à genoux, tu m'as bien éprouvée, mais ta bonté est grande.

— Viens, viens sur mon cœur, noble femme, dit Cavalier en relevant Isabeau; de ce jour ma vie entière t'appartient! — Puis, voyant le docteur Claudius, qui n'osait s'approcher, il l'appela, et lui dit: Maître Claudius, restez un moment près d'Isabeau; jamais action plus juste n'aura eu un témoin plus vénérable.

Et laissant le docteur étonné, le chef camisard s'approcha de Jonabad.

— Frère, lui dit-il, Isabeau t'a soigné comme une sœur soignerait son frère.

— Et je suis pour elle un frère, répondit froidement Jonabad.

— Elle a besoin de toi, suis-moi.

Le géant regarda Cavalier d'un air étonné, laissa sa faux, se leva et le suivit.

Lorsque le camisard fut arrivé auprès d'elle et du docteur, Cavalier dit à Isabeau, en montrant Jonabad: Jamais plus brave soldat n'a combattu dans le camp de l'Éternel.

Le géant baissa les yeux d'un air mécontent, et comme embarrassé des louanges d'un chef qu'il croyait ingrat.

Cavalier reprit en lui montrant Claudius: Le Seigneur s'est servi de toi pour rendre à la vie ceux qu'il destinait à défendre encore sa cause. C'est devant toi, maître Claudius, le meilleur, le plus humain des hommes, c'est devant toi, Jonabad, le plus brave de nos soldats, c'est devant le Seigneur qui me voit et qui m'entend, que je prends Isabeau pour femme, si elle y consent. A défaut de ministre et de tabellion, cet engagement sera aussi saint, aussi indissoluble que s'il avait été béni en plein temple par un de nos pasteurs. Isabeau, consens-tu à me prendre pour époux? demanda Cavalier, les yeux rayonnants de joie.

— Cela est-il donc vrai, ô mon Dieu! dit Isabeau.

— Consens-tu? consens-tu? dit Cavalier avec une tendre impatience.

— Par le Dieu vivant qui a toujours lu et qui lit dans mon cœur, dit la Cévenole en lui donnant sa main avec un geste rempli de noblesse et de dignité, je suis à toi pour la vie, comme je suis au Seigneur pour l'éternité.

— Que le ciel vous accorde de longs et d'heureux jours, dit le docteur en essuyant une larme.

— Que la colère du Seigneur, que la vengeance des hommes s'appesantissent sur toi, si tu te parjures jamais, dit Jonabad en montrant Isabeau; de toutes les filles de Sion, celle-là est la plus courageuse, la plus compatissante, la plus sainte selon le Seigneur. Puisqu'elle te juge digne d'elle, dit le géant après un moment d'hésitation en donnant sa large main à Cavalier, ton soldat regrette l'amertume de ses paroles, mais il ne fallait pas nous faire douter de ton cœur; tu dois être à nous comme nous sommes à toi.

Et Jonabad regagna à pas lents le groupe des camisards.

Si la pauvre Isabeau eût été moins exaltée par l'ivresse de voir toutes ses espérances réalisées, elle eût peut-être été frappée de l'espèce d'impatience brusque et fiévreuse avec laquelle Cavalier avait précipité cette union.

En effet, cette détermination si subite lui avait été inspirée moins encore par son amour pour Isabeau que par son ressentiment contre Toinon et par son désir d'élever une barrière insurmontable entre lui et cette femme si cruellement capricieuse. Il voulait, comme on dit, *brûler ses vaisseaux* et se mettre dans l'impossibilité de céder désormais à quelque lâche et fatale pensée.

Néanmoins Isabeau était au comble du bonheur; elle témoignait sa reconnaissance passionnée à Cavalier, qui la contemplant avec une mélancolie profonde, lorsqu'on entendit dans le défilé le pas d'un cheval.

Espère-en-Dieu parut: il arrivait à la hâte et à pied; sa monture docile et intelligente le suivait à quelque distance, gravisant avec une adresse extrême les escarpements de ce défilé presque à pic.

Cavalier, surpris de voir son lieutenant qu'il n'attendait pas, laissa Isabeau et courut à la rencontre d'Espère-en-Dieu, en lui disant: Qu'y a-t-il?

— Un de nos frères arrive de la route de Montpellier; il a rencontré les avant-postes des troupes royales: elles occupent les hauteurs de Tréviès.

Et Espère-en-Dieu regardait Cavalier en secouant la tête avec une expression de surprise et d'épouvante.

— Elles occupent les hauteurs de Tréviès! s'écria Cavalier; es-tu bien sûr de cela?

— C'est Joas le blond qui avait été à la découverte, et on peut s'en fier à lui.

— Les hauteurs de Tréviès ! répéta Cavalier avec un dépit concentré. Puis il s'écria : Ils m'empêchent de rien tenter sur Nîmes de ce côté, et mē forcent à attaquer par Boucoiran; c'est un dangereux détour ! Ah ! si j'avais ouvert la campagne il y a dix jours, comme je le voulais, Nîmes était à nous sans coup férir. Malheur, malheur à moi ! — et il frappa du pied avec violence.

A ce moment un bruit confus de voix se fit entendre dans le défilé.

Du Serre et Éphraïm parurent suivis d'Esprit Séguier, lieutenant du forestier, et de quelques montagnards.

L'ancien garde d'Aygoal semblait transporté de fureur ; Du Serre tâchait en vain de le calmer.

A la vue de Cavalier, la rage du fanatique redoubla; avant que le verrier ait pu l'en empêcher, il mit le jeune chef en joue en s'écriant : « Le péché de Judas est écrit sur ton front avec un poinçon de fer et une pointe de diamant (1). »

— Arrêtez, frère ! s'écria le verrier en détournant le fusil au moment où Isabeau se jetait dans les bras de Cavalier pour le couvrir de son corps.

Le jeune camisard éloigna doucement Isabeau, et dit d'un ton ferme et hautain à Éphraïm que Du Serre contenait avec peine :

— Que veux-tu, frère ?

— « Je veux te tuer parce que j'ai été rempli par le Seigneur de force, de justice et de courage, pour annoncer à Jacob son crime, à Israël son iniquité (2), » dit le forestier en menaçant encore Cavalier du geste.

Ceux des camisards blessés qui pouvaient marcher s'étaient approchés du groupe.

— Que me reproches-tu ? demanda fièrement Cavalier à Éphraïm.

— Je te reproche la trahison, Judas ! Depuis douze jours les soldats de l'Éternel auraient dû descendre des montagnes.

(1) Jérémie.

(2) Nahum.

Chaque jour tu as dit : Demain , et le jour est arrivé où les Philistins sont en armes et s'avancent contre la montagne sainte.

— Que dit-il ? demanda Cavalier à Du Serre presque avec épouvante.

— Les troupes de Nîmes, dont tu voulais empêcher la jonction, se sont réunies à celles du maréchal. Elles ont pris position à Boucoiran; appuyées sur le Gardon d'Anduze, elles couvrent le diocèse. Que faire, maintenant que nous voilà cernés de ce côté ? dit brusquement Du Serre.

La première nouvelle apportée par Espère-en-Dieu était bien fatale; celle qu'annonçait le verrier était désespérante.

Non-seulement Cavalier ne pouvait plus rien tenter sur le diocèse de Nîmes, mais deux des corps d'armée de M. de Villars, en occupant la plaine, avaient manœuvré de façon à acculer les camisards dans leurs montagnes.

Cavalier, envisageant les effrayantes conséquences de la faute qu'il avait commise, baissa la tête avec autant de confusion que d'accablement.

— Vous voyez, s'écria Éphraïm : le remords l'écrase ! « Le Seigneur est un Dieu vengeur ; il diffère à punir, mais, à la fin, son indignation se répand comme un feu. Il est sorti de Ninive, un homme qui a formé contre le Seigneur de noirs desseins (1). Que cet homme meure du supplice des traîtres ! Ma vision doit s'accomplir. »

Les camisards présents à cette scène accueillirent les mots d'Éphraïm avec un murmure d'approbation farouche.

Isabeau pâlit d'effroi. Cavalier, muet, immobile, le regard fixe et attaché sur la terre, ressemblait à un coupable devant son juge.

Du Serre lui-même, toujours opposé aux violences d'Éphraïm, trouvait la conduite de Cavalier si fatale à la cause commune, qu'il gardait un sombre silence et semblait abandonner le jeune chef à la vengeance des camisards.

Un nouvel incident vint encore augmenter la fureur des révoltés contre Cavalier.

Roland arriva bientôt ; ses traits exprimaient l'anxiété la plus vive.

(1) Jérémie.

— Frères, s'écria-t-il, j'allais au camp de Cavalier; un des montagnards d'Éphraïm, qui garde son cheval au pied du défilé, m'a dit que vous étiez rassemblés ici. Les troupes royales occupent Saint-Ambroise, Barjac et la tête du pont de l'Arc.

Puis, voyant Cavalier, Roland s'avança vers lui, et s'écria avec un accent, avec un regard foudroyant :

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? Nous t'avions confié notre défeuse; nous nous reposons en toi. Chaque jour, tu répondais à nos émissaires : Attendez. Était-ce donc pour attendre que les Babyloniens, auxquels tu nous a vendus sans doute, nous eussent cernés de tous côtés? Combien t'ont-ils payé notre sang? Traître ! traître ! traître ! sois maudit trois fois !

N'opposant que le silence à ces écrasants reproches, Cavalier, le front toujours baissé, les bras croisés sur sa poitrine, sombre, immobile, semblait complètement démoralisé par cette réunion de circonstances accablantes. On eût dit que, se reconnaissant l'auteur de la perte assurée de l'armée protestante, il se résignait avec un calme désespéré à subir, sans demander merci ni pitié, les terribles châtimens de la trahison qu'on lui reprochait.

Bientôt de nouveaux émissaires vinrent confirmer ces effrayantes nouvelles et donner les détails les plus précis sur les positions, sur le nombre, sur la marche des forces commandées par le maréchal de Villars en personne.

D'autres camisards annoncèrent que de grands mouvemens de troupes avaient aussi eu lieu dans le Rouergue et dans le Vivarais, afin de comprimer l'insurrection qui aurait pu éclater au moindre succès des rebelles des Cévennes, et leur aurait ainsi donné un puissant appui.

Éphraïm, Du Serre et Roland, sans avoir de grandes notions stratégiques, connaissaient assez la configuration du pays pour comprendre que les rebelles, réduits à la défensive, entourés de toutes parts, et isolés des provinces sur le secours desquelles ils comptaient, étaient dans une position presque désespérée.

Aux yeux de tous, Cavalier devait être seul responsable des terribles événemens qui avaient si subitement changé la face des affaires. L'air impassible et morne du jeune camisard, qui ne trouvait pas une parole, augmentait encore l'irritation des autres chefs contre lui.

— Mais enfin , s'écria Du Serre en le saisissant vivement par le bras, répons , explique-toi. Peux-tu réparer tout le mal que tu nous a fait ? ou bien le Seigneur , justement indigné de ton crime , t'a-t-il retiré son esprit ?

Cavalier ne répondit pas ; il jeta un vague regard sur Du Serre , et sembla rester étranger à ce qui se passait autour de lui.

Indignés de ce lâche abattement ou de cette dédaigneuse insouciance , les camisards poussèrent des cris menaçants.

A leurs yeux , Cavalier , frappé par la main du Seigneur , était presque privé de raison. Cette manifestation de la colère divine le dévouait à la juste vengeance de ses frères.

— L'Esprit Saint s'est retiré de lui ; je demande qu'il meure , dit Éphraïm.

— Qu'il meure ! dit Roland après un moment d'hésitation.

— Et cependant c'était notre meilleur capitaine , s'écria Du Serre , qui sentait toute la valeur du génie militaire de Cavalier. Avant son inexplicable trahison , le Seigneur l'avait toujours inspiré. S'il eût exécuté son plan de campagne , nous pouvions compter sur la victoire , nous pouvions dicter des lois à nos ennemis. Aujourd'hui nous sommes dans une position désespérée , nous avons à combattre une armée nombreuse , disciplinée , commandée par un général habile.

— Et l'appui de Dieu nous manqua-t-il jamais ? s'écria Éphraïm avec indignation. Les soldats de l'Éternel sont-ils donc des femmes ? Leurs glaives sanglants sont-ils donc des roseaux ? L'armée du Seigneur est-elle donc une nuée de moucherons qu'un souffle peut disperser ? Les moabites pourront-ils donc si facilement vaincre ceux à qui Dieu prête sa force ? « Tireront-ils Léviathan hors de l'eau avec l'hameçon ? Se joueront-ils de lui comme d'un passereau ? Le lieront-ils afin qu'il serve de jouet à leurs enfants ? Qu'ils mettent les mains sur lui s'ils l'osent ! qu'ils essayent de lui ouvrir la bouche pour lui mettre le mors ? La terreur habite autour de ses dents. » Faute d'un moissonneur infidèle la moisson restera-t-elle sur pied ? Le Seigneur a retiré son esprit de ce traître , il éclairera quelque autre de nos frères , la cause de Dieu est impérissable. — Puis montrant Cavalier : Avant tout , le sang du bouc d'Israël doit couler , son sang doit être agréable au Seigneur.

— Oui, oui, qu'il meure, puisqu'il nous a renoncés, puisqu'il nous a trahis, crièrent les camisards.

Isabeau, dont l'émotion et la terreur avaient toujours augmenté pendant cette scène effrayante, et qui ne pouvait comprendre la cause de l'opiniâtre silence de Cavalier, se jeta aux pieds de Du Serre en demandant grâce.

A ce moment, il s'opéra un grand changement dans la physionomie du jeune Cévenol : il redressa la tête avec fierté, son regard redevint rayonnant, son air impérieux.

— Il s'éveille enfin, s'écria Éphraïm ; ce lâche aura au moins la conscience du supplice que mérite sa trahison.

— Qui parle ici de lâche ? qui parle ici de trahison ? dit Cavalier d'une voix haute et menaçante ; et à chacune de ces interrogations il s'avança d'un pas résolu vers les autres chefs.

A chaque pas il semblait grandir.

Lorsqu'il fut près de Roland, d'Éphraïm et de Du Serre, il les toisa d'un regard dédaigneux ; il les domina de toute la hauteur de son génie.

Un moment les trois chefs furent frappés malgré eux de l'air imposant, presque inspiré, de Cavalier ; mais ils eurent bientôt honte de ce mouvement de faiblesse.

— Oui, tu es un lâche, tu es un traître et tu mérites le supplice, parce que les troupes royales occupent le diocèse de Nîmes, et que, par ta faute elles nous cernent dans les montagnes, s'écria Éphraïm.

— Tu es un lâche, tu es un traître, et tu mérites le supplice, parce que les Philistins sont campés à Boucoiran, à Tréviès, et nous cernent dans les montagnes, dit Roland.

Au lieu d'être, comme les autres chefs l'avaient cru, accablé par un désespoir stupide, Cavalier, avec cette rapidité de conception particulière aux grands capitaines, s'était occupé de combiner un audacieux plan de campagne, qui, bravement exécuté, devait arracher les camisards à leur position désespérée.

Aussi, lorsque, sortant de la méditation profonde qui l'avait absorbé, il entendit Éphraïm l'accuser de trahison, il croisa ses bras avec un geste rempli d'audace et de mépris. Sans daigner répondre à ces accusations, il dit d'une voix aussi calme

que s'il eût présidé un conseil de guerre au milieu de son camp :

— J'ai besoin d'avoir des détails plus précis que ceux qu'on m'a donnés sur la position des troupes royales. Que ceux de nos frères qui ont rencontré l'armée me répondent.

Les trois chefs, stupéfaits de l'assurance de Cavalier, se regardèrent sans pouvoir prononcer un seul mot.

— Frère Cavalier, dit un camisard, j'arrive de Montpellier. J'ai vu les avants-postes des troupes royales sur les hauteurs de Tréviès ; elles ont le ruisseau de Genevoux à gauche, et les bois d'Asges à droite.

— Combien sont-elles ? demanda Cavalier.

— Il y a environ six mille hommes, répondit le camisard.

— C'est bien, dit Cavalier avec le plus grand sang-froid. Puis s'adressant à un autre : Quelle est la position des troupes qui occupent Barjac ?

— Frère, elles s'étendent depuis le pont d'Arc jusqu'à Barjac.

— Y a-t-il beaucoup de cavalerie ?

— Trois régiments, frère, et quatre mille hommes d'infanterie.

— Tu as dû parcourir la basse route du Ventalou en allant à Barjac ; y as-tu vu quelque poste de troupes sur la hauteur.

— Non, frère, aucun ; les derniers avants-postes sont dans la vallée.

— C'est bien, dit Cavalier. S'adressant à un troisième Cévenol : d'où viens-tu ?

— De la rive de l'Hérault, frère.

— Y as-tu vu quelque poste ?

— J'ai côtoyé la rivière depuis le point du jour jusqu'au soleil couché ; frère, je n'ai rencontré aucune troupe.

— Très-bien, dit Cavalier avec le même sang-froid, pendant que les trois chefs restaient muets, stupéfaits du calme, de l'assurance et de l'autorité de ces paroles de Cavalier.

Alors, accompagnant ces mots d'un geste solennel, le jeune camisard continua d'un ton de commandement absolu :

— Frère Éphraïm, retourne dans ton camp, arme les montagnards ; la moitié de ta troupe se portera à l'entrée des deux défilés du Mas-Nasbinals et de Beyaol. Ils s'y feront tuer jusqu'au dernier plutôt que de laisser passer l'ennemi. L'autre

moitié de tes montagnards sera prête à marcher. Si tu vois, cette nuit à deux heures, un feu briller ici, sur le sommet de ce plateau, tu te rendras en toute hâte sur la rive de l'Hérault, dans le bois de Roquedur, à l'endroit où le fleuve est le plus rapide; tes bûcherons seront munis de leurs cognées, tes montagnards, de cordes; en une heure, ils devront avoir fait un abatis de sapins et construit un radeau sur lequel toi et tes gens vous traverserez le fleuve. Une fois le fleuve traversé, tu embusqueras la troupe à l'abri des hauteurs qui encaissent l'Hérault en cet endroit. Là, tu attendras de nouveaux ordres que tu exécuteras aussi ponctuellement que les premiers.

Éphraïm croyait rêver; il regarda les autres chefs, comme pour les prendre à témoin de l'insolence de Cavalier, de ce traître qui parlait en maître, et s'écria dans son indignation :

— Depuis quand le vil chacal ose-t-il dire au lion : obéis? depuis quand?

Mais cavalier, l'interrompant avec une irrésistible puissance de voix, de mouvement et de regard, continua, en s'adressant toujours au forestier : Mais, si à deux heures aucun feu ne brille sur cette montagne, à quatre heures du matin, tu en verras briller deux sur le faite du mont Esperon; alors à la tête des tiens, au lieu de te rendre sur les bords de l'Hérault, tu marcheras en toute hâte sur Ganges, tu t'empareras de ce bourg. Il est défendu par le régiment Royal-Comtois; mais les montagnards sont braves. A Ganges tu recevras de nouveaux ordres.

— Tu oses commander! s'écria le forestier en frappant du pied avec violence; mais sais-tu...

— Je sais, dit Cavalier en interrompant Éphraïm d'une voix tonnante et en levant les yeux au ciel d'un air inspiré, je sais qu'à cette heure l'esprit de Dieu m'éclaire et me parle, je l'entends, il est avec moi comme un guerrier invincible. C'est pourquoi ceux qui me persécutent, tomberont, et ils seront couverts d'un opprobre éternel.

Et Cavalier ajouta d'un air de plus en plus exalté. Oui, je suis le marteau dont le Seigneur se servira pour briser les traits et les armes, pour briser les nations, pour briser les royaumes, pour briser les chevaux et les guerriers, pour briser les chariots de guerre et ceux qui les montent.

L'accent de Cavalier semblait si naturellement inspiré, si prophétique, ses victoires passées donnaient tant d'autorité à ses paroles, il était si insouciant des fautes graves qu'il dédaignait de justifier, il paraissait si audacieusement certain de la réussite de ses nouveaux projets, dont les autres chefs ne devaient être que les instruments passifs, que Roland, Du Serre et Éphraïm lui-même l'écoutèrent en silence, et les soldats camisards commencèrent à le regarder avec autant de crainte que de respect.

— Toi, frère Roland, continua Cavalier, tu vas te rendre sur-le-champ à ton camp des monts de la Lozère ; tu rassembleras ta troupe, et tu viendras me rejoindre au col de la Dèze.

— Mais, dit Roland, les troupes royales, échelonnées depuis Barjac, jusqu'à Tréviès, gardent la route basse du col de la Dèze ; à peine avec tous nos gens rassemblés, pourrait-on tenter le passage de vive force. Que ferai-je avec mes camisards ? Si pourtant leur sang et le mien peuvent servir la cause du Seigneur, et que frère Éphraïm et frère Du Serre disent comme toi, j'obéirai. J'essayerai de traverser l'armée ennemie. *Marchez où Dieu vous envoie*, dit le prophète.

— Aussi, frère, reprit Cavalier, ce n'est pas les basses routes qu'il faudra prendre pour me rejoindre au col de la Dèze.

— Il n'y a pas d'autre chemin, dit Roland d'un air étonné.

— L'agile chamois gravit les cimes que le pesant taureau n'atteindra jamais. Tu passeras par les crêtes du Ventalou. Tes soldats feront la moitié du chemin à genoux et en rampant au milieu des précipices, et ils atteindront la corniche étroite des rochers à pic qui surplombent le torrent de Bedoës. Ce passage dangereux franchi, en deux heures, ils m'auront rejoint au col de la Dèze.

— Je l'ai déjà dit, frère : ma vie appartient au Seigneur, je n'ai jamais reculé devant aucun péril, reprit Roland, mais ce que tu commandes est impossible. Il n'est pas donné à l'homme de venir de Genouillac au col de la Dèze par les crêtes du Ventalou. Tout le monde dans le pays sait ce proverbe : *Les morts parleront quand le pied de l'homme foulera le Ventalou*.

— Frère, le proverbe est faux. Moi et Joas nous y avons passé, dit Cavalier avec simplicité en montrant un des camisards qui venait d'arriver.

— C'est la vérité, dit ce camisard ; moi et le frère Cavalier , nous avons fait ce chemin , et frère Cavalier a écrit : *Gloire à Dieu !* avec le bout de son couteau sur le pic du Puech-les-Fau. Avant d'arriver à ce pic , la corniche qui sert de chemin se rétrécit tellement , sur un espace de quarante pas , qu'il reste à peine assez de place pour y poser le bout du pied ; on a au-dessus de soi , une muraille de granit aux crevasses de laquelle on tâche de s'attacher pour trouver un point d'appui , tandis qu'au-dessous de soi on a le torrent de Bedoës qui coule à une si grande profondeur qu'il paraît à peine comme un filet d'écume. Au moindre vertige , il est sûr qu'on serait perdu.

— Tu vois bien , frère , qu'on peut passer par les crêtes du Ventalou pour venir au col de la Dèze , dit Cavalier en se retournant vers Roland.

— C'est vrai , dit celui-ci avec une héroïque simplicité ; je ne le savais pas.

— Ce qu'un homme fait , dit Cavalier , trois mille peuvent le faire. Tu passeras donc le Ventalou avec ta troupe et tu me rejoindras au col de la Dèze.

— J'y serai au soleil levant , dit Roland.

— Frères ! s'écrie Cavalier d'une voix solennelle , avant de marcher à l'ennemi , rendons gloire à Dieu.

Et le Cévenol entonna d'une voix puissante le 68<sup>e</sup> psaume qui offrait une allusion frappante aux événements qui venaient de se passer :

Le Tout-Puissant qui m'entend plaindre,  
M'exauce au pied de son autel.  
Il est mon Dieu : qu'aurais-je à craindre  
De l'effort de l'homme mortel...?

Entraînés par son exemple , les camisards imitèrent Cavalier et répétèrent en chœur les derniers vers du psaume.

Contre vous , Dieu que je révère  
M'aide ainsi qu'il m'a promis,  
Et mes yeux verront sa colère  
Fondre sur mes fiers ennemis.

Puis , accentuant ce qui suit avec une grande énergie , Cavalier termina par ce verset :

On vit leurs troupes animées ,  
M'environner de tous côtés :  
Mais, au nom du Dieu des armées ,  
Mon bras les a tous écartés.

Enfin , sans donner pour ainsi dire aux chefs camisards le temps de réfléchir, il s'écria d'une voix retentissante :

— Frère Éphraïm , songe aux feux de la montagne. Frère Roland , songe au col de la Dèze. Demain , la montagne de Sion sera libre et les Philistins seront dispersés.

En disant ces derniers mots , Cavalier sauta sur le cheval d'Espère-en-Dieu et disparut dans les profondeurs du défilé.

## XIX.

### LE QUARTIER GÉNÉRAL.

Le quartier général de l'armée royale était établi sur les hauteurs de Tréviès , au milieu des ruines d'un village protestant , éloigné d'environ dix lieues de Montpellier.

Le corps de bataille de M. de Villars , composé de douze mille hommes environ (deux autres corps détachés occupaient Genouillac et Boucoiran) , était campé , depuis la veille , sur le versant de la colline , dominée par le village.

Quoique braves et bien disciplinés , les soldats faisaient cette guerre à contre-cœur . Prisonniers , ils étaient massacrés sans pitié ; vaincus ils étaient couverts de honte ; vainqueurs , ils n'avaient battu que des paysans souvent à peine armés.

Quelques-uns croyaient les camisards doués d'un pouvoir surnaturel ; d'autres voyaient des Français dans les fanatiques , et cette pensée amollissait leur courage. Cette guerre s'offrait donc dans des conditions toutes différentes d'une guerre ordinaire.

M. de Villars occupait une maison un peu moins dévastée que les autres , et située au milieu du hameau.

Le soleil venait de se lever, la diane avait battu, on relevait les postes; la plus grande activité régnait dans ces rues naguère encore silencieuses comme des sépulcres; les chevaux de bataille du maréchal, scellés et bridés, étaient conduits en main par ses écuyers devant la porte de la maison qu'il habitait; car, d'un moment à l'autre, M. de Villars pouvait vouloir monter à cheval.

Près de là on voyait quelques-uns de ses gentilshommes et de ses pages prêts à lui servir d'escorte ou d'ordonnance.

Au milieu d'eux était assis, sur un banc de pierre, un homme vêtu en paysan. Il avait l'air simple et insouciant, une corde lui serrait les coudes, venait enlacer ses jambes, et lui laissait assez de liberté pour marcher, mais non pour pouvoir courir. Un dragon, le mousquet armé, ne le quittait pas de vue.

Cet homme si surveillé était le guide de l'armée; toutes les précautions étaient prises pour empêcher son évasion ou pour punir à l'instant sa trahison, s'il égarait les troupes par une fausse marche.

La cour de la maison de M. de Villars était à chaque instant traversées par ses aides de camp; ils venaient lui rendre compte des reconnaissances poussées de tous côtés pour éclairer et assurer la marche de l'armée.

Les officiers qui avaient commandé quelques partis pendant la nuit se rendaient aussi à l'ordre chez M. de Lalande, major général de l'infanterie, logé avec M. de Villars.

A la porte de la maison, deux miliciens bourgeois étaient en faction. Ils faisaient partie d'une garde d'honneur appartenant à la troupe urbaine de Montpellier, commandée par maître Janel, le parfumeur, et par son fidèle lieutenant, Thomas Bignol, le marchand de vert-de-gris.

A leur grand regret, ces respectables citoyens jouissaient du privilège de suivre M. de Villars, les échevins ayant cru de la dignité de la ville de Montpellier d'offrir au futur libérateur de la province une escorte de milice bourgeoise, comme marque de la respectueuse gratitude de ses habitants.

La position sociale du parfumeur attirait sur sa conduite une telle attention que, malgré sa poltronnerie, il n'avait pu refuser de marcher, entraînant toutefois impitoyablement à sa suite son infortuné gendre et lieutenant.

Les citadins commandés par le parfumeur avaient passé cette belle nuit d'été sous un hangar, dans une excellente litière de paille fraîche, bien enveloppés de leurs manteaux.

Malgré la diane, un assez grand nombre de miliciens dormaient encore.

Maître Janet n'avait pu fermer l'œil de la nuit ; inquiet, agité, il pensait, avec amertume, que, sans sa folle ambition, il eût été alors tranquillement couché dans sa maison, sans souci des camisards et de la guerre acharnée qu'on allait, disait-on, leur faire.

Le parfumeur était néanmoins armé jusqu'aux dents ; il portait un morion, une cuirasse et jusqu'à des cuissards, quoique cette partie de l'armure des fantassins fût depuis longtemps abandonnée. Non content de ces prudentes précautions, son buffle était piqué et ses bottes intérieurement garnies de plaques de tôle.

Équipé de la sorte, maître Janet n'était pas fort lesté ; roide, gêné, tout d'une pièce, il se mouvait comme un automate, et marchait les jambes étrangement ouvertes. Impatient de voir son gendre et lieutenant dormir encore, il alla le secouer si rudement que, le marchand de vert-de-gris se crut surpris par un camisard, eut une peur terrible et poussa des cris inhumains.

Le tanneur et le cirier, qui faisaient partie de la garde d'honneur, parvinrent à grand'peine à calmer la ridicule terreur de Thomas Bignol, après quoi les citadins, pensant à déjeuner, exprimèrent leur chagrin de ne pouvoir, selon leurs habitudes, commencer la journée en mangeant une soupe à l'ail bien épicée, arrosée de quelques verres de vin blanc de Cormonterail versés par leur ménagère.

— Ah ! la guerre ! la guerre ! mes compères, dit maître Janet avec un profond soupir. Qu'est-ce que tout cela va devenir ? On dit les camisards plus formidables que jamais ; quelques-uns même les croient enchantés. Il faudrait être plein de vigueur et de feu pour les attaquer, et je suis brisé. Voilà bientôt trente-trois heures que je ne me suis pas déshabillé et que je n'ai pas changé de linge, ainsi que l'ordonnent les lois de la civilité qu'on se doit à soi-même. De plus, je me sens faible, car j'ai soupé hier d'un malheureux morceau de pain tout rassis, et

d'une tranche de jambon outrageusement salée ; le tout arrosé d'une bouteille de vin blanc, moi qui ne bois jamais que du vin rouge. Où voulez-vous qu'on trouve la force de combattre vaillamment quand on endure une vie pareille ?

— Ne m'en parlez pas, dit le cirier. J'ai été toute la nuit incommodé des cousins et je n'ai dormi que d'un œil, car j'ai une peur atroce des lézards, et ces vieux murs doivent en être remplis. Mais enfin ajouta-t-il avec résignation, puisqu'on fait de nous des soldats, il faut bien s'attendre à tout ; ma foi, à la guerre comme à la guerre !

— Moi, dit le tanneur, je ne puis m'habituer à entendre crier la paille où je suis couché, sans compter que les fétus vous entrent souvent dans les oreilles et dans le nez. J'ai beau me raisonner et me dire, comme le compère, qu'un soldat doit savoir tout souffrir ; eh bien ! je n'en regrette que davantage mon lit, et n'était le respect humain, la soumission que nous devons aux ordres des échevins de notre glorieuse ville, et surtout la peur de rencontrer en route un parti de camisards, sur ma foi je retournerais à Montpellier.

— J'avoue ma faiblesse, reprit maître Janet ; je n'ai pu m'empêcher de pâlir en faisant mon testament avant de partir. Et pourtant, ajouta-t-il en secouant la tête avec mélancolie, il faut bien mettre ses affaires en ordre, embrasser sa femme, ses enfants, quand c'est peut-être pour la dernière fois.

— Hélas ! oui, quand c'est peut-être pour la dernière fois, reprirent les trois citadins en chœur et d'un ton lamentable.

— A propos de cela, mon beau-père et capitaine, je pense toujours à une chose, dit ingénument le marchand de vert-de-gris, qui n'avait encore rien dit et qui depuis quelque temps semblait profondément réfléchir : quand vous serez mort, je voudrais bien avoir la métairie des Rochers dans ma part, moi. Est-ce que vous croyez que votre femme voudra me la céder en échange d'autres terres, au lieu de la garder dans son douaire ! Il me semble que cela devra lui être bien égal que je l'aie, n'est-ce pas, mon beau-père et capitaine ?

— Ah ! mes compères, vous voyez à quel monstre j'ai donné ma fille, quel affreux serpent j'ai réchauffé dans mon sein ! s'écria maître Janet épouvanté. Est-il possible de pousser plus loin l'avidité et l'oubli des bienséances ? Quand je vous dis que l'in-

civilité est la mère de tous les crimes, ai-je tort? Vous le voyez, ce malheureux-là attend mon trépas absolument comme un oiseau de proie attend sa pâture, pour l'emporter dans son aire et pour s'en repaître. — Et après cette poétique image, le parfumeur cacha sa tête dans ses mains avec consternation.

— Fi! fi! fi! Bignol, s'écrièrent les trois bourgeois. Osez-vous parler ainsi de la mort de votre beau-père?

Thomas Bignol se soupçonna coupable de manquer de tact; touché de repentir, il s'avança près du parfumeur, qui avait pris une attitude à la fois imposante et désolée, digne du roi Lear, et lui dit avec un accent de profonde affection :

— Voyez-vous, mon beau-père et capitaine, vous m'avez mal compris en m'appelant serpent et oiseau de proie. Ça m'est bien égal que vous viviez ou que vous mouriez; Dieu merci! je n'attends pas après la métairie des Rochers; seulement ça me fera plaisir de l'avoir quand vous serez mort : voilà tout, mon Dieu! voilà tout ce que je voulais vous dire.

Maître Janet allait se livrer à de nouvelles lamentations sur la funèbre avidité des gendres, lorsqu'un bruit de chevaux attira son attention et celle des autres miliciens.

C'était le capitaine Poul qui revenait de faire une reconnaissance, d'après les ordres du maréchal, avec une partie de sa compagnie.

Devant lui marchait garrotté Espère-en-Dieu, le lieutenant de Cavalier.

Il était vêtu en paysan, deux miquelets le conduisaient.

Poul descendit de cheval, abandonna sa monture aux soins du Bon-Larron, qui l'avait accompagné, et entra chez M. de Villars, suivi d'Espère-en-Dieu.

On se souvient que le Bon-Larron avait effrontément dérobé au parfumeur son morion, son pulverin, son baudrier et son épée, pendant la querelle des gardes bourgeoises avec les dragons de Saint-Sernin.

Maître Janet ne fut pas longtemps sans reconnaître les objets que le dragon lui avait volés, et dont ce dernier était encore impudemment armé.

A mesure que maître Janet avançait dans cette fatale découverte, ses traits exprimaient une surprise et une indignation croissante.

— Mais de par tous les saints ! voilà bien mon pulverin avec ses houppes de soie rouge, voilà bien mon morion, voilà bien mon baudrier avec sa broderie verte, voilà bien mon épée avec sa coquille à jour. Vit-on jamais un audacieux pareil ! — Eh ! dites donc, l'ami, s'écria le parfumeur en s'approchant du sergent, qui, l'ayant reconnu, feignit de ne pas l'apercevoir, et se mit à chantonner entre ses dents en resserrant les sangles du cheval du capitaine Poul pour se donner une contenance ; — l'ami, dit gravement maître Janet en s'approchant du sergent et en mettant la main sur son baudrier, les commandements de Dieu, qui sont le code de civilité de l'humanité toute entière, ont dit : *Tu ne déroberas point*. A Dieu ne plaise que j'outrage assez les bienséances pour vous traiter de voleur ; néanmoins, et par simple sujet de conversation, pourriez-vous me dire où vous vous êtes si galamment équipé, s'il vous plaît ? Je vous ai vu moins militairement vêtu, l'ami, quand vous aviez votre grand justaucorps de gros de Tours gris de lin qui vous traînait jusqu'aux talons, avec sa broderie de musiciens sur chaque poche.

Le Bon-Larron regarda le parfumeur d'un air rempli de bienveillance, et ne lui répondit que par un salut muet et fort court.

— Me reconnaissez-vous ? demanda Janet impatienté.

Le sergent continua de regarder le parfumeur avec le même sang-froid ; il ne lui répondit pas un mot, et se contenta de lui sourire gracieusement, en lui découvrant deux rangées de dents formidables.

— Quelle mâchoire ! dit le parfumeur épouvanté ; avec des dents pareilles, cet homme-là doit dévorer comme un requin ! Malheureux sont ceux qui sont chargés de le nourrir. — Puis, revenant au sujet de ses récriminations :

— Ah ! ça, êtes-vous sourd ? s'écria-t-il. Ce morion, cette épée, ce pulverin, tout cela est à moi. — Et le capitaine bourgeois touchait du doigt tous ces objets à mesure qu'il les énumérait.

— Ah ! oui, oui, je comprends, vous me parlez, dit enfin le Bon-Larron. Excusez-moi, mon cher monsieur, mais je suis sourd comme un pot par suite d'une balle qui m'est entrée par l'oreille droite et qui est sortie par l'oreille gauche, lors d'une

effrayante escarmouche que nous eûmes avec les janissaires rouges de Soliman-Bey, eh! eh! Ces janissaires-là étaient bien les plus farouches compères que j'aie connus, avec leur marmite sur leur enseigne.

— Il ne s'agit ici ni de marmite ni d'enseigne, s'écria Janet en colère, en touchant encore les armes du sergent. Tout ceci m'appartient, que vous soyez sourd ou non.

Jetant alors un coup d'œil satisfait sur ses armes, le Bon-Larron dit à maître Janet : Vous admirez mes armes, n'est-ce pas? entre nous, elles en valent bien la peine. Je suis enchanté que vous les trouviez à votre goût, car vous me semblez connaisseur, et surtout amateur de la quantité, tudieu! à en juger par vos cuissards : il faut furieusement aimer les armes pour porter des cuissards de notre temps. — Et le sergent se mit à sourire et à montrer de nouveau ses grandes dents.

— Hum! fit Janet en regardant le Bon-Larron de travers, il me semble que tu es devenu sourd bien vite et bien à propos.

Mettant alors ses deux mains près de sa bouche en manière de cornet acoustique, il s'approcha de l'oreille du sergent, et cria de toute sa force :

— Les armes que vous portez m'appartiennent. Je ne veux pas savoir comment vous les avez en votre possession ; mais il faut me les rendre, et cela sur l'heure ; j'en armerai un de nos gens, qui n'a qu'un buffle, m'entendez-vous?

Le sergent fit un geste pour montrer qu'il entendait parfaitement.

— C'est parbleu bien heureux! dit le parfumeur essoufflé ; une heure de conversation pareille, et on serait enrôlé comme un corbeau.

— Je vous entends parfaitement, reprit le sergent, d'un air capable, vous me demandez le nom et l'âge de ce digne cheval. (Et il caressait de sa main la monture de Poul.) Je vais vous satisfaire. Son nom est un peu difficile à prononcer, car il est composé de trois mots hongrois, circassien et ture ; mais avec l'habitude on s'y fait. Tenez, dites comme moi : Zaaanifitophyswufheik.

— Je te dis que tu m'as volé mes armes, et qu'il faut que tu me les rendes à l'instant, cria le parfumeur, outré de colère, et toujours en s'aidant de ses deux mains comme d'un porte-voix.

— Ah ! dam , vous voyez , reprit le Bon-Larron en hochant la tête , vous voyez ; je vous avais bien dit que le nom était très-difficile. Ce n'est pas en y mettant de l'humeur que vous parviendrez à le bien prononcer , et il en vaut la peine , car ce beau nom signifie *foudre brûlant de la guerre*. Quant à l'âge de Zaaranifitophyswufheik , il aura sept ans vienne la mi-mai , répondit le sergent en s'appropriant à montrer la dent du cheval de Poul.

— Tu fais le sourd , double traître ! s'écria le parfumeur exaspéré. Je te ferai pendre comme tu le mérites par le prévôt de l'armée ; et puisque tu n'entends pas , tu sentiras , du moins , lorsqu'on te mettra au col ta dernière cravate , la seule que tu n'auras pas dérobée peut-être !

A ces menaces furibondes , le Bon-Larron répondit avec un accent de profonde reconnaissance , en se dirigeant vers le hangar où il venait de découvrir les provisions de bouche des citadins :

— Eh bien ! va donc pour un verre d'eau-de-vie. Ma foi ! je l'accepterai de grand cœur , puisque vous me le proposez avec tant d'obligeance , mon digne monsieur. Nous avons battu l'estrade toute la nuit , ça va me ragailarder ; et , entre nous , j'avais besoin de ce petit confortatif , car j'ai eu l'estomac extrêmement fatigué par suite du siège de Kihniniék , pendant lequel une araignée se vendait un louis , et les cloportes vingt-quatre sous la pièce. Vous voyez qu'un verre d'eau-de-vie , et même une tranche de ce jambon et de ce pain blanc que j'aperçois là-bas , et que vous m'offrez si généreusement , brave bourgeois , ne peuvent que m'agréer infiniment.

Puis , profitant de la stupéfaction de maître Janet , qui était resté immobile de rage muette et de frayeur pour ses provisions en songeant aux longues dents du sergent , le Bon-Larron se précipita vers le hangar , au fond duquel il guignait de l'œil la cantine des citadins.

Nous laisserons ceux-ci défendre leur futur déjeuner contre les attaques du sergent , et nous conduirons le lecteur dans la pièce occupée par M. le maréchal de Villars.

## XX.

## LA BATAILLE.

Huit personnes étaient réunies dans une petite chambre de cette maison en ruines : le maréchal, M. de Julien, brigadier des armées du roi, MM. de Sainville, de Grandval et de Tournon, aides de camp de M. de Villars, Gaston de Mercœur, son page, le capitaine Poul et Espère-en-Dieu toujours garrotté.

M. de Villars était vêtu d'un *justaucorps à brevet* (1), habit bleu bordé d'un galon d'or et de deux galons d'argent sur toutes les tailles ; sa veste était écarlate, son haut-de-chausses pareil ; de larges entonnoirs surmontaient ses bottes fortes ; un magnifique point d'Espagne bordait son chapeau à plumes blanches, et il portait le cordon bleu sur sa veste.

Cet habillement, à la fois élégant et majestueux, immortalisé par Van der Meulen, était alors souvent adopté comme costume militaire, quoique à cette époque les officiers généraux et même quelques colonels ne portassent jamais d'uniformes.

Le maréchal, assis devant une petite table, interrogeait Espère-en-Dieu.

Poul, vêtu comme toujours de son vieux buffle taché de sang, de son corselet d'acier et de sa calotte de fer à couvre-nuque de mailles, s'appuyait sur son large sabre, tandis que M. de Julien, les aides de camp et les pages du maréchal, debout près de la fenêtre à moitié brisée, examinaient avec curiosité le camisard déguisé.

— Que faisais-tu cette nuit aux environs de ce village ? lui demanda sévèrement M. de Villars.

— Je suis de Corconas, monseigneur, j'allais vendre mes légumes à Aigane. Il fallait bien que je passe par Tréviès avec mon âne, dit naïvement Espère-en-Dieu.

M. de Villars regarda M. de Julien.

Celui-ci répondit : En effet, monsieur le maréchal, c'est sa route.

(1) Louis XIV accordait par un *brevet* le droit de porter cet habit.

— Mais, dit Poul d'un air dur, qui prouve que cet animal n'est pas un espion? Est-ce son âne et ses paniers de choux et d'aubergines? Laissez-moi l'emmener pendant dix minutes, monseigneur; j'ai un moyen sûr de faire parler les muets et de faire dire la vérité aux menteurs; de la sorte, Votre Excellence saura à quoi s'en tenir.

— Entends-tu? dit M. de Villars à Espère-en-Dieu; sais-tu que si tu mentais, la torture te ferait avouer tes tromperies?

— Par tous les saints du paradis, monseigneur, je ne mens pas: je suis de Corconas, et j'allais vendre mes légumes à Aigane; je ne puis vous dire autre chose.

— Tu es hérétique? lui demanda M. de Villars.

— Non, mon bon seigneur, Dieu m'en garde.

— Tu connais le pays?

— Oui, mon bon seigneur, j'ai été chevrier dans la montagne.

— Pour aller d'ici à Genouillac, combien y a-t-il de chemins?

— Mais il n'y en a qu'un, celui de la Basse-Terre, monseigneur.

— Vous voyez, monsieur le maréchal, dit M. de Julien à M. de Villars, je puis affirmer à Votre Excellence qu'elle peut être rassurée sur ce point.

M. de Villars ne parut pas encore convaincu; malgré l'affirmation de M. de Julien, il dit à Espère-en-Dieu: Mais, en passant par les montagnes de Ventalou, on peut descendre dans la route de Genouillac?

— Passer par les montagnes de Ventalou! s'écria Espère-en-Dieu avec les marques du plus grand étonnement. Vous voulez vous moquer d'un pauvre homme, monseigneur; vous savez bien le proverbe du pays: *Les morts parleront quand le pied de l'homme foulera le Ventalou.*

— Quant à cela, monseigneur, il dit aussi vrai que s'il avait une mèche de mousquet allumée entre les deux pouces, reprit Poul. Il n'y a que les aigles qui puissent aborder ces cimes inaccessibles.

M. de Villars réfléchit un instant, consulta de nouveau sa carte attentivement, et dit en se parlant à lui-même: Comment se refuser à des témoignages et à des assurances si unanimes? — Après quelques moments de silence, il reprit, en s'adressant à Espère-en-Dieu:

— Depuis deux jours , tu n'as pas vu de camisards ?

— Si , monseigneur ; avant-hier , huit de ces brigands sont venus à la ferme nous voler des vivres , car on les dit affamés.

— Et que vous ont-ils dit de leurs camarades ?

— Dam , monseigneur , d'après eux , ils sont aux abois ; ils vont se retirer dans le Rouergue ; et quand les feux brûleront sur la montagne , ce sera le signal de leur départ. Que Dieu en délivre le pays !.

— Ainsi , tu crois que les feux qu'on a vus cette nuit annoncent leur retraite ? dit le maréchal en attachant un regard perçant sur Espère-en-Dieu.

Celui-ci demanda le plus simplement du monde :

— Est-ce qu'on a vu des feux cette nuit , monseigneur ?

— Oui.

— Que saint-Julien d'Arpaon vous entende , monseigneur ! s'écria Espère-en-Dieu , nous voilà délivrés de ces misérables. Les routes seront sûres , nous pourrons ou moins vendre nos fruits et paître nos troupeaux tranquillement.

— Quel est le meilleur et le plus court chemin pour aller d'ici aux montagnes de la Seranne , au camp de Cavalier ? dit M. de Villars.

— Dam , monseigneur , en passant par Ganges , il y a cinq lieues ; en passant par Simiane , il y en a sept , mais presque toujours en plaine , tandis que par Ganges il faut passer les bois de Combes , et la route est moins bonne à cause des fondrières.

M. de Julien répondit par un signe approbatif à un regard de M. de Villars qui reprit :

— Et tû connais bien les deux chemins qui conduisent aux montagnes de la Seranne ?

— Oh ! que oui , monseigneur , car il y avait là de bons pâturages pour les chèvres. Avant la guerre , bien des fois j'y ai conduit mon troupeau.

— Capitaine , dit M. de Villars à Poul , emmenez cet homme , qu'on le garde à vue ; quand la colonne se mettra en marche , lui et l'autre guide seront à l'avant-garde entre deux dragons , le mousquet haut , et , à la moindre trahison...

— C'est entendu , monseigneur , un canon de fusil dans l'oreille , et feu ; car , en route , on n'a pas le temps de faire mieux

aux traîtres. Allons, marche, dit Poul tout en poussant Espère-en-Dieu devant lui avec le fourreau de son sabre.

Au moment où le miquelet sortait avec Espère-en-Dieu, un officier de Royal-Comtois entra précipitamment.

Après avoir salué militairement M. de Villars : Monseigneur, lui dit-il, M. de Lalande vient d'être attaqué à Barjac par les insurgés avec une grande vigueur ; au moment où il m'a dépêché vers Votre Excellence, il tenait toujours, mais il perdait beaucoup de monde ; les bataillons du Rouergue et du Hainaut étaient presque détruits ; il vous demande du renfort.

— A cheval, messieurs ! à cheval ! s'écria M. de Villars en se levant avec vivacité. Les hérétiques se voient cernés, ils veulent s'ouvrir un passage de vive force. Monsieur de Julien, les troupes sont-elles en bataille ?

— Oui, monseigneur.

— Gaston, prenez ma lunette et ma carte, dit M. de Villars à son page ; puis, s'adressant à l'officier que venait de lui envoyer M. de Lalande, le maréchal lui dit :

— Monsieur, suivez-moi.

Bientôt M. de Villars, accompagné d'un nombreux état-major, parcourait au galop son front de bataille.

Pour bien comprendre les manœuvres dont on sera témoin tout à l'heure, il faut se représenter exactement la configuration du terrain où elles vont s'exécuter.

C'était une vaste plaine aride, crayeuse, au sol d'un gris pâle, couverte çà et là de quelques touffes de genêt rabougri, de joncs marins d'un vert sombre, ou de bruyères roses.

L'infanterie de M. de Villars s'y étendait sur trois lignes. Vues de loin et se détachant de la blancheur du sol, ces rangs de soldats ressemblaient à de larges bandes d'un bleu foncé moucheté d'écarlate et çà et là pailleté par le fourmillement des mousquets et des baïonnettes qui étincelaient au soleil. La cavalerie de M. de Villars, divisée en deux corps, composés des dragons de Fitz-Marcon, de Saint-Sernin, de la Fare et de Saint-Estève, était sur les ailes et à une petite distance de l'infanterie.

Ces deux masses de cavalerie offraient un coup d'œil moins monotone que les fantassins, grâce à la couleur verte des uniformes, à la bigarrure de la robe des chevaux, aux éclairs qui

jaillissaient des casques de cuivre, et au balancement des aigrettes écarlates.

Au nord et en face du front de bataille du maréchal, s'élevaient les cimes inaccessibles du Ventalou. Cette immense muraille de granit, aux pics énormes, nus, déchirés, dont le sommet était encore voilé par les vapeurs bleuâtres du matin, surplombait le côté gauche de la route de Genouillac, route qui, à droite, s'élevait de quelques pieds au-dessus du niveau de la plaine. Le chemin, presque tout entier dans l'ombre projetée par les rochers, était coupé par un rayon de soleil qui jetait des tons chauds et dorés sur le coude très-brusque que faisait cette route tournante, pour disparaître derrière la base de la montagne dont quelques parties auguleuses se trouvaient aussi vivement éclairées.

A l'ouest, à une assez grande distance de l'aile gauche de l'armée, coulait le rapide et profond Hérault; les collines arides et brûlées au milieu desquelles il était encaissé, s'abaissaient çà et là et permettaient de voir entre leurs mamelons couleur de rouille le cours impétueux de cette rivière qui brillait au loin comme un ruban argenté.

A l'est et à l'aile droite de l'armée, on apercevait le commencement du chemin de Barjac. Cette ancienne voie romaine, pavée de blocs de granit ardoisé, coupait un pli du terrain au sommet duquel s'élevait un moulin à moitié détruit. Ces ruines de pierres grises liées par un ciment briqueté, et les deux ailes déchirées qui restaient à l'édifice, masquaient alors le soleil levant et découpaient leur silhouette vigoureusement ombrée sur un horizon inondé de lumière.

La route antique qui conduisait à cette hauteur descendait assez rapidement de l'autre côté de la colline, et conduisait à Barjac.

Enfin, au sud et sur les derrières de l'armée, les maisons du village de Tréviès, vivement colorées par le soleil et ombragées par des massifs et par des bouquets de châtaigniers, s'étagaient en amphithéâtre sur une côte verdoyante.

Après avoir commandé aux deux régiments suisses de Courten et à deux compagnies de dragons de la Fare, de se porter à l'instant sur Barjac, M. de Villars donna quelques instructions à l'officier que lui avait dépêché M. de Lalande, et vint se pos-

ter à la droite de son armée sur une petite éminence d'où l'on découvrait toute l'étendue de la plaine.

Bientôt les troupes qui se rendaient en hâte à Barjac, marchant en colonnes serrées, disparurent dans un nuage de poussière blanche; le vent n'apporta plus que faiblement le son mesuré des tambours de l'infanterie et les fanfares des hautbois de la cavalerie; peu à peu ce bruit cessa tout à fait.

Le maréchal avait suivi la marche de ces troupes à l'aide de sa lunette jusqu'à ce qu'elles eussent disparu à l'est derrière la colline du moulin.

L'air était calme; de temps à autre on entendait toujours dans la direction de Barjac des détonations sourdes et lointaines.

M. de Villars tira sa montre et dit à M. de Julien d'un air mécontent :

— Le corps de M. d'Aygaliers, qui est à Genouillac, a dû se porter en avant au point du jour; il est huit heures; comment le général ne m'a-t-il pas encore envoyé un aide de camp? Je ne puis rien entreprendre avant de savoir le résultat de son mouvement, car l'attaque des insurgés sur Barjac ne peut être qu'une diversion.

Avant de poursuivre ce récit, nous devons dire pourquoi le maréchal s'était décidé à agir si activement contre les camisards.

Pendant dix jours il avait en vain attendu quelque émissaire de Cavalier ou de Toinon. N'en recevant aucun, et supposant avec raison que la Psyché n'avait encore pu rien obtenir de décisif du jeune chef, M. de Villars, cédant surtout aux impatientes sollicitations de M. de Bâville, s'était mis en campagne avec le plan bien arrêté de refouler et d'acculer les insurgés dans leurs montagnes, en les attaquant sur trois points à la fois pendant que les troupes du Vivarais et du Rouergue leur couperaient toute retraite. Les corps échelonnés à Barjac et à Genouillac avaient donc agi ou devaient agir simultanément d'après ses instructions.

Le maréchal venait encore de manifester son étonnement et son impatience, lorsqu'à travers un nuage de poussière il vit au loin une tête de colonne déboucher dans la plaine, par la route de Genouillac, qui, on l'a dit, serpentait au pied du Ventajou,

montagne regardée comme impraticable par les gens du pays.

Toute la partie droite du chemin jusqu'à Genouillac était au pouvoir du maréchal ; le rempart naturel et inaccessible du Ventalou défendait sa rive gauche. Grâce aux avantages de cette position , M. de Villars , ne craignant pas de voir ses communications coupées entre son quartier général et le corps de M. d'Aygaliens , n'avait placé entre ces deux points aucun poste intermédiaire ; aucune vedette n'avait donc pu le prévenir de l'arrivée brusque et inattendue de ces troupes.

Le maréchal , étrangement surpris , s'écria en braquant sa lunette sur cette colonne :

— Pourquoi diable d'Aygaliens se reploie-t-il sur moi ? A-t-il donc essuyé quelque échec ? Mais non , non . Il marche en bon ordre . C'est bien cela ; le régiment de la marine à l'avant-garde . Je reconnais leurs habits bleus , à collets rouges .

Et fermant sa lunette , il dit d'un air mécontent à M. de Tournon , un de ses aides de camp : Courez , monsieur , demander à M. d'Aygaliens pour quelle raison il se replie . Ordonnez-lui de faire halte , et d'attendre mes ordres .

L'officier partit au galop ; on le vit se diriger rapidement à travers champs et franchir quelques fossés pour arriver plus vite à la tête de la colonne de M. d'Aygaliens qui s'avavançait toujours .

— Il me semble , monsieur le maréchal , dit M. de Julien en montrant l'est , que les détonations qu'on entend vers Barjac deviennent plus distinctes .

— Silence , messieurs , dit M. de Villars d'une voix haute en se tournant vers les officiers de son état-major qui causaient entre eux .

Chacun suspendit sa respiration . M. de Villars abandonna ses rênes , ôta son chapeau de la main gauche , mit la main droite près de son oreille , et écouta attentivement du côté de l'est en se penchant sur sa selle .

Après quelques moments d'audition , il dit en se redressant ; Le bruit de la mousqueterie se rapproche en effet . — Puis , il ajouta , en fronçant légèrement les sourcils : Il se peut que cette attaque contre Barjac soit sérieuse , et ne soit pas une diversion . Peut être les fanatiques ont-ils concentré sur ce point-là toutes leurs forces ? S'il en est ainsi , et que Lalande fasse habilement

sa retraite , il peut nous amener les insurgés , et nous les prendrons ici , mordieu ! comme dans un piège.

— Voilà une des vedettes qui descend la colline au galop , monsieur le maréchal , dit M. de Julien ; sans doute il aura vu quelques mouvements dans la vallée que nous cache la butte du moulin.

— A cette heure , monseigneur , on distingue très-bien la fusillade ; et elle semble se rapprocher , dit Gaston qui était descendu de cheval et avait mis son oreille près du sol pour mieux entendre.

— Sainville , dit M. de Villars , allez dire au major du régiment de Fitz-Marcon de s'en aller au pas avec deux compagnies de dragons jusque sur la hauteur du moulin ; au pas , vous entendez ; une fois là , il s'y mettra en bataille , et il attendra mes ordres.

L'officier courut exécuter ce commandement , bientôt les compagnies de cavalerie quittèrent l'aile droite et s'avancèrent dans la direction que le maréchal avait indiquée.

A peine ce mouvement était-il exécuté que la vedette qui arrivait à toute bride du côté opposé rencontra les dragons ; malgré la recommandation du maréchal , ceux-ci prirent tout à coup le grand trot , gravirent la colline , et disparurent derrière le versant.

Les détonations devinrent de plus en plus rapprochées ; une masse de fumée blanche et compacte s'éleva du creux de la vallée , au milieu de laquelle avait sans doute lieu l'action , et enveloppa un moment le moulin dans ses nuages.

Bientôt enfin on entendit ces clameurs sourdes et lointaines , qui annoncent qu'une grande multitude d'hommes en sont aux mains.

M. de Villars se mordit la lèvre ; il ne pouvait plus douter que , malgré les renforts qu'il venait de lui envoyer , le corps de M. de Lalande ne battit en retraite devant les camisards , et ne se repliât en hâte sur le corps d'armée.

Il acquit cette malheureuse certitude lorsque le cavalier qui avait rencontré les dragons , et qui n'était autre que le brigadier Larose , arriva près de lui. Son cheval était blanc d'écume.

— Monseigneur , dit-il au maréchal , la vallée est remplie de fuyards ; c'est sans doute une panique. Les chanteurs de psaumes

poursuivent nos soldats au pas de course, l'épée dans les reins. Le capitaine des dragons de Fitz-Marcon, à qui j'ai donné cette nouvelle, m'envoie vous dire, monseigneur, qu'il a cru devoir prendre sur lui d'aller tâcher de rallier les troupes débandées.

— Il a bien fait, dit M. de Villars avec le plus grand sang-froid.

Puis, se retournant vers Gaston :

— Courez ordonner au capitaine Poul d'aller occuper le moulin avec ses miquelets.

Gaston partit au galop.

— Vous, monsieur, dit le maréchal en s'adressant à un autre aide de camp, allez dire à M. d'Aygaliens qu'au lieu de faire halte, comme je le lui avais d'abord commandé, il tourne la colline, et se porte rapidement sur le chemin de Barjac pour arrêter la marche des insurgés et couvrir nos fuyards, pendant qu'ils se reformeront.

Occupé de ce qui se passait à l'aile droite de son armée, M. de Villars n'avait pas remarqué l'incompréhensible manœuvre du corps de d'Aygaliens.

Au lieu de faire halte, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, cette colonne avançait toujours sur le corps d'armée.

— Mais, mordieu ! d'Aygaliens est donc fou ! s'écria M. de Villars en voyant un mouvement si contraire à ses ordres. A quoi pense-t-il ?

A peine avait-il prononcé ces mots, que cette colonne, par une évolution faite avec la plus rapide et la plus extrême précision, se forma en carré long et ouvrit un feu terrible sur les troupes royales, dont les armes étaient déposées en faisceaux, et qui, sans défiance, s'occupaient à regarder la marche des nouveaux arrivants.

— Trahison ! trahison ! s'écria le maréchal.

Enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, suivi de ses officiers, il courut à toute bride pour reformer sa première ligne, qui, ébranlée par cette brusque attaque, avait plié sous le choc impétueux des camisards ; tout disparut de ce côté dans un épais nuage de fumée.

Ce n'était pas le corps de d'Aygaliens, mais les troupes de Cavalier et de Roland réunies, qui s'étaient ainsi approchées de M. de Villars à l'aide d'une manœuvre et d'un stratagème que nous allons expliquer.

Selon les ordres de Cavalier, les insurgés avaient exécuté le dangereux passage du Ventalou, entreprise que les gens du pays même regardaient comme impossible.

Par ce mouvement, Cavalier, étant au point du jour descendu des montagnes dans le chemin de Genouillac, avait intercepté toute communication entre M. de Villars et le corps de M. d'Aygaliens.

L'officier que ce dernier avait envoyé dès le matin au maréchal, pour le prévenir que selon ses ordres, il s'était porté en avant, avait été fait prisonnier par les camisards.

Rassuré par les assertions des gens du pays et par celles de M. de Lalande, excellent officier, qui depuis longtemps pratiquait les Cévennes, M. de Villars avait dû croire qu'il était impossible à l'ennemi de venir par les montagnes se poster entre lui et Genouillac.

Aussi, ne recevant aucune nouvelle de M. d'Aygaliens, trompé par les uniformes que les camisards avaient enlevés aux troupes royales lors de la sanglante déroute de Vergesse, le maréchal, sans pouvoir s'expliquer la marche rétrograde de la colonne qu'il vit déboucher dans la plaine, prit ces troupes pour celles de d'Aygaliens, et les laissa ainsi s'approcher des lignes.

Pendant que le corps de bataille du maréchal résistait intrépidement à cette surprise de Cavalier, l'aile droite, sous les ordres de M. de Julien, se porta au pas de course sur la colline du moulin, pour soutenir le capitaine Poul et ses miquelets.

Le chef de partisans faisait des efforts inouïs pour rallier les fuyards et s'appêtait à défendre vigoureusement son poste contre l'autre troupe des insurgés commandée par Élie Marion, lieutenant de Roland.

Ce corps de camisards, qui avait complètement battu M. de Lalande à Genouillac, et qui le poursuivait si vivement, s'arrêta pour remettre de l'ordre dans ses rangs.

Le chef insurgé voulait emporter la hauteur du moulin, position désormais de la dernière importance, car elle couvrait la droite du maréchal, alors resserrée entre la colline et l'Hérault qui coupait toute retraite à sa gauche.

Par ordre de M. de Julien, Poul et ses miquelets se logèrent dans les bâtiments ruinés.

L'infanterie se forma en bataille sur la crête de la colline, et

deux escadrons des dragons de la Fare descendirent au galop pour charger le flanc droit et le flanc gauche de la colonne des camisards.

Ceux-ci, disposés en bataillon carré, commençaient à s'ébranler; on entendit distinctement sur la colline ces paroles du psaume de guerre, que chantaient toujours les protestants en marchant au combat :

Devant Dieu sont roulants  
Les feux étincelants,  
Pour consumer l'audace  
Qui lui résiste en face.

Les dragons, lancés au galop après avoir décrit un léger détour, chargèrent intrépidement la gauche et la droite du carré des camisards.

Ceux-ci firent halte.

Jonabad et ses faucheurs, détachés sur chaque aile avec leurs faux emmanchées à revers, attendirent froidement cette vigoureuse attaque de la cavalerie.

Appuyant sur le sol le long manche de leur arme terrible, ils dirigeaient sa lame large, tranchante, acérée, contre le poitrail des chevaux, pendant que le second et le troisième rang du bataillon carré s'apprêtaient à tirer à bout portant sur les dragons.

Ceux-ci arrivèrent bientôt avec impétuosité; mais lorsque leurs chevaux se sentirent percés et déchirés par les lames des faux, quoique lancés au galop, ils s'arrêtèrent brusquement, se reculèrent ou se dérochèrent, malgré les efforts de leurs cavaliers.

Profitant de ce moment de désordre et d'hésitation, les faucheurs éventraient les chevaux qu'ils pouvaient atteindre ou leur coupaient les jarrets, pendant que les autres camisards faisaient à brûle pourpoint un feu si bien dirigé sur les dragons, que ceux-ci furent obligés de se retirer par un demi-tour, en laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés.

Ces derniers furent impitoyablement massacrés par Jonabad et par ses faucheurs.

Encouragée par ce succès , la colonne d'insurgés se remit en marche , et son chef Élie Marion entonna le chant de triomphe, répété d'une voix tonnante par toute sa troupe :

Que Dieu se montre seulement ,  
Et l'on verra dans un moment  
Abandonner la place.  
Le camp des ennemis épars ,  
Épouvantés de toutes parts ,  
Fuir devant sa face.

Deux fois les dragons se reformèrent et tentèrent en vain d'entamer le bataillon des camisards.

Du haut de la colline , l'infanterie contemplait la vanité de ces attaques ; elle vit les camisards massacrer impitoyablement sous ses yeux les dragons blessés. Jonahad et ses faucheurs, vêtus de peaux de bêtes , portant de longues barbes , semblaient par leur farouche aspect et par leur férocité justifier les préjugés superstitieux qui circulaient dans l'armée au sujet du pouvoir surnaturel des camisards.

Pendant que cette colonne invulnérable s'avancait rapidement au bruit de chants éclatants , la troupe de M. de Julieu entendait derrière elle les cris sauvages des combattants qui étaient aux prises avec le corps de M. de Villars.

Les soldats sentirent qu'en cas d'échec leur retraite ne serait pas appuyée ; ils eurent un moment d'hésitation et de crainte.

Frappé de ces fâcheux symptômes , M. de Julien ordonna à ses soldats de ne tirer que de très-près sur les camisards , et lorsque ceux-ci auraient presque entièrement gravi la colline.

Malgré ces ordres précis et réitérés , presque toute la ligne , saisie d'une panique , fit feu à la fois , lorsque les camisards commencèrent à s'avancer l'arme au bras , et d'un pas aussi ferme , aussi régulier que s'ils eussent exécuté un simple exercice.

Profitant de cette hâte maladroite , Élie Marion ordonna aussitôt à ses gens de s'élaner de toute leur vitesse , afin d'arriver sur l'ennemi sans lui donner le temps de recharger ses armes , et d'engager alors un combat à l'arme blanche , dans lequel les camisards devaient avoir l'avantage.

Au centre du corps de M. de Julien se trouvait malheureusement la compagnie de gardes bourgeois.

Ces dignes citoyens, que M. de Villars avait charitablement postés à l'arrière-garde, n'avaient pas encore osé fuir, mais ils étaient dans des angoisses épouvantables. Leur capitaine, maître Janet, et son gendre et lieutenant Bignol ne semblaient plus agir que par une impulsion mécanique.

Lorsque la première ligne eut fait feu, malgré les ordres de M. de Julien, maître Janet, égaré par la peur, entraîné par un vague instinct de défense, tira machinalement son coup de mousquet droit devant lui, sans réfléchir qu'il tirait sur les soldats qui lui tournaient le dos; son gendre et lieutenant l'imita, la plupart des miliciens suivirent l'exemple de leurs chefs, et une assez grande quantité de fantassins, blessés par cette décharge inattendue, tombèrent en s'écriant : Nous sommes cernés. Les camisards sont derrière nous.

A ce moment la colonne d'Élie Marion arrivait au faite de la colline.

Après son feu qu'elle avait ménagé, et qui fut très-meurtrier, elle engagea un combat corps à corps avec les troupes royales en poussant des hurlements affreux.

Au milieu de cette confusion, maître Janet et les siens, aussi épouvantés des suites de leur décharge que de cette attaque furieuse, perdirent complètement la tête, jetèrent leur armes, et se mirent à fuir en criant : *Sauve qui peut !*

Ce cri fatal eut malheureusement de l'écho parmi les troupes déjà démoralisées.

En vain M. de Julien, à la tête de quelques compagnies déterminées et de Poul qui l'avait rejoint, voulut s'opposer à la déroute des soldats; la terreur panique, qui semblait signaler cette fatale journée, se répandit dans tous les rangs, qui se débandèrent éperdus.

Le corps de M. de Julien, dispersé, poursuivi par les camisards, descendit en fuyant le versant intérieur de la colline du moulin, et alla se jeter aveuglément au milieu du gros de l'armée, où M. de Villars faisait intrépidement face aux troupes réunies de Cavalier et de Roland.

A la tête de la compagnie de ses gardes, et de quelques officiers, le maréchal, monté sur son beau cheval cap-de-more,

dont la robe grise était déjà ensanglantée, combattait en soldat.

M. de Villars avait perdu son chapeau dans la mêlée, ses habits étaient en désordre et couverts de poussière, ses yeux brillaient d'ardeur; de la main gauche il tenait ses rênes, de la droite un pistolet, et son épée pendait à son poignet retenue par une ganse d'or.

Il donnait un ordre à Gaston, lorsque, saisi par sa botte gauche, il sentit qu'on voulait le jeter à bas de son cheval.

Le maréchal se retourna vivement, et reconnut un des guides qui, n'ayant pu ni se défaire de ses liens ni s'armer, s'était accroché à lui.

— Ah! c'est notre guide, le gardeur de chèvres, s'écria M. de Villars en se baissant; et lui appliquant le canon de son pistolet sur le crâne, il l'étendit roide mort.

A ce moment un autre camisard, tenant un poignard entre ses dents, bondit comme un tigre, s'élança sur la croupe du cheval du maréchal, et étreignit celui-ci dans ses bras pour le renverser en arrière.

Gaston, voyant le péril de son maître que le couteau du camisard menaçait déjà, asséna un si furieux coup de sabre sur la tête du fanatique, que celui-ci ouvrit les bras, tomba, et glissa sous les pieds des chevaux.

— Merci, mon enfant, de m'avoir délivré de ce vilain portemanteau, dit gaiement M. de Villars à Gaston.

Puis pour encourager ses soldats, le maréchal s'écria : Courage, mes braves! Encore un coup de collier, et tout est fini; ces canailles sont en fuite de tous les côtés, ils ne tiennent plus que dans ce coin-ci; ferez-vous, mordieu! moins que vos camarades? Si vos baïonnettes sont tordues, assommez-moi ces chiens enragés à coups de crosse!

M. de Villars parlait encore lorsqu'une forte détonation se fit entendre, les balles sifflèrent, et le vent porta un nuage de fumée sur le groupe de combattants qui entourait le maréchal.

Celui-ci sentit aussitôt son cheval faiblir sur ses hanches. En vain il voulut le relever de l'éperon et du mors : le noble animal ploya ses jarrets, poussa un sourd gémissement, resta debout un moment encore, comme s'il eût voulu donner à son maître le temps de descendre, puis il s'affaissa sur le côté.

— Adieu, pauvre Hercule! c'est fini de toi, dit M. de Villars.

C'était bien la peine d'échapper à la sanglante bataille d'Hochstett pour venir te faire tuer par ces sauvages montagnards ;— et sautant lestement à terre, il jeta un triste et dernier regard sur sa monture.

— Monseigneur, prenez mon cheval, dites à mon père que je suis mort en soldat. Vive le roi !

Telsturent les derniers mots de Gaston qui, frappé d'une balle au cœur, glissa tout à coup de son cheval, et tomba mort aux pieds de M. de Villars.

— Malheureux enfant ! s'écria le maréchal en se baissant avec douleur vers son page pour voir s'il ne restait pas quelque espoir de le sauver.

— Monseigneur, à cheval, à cheval ! s'écria un aide de camp qui arrivait à grand'peine à travers la mêlée. Le corps de M. de Julien est en pleine déroute, ses troupes viennent de se jeter sur notre droite en criant : *Sauve qui peut !* Le régiment de Froulay, qui avait bravement tenu jusqu'ici, commence à plier !

— Mais il y a donc une fatalité sur cette journée maudite ! dit sourdement le maréchal en montant le cheval de son page. Puis se dirigeant vers la droite, il cria aux soldats qui rechargeaient leurs armes.

— Si vous entendez le cri de *sauve qui peut*, ne vous ébranlez pas, mes braves ; c'est une ruse de guerre. La plupart des fanatiques sont en fuite ; et nous voulons attirer les autres sur nos traces par ce stratagème.

Malheureusement le maréchal ne put avancer plus loin. Le régiment de Froulay, qui jusqu'alors s'était intrépidement battu, se replia tout à coup et le général se vit entouré de soldats débandés.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela ? Où vas-tu ? Tu te trompes, mon garçon, ta bravoure t'aveugle ; l'ennemi n'est pas là, s'écria M. de Villars en se baissant pour prendre au collet un grenadier blessé qui jetait son mousquet.

— Ce n'est pas l'ennemi, c'est le diable que je fuis, monseigneur, répondit le soldat en faisant un mouvement pour s'échapper. Cavalier et ses prophètes sont sur nos talons ; on se bat contre des hommes, mais il n'y a rien à faire contre des démons.

A ce moment, un flot de fuyards renversa presque M. de

Villars de son cheval ; en vain il voulut rallier ses soldats épou-  
vantés.

A vingt pas de lui , il vit le front de la troupe de Cavalier ; les camisards , vêtus de l'uniforme des troupes de la marine , mar-  
chaient au pas de charge en colonne serrée , la baïonnette  
croisée.

A leur droite , un jeune homme , portant un justaucorps gris-  
blanc galonné d'or , un haut-de-chaussés écarlate , des bottes  
couvertes de poussière , ayant une plume blanche à son cha-  
peau , tenait son épée de la main droite et semblait commander  
un mouvement de la main gauche : c'était Cavalier.

Derrière lui , Céleste et Gabriel s'avançaient à pas égaux ; vêtus  
de longues robes blanches , ils se tenaient enlacés ; leur cheve-  
lure blonde flottait au vent , l'épaisse fumée du combat s'était  
condensée autour d'eux , ils semblaient apparaître au milieu d'un  
nuage.

M. de Villars resta un moment frappé malgré lui de cette ap-  
parition aussi rapide qu'elle lui parut étrange.

Les cris de *saue qui peut!* se rapprochaient , le maréchal fut  
entouré et emporté par le courant d'une masse confuse de sol-  
dats de toutes armes.

Ne pouvant lutter contre ce torrent , il se mêla aux fuyards ,  
et bientôt , grâce à la vitesse de son cheval , il les eut dépassés.

Alors il se mit à leur tête , il s'écria : C'est cela , c'est cela ,  
mes enfants , simulons biens notre fuite. Criez saue qui peut de  
toutes vos forces. Les fanatiques y seront trompés ; nous les  
menons , mordieu ! droit à une bonne embuscade dont pas  
un n'échappera ; seulement , quand nous serons à cent pas de la  
rivière , faites halte , pour leur donner le temps de vous re-  
joindre. Ils seront pris entre deux feux , et pas un ne nous échap-  
pera.

M. de Villars semblait convaincu de ce qu'il disait ; ces soldats  
qui avaient jusqu'alors bravement combattu , n'avaient été en-  
traînés à fuir que par la contagieuse panique du corps de M. de  
Julien ; ils finirent par croire qu'ils obéissaient à un ordre , et  
que leur déroute était une manœuvre.

— Alors , pourquoi donc les officiers ne nous ont-ils pas dit  
que c'était une feinte , monseigneur ? nous aurions couru avec  
plus de cœur , car moi , j'avais comme un remords de me sauer

devant des chanteurs de psaumes, dit un vieux sergent hallebardier en ralentissant un peu son allure, mais j'ai suivi le train de ma compagnie.

— Je ne me plains pas de cela, mes braves; vous avez, mor-dieu! on ne peut pas mieux couru, dit M. de Villars, ne pouvant s'empêcher de sourire. Mais ce n'est que la moitié de notre besogne, mes enfants; maintenant il faut terminer la journée comme nous l'avons commencée, en écharpant ces chanteurs de psaumes. Suivez-moi; ce sera fait en un tour de main; après vous irez faire danser vos maîtresses à Montpellier et boire à la santé du roi. En attendant, sabrez ces canailles, votre soif n'y perdra rien; le vin vous paraîtra meilleur; ce soir, c'est moi qui régale.

L'esprit du soldat est si impressionnable, que l'assurance et la gaieté du maréchal frappèrent vivement ceux des fuyards qui purent l'entendre; ces mots: *Monseigneur dit que c'est une feinte, nous ne nous sauvons pas*, coururent de rang en rang.

La déroute commença de prendre le caractère plus régulier d'une retraite, et les troupes sentirent renaître un peu de confiance.

— Faut-il faire halte, monseigneur? demandèrent quelques officiers.

— Pas encore, enfants; là-bas, où vous voyez ce gros châ-taignier.

Le maréchal désignait cet endroit où s'élevait un léger mamelon de terrain. Cette position lui semblait plus favorable pour reformer sa troupe.

A ce moment les sons aigus et rapprochés des cornets des miquelets résonnèrent dans la plaine.

— Ah, ah! les miquelets du capitaine Poul! crièrent les soldats avec joie en entendant ce bruit qui leur annonçait l'arrivée d'une troupe dont l'intrépidité était bien connue.

C'était, en effet, Poul et le reste de ses enfants perdus, que M. de Julien avait chargés de veiller à la sûreté du maréchal, et qui devaient remplacer auprès de lui la compagnie de ses gardes, presque entièrement détruite.

Le partisan arriva bientôt près de M. de Villars.

— Eh bien! dit celui-ci à voix basse, que fait Julien?

— La déroute est complète, monseigneur, répondit le partisan ; ces démons incarnés ne se hâtent ni ne se débandent pour nous poursuivre. On dirait de vieilles troupes, tant ils sont calmes dans la victoire. Ils nous suivent au pas de charge et en bon ordre. Trois cents cavaliers bien montés viennent de leur arriver par Barjac, c'est sans doute leur arrière-garde ; ils font main basse sur nos trainards. Mes gens, éparpillés en tirailleurs, en ont tué quelques-uns. Mais M. de Julien m'a envoyé l'ordre de vous rejoindre, monseigneur ; j'ai fait sonner le rappel, me voici avec ce qui me reste d'hommes, et ce n'est guère.

— Nous allons tâcher de nous reformer ici, dit M. de Villars ; j'ai un peu réchauffé le cœur de ces malheureux-là. Ils étaient complètement démoralisés. Vos miquelets serviront de serre-files, et leur calme intrépide rassurera ces pauvres diables qui croient avoir l'enfer à leurs trousses.

Puis, voyant un de ses aides de camp qui arrivait à grand'peine, le maréchal lui dit : Courez, monsieur, donner ordre à toutes les troupes qui tiennent encore dans la plaine de se replier sur ce point (il lui montra le châtaignier), et de tâcher de venir m'y rejoindre en bon ordre.

L'officier partit.

La colonne de M. de Villars, un peu moins en désordre, s'avavançait rapidement vers le lieu désigné pour s'y reformer.

A droite et à cent toises de distance s'étendaient les collines brûlées qui encaissaient l'Hérault.

Deux de ces collines, s'abaissant brusquement, laissaient entre elles un étroit passage à travers lequel on voyait le cours du fleuve.

— En faisant notre retraite le long de cette rivière, dit M. de Villars à Poul, notre droite ne sera pas inquiétée ; car nous serons au moins couverts de ce côté.

M. de Villars parlait encore, lorsqu'un grand nombre d'hommes armés, se pressant au passage que laissaient les deux collines entre elles, débouchèrent dans la plaine au pas de course en chantant un psaume.

C'étaient les montagnards d'Éphraïm.

Ainsi que l'avait ordonné Cavalier, ils avaient passé le fleuve à deux lienes de là, sur un radeau construit en deux heures, avec des pins abattus dans le bois qui ombrageait cette rivière.

Depuis le commencement de l'action, le chef camisard était embusqué derrière les escarpements qui cachaient le cours de l'Hérault; par ordre de Cavalier, il venait couper la retraite de M. de Villars.

— Une embuscade! s'écria le maréchal avec rage; mais ces démons sont-ils donc des aigles, qu'ils franchissent des montagnes et des rivières impraticables! Pendant trois lieues de cours, il n'y a, dit-on, ni un pont, ni un bateau sur l'Hérault; d'après tous les rapports, j'ai toujours regardé ce fleuve comme couvrant une de mes ailes. Malédiction sur ceux qui m'ont si mal renseigné! Quelle guerre! quelle guerre! Partout piège, embuscade, surprise; aucune grande évolution possible. Ah! c'est une cruelle leçon. J'aurais dû tout voir par moi-même; mais était-ce possible? à qui se fier! Ceux qui m'ont trompé payeront bien cher leur fatale imprudence! dit sourdement le maréchal.

— On ne vous a pas trompé, monseigneur, dit Poul, aussi étonné que M. de Villars. La grande chute de ce fleuve, qui existe loin d'ici, le rend impraticable; jamais on n'a vu un bateau sur ces eaux; il est trop profond et trop rapide pour qu'on puisse le passer à gué ou à la nage. Aussi est-ce à se donner au diable, s'écria le miquelet. Mais, tenez, monseigneur, ces canailles recommencent à brailler; c'est signe qu'ils vont nous attaquer.

En effet, après s'être un moment arrêtés pour donner sans doute au reste de la troupe le temps de les rejoindre, les montagnards entonnèrent de nouveau leur psalme et s'avancèrent à grands pas.

Les troupes que M. de Villars avait un moment rassurées par sa fermeté, voyant ces nouveaux et terribles ennemis, restèrent frappées de stupeur.

— Poul, prenez vos miquelets et tâchez de les arrêter un moment, s'écria le maréchal.

Le partisan, monté sur son cheval blanc, partit au galop pour exécuter cet ordre.

— Messieurs, dit M. de Villars aux officiers qui l'entouraient, ceci devient grave; mais avec de la résolution, et vous en avez, il n'y a pas de positions désespérées. Allons, messieurs, faites former le bataillon carré: il y va de notre sort à tous!

En vain les officiers voulurent faire exécuter les ordres de M. de Villars, il n'était plus temps.

Des cris d'abord lointains et bientôt rapprochés de plus en plus : *Cavalier! Cavalier! les camisards!* annoncèrent que la colonne d'insurgés avait rejoint les troupes royales, dont la position était alors effroyable.

Éphraïm et ses trois mille montagnards, qui n'avaient pas encore donné, les attaquaient en tête, Cavalier massacrait leur arrière-garde, Roland refoulait leur flanc gauche sur l'infranchissable Hérault, qui coulait à leur droite.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les montagnards d'Éphraïm se précipitèrent sur la tête de la colonne, malgré la courageuse résistance des miquelets, qui furent presque tous tués.

Une effroyable mêlée s'engagea; les troupes royales, acculées sur la rivière, n'ayant aucun quartier à attendre des fanatiques, se battirent avec un courage désespéré. L'instinct de conservation surmonta la terreur panique qui les avait jusqu'alors démoralisées d'une manière si fatale. Quelques compagnies, sentant que leur salut dépendait de leur obéissance aux ordres de leurs chefs, parvinrent à se reformer et à faire en assez bon ordre leur retraite sur Montpellier.

Au milieu des scènes de carnage qui ensanglantaient cette petite plaine, au milieu des cris des mourants, des chants religieux, du roulement des tambours, des détonations de la mousqueterie, un épisode d'une grandeur sauvage signala cette fatale journée.

## XXI.

### LE MIQUELET.

C'était au fort de l'action.

Plusieurs fois séparés et rapprochés par le flot meurtrier du combat, Éphraïm et Poul, attirés l'un vers l'autre par un instinct de haine, avaient échangé quelques provocations menaçantes sans pouvoir s'atteindre.

Par un nouveau hasard, ils se trouvèrent face à face au

milieu des camisards et des soldats royaux qui combattaient avec rage.

Éphraïm, vêtu de sa peau de loup, ayant ses cheveux hérissés rattachés sur son front par un bandeau de cuir, tenait à la main une lourde hache ensanglantée. Il pressait entre ses jambes nues et nerveuses son noir Lépidoth, qui avait traversé le fleuve en nageant à côté du radeau.

La longue crinière de ce vigoureux cheval était encore humide. Sur sa large croupe il portait Ichabod, le jeune prophète de la troupe d'Éphraïm.

Pâle, hagard, d'une maigreur effrayante, le féroce enfant, dont la longue robe rouge dégouttait de sang, enlaçait le forestier d'un de ses bras décharnés; de l'autre, il montrait les morts et les mourants avec une horrible joie, et criait de sa voix stridente, qui surmontait parfois le grand bruit de la bataille :

— « Oiseaux qui volez, bêtes qui hurlez, venez prendre part à cette grande victime que j'égorge sur les montagnes d'Israël ! Vous en mangerez la chair ! Vous en boirez le sang. »

Les soldats royaux voyant la figure hâve, effrayante d'Ichabod, le prirent pour un mauvais esprit; frappés d'épouvante, ils se rejetèrent dans la mêlée sans oser combattre Éphraïm.

Ce fut alors que Poul se rencontra face à face avec le forestier.

Le partisan, coiffé de sa calotte à mailles d'acier, portait un corselet de fer par-dessus son buffle; il brandissait son formidable sabre d'Arménie, et il était plutôt accroupi qu'à cheval sur sa haute selle turque, dont les étriers tranchants lui servaient d'éperons.

Son blanc Armak, noble cheval de l'Ukraine, qui avait fait avec lui les guerres de la Turquie, était encore plein de vigueur et de feu, malgré les fatigues de la journée.

Éphraïm aperçut Poul, jeta un cri de joie sauvage, frappa Lépidoth du plat de sa hache pour l'exciter à franchir un entassement de cadavres qui le séparait du miquelet; d'un bond il arriva près de lui.

Ichabod, désignant le partisan de sa main sanglante, encourageait Éphraïm à l'attaquer en criant : « Son col est une barre de fer, son front est d'airain, mais il fondra comme la cire dans la fournaise de la colère de Dieu ! »

Au lieu d'attendre le forestier, Poul fit exécuter à son cheval une volte rapide ; foulant les morts et les blessés , il prit la fuite du côté du fleuve.

Éphraïm, étonné de cette lâche retraite, excitant Lépidoth du talon et de la voix, se mit à la poursuite du partisan.

« Son cheval est plus rapide que le léopard et que le loup qui court le soir, cria Ichabod ; mais la flèche de Dieu sera plus rapide encore. »

— « Fis de l'homme, tourne seulement le visage vers Gog, et tu périras à Endor, et tu deviendras comme le fumier de la terre ! » cria le forestier en brandissant sa hache, et en s'efforçant encore d'accélérer l'allure de Lépidoth.

Poul ne répondit pas à ces provocations, se courba sur sa selle, et continua de fuir, modérant pourtant assez la vitesse d'Armak pour laisser à Éphraïm l'espoir de l'atteindre.

Le partisan traversa bientôt l'espèce de défilé qui conduisait aux rives de l'Hérault.

Il s'arrêta sur les bords du fleuve, à l'endroit même où Éphraïm s'était embusqué naguère avec ses montagnards.

Ayant assez d'avance sur le forestier, Poul donna quelques minutes de repos à son cheval, et lui permit de plonger un instant dans la rivière ses naseaux brûlants, ses lèvres altérées et ses pieds poudreux.

Le miquelet n'avait pas pris la fuite pour échapper à Éphraïm, mais pour rendre la lutte plus égale, voulant se mesurer avec lui, seul à seul, sans crainte d'être accablé sous le nombre des camisards vainqueurs.

On ne pouvait mieux choisir le théâtre d'un combat solitaire et acharné.

Un espace assez large et couvert de sable s'étendait entre le fleuve et l'escarpement de la colline, dont les flancs pelés laissaient percer çà et là des masses de rochers granitiques. L'Hérault roulait ses eaux rapides et troublées avec un triste murmure ; au loin, sur l'autre rive, une forêt de noirs sapins, qui s'étendait à perte de vue, bornait l'horizon ; enfin cette chaîne de collines, après s'être ainsi élargies pour former l'arène dont on a parlé, resserraient bientôt le lit du fleuve dans leur ceinture de rochers noirâtres, qui y jetaient de sinistres reflets.

Lorsque Poul entendit résonner dans la plaine le galop du

cheval d'Éphraïm, le miquelet flatta le cou d'Armak de sa main velue; puis, tirant de dessous son corselet d'acier une sorte de relique, il la baisa d'un air à la fois fervent et honteux. Il hésitait entre l'influence d'une superstition étrange et le désir de résister à cette faiblesse.

Par un de ces contrastes si bizarres et si fréquents chez l'homme, ce partisan féroce, impie et blasphémateur, croyait vaguement à la vertu protectrice de cet amulette enlevé par lui à un chef tartare au moment de sa mort.

Bientôt les cris sauvages d'Éphraïm et d'Ichabod, qui s'approchaient, devinrent plus distincts.

Deux sauts d'Armak portèrent le partisan à l'entrée de l'étroit défilé. Immobile, l'œil au guet, son large sabre levé, il espérait surprendre le forestier au passage, et s'élancer sur lui à l'improviste.

Éphraïm s'était défié de cette embûche. Le galop de son cheval cessa subitement.

Tout à coup un corps agile et nerveux, rampant d'abord comme un chat sauvage, bondit rapidement devant Poul en jetant un cri farouche.

Le sabre du miquelet s'abattit lourdement; mais Ichabod, car c'était lui, ne fut point atteint. Poul, croyant attaquer un cavalier avait dirigé son coup trop haut.

Pendant qu'il se retournait pour regarder cet étrange ennemi, Éphraïm passa rapidement, sans danger, monté sur Lépidoth, et s'écria, glorieux de son stratagème :

« Il a été à mon égard comme un tigre caché, prêt à fondre sur sa proie; mais l'Éternel a sauvé son serviteur. »

Alors, entre ces deux hommes intrépides, commença un combat acharné.

Derrière la colline, on entendait le bruit sourd et prolongé du combat qui s'éloignait de plus en plus; on eût dit les derniers grondements de la foudre apportés par l'écho des montagnes. Les eaux bouillonnantes de l'Hérault mugissaient sur la grève; elles commençaient à refléter la sombre couleur du ciel, qui peu à peu se voilait d'une de ces brumes méridionales soulevées par le sirocco. Au bout de quelques minutes, à peine le disque sanglant d'un soleil sans rayons put-il traverser cette vapeur glauque, rousse et lugubre.

Debout sur un énorme bloc de rocher, où il s'était réfugié après avoir évité l'attaque du miquelet, Ichabod, les bras et les pieds nus, l'air sinistre, égaré, semblait le démon familier de cette solitude. Ses longs cheveux noirs et sa robe rouge flottaient au gré du vent, qui sifflait tristement dans la bruyère. Tour à tour l'enfant prophète poussait des cris sauvages pour animer Éphraïm, ou poursuivait le miquelet d'effrayants anathèmes, qu'il empruntait aux Écritures.

Malgré son intrépidité, Poul maudissait la présence d'Ichabod; elle lui semblait d'un sinistre présage.

Chose étrange! les chevaux des combattants paraissaient aussi animés l'un contre l'autre d'une ardeur furieuse. Tous deux entiers, tous deux pleins de feu, ils poussaient des hennissements terribles.

L'œil sanglant, les lèvres retroussées, les dents menaçantes, ils tentèrent de se déchirer, lorsque deux fois Éphraïm et Poul s'attaquèrent corps à corps.

Le forestier était déjà blessé d'un coup de sabre à la tête; mais sa terrible hache, entamant le corselet de fer de Poul, lui avait fait une large entaille à l'épaule, et Ichabod s'était écrié en menaçant le partisan :

— « Ton sang va rougir la grève! Tu vas mourir! tu vas mourir! Comment te prévaudrais-tu contre les Chaldéens et contre mon prophète! Le fer ordinaire ne sera-t-il pas broyé par le fer mêlé d'acier qu'on tire de l'aquilon? »

— Quand j'aurai attaché sa tête à l'arçon de ma selle, s'écria Poul avec rage en montrant Éphraïm à Ichabod, vers lequel il se retourna, je te clouerai à un arbre comme l'oiseau de nuit dont tu imites les cris!

Se dressant sur ses courts étriers, s'allongeant jusqu'à toucher les oreilles de son cheval, il porta, en disant ces mots, un coup de sabre au forestier.

Celui-ci para du tranchant de sa hache, et voulut riposter; mais le miquelet évita cette attaque en se renversant si vivement en arrière, que son casque toucha presque la croupe d'Armak.

— Tu saignes, tu saignes! dit Éphraïm avec un éclat de voix féroce, en voyant le sang qui coulait de la blessure du miquelet; le sang du philistin réjouit la vue. Le prophète a dit que la terre

le boirait jusqu'à la dernière goutte. Regarde, la grève est sèche; elle a soif.

— Et ton prophète a-t-il prédit que tu mourrais de ma main? dit Poul en portant vivement un coup de pointe à Éphraïm, qu'il atteignit à la cuisse.

— Non, mais il m'a prédit que j'achèverais de briser les os de Pharaon qui a été fort, mais qui est rompu, et que je lui ferais tomber l'épée des mains, s'écria le forestier en enlevant si vigoureusement Lépidoth que celui-ci se cabra presque droit.

Se tenant alors de la main gauche aux crins de son cheval, et levant sa lourde hache de la main droite, Éphraïm, qui par la position de sa monture dominait complètement Poul, lui asséna sur la tête un coup terrible qui fit voler en éclats sa calotte de fer.

Étourdi du choc, le miquelet chancela.

Éphraïm allait l'achever sans un brusque écart de Lépidoth.

Celui-ci s'était senti mordu à la gorge par le cheval du miquelet; méconnaissant le frein et la voix de son maître; Lépidoth, se précipitant à son tour sur Armak, se mit à le déchirer avec fureur. Le large poitrail du fils de la Camargue heurta le poitrail du fils de l'Ukraine et le fit un moment plier sur ses robustes jarrets.

Le choc violent des deux chevaux désarçonna Poul et Éphraïm.

Voyant le partisan tomber, Ichabod s'écria : « Je te jetterai sur la terre, je te ferai dévorer par les oiseaux du ciel, je souleverai de ton corps toutes les bêtes de la terre. »

Dans cette rude chute, le sabre de Poul lui échappa; il tira son poignard; il se relevait, appuyé sur un genou, lorsqu'Éphraïm se précipita sur lui en s'écriant : « Je briserai ton arc dans ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. »

L'attaque du forestier fut si impétueuse, que Poul se renversa sous le poids de son adversaire, qui, désarmé aussi, lui tenait la main droite serrée comme dans un étau, pendant que de la gauche il essayait de l'étouffer.

Les deux combattants restèrent ainsi un moment à terre, haletants, poitrine contre poitrine, les dents serrées, les lèvres écumantes, le regard fixe et sanglant, pendant qu'Ichabod, dont la voix s'élevait au-dessus des sifflements du vent, s'écriait :

« Je donnerai à Gog pour sépulture un lieu qui sera appelé la vallée des ossements. Là il sera enseveli avec toutes ses troupes. »

Par un dernier et violent effort, Poul dégagea sa main droite, leva son poignard, se rua sur Éphraïm, le renversa à son tour ; se roulant avec lui dans la poussière ensanglantée, il allait peut-être ressaisir l'avantage, lorsqu'un coup de hache brisa le crâne du partisan et mit fin à la lutte.

— Goliath est tombé sous le faible bras de David ! s'écria Ichabod ; voyant le péril d'Éphraïm, il s'était précipité de son rocher, avait ramassé la hache, et secouru le forestier à ce moment terrible.

— Gloire à Dieu ! l'impie est tombé sur les montagnes d'Israël, cria Éphraïm ; puis, cherchant son cheval des yeux, il cria : A moi, Lépidoth !

Lépidoth était arrêté sur les bords du fleuve ; il poussait des hennissements sauvages et creusait le sable d'un pied impatient.

Éphraïm et Ichabod virent au loin le blanc Armak ; pour échapper à Lépidoth, il s'était précipité dans l'Hérault ; bientôt il disparut, entraîné par le courant qu'il rougissait de son sang.

Le forestier lava ses blessures dans l'eau fraîche de la rivière, les banda avec un lambeau de la robe d'Ichabod, remonta à cheval, prit l'enfant en croupe, et dit d'un air sombre, en quittant le lieu du combat : *Ce lieu s'appellera désormais la sépulture de Gog.*

Lorsqu'en sortant du défilé Éphraïm arriva sur le champ de bataille, naguère si tumultueux, il ne put réprimer un mouvement de solennelle épouvante.

La brume était devenue si épaisse que le ciel semblait voilé par le crépuscule du soir ; l'horizon, du côté de Barjac, était ensanglanté par une zone de lumière d'un rouge sombre.

Le moulin de la colline se dressait comme un spectre gigantesque sur la crête de cet escarpement qui dominait le champ de bataille ; il balançait au hasard les deux ailes qui lui restaient, comme deux bras immenses ; le vent, redoublant de violence, soulevait çà et là des trombes de poussière.

Poursuivant les vaincus dans leur retraite, les vainqueurs avaient abandonné le théâtre du carnage.

Un lugubre et morne silence régnait dans la plaine.

Çà et là on entendait un gémissement plaintif sortir du milieu des monceaux de cadavres.

Les aigles et les vautours du Ventalou décrivaient des cercles dans les airs, poussaient des cris aigus, et s'apprêtaient à envahir cette horrible solitude.

Éphraïm, arrivé près du châtaignier que M. de Villars avait indiqué à ses troupes comme point de ralliement, descendit de cheval, abandonna Lépidoth, et suivi d'Ichabod, parcourut le champ de bataille à pas lents.

Tout à coup il poussa un cri d'étonnement douloureux.

Sur une des touffes de bruyères roses qui s'élevaient de loin en loin dans cette plaine aride, couchés l'un contre l'autre et se tenant encore enlacés, il reconnut Céleste et Gabriel.

Les pauvres enfants avaient été tués du même coup ; la balle qui avait frappé la sœur avait frappé le frère.

Par un dernier instinct de tendresse, leurs mains mourantes s'étaient cherchées et s'étaient une dernière fois enlacées.

Céleste avait la tête appuyée sur le sein de Gabriel, qui semblait l'entourer de son bras pour la protéger encore.

Toujours beaux, toujours calmes malgré la mort, les traits de ces enfants rayonnaient de sérénité. Leurs cheveux blonds s'étendaient autour de leur tête comme une auréole ; sans la tache empourprée qui ensanglantait sa robe blanche à l'endroit du cœur, Céleste aurait paru dormir, tant son adorable visage était encore paisible et souriant.

Éphraïm, le front baissé, les deux mains appuyées sur le manche de sa cognée, resta longtemps à contempler ce triste spectacle.

Lorsque cet homme inflexible releva sa tête, une larme, la seule qu'il eût versée depuis bien des années, brilla dans ses yeux creux, à demi cachés sous son épaisse chevelure, sillonna ses joues hâlées et se perdit dans sa barbe touffue.

Prenant sa hache, il alla lentement vers le châtaignier, au pied duquel il creusa une fosse profonde. . . . .

. . . . .

Le soleil couchant, dissipant quelque peu la brume, éclaira de ses derniers rayons une scène d'une simplicité, d'une grandeur antique.

Au milieu de la lugubre solitude d'un champ de bataille abandonné, agenouillé près d'un arbre séculaire, sur le bord d'une fosse récemment comblée, Éphraïm et Ichabod priaient avec ferveur, pendant que Lépidoth, dont la longue crinière était soulevée par le vent du soir, semblait contempler ce triste spectacle avec intelligence et jetait un hennissement plaintif.

EUGÈNE SUE.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

# FABRIQUE DE VICE A PARIS.

EN 1840.

---

DES CLASSES DANGEREUSES DE LA POPULATION,

PAR M. FRÉGIER.

---

## DERNIÈRE PARTIE (1).

Pour exposer fidèlement le sort de la fille de l'ouvrier, choisissons encore notre exemple dans une classe moyenne, également éloignée des meilleures comme des pires conditions. Il y aurait de trop horribles tableaux à tracer, si nous voulions suivre M. Frégier dans certains replis de la vie ouvrière. Ne nous occupons pas de la pauvre enfant, condamnée d'avance à la dégradation par sa famille dégradée ; ne descendons pas jusqu'à peindre les souffrances d'un ménage sans lien religieux ou civil, agité par les tristes vicissitudes de l'industrie, dépouillé par l'habitude du cabaret, en proie aux plaintes de la mère, qui n'a

(1) Voyez tome II, pag, 219.

pas de pain , et du père qui étouffe le cri du faible sous les mauvais traitements qu'il prodigue. Ne parlons pas de cette pauvre enfant, élevée par une mère qui s'enivre habituellement, et qui, tombant dans un idiotisme févreux, devient incapable de surveiller ou d'élever sa fille. Supposons que cette dernière est née dans la même chambre que nous avons décrite plus haut ; déjà le petit garçon , le fils aîné , a quitté la famille pour se joindre à la masse vagabonde que M. Frégier a si bien étudiée ; dans la pauvre chambre on ne pense plus à l'enfant perdu. Il faut gagner sa vie. La dure nécessité pousse au travail le père et la mère , forcés d'élever quatre enfants , peut-être , avec 5 francs ou 4 francs par jour. Les enfants les plus âgés gardent les plus jeunes. Dès que la fille aînée atteint huit ans , on songe à l'utiliser , on la place dans une fabrique pour augmenter , au moyen du salaire qu'elle gagnera , les faibles ressources qui feront vivre ses frères et sœurs. Cette conduite , qui n'a certes rien de blâmable , n'en est pas moins fatale. Quand nous avons creusé la situation de l'ouvrier , l'avarice du *propriétaire* et la cupidité de l'*entrepreneur* se sont montrées à nous comme premiers ressorts de cette grande manufacture de malheur ; nous trouvons ici l'avidité du *chef de fabrique*.

Il importe peu à ce dernier que ses ouvriers soient moraux ou immoraux , heureux ou malheureux : le gain le préoccupe. Il a placé des capitaux dans cette entreprise. Qu'ils rapportent , il le faut ; le reste n'est rien. Les contremaîtres maintiennent l'ordre matériel dans l'établissement ; ils activent le travail , comme le berger fait paître la brebis qui donnera sa laine et son sang ; comme le laboureur presse de l'aiguillon le bœuf dont il vendra la chair. L'ordre moral et intime n'existe donc pas dans ces fabriques et ces filatures ; l'ordre externe et apparent y règne seul. A côté du travail , le vice , ou plutôt l'énergie du vice augmentée de l'énergie du travail. Quand les théoriciens ont confondu le travail avec la vertu , ils ont créé au profit de leur théorie un sophisme misérable. Le développement excessif de nos forces , par un labeur assidu , impose à l'organisation humaine le besoin de jouissances exagérées. L'excès répond à l'excès. Non , il ne suffit pas du travail. Vous le croyez , vous qui voyez dans l'homme une certaine combinaison de nerfs et de muscles , poulies et ressorts qu'une activité perpétuelle en-

tréquent. Mais au fond de votre erreur il y a la ruine sociale.

La fabrique et la filature, où la petite fille de sept à huit ans est introduite, reposent sur un seul principe, *travailler*. « Ce sont, dit M. Frégier, qui n'exagère jamais rien, de vrais foyers de corruption. » Personne ne s'inquiète de ce qui s'y dit ou de ce qui s'y passe; mais il faut que les soixante ou cent travailleurs donnent leurs produits. Les chansons obscènes retentissent; les paroles sont d'accord avec les actes; le plus déhonté sert de modèle; les adultes, dépourvus d'éducation, ne gardent point de mesure dans leurs propos. La plupart des femmes de la fabrique errent d'un mariage illicite à un autre mariage passager; un tiers seulement d'entre elles sont vraiment mariées. On consacre régulièrement le lundi, et même le mardi, à l'oïveté et à l'ivresse. Remontez jusqu'aux barrières les rues de Rochechouart, des Martyrs, du faubourg Saint-Antoine et du faubourg Saint-Martin, le lundi soir, vers neuf heures; et vous verrez de jeunes cotonnières sortir de la boutique du rogomiste, dans un état complet d'ivresse. « Quelquefois, dit M. Frégier, la mère et la fille, également avinées, ou plutôt abreuvées d'alcool, marchent en se donnant le bras, et regagnent en chancelant leur domicile. Plusieurs de ces infortunées n'ont pas de chemise; elles ne portent qu'une légère robe de toile; la chaleur que leur refuse un vêtement insuffisant, elles la demandent aux liqueurs fortes. » Tous les soirs, quand la dernière heure du travail a expiré, ces êtres sans sexe s'échappent par essaims, ou plutôt par hordes, de leurs fabriques; une femme décente qui viendrait à passer serait accablée d'outrages. Cris bruyants, paroles immondes, injures ordurières adressées à ceux qu'elles rencontrent; elles dépassent les hommes en dépravation. Devenues cruelles et dures par la corruption, elles perdent les qualités les plus naturelles à la femme. Nos tribunaux ont jugé récemment de jeunes ouvrières parisiennes qui, jalouses d'une de leurs compagnes, l'ont outrageusement battue, dansant autour d'elle en rond, la traînant dans le ruisseau fangeux, et la fouettant avec un sabot; mélange de licence, d'orgueil, de malice et de cruauté, que la douceur excessive de nos lois a punie seulement de quelques jours de prison. Il est vrai que notre pénalité, si clémente pour les délits les plus féroces, est inexorable envers la pauvreté. Un billet à ordre de cent francs, non payé, jette

sur la paille un père de famille; il devient, par les frais de l'huissier, une dette de *trois cents* francs; il donne une pelisse ou un bonnet à M<sup>me</sup> l'huissière, et ruine une famille. Voilà le double résultat de ces lois, dirigées vers le gain, protégeant le gain, et ne respectant que lui seul.

La petite enfant, lancée dans ce foyer de la fabrique, soumise à son influence directe, irrésistible, toute-puissante, prend de bonne heure le ton du lieu qu'elle habite. Quelquefois ses parents l'en retirent à douze ans, lui font faire sa première communion, et la placent en apprentissage dans une boutique ou un atelier. D'autres jeunes filles restent attachées à la filature, et suivent le train commun de ce qui les entoure. A seize ans, elles deviennent mères. L'imagination et le penchant ne sont rien dans ces liaisons brutales, qui n'attendent même pas le développement complet de la puberté. Le plus roué de la fabrique multiplie, comme un marquis d'autrefois, ses bonnes fortunes et ses amours, moins brillants, mais plus funestes que la licence du XVIII<sup>e</sup> siècle, décrite par Crébillon fils. Quand le terme de la grossesse approche, étrangère aux délicates sollicitudes d'une mère, l'ouvrière se fait recevoir à l'hospice; elle ne veut qu'être délivrée. Soit qu'elle se charge de son enfant ou qu'elle l'abandonne à la pitié publique, elle revient prendre place parmi ses compagnes d'un air effronté, jusqu'à ce qu'une grossesse nouvelle la condamne à une seconde absence. Cette absence se répète encore, et aboutit, après deux ou trois épreuves, au mariage ou à la vie commune avec un des ouvriers de la fabrique. Tout cela est si misérable dans son ensemble et si abject dans ses détails, que la plume nous tombe des mains, et que nous oserions à peine y croire, si chacun des faits n'était prouvé par M. Frégier d'une manière incontestable. Vous le voyez, la chute vers le mal est plus facile à mesure que l'être est plus faible. L'ouvrier, l'ouvrier pauvre, et enfin l'ouvrière jeune, sont placés sur trois pentes différentes, dont la rapidité augmente pour le sexe débile et l'âge impuissant, et décroît en proportion de la vigueur et de la virilité. C'est le contraire de ce que la civilisation devrait opérer. A quoi sert-elle, dites-moi, si elle protège les forts? La force se protégera bien toute seule. A quoi sert-elle, dites-moi, si, comme nous l'avons vu, le propriétaire abuse du locataire, le

riche du pauvre, l'entrepreneur de l'artisan, l'ouvrier de la jeune enfant qui travaille auprès de lui? — Chimères ! déclamations ! — Ah ! prenez garde que ces chimères sont des réalités et qu'elles détruiront quelque jour la réalité de vos fortunes et de vos plaisirs !

L'ouvrier connaît la corruption grossière de la fabrique. Il se garde bien, quand il le peut, d'y placer sa fille ou de l'y laisser longtemps ; il la met en apprentissage, dès que ses ressources le lui permettent, dans une boutique ou un atelier. Ici, le ton est plus doux, les manières sont meilleures, le vice est plus raffiné ; mais c'est le vice. Un langage singulier, qui mêle la galanterie à la licence, frappe pour la première fois les oreilles d'une enfant de douze ou de quinze ans. L'ouvrière la plus pudique et la mieux élevée s'étonne des caquets et des rires qui l'entourent ; on glose sur la conduite d'une de ses compagnes, qui répond par des épigrammes hardies aux brocards dont elle est l'objet, et révèle à son tour les intrigues ou les faiblesses de ses accusatrices. On ne peut résister à l'influence d'une atmosphère dans laquelle on est plongé ; tous les principes s'ébranlent et l'on suit la pente de la faiblesse. Le salaire d'un grand nombre d'ouvrières ne s'élève qu'à vingt-cinq ou trente sous par jour ; souvent les parents absorbent cette somme insuffisante, et l'appliquent aux achats du ménage. Les besoins de la toilette, la nécessité d'un vêtement propre, si ce n'est recherché, se font bientôt sentir ; dégoûtée du travail, fatiguée de privations, humiliée de son état, la jeune fille écoute les paroles affectueuses du premier être qui semble s'intéresser à elle. Elle est faible, elle est pauvre, elle est femme ; la société ne fait rien pour elle ; la famille, rien. Des unions forcées, produits forcés de la misère, la conduisent, selon que le hasard en décide, au mariage avec quelque ouvrier honnête, ou à une vie errante et mendicante, ou à une succession de liaisons éphémères, ou à la nécessité de se vendre.

Nous voici parvenus à ce point fatal, que la faiblesse du salaire, l'insouciant égoïsme des entrepreneurs, l'imprévoyance de la société, si cruelle aux faibles, rend inévitable, pour les deux tiers des ouvrières qui sont à Paris, au moins 20,000 d'entre elles. Il y a, nous le répétons, des luttes sublimes, des familles protectrices, des courages que rien n'abat, des ou-

vrières qui, à force d'accumuler les privations et les épargnes, mettent de côté une petite dot et deviennent, à travers la souffrance et la résignation, de bonnes mères de famille; grandes âmes inconnues, qui méritent autant de vénération que de compassion! encore faut-il que les circonstances viennent en aide à leur vertu. Au moindre accident, elles périssent: « On voit, dit M. Frégier, de jeunes mères, abandonnées par leur mari ou leur amant, suivre en gémissant de viles proxénètes qui, riant des angoisses ressenties par l'objet de leur trafic, livrent avec une joie secrète aux inconnus qui attendent leur proie l'infortunée réduite à cette souillure par la faim et la tendresse maternelle. D'autres, mues par la même cause ou par un excès de piété filiale, se hasardent à parcourir la nuit les rues et les boulevards, seules et avec un embarras involontaire; quelques passants, attirés par la timidité même d'une allure qui ne révèle pas l'habitude du vice, s'attachent à leurs pas et les sollicitent avec un empressement que cette timidité accroît. C'est avec le prix qu'elles mettent ou plutôt que l'on met à leur honte, que subsistent leurs parents infirmes et leurs enfants. Cruelle nécessité (dit M. Frégier que nous laissons parler), qui les expose à la vengeance de ces autres femmes dont l'industrie cynique et facile est investie d'une sorte de privilège! » Nous n'avons rien ajouté à ces détails, que nous ne donnons pas dans leur intégrité, et qui montrent dans tout son jour une vérité bonne à méditer: — c'est que la société fabrique le vice de ses propres mains; — c'est qu'elle transforme en vice les penchants honnêtes; — c'est qu'elle donne une prime au mal.

Nous venons de dire comment se fabriquent primitivement à Paris et dans toutes les grandes villes le vice de l'homme, qui est le *vol*, la perte de l'honneur; et le vice de la femme, qui est la *débauche*, la perte de la pudeur; cela, dès que l'enfant peut marcher, voir et comprendre. Les faits cités par nous dominent, songez-y, une masse de 55,000 hommes, régis par notre société industrielle et constitutionnelle. L'industrie est-elle donc la moralité? Demandez-le au fabricant; sachez s'il n'aime pas à se servir d'ouvriers habiles et ivrognes, qui soient sous sa main du mardi au samedi, qui boivent tout leur argent le dimanche et le lundi, et qui, travaillant comme des damnés

pour réparer les torts de leur imprévoyance, ne deviennent jamais maîtres, et produisent beaucoup sans améliorer leur situation. Certes, tous les fabricants ne sont pas dans ce cas; M. Frégier cite et honore M. Leclair, peintre en bâtiments, et M. Boutarel, de Paris, M. Granier, de Montpellier, et surtout M. Cunin-Gridaine, de Sedan, qui exercent avec une admirable et exceptionnelle bienfaisance le patronage du riche sur le pauvre. Leur conduite est-elle la règle commune? Non, c'est l'exception.

Si cette règle était générale, nous n'aurions point à écrire ces lignes. Combien de petites industries égoïstes fabriquent le vice et le favorisent! Quel état, excepté le métier incertain de professeur de musique ou de langue, fournit aux femmes de quoi vivre? Les places les mieux rétribuées, celles de caissière et de dame de comptoir, valent cinq cents francs par an, et il faut se vêtir. Demandez au confiseur et à la modiste si la jeune fille mal mise et timide achalandra leur magasin; demandez à ce maître de boutique si, lorsqu'il donne 150 francs par an, ou ne donne rien à la grisette, il ne veut pas la voir coquette, parée, souriante, les épaules un peu nues, et d'une amabilité qui attire. Les amants feront le reste. Les amours de la grisette ne m'inspireraient pas une grande indignation, je l'avoue; mais ce n'est point l'amour, ce n'est pas même la licence qui est là; c'est la plus atroce misère, c'est l'hôpital, c'est le sacrifice du faible; nulle ressource pour la femme pauvre, et toujours une société remplie d'égards et de bontés pour ce qui l'effraye, d'inhumaine dureté pour ce qu'elle domine.

Le double travail de corruption s'est donc opéré par la société elle-même. Après qu'elle a fabriqué le voleur et la fille, voyons comment la fille et le voleur travaillent sur elle.

### III. — RÉPARTITION DU VICE; NAISSANCE DU CRIME.

Si la population vicieuse naissait tout à coup et sortait de terre, comme une armée, il ne serait point difficile de la parquer, de la refouler, de la combattre. Mais, aux yeux du philosophe, il n'y a pas de population vicieuse, il y a *le vice*. De deux choses l'une, ou l'élément moral d'une société est protégé

par elle, ou il ne l'est pas. Pour nous hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, protégeant l'égoïsme, nous protégeons ce qui nous détruit, négligeant ce qui nous sauverait.

Toujours un certain principe général et souverain règne sur une masse d'hommes. C'est la guerre, c'est la gloire, c'est le plaisir, c'est la religion, c'est l'honneur. Tout ne marche pas régulièrement dans une seule voie; mais chacun avoue et respecte une discipline conforme à un certain principe. Dans les temps, au contraire, où rien n'est puissant que le *gain*, où le gain c'est l'honneur, la moralité, le *beau*; où les hommes du pouvoir, attentifs à créer des lois ou à punir les faits, ne s'occupent pas des volontés, ne dirigent pas les actions; — ces volontés, tendant au lucre, égoïstes et mauvaises chez le riche, hostiles et ignobles chez le pauvre, parviendront, à travers toutes les conquêtes de l'industrie matérielle, à créer une manipulation plus active du mal, une fabrication plus féconde du vice et du malheur. C'est ce qui arrive.

Revenons aux chiffres et à la statistique, meilleurs que tout argument.

Quand le fils et la fille de l'ouvrier sont tombés, l'un dans une maison de correction qui le déprave encore, l'autre sous la loi d'un ou de plusieurs amants qui la perdent, ils se trouvent confondus avec une population de tout sexe et de tout âge, qui n'a de loi que les sens et la rapacité: c'est celle qui exerce le vol, la fraude, la débauche. M. Frégier la divise comme il suit: 53,000 escrocs, voleurs et filous, sortis des classes ouvrières; 800 fraudeurs logeant près des barrières, voleurs cachés et voleuses habiles logeant dans des maisons particulières; 5,800 filles publiques inscrites; 4,000 femmes faisant clandestinement le même métier; environ 7,800 amants ou souteneurs des unes et des autres; 600 receleurs; 372 entremetteuses tolérées ou non, trafiquant de la débauche; 1500 vagabonds enfants et adultes; total énorme que M. Frégier, après avoir épuré ces différents groupes, et s'être prémuni contre tous les doubles emplois, réduit à 65,000 individus vicieux, vivant de vice; criminels vivant de crime à Paris. Nous dormons au milieu de cela, ce qui pourrait stimuler les attentions contemporaines et réveiller les sommeils optimistes. M. Frégier, l'esprit le plus sain qui se soit occupé de ces matières, observe fort bien que l'on ne peut les classer en

catégories réelles, le voleur étant dans le fait ou dans l'avenir assassin, l'escroc recéleur, le recéleur fraudeur, le fraudeur filou, la prostituée voleuse, la voleuse recéleuse. Cette masse est répandue partout, dans les rues où roulent les vagabonds, dans les garnis infimes, à cinq et deux sous par nuit; les plus savaux, dans des hôtels ou des maisons honnêtes, où leurs habitudes sont ignorées; plusieurs fuyant de retraite en retraite, et les souteneurs chez les femmes qui les alimentent. Non-seulement les classes ignorantes et souffrantes sont attirées vers ce tourbillon toujours écumant, mais les classes lettrées et prétendues honnêtes lui apportent leur expérience et leur savoir. L'Académie des sciences morales a donc eu grand tort d'isoler une classe dangereuse des autres subdivisions sociales, et le danger n'est pas dans un membre, mais dans le sang, qu'il faut épurer. Les sentences correctionnelles, de 1855 à 1857, montrent l'escroc se faisant condamner 15 fois parmi les professeurs, 19 fois parmi les clercs d'huissier, 14 fois parmi les militaires en retraite, 25 fois parmi les écrivains publics et copistes, 27 fois parmi les jeunes étudiants, 29 parmi les courtiers et placeurs, 51 parmi les agents d'affaires, 515 dans les professions industrielles (16 de ces derniers coupables se donnant pour négociants, 198 employés de boutique et commis-marchands, et 99 marchands); enfin 6 fois parmi les propriétaires. Il est bon de réfléchir sur la vraie signification de tels chiffres, et de se demander s'il n'y a pas une cause morale qui sollicite à la fraude ces propriétaires qui veulent le bien d'autrui; ces commerçants (515!) qui savent que le commerce a la probité pour égide et qui escroquent; ces hommes qui connaissent la loi et la violence; ou qui n'ignorent pas la science et commettent la fraude (157!); — sans compter l'escroc de bon ton, la femme galante qui donne à jouer, l'usurier qui sollicite la profusion ou abuse de la détresse, l'aigrefin qui exploite les positions sociales, le fournisseur improbe qui abuse de la négligence ou de l'inexpérience, l'avocat qui se mêle de tripotages et de spéculations imaginaires, l'huissier qui fait payer le papier timbré qu'il n'a pas fait, l'inventeur d'un journal qui ne paraîtra pas, le mendiant à domicile (ruiné par la révolution), la veuve de la Bérésina, le créateur d'industries et d'inventions inattendues; et, pour remonter dans les deux directions contraires presque au

sommet de la société, le personnage qui donne des places et la vicomtesse qui recommande ses protégés moyennant finance. Si la dépravation vient d'en bas par la pauvreté, elle vient d'en haut par les lumières, et vous voyez quelle œuvre c'est que la réforme sociale. Erreur grave et que M. Frégier n'a pas commise, de considérer la population vicieuse en elle-même, de l'isoler, de la parquer, et de prétendre ainsi la guérir. Qu'importent les subdivisions et les catégories? que saurez-vous d'utile, après avoir étudié les groupes de cette armée? Vous connaîtriez à fond le *cambricoleur*, qui vole avec de fausses clefs; le *caroubleur*, qui va reconnaître les lieux pour les dévaliser ensuite; le *bonjourien*, qui s'introduit le matin chez vous pour enlever votre montre; le *rouletier*, qui soustrait les effets placés dans une voiture; le *boucardier*, qui pille les boutiques la nuit; le *détourneur*, qui dérobe un objet dans le magasin où il vient faire des emplettes; le *carreur*, qui escamotte des pièces d'or ou d'argent; le *floueur*, qui met à contribution la simplicité d'un provincial; le *ramastique*, possesseur d'un bijou faux qu'il vend pour de l'or; le *voleur à l'américaine*, au *charriage*, au *pot*, à *la graisse*, grands diplomates, qui exploitent l'avidité du passant et le font dupe de son vice; le *chanteur*, extorquant de l'argent par la menace d'une révélation; ainsi que les *détourneuses*, *carreuses*, *chanteuses*, *bonjouriennes*, *recéleuses*, formant la population féminine de ces soixante-trois mille individus; — vous donneriez une description complète de leurs prouesses et de leurs ruses, vous n'auriez accompli rien d'utile. Leur naissance, le mode de leur recrutement, la cause de leur persistance et de leur cohésion, voilà ce qu'il importait de savoir. Existe-t-il entre ces parias du crime et les lumières orgueilleuses de notre société des relations secrètes? Dans cette autopsie cadavérique du monde moral où nous sommes, le *bonjourien* et le *carreur*, pour être les plus gueux et les plus en évidence, sont-ils les vrais coupables? Que direz-vous donc, mes amis, des tours de bâton de l'homme d'affaires, de l'avocat et du médecin, et des autres professions? Est-ce que la vraie source du vice et du crime est dans les classes inférieures? Ne voyez-vous pas ces professions libérales encombrées, ces ambitions inassouvies, cet énorme besoin de jouir et d'improviser la jouissance, cette domination exclusive du

profit, cette difficulté de vivre et de vivre honnête, qui pèse sur l'homme sans fortune? Examinez donc comment naît l'enfant de l'ouvrier, ce que fait le riche pour moraliser le pauvre, ce que fait l'entrepreneur pour moraliser l'ouvrier, ce que fait l'homme pour moraliser la femme. Rien. Le faible est tué par le règne du *gain*, qui est le règne de la force; et de la plus bête, de la plus aveugle, de la plus cruelle des forces.

Le problème de l'instruction primaire rencontre de grands obstacles. Supposez que toute la génération des jeunes enfants de sept à douze ans soit élevée dans un amour profond du devoir. Quand elle atteint sa quinzième année, elle se réunit aux 555,000 ouvriers préexistants qui dominent sa faiblesse. Allez donc persuader l'abnégation et le courage moral au fils d'un homme qui s'est fait voleur; ou à celui d'un honnête négociant qui n'a d'âme et de vie que pour le lucre, l'orgueil, le plaisir et la vanité? Empêchez-vous tous les yeux de voir que maintenant une seule espèce de vice est poursuivie avec rigueur; — c'est la pauvreté? que le jury a toujours, pour l'assassinat, des *circonstances atténuantes*; et la loi, des étreintes mortelles contre la détresse? Dans une société fiscale, il y a prime pour tout ce qui est lucre: prime au banqueroutier qui est adroit; prime au spéculateur qui fait des dupes; prime à l'ouvrière qui s'exploite avantageusement; prime au contrefacteur qui n'est pas pris sur le fait. Ne parlez donc pas de «classes dangereuses;» dites seulement qu'il y a des sentiments pervers, qui sont l'égoïsme et le gain mêlés à la lâcheté et à la mollesse. Ne dites plus que les mœurs de l'Europe se sont adoucies. En effet, le bourreau du moyen âge n'a plus sa cotte rouge et sa hache aiguisée; mais d'autres bourreaux exécutent les ordres émanés de votre mépris général pour le faible; et ce mépris a quelque chose de plus féroce. Les bas-fonds de la société vous en offrent la preuve et le résultat, et M. Frégier vous les montre.

Réformez l'instruction, réformez les prisons, réformez les ateliers; très-bien. Eh! mes amis, tant que vous n'auriez pas réformé l'homme, à quoi parviendrez-vous?

Les moyens de cette réforme échapperont aux détenteurs du pouvoir, tant que leur crédit sera vacillant et inquiet. C'est donc aux observateurs et aux philosophes de s'en occuper. Peut-être le curieux livre de M. Frégier nous ramènera-t-il un jour

à une question si vaste que nous n'avons fait qu'effleurer. Il descend jusqu'à la lie de la misère, sachant combien cette triste étude est importante; ses chapitres sur la vie des chiffonniers, sur les prisons actuelles, sur les divers modes de pénitenciers, sont excellents. Les idées utiles surabondent dans les deux volumes; signalons celles qui touchent les profondeurs de la question. — Logements sains à construire pour l'ouvrier; — moyens de récréation et d'amélioration domestiques à lui fournir; — talent du chant en partie à cultiver, comme délassement et adoucissement des mœurs; — sévérité plus grande dans l'administration des lois pénales; — et charité plus active dans les rapports sociaux. Car, remarquez-le bien, nous arrivons à « désarmer la loi » et à « endurcir l'âme; » c'est le contraire qu'il faudrait. Nos *circonstances atténuantes* encouragent l'homme qui veut tuer, et notre respect pour l'argent est inexorable envers le pauvre qui dérobe un pain. Il faudrait refaire leur portion de honneur aux êtres déshérités de la fortune. Toutes les idées de M. Frégier, toutes ses propositions sont pratiques, exécutables, d'une réalisation possible si ce n'est prompte. Nous le dépassons (peut-être à tort) en sévérité; ses moyens administratifs pourraient ne pas suffire, selon nous. Mais ce qu'il y a de sain et d'élevé dans ses vues le classe très-haut parmi les hommes de ce temps. Si le pouvoir, dans les pays constitutionnels, était autre chose qu'une citadelle toujours assiégée, toujours défendue par une personnalité effrayée contre d'autres personnalités avides, l'auteur d'un tel livre serait demain conseiller d'État.

Aux moyens qu'il propose, nous en ajouterons d'autres, mais d'une exécution peu facile: — 1° réveiller le sentiment chrétien, la charité de l'âme, dans les classes supérieures; — 2° détruire le préjugé qui fait dominer les professions, dites libérales, comme si un bon ouvrier ne valait pas mieux qu'un méchant médecin ou un méchant avocat; — 3° décourager la petite peinture, la petite sculpture, le *métier* de l'art; élever très-haut la science pure et difficile, l'érudition sévère et la philosophie morale; — 4° honorer publiquement les manufacturiers qui encouragent la moralité de leur république industrielle et se montrent humains en restant sévères; — 5° encourager de même le médecin de campagne, le curé de campagne, qui auraient

accompli dans le rayon de leur pouvoir l'union aujourd'hui nécessaire du sentiment religieux et de l'activité industrielle ; — 6° diminuer la richesse des hommes de proie de la loi , qui précipitent la pauvreté dans le vice, supprimer les trois quarts des frais de justice , et aggraver les punitions contre le vrai crime ; — 7° joindre l'agriculture à l'industrie et la morale à l'instruction ; — 8° protéger le faible , la femme , l'enfant , contre le fort, le riche, le maître ; — et se souvenir que la prostitution n'est pas une débauche, mais une misère ; — que les anciens asiles de la faiblesse sont détruits ; — que les exemples supérieurs sont mauvais ; — que les leçons du théâtre et des livres sont incomplètes ; — et que l'argent, après tout, l'argent donné, reçu, salaire, travail, gain, profit, seul lien actuel de la société, n'est pas un lien suffisant. L'argent ne paye pas tout, il ne donne pas tout, il ne remplace pas tout. L'argent représente l'échange des objets, non celui des idées ; il représente la chose qui s'achète, non le sentiment et la pensée. Pour imaginer une société à laquelle ce lien pût suffire , il faudrait nous prouver d'abord que l'homme n'a désormais plus de pensées, plus de sentiments et plus d'idées.

PHILARÈTE CHASLES.

---

---

LES

**THÉÂTRES ROYAUX.**

---

**DE LA PROTECTION QUE LEUR DOIT L'ÉTAT.**

---

Il y a deux ans qu'à l'occasion de la subvention dont jouissent quatre de nos principaux théâtres , nous crûmes devoir parler de l'encouragement dû à l'art dramatique en France. Si nos remarques produisirent alors quelque effet sur les esprits , la trace en est probablement effacée ; nous habitons un pays où on a à la fois l'avantage d'être entendu à demi-mot , et la certitude d'être bientôt oublié dans ce que l'on a dit de plus essentiel. Tant d'intérêts secondaires , individuels et instantanés y viennent à la traverse d'un intérêt public et permanent , que celui-ci , bien qu'appartenant à tout le monde , court risque de n'être défendu par personne ; au moins , est-il à craindre qu'alors qu'on consent à l'écouter , il s'adresse à des préventions déjà trop bien établies.

Ce motif nous détermine encore à prendre les devants , dans la persuasion où nous sommes , que la subvention accordée aux théâtres deviendra , comme par le passé , un objet de discussion

dans les chambres. Évitant de nous répéter autant qu'il nous sera possible, nous essayerons de jeter dans le public quelques idées principales sur la réalité de la dette contractée par la France envers ses principaux théâtres. Il ne nous sera pas difficile de prouver que la somme comprise pour eux dans le budget, à titre d'encouragement, n'est pas plus en rapport avec leurs besoins qu'avec les avantages de toute nature dont ils sont la source pour le pays.

Une objection surgit, elle est capitale, et, par cela même, notre devoir est de la prévenir et d'y répondre : C'est que, Paris tirant un bénéfice de la vogue de ses théâtres, du nombre des étrangers opulents qu'ils y appellent, du séjour qu'ils y font, du mouvement que les jeux scéniques et leur fréquentation impriment à diverses sortes d'industrie, Paris doit en supporter la charge quand les produits directs de l'exploitation ne peuvent suffire à leur entretien.

Avant d'entrer dans cette question, ou plutôt pour l'envisager de son vrai point de vue, il nous sera permis de hasarder quelques lignes sur l'état des capitales en Europe, et principalement sur l'état de la nôtre, qui nous semble appartenir à une situation exceptionnelle.

Londres est une immense ville de négoce, de population industrielle et commerçante, de conseils politiques où se traitent et se règlent souvent les intérêts des deux mondes; vaste oligarchie, dont le chef porte indûment le nom de roi, elle parle, et sa voix va régir soixante millions d'hommes à quatre mille lieues de distance. La matière brute lui arrive de tous les points du globe, et elle la leur renvoie décuplée de valeur. C'est un va-et-vient qui occupe toute sa vie, qui absorbe toute sa pensée; c'est pour s'entretenir dans la grandeur de ses besoins, qu'elle lance sur tant de mers diverses ses citadelles flottantes et qu'elle porte les vœux influents de sa politique dans tous les cabinets. Chez elle, un désir insatiable de lucre tient lieu de patriotisme, il en prend même la couleur. Si ses salons vous éblouissent de leur luxe asiatique, ne vous y trompez pas, ce sont ses docks et ses magasins qui y subviennent presque entièrement; si son parlement retentit d'une chaleureuse éloquence, si vous y voyez la machine du gouvernement représentatif fonctionner avec une vigueur qui parfois mérite votre admiration, ne vous y

trompez pas davantage : un grand intérêt commercial en est le moteur. Il dicte à l'orateur ses véhémentes apostrophes ; elles ne s'adressent pas uniquement aux oreilles , elles parlent aux intérêts les plus palpitants , elles passionnent les âmes ; il y a là de quoi suffire à toute la vie active d'un peuple , nous serions tenté de dire à sa vie morale. Que font les spectacles à une telle nation ? que lui font ses théâtres , et que lui importerait leur prospérité ? bien peu de chose. Aussi , leur administration , presque toujours dirigée sans goût , se traîne de faillite en faillite sans que l'état de la cité en souffre aucunement.

Au fond , nous aurions à dire quelque chose de semblable sur Berlin , dont l'existence est toute militaire , qui vit de manœuvres et d'appareils guerriers. Il lui faut généralement d'autres spectacles que ceux des théâtres : un opéra ou un drame peuvent être un passe-temps pour la population de cette capitale , mais une revue fait ses délices. C'est là que brillent ses felds-maréchaux et que souvent leurs femmes luttent d'élégance ; le prince d'une telle contrée semble plutôt se promener de tente en tente , que résider dans un palais embelli par les arts ; ses sujets , adonnés à l'agriculture et à des professions qu'ils chérissent , ne prennent point aux jeux de la scène un intérêt qui exerce une influence sur leur vie domestique , vie d'ailleurs bien réglée et quelquefois patriarcale. La jeunesse des écoles , il est vrai , s'y porte avec une sorte d'entraînement ; mais , comme cet entraînement peut avoir des écarts , le gouvernement se croit dispensé de subvenir avec trop de largesse à la pompe des spectacles.

A peu près même situation pour l'Autriche et Vienne. Métastase leur donna ses admirables libretti , Noverre ses ballets , Mozart ses sublimes partitions , Beethoven ses symphonies , sans altérer le caractère des habitants , régis , quant à la classe ouvrière et villageoise , par un gouvernement paternel ; quant à la classe supérieure , par une hiérarchie de pouvoirs qui ne franchissent guère leur limites. Les spectacles ne seront jamais un élément nécessaire de prospérité là où les plaisirs sociaux sont subordonnés aux distinctions nobiliaires ; le noble hongrois et le baron de l'Autriche savent où étaler leurs croix et leurs cordons , où se parer de leurs diplômes. Vingt cercles

brillants leur sont ouverts où on les reçoit avec la gravité germanique et la rigueur obligée du cérémonial.

Nous pourrions parcourir en esprits les capitales du monde civilisé, et reconnaître qu'elles ont toutes une vie qui leur est propre; nous verrions encore que l'art dramatique y occupe une place dont l'importance serait exagérée si on voulait l'étendre au delà de certaines bornes, s'agirait-il de Rome, de Naples et de Madrid. Quant à Saint-Pétersbourg, son aristocratie, qui n'a avec le peuple que des rapports de domination, paye avec largesse des danseuses et des cantatrices; elle les couvre de diamants sans que les spectacles entrent dans les habitudes des masses, encore meurtries des fers de leur servitude. Le sort de cette capitale n'est nullement solidaire de celui qu'on y fait aux beaux-arts et aux théâtres; son influence à elle-même sur la Russie n'est pas encore assez positive pour être susceptible d'une évaluation; les arts y sont un privilège, et le privilège seul est appelé à en jouir.

A Paris, les choses se passent tout autrement; Paris ne peut se supposer sans ses soirées musicales, sans ses théâtres, sans son Opéra, sans son Conservatoire. La société y est tellement fractionnée aujourd'hui, qu'elle n'a pas d'autres points de réunion; divisée d'opinions et à quelques égards d'intérêts politiques, n'ayant plus de corporations au sein desquelles pût se former une pensée commune, elle serait réduite à la vie de famille qui ne lui suffit plus, si elle était privée de ses spectacles; car le nombre des cercles ouverts par la richesse aux hommes activement occupés ou non, pendant le jour, est devenu presque nul, pour peu qu'on le compare à celui des années antérieures à notre révolution de 1789; il y a beaucoup d'aisance en France, mais peu de grandes fortunes. Cependant, le luxe y est devenu un besoin propagé par le goût du beau dans les arts, dans les meubles, dans l'intérieur des maisons et dans les productions de l'esprit, bien que celles-ci aient été sujettes à des aberrations déjà tombées en discrédit. Ce luxe, dont vivent cent mille ouvriers et gens à talents dans la capitale, ainsi que des millions de population industrielle dans les provinces, périrait bientôt, s'il n'avait des moyens de se produire. Nécessité d'une époque où la plupart des liens sont relâchés, il rapproche des êtres malheureusement portés à l'isolement; ainsi devient-il le

correctif de l'individualisme. Sorte de bonheur providentiel accordé à notre faiblesse au moment où la société cherche à se reconstituer, il ouvre des bourses qui, sans lui, resteraient closes. La circulation des métaux tient aujourd'hui à cette unique cause; voilà comment, la dépense du riche devenant la richesse du pauvre, l'ordre social se continue; c'est aussi le meilleur remède aux émeutes.

Mais le luxe, fils de la mollesse et de l'amour-propre, ne saurait vivre que de créations sans cesse renouvelées. Sa condition est de se montrer au grand jour ou de s'éteindre. Les salles de spectacles et de concerts l'appellent, et il y paraît; l'oisiveté opulente y est également invitée, et elle accepte ces rendez-vous, les seuls à peu près dont on puisse faire mention aujourd'hui; car les réunions ministérielles comptent pour bien peu dans le mouvement social. Les femmes en sont presque exclues. Qui rassemblera celles-ci? qui leur donnera l'occasion de se produire dans tout l'éclat de leurs charmes relevé par celui d'une toilette élégante? Où pourront-elles dire: « Je suis riche, je suis belle, » si les salles de spectacle ne leur sont ouvertes? Voyez combien de bras agissent, combien de têtes pensent, et combien de familles vivent par conséquent de cette fréquentation des théâtres. Le drame jaillit du cerveau brûlant de l'écrivain, la partition de celui du compositeur. L'or ouvré, les diamants sertis, le lin transformé en dentelle, la soie en étoffes ondoyantes, la chaussure du jour mise au rebut dès le lendemain, l'attelage brillant sous les harnais, la calèche armoriée au gré des prétentions et dont les souples ressorts changent en volupté la gêne des déplacements; tout cela enrichit Paris, si vous le voulez, mais, en résultat, profite aux départements qui fournissent la matière première, qui cultivent leurs guérets pour un grand centre de consommation, qui expédient vers la capitale les produits de leurs chasses, de leurs pêches, de leurs manufactures, de leurs vignobles. Remarquez qu'au moment où nous tenons la plume, du fond du Finistère un bateau à vapeur, dans moins d'un jour, arrive au Havre, chargé de productions de terre et de mer, qui, vingt-quatre heures plus tard, se distribuent dans Paris.

On va remarquer que, des spectacles bien entretenus et pourvus de bons acteurs étant essentiels à l'existence de la

ville de Paris, Paris doit en faire les frais, ou au moins y contribuer pour beaucoup.

Le lecteur sait que nous avons pressenti cette objection, et peut-être aura-t-il entrevu que nous venons de nous y ménager une réponse; la voici: Entre toutes les capitales de l'Europe, Londres et Paris sont dans des conditions exceptionnelles. Londres, c'est l'Angleterre. Nous avons esquissé les principaux traits de cette connexité; la chute de cette capitale entraînerait probablement celle de l'empire britannique, parce que les principaux intérêts matériels des trois royaumes unis y sont concentrés. C'est par une autre cause que la France ne pourrait survivre à la ruine de Paris, centre de tous ses intérêts moraux, politiques et intellectuels. Nous concevons une Autriche sans Vienne, une Espagne sans Madrid, une Hollande sans La Haye, une Prusse sans Berlin, quoique ce dernier État ne soit pas encore parvenu à son homogénéité. Quant à ces capitales, les batailles gagnées par Napoléon ont prouvé que nous ne nous trompons pas; ses revers attesteraient également ce que nous allons dire.

Certes, Paris n'est pas la France; certes, ce beau royaume renferme une population laborieuse, digne d'estime, recommandable par son civisme, généralement plus éclairée que ne l'a prétendu un noble pair, justement fier de ses villes de premier ordre, de ses places fortes, de ses arsenaux, de ses ports, de son armée de terre et de mer. Mais nous le confesserons, et cet aveu ne nous coûte pas, il nous est difficile de concevoir une France respectée au dehors, unie au dedans, riche du produit des arts et ayant le droit de marcher en tête de la civilisation européenne, si Paris était effacé de sa carte. Le foyer de sa vie est là. C'est de Paris qu'elle attend le mot d'ordre en tout sens, c'est de Paris qu'elle le recevra toujours. Sa nationalité y tient, car le patriotisme français, même dans ses élans les plus généreux, s'abattraient bientôt ou s'égarerait, si ce point de ralliement venait à lui manquer. Nos quatre-vingt-six départements ont besoin d'une direction en matière d'art, de goût, d'instruction, de sentiment et de politique. La France a perdu sa limite naturelle, elle a perdu ses provinces rhénanes, elle a vu le flot des armées étrangères déborder sur elle: malgré tant de désastres, tant qu'elle a conservé Paris, elle est restée France; dès qu'elle a

perdu Paris, elle n'a été rien. C'était une faute impardonnable que d'avoir transféré à Blois le siège de l'empire, après la malheureuse campagne de Leipsick. Le cœur serré, lorsque nous en apprîmes la nouvelle, nous tremblâmes dans la crainte de cesser d'être une nation. Marie-Louise fut bien mal conseillée, et la pensée non moins forte que perspicace de Louis-Philippe, dans des jours qui ont eu aussi leur péril, a mieux compris les intérêts de la France et ceux de sa dynastie.

Il n'y a pas de pays qui soit obligé de faire plus pour sa capitale que la France, à moins qu'elle méconnaisse ses véritables intérêts; car il n'y a pas non plus de pays qui retire de plus réels bénéfices de la prospérité de sa capitale. C'est un avantage positif que nous avons sur la Grande-Bretagne, dont l'existence, jusqu'à un certain point, dépend de celle de Londres, mais qui cependant gémit sous le joug imposé par cette cité-colosse à tout l'empire britannique. Sans que nous entrions dans de plus longs développements, le lecteur se rendra compte à lui-même de cette vérité géminée.

Attaquons maintenant la question des théâtres subventionnés et du Conservatoire de musique. Nous exprimerons d'abord le regret de voir que l'encouragement, qui leur est nécessaire, n'ait rien de fixe et de permanent. Le vote des chambres, même les mieux intentionnées, par une mobilité imprévue, pourrait jeter le trouble dans leur direction. Au moins, devrait-il avoir, quant à chaque entreprise, la durée des traités passés avec le ministre. Cet article figure dans les dépenses de l'État pour 1,280,000 francs, savoir : l'Académie royale de musique, 620,000 fr.; le théâtre Français, 200,000 fr.; l'Opéra-Comique, 240,000 fr.; l'Opéra-Buffera ou Italien, 70,000 fr.; et le Conservatoire de musique et de déclamation, un peu moins de 150,000 francs; en total, un millième à peu près du budget voté par la nation, qui doit à l'art dramatique une partie de son éclat et de sa prééminence en Europe. Nous serions tenté de dire que ce n'est pas assez. Nous prions qu'avant de nous avoir entendu dans nos dernières déductions, on ne s'effarouche pas à ce mot.

Nous avons l'intime conviction que nos principaux théâtres ne seront pas suivis, s'ils n'offrent des talents éprouvés par des succès, si les chefs-d'œuvre dont notre littérature est en posses-

sion n'y sont traduits d'une manière digne, si les mises en scène ne sont pas en rapport avec les âges dont elles doivent reproduire l'aspect pittoresque, et enfin si l'ensemble des représentations ne flatte pas les regards d'un public délicat dans ses goûts, et difficile dans ses exigences.

Par un privilège onéreux, l'Opéra est surtout soumis à cette condition d'existence. Il est condamné à vivre de pompe et de luxe, et à s'entourer de prestiges sans cesse renouvelés : autrement ils cesseraient d'être des prestiges. Les chanteurs habiles et les cantatrices ne se donnent pas pour rien aujourd'hui. Lorsqu'aux accents d'une voix puissante ils joignent un jeu vif et passionné, les appointements, pour n'être pas taxés d'exiguïté, s'élèvent de 40 à 60,000 fr. Les danseuses célèbres (et par un juste sentiment de convenances on ne veut plus que des danseuses) sont enviées aux théâtres qui les possèdent. Elles ont la grâce et la légèreté des sylphides, il est vrai ; mais toujours prêtes à s'envoler vers les contrées hyperboréennes, on ne saurait les retenir qu'en dorant leurs ailes. C'est un article non moins dispendieux que le précédent. Le public, avant juillet 1850, avait oublié la route de l'Opéra : il fallait l'y ramener. Une subvention de plus de 800,000 francs fut jugée nécessaire ; elle fut accordée à M. Véron qui, dans son entreprise, obtint de beaux succès. Il pouvait également y succomber, et il y aurait injustice à lui envier une fortune acquise par sa rare intelligence.

Réduite à 620,000 francs, la subvention actuelle, pour qu'il n'y ait point de perte, oblige à une recette effective de plus d'un million. Peut-être son insuffisance finira par se montrer, si les talents restent à un si haut prix. Telles personnes diront qu'il faut s'en passer. Soit ! répondrons-nous ; à quoi nous ajouterons que, pour plus grande économie, il n'y a qu'à fermer les portes de l'Opéra. On pourra même aliéner, aux enchères, la construction déjà vieillie, où il appelle le public. On y gagnera d'abord la subvention de 620,000 francs, plus le prix provenant de la vente de l'édifice. Mais songez-y bien, vous mettez sur le pavé sept cents parties prenantes qui émargent chaque mois. Vous arrêterez le travail de presque autant d'ouvriers, occupés aux décorations, aux machines, aux costumes, chaque fois que l'on monte un ballet ou un opéra nouveau. Vous chasserez de

France les grands talents en musique et en déclamation. Vous prierez toutes vos femmes jeunes et opulentes de rester chez elles, par conséquent de cesser de faire des commandes à leurs tailleuses, à leurs bijoutiers, à leurs marchandes de modes; et ensuite, pour peu que vous traitiez de la même manière les autres théâtres subventionnés, vous vous attendrez sûrement à ce que cette foule d'étrangers qui, venant chez vous chercher des distractions à leur ennui, vous les payent assez cher, aillent les demander ailleurs: car, de bonne foi, vous ne sauriez espérer que l'agrément de regarder l'arc de triomphe de l'Étoile et l'obélisque de Luxor, les retiennent pendant six mois à Paris.

Vous avez aboli les jeux publics, l'intention est bonne, la morale y applaudit; mais saturée d'un bonheur domestique, que trop souvent elle dédaigne, l'opulence veut des émotions: gardez-lui au moins celles du théâtre! A défaut des chances de bonne et de mauvaise fortune qui, autour d'un tapis vert, remuaient l'âme de l'Allemand flegmatique et de l'Anglais succombant sous le poids de son atmosphère brumeuse, retenez-les par l'attrait du plaisir; car, si vous n'y prenez garde, l'Italie est là, toute prête à s'enrichir de votre succession. La Suisse, et encore pendant l'été, ne vous enlèvera que quelques touristes; Baden, quelques joueurs déterminés; mais l'Italie a des fleurs, des fruits et du soleil, quand vous n'en avez plus, et elle aura bientôt assombri et déshonoré vos hivers, si vous négligez ce qui fait le charme de vos théâtres.

Voilà bien de l'argent demandé aux contribuables, répétez-vous pour la centième fois. Nous ne le nions pas, mais est-ce donc de l'argent perdu? Nous le contesterons, à moins qu'on n'en dise autant de la semence jetée en terre par la main prévoyante du laboureur.

Ces étrangers, en effet, n'arrivent pas à travers les airs à Paris. Lorsqu'ils ont participé chez vous aux jouissances d'une vie nouvelle, ils ne s'éloignent pas incontinent; plusieurs prolongent en France leur séjour. La Normandie, la Touraine, la Provence, la Bretagne même en retiennent une partie. Nous n'avons pas besoin de vous dire que ces résidences et ces courses à travers pays deviennent une cause d'activité lucrative à laquelle vos départements participent, indépendamment d'une

consommation surexcitée au profit des fermiers et des propriétaires.

Une Académie royale de musique sans succès ne serait rien à Paris : il faut dès lors lui fournir les moyens d'exister avec splendeur. Son éclat devient à la fois une gloire nationale et un bon calcul. — Vous voulez donc assurer la fortune de l'entrepreneur? nous dira-t-on. Certainement, oui, répondrons-nous, sauf les chances de perte, contre lesquelles on ne peut le garantir. C'est bien assez de celles-là, et nous ne sommes pas assez insensés pour souhaiter qu'il se ruine, ainsi qu'il arrive tous les jours en Angleterre. Le seul devoir de l'autorité est de veiller à ce que les fonds qu'on lui accorde soient employés à la dignité et à la pompe bien entendue de l'Académie royale de musique.

Sans être aussi exigeante, la prospérité du Théâtre-Français n'importe pas moins à l'honneur du pays. Riche du plus beau répertoire dramatique qui existe en Europe, depositaire des traditions laissées par les maîtres de l'art, si on lui accorde les encouragements auxquels il a droit, il ne manquera ni d'acteurs, ni d'actrices. De jeunes talents se forment en dehors de la scène et attendent que de longues et pénibles études leur permettent de s'y produire avec un espoir de succès, nous le savons; l'essentiel est qu'on ne les en éloigne pas, en les abreuvant de dégoûts. Proclamons ici une vérité, dont tous les observateurs attentifs ont acquis le sentiment; il n'y a rien qui nuise plus à un théâtre que la prééminence d'un ou deux chefs d'emploi pour lesquels le public se passionne et qui regretteraient de partager sa faveur avec de nouveaux venus. Il en arrive alors comme de ces forêts où dominant en souverains quelques beaux arbres sous lesquels rien ne s'épanouit, rien ne tapisse la terre, pas même un humble gazon. Talma et M<sup>lle</sup> Mars ont brillé d'un grand éclat. Cette dernière est encore l'ornement de la scène française, où elle jette chaque soir un heureux défi à la main du temps. Mais soit que le public ne se plût qu'à la déclamation naturelle et habile de ces deux sujets distingués, soit qu'eux-mêmes ne voulussent pas que des talents rivaux se permissent de s'essayer dans leurs rôles, leurs immenses succès ont amené la décadence du Théâtre-Français. Celui-ci s'efforce de se relever, depuis que l'un de ces astres ne

vit plus que dans nos souvenirs , et que l'autre , dans son déclin encore admirable , s'approche de l'horizon. La comédie se joue aujourd'hui aux Français avec un ensemble qui n'est pas sans mérite. Trois ou quatre acteurs y ont conservé d'heureuses traditions et y rappellent les jours où ce théâtre comptait en même temps dix ou douze sujets , tous remarquables par leur verve pleine de vérité , tous capables de se suppléer sans exciter les murmures d'un public qui comprenait son Molière , et qui voulait que les comédiens appelés en sa présence le comprissent comme lui.

La Melpomène des Dumesnil , des Sainval , des Raucourt et des Duchesnois , revit dans une jeune actrice d'une intelligence précoce ; le cœur chez elle n'a pu encore rien sentir , le génie a deviné. Prenons garde toutefois ( cet avis nous semble essentiel ) que le zèle des amis de cette actrice et l'intérêt mal entendu d'un public auquel elle est justement chère , ne ferment la porte à des talents riches aussi d'avenir , mais auxquels des succès acquis ne permettraient pas de se montrer , de prime abord , dans la plénitude de leurs moyens. N'oublions pas que M<sup>lle</sup> Rachel a été méconnue , pendant plusieurs mois , sous ces mêmes voûtes presque soulevées aujourd'hui par les applaudissements dont elles retentissent à son approche. Pour la glorifier , ne devenons pas injustes envers des débutantes , fût-ce des rivales , si elles avaient le courage d'entrer en lutte avec elle.

C'est cette rivalité que le public doit encourager , pour peu qu'il se montre jaloux de ses plaisirs. C'est ainsi que les appointements énormes réclamés aujourd'hui par les talents hors de ligne , se verraient réduits à leur juste mesure. Bien que M<sup>lle</sup> Rachel paraisse une seule fois par semaine sur le théâtre de la rue Richelieu , ses parents élèvent pour elle leurs prétentions à plus de 50,000 francs. C'est beaucoup , et nous ne connaissons qu'un moyen de rentrer dans le vrai , dans le raisonnable : c'est de laisser de jeunes talents croître à ses côtés ; c'est de les encourager quand ils donnent de belles espérances , de les applaudir quand , dans leur débit , une noble intention se fait jour ; c'est enfin de ne pas immoler , sur les colonnes d'un feuilleton , de jeunes actrices à la gloire de celle que , par sentiment , on voudrait voir fléchir sous le seul poids des couronnes. Déprécier une

rivale est une manière détournée de faire valoir ce que l'on aime ; on le sait, on a recours à ce moyen, quelle qu'en soit l'injustice : qu'en arrive-t-il ? le génie se décourage, il reploie ses ailes, et l'art périt !

Pendant il est incontestable qu'aux jours où nous vivons, on n'aura pas d'acteurs dignes de charmer les loisirs d'un public éclairé ou de faire son éducation, si on ne les rétribue largement. Le Théâtre-Français, destiné à lui offrir les pièces de l'ancien répertoire comme celles du nouveau, exige un grand nombre de sujets. Nous pensons que les chambres, sans encourir le reproche d'une excessive générosité, pourraient élever la subvention de 200,000 fr. à 250,000 fr. L'on ne saurait, en effet, perdre de vue qu'il est dans Paris plus d'un théâtre secondaire où des acteurs d'un talent médiocre, peut-être même réprouvé par un goût délicat, obtiennent jusqu'à 24,000 fr. d'appointements. Faut-il que des artistes, d'une haute portée aillent chercher là un asile, faute de celui que la munificence nationale doit leur ouvrir ? Cette dernière vient d'éclater dans son concours à l'érection d'un monument à la mémoire de Molière. Pour le simple embellissement d'un quartier de Paris, le marbre ou l'airain reproduiront les traits du poète philosophe : combien mieux ces traits ne revivront-ils pas dans les souvenirs des spectateurs français et étrangers, lorsque ses chefs-d'œuvre trouveront de dignes interprètes ! Et Corneille et Racine, ne faut-il pas leur assurer des organes ? Naguère les trésors qu'ils nous ont légués gisaient enfouis dans la poussière des bibliothèques ; il est temps de les exhumer et de nous parer de nos richesses à la face de l'Europe, presque effrayée de nos mépris pour des biens dont elle connaissait la valeur.

Une autre considération ne saurait nous échapper : la société du Théâtre-Français n'habite pas chez elle. Sa salle, rachetée à un si haut prix, appartient au roi. Il est vrai que la générosité inépuisable d'un monarque qui ressuscite le plus brillant règne de nos annales à Versailles, qui vient parer aux coups du malheur partout où il frappe, qui tend la main au talent partout où il se produit, et dont la sollicitude éclairée pour les arts se manifeste au milieu des soucis inséparables d'un pouvoir sauveur de l'ordre public, a éclaté en faveur de la Comédie-

Française. Louis-Philippe lui a fait remise de trois ou quatre années de loyer ; c'est-à-dire de plus de 500,000 francs. Mais conviendrait-il d'imposer à toujours une telle charge à la couronne, en faveur d'une institution toute nationale, et mise par la loi en dehors d'une liste civile, dont la dotation est de beaucoup inférieure à celle du règne précédent? Nous nous trompons si, en cela, il n'y en aurait pas un oubli de dignité.

L'Opéra-Comique, dans un degré inférieur, cultive un genre éminemment français. Ses libretti, ses partitions, ses acteurs, son orchestre, deviennent des modèles précieux pour les théâtres de département. Ces théâtres lui fournissent des sujets, souvent ils les ressaisissent ; ils lui doivent leur éducation musicale, et les villes de premier ordre leurs plaisirs.

Sous l'habile direction de M. Crosnier, toujours à la piste des talents, et qui, à force de sacrifices, parvient à les incorporer à son entreprise, l'Opéra-Comique se voit dans un état de prospérité. Serait-ce, par hasard, un motif de réduire la subvention qui lui est accordée, et dont il fait un si bon usage? Non certes, et encore moins aujourd'hui, qu'il consacre des fonds considérables à la construction de la salle Favard, destinée à faire retour au domaine public. Autrement, ce serait couper l'arbre par le pied. De quel droit ensuite en attendre les fruits? Avec ses 240,000 fr. de subvention, ce théâtre suffit à ses besoins, et il répond parfaitement à sa destination. Lui retrancher un centime, ce serait presque dire que l'on s'afflige de son succès. A ceux qui se récrieraient sur l'étendue supposée des bénéfices, nous répliquerons que, dans une pareille nature de spéculation, où les pertes peuvent devenir accablantes, il faut également laisser des chances favorables à sa fortune. Peut-être serait-il à souhaiter que le directeur de ce théâtre permit plus souvent à nos jeunes compositeurs lauréats de s'exercer dans une arène, qui leur est ouverte par un article spécial du traité passé avec l'administration.

Comme personne ne contestera l'importance du Conservatoire de musique et de déclamation, comme on sera probablement surpris qu'avec la somme modique de 140,000 fr. il suffise, chaque année, aux frais d'une direction pleine de détails, à ceux d'un pensionnat de douze élèves, aux honoraires de soixante-quatorze professeurs, la plupart en possession d'une

renommée européenne , à l'entretien de bâtimens nombreux , à l'achat de partitions publiées à l'étranger , de livres et d'instrumens pour les distributions de prix , les chambres trouveront bien modeste le léger supplément de 10,000 fr. que nous serions tenté de leur demander. Ce précieux établissement est administré avec un tel ordre , qu'on ne peut élever aucun doute sur l'emploi de cette somme minime. Aussi nous nous hâtons de terminer notre aperçu sur les principaux spectacles de la capitale , en passant au Théâtre-Italien.

Ce théâtre est très-suivi , et nous ne nous en plaignons pas. Un public composé en grande partie d'étrangers opulents s'empare de ses loges , occupe ses stalles et s'assoit à son parterre. Son revenu consiste surtout dans le produit toujours assuré de ses abonnemens. Jusqu'ici ses frais ont été peu considérables ; mais ils menacent de s'accroître. Jusqu'en 1841 , on lui doit une salle et 70,000 francs de subvention. La salle actuelle déplaît à ses habitués , qui la menacent d'une défection , déjà manifestée par le vide de quelques banquettes. La commission royale des théâtres subventionnés avait plus d'une fois prévenu M. le ministre de l'intérieur de cet inconvénient , dans les avis que son devoir est de lui transmettre.

Une triste fatalité s'attache , en effet , à la salle de l'Odéon , qui jadis a vu les beaux jours de la Comédie-Française et même des Italiens ; de celle-là , quand on montait les comédies de Beaumarchais ; de ceux-ci , quand M<sup>me</sup> Barilli y entraînait de nombreux spectateurs par le charme tout puissant de son jeu et de sa voix. Mais , depuis cette époque , Paris n'a cessé de s'éloigner de son ancien centre. Il se déplace , il se rejette aux extrémités des faubourgs Poissonnière et Saint-Honoré. La création de la Bourse , celle du beau quartier de la Madeleine , ont donné le signal de ce mouvement , qui ne s'arrêtera que par la fondation , sur la rive gauche de la Seine , de quelque grand établissement d'utilité commerciale et industrielle.

Toujours est-il vrai que l'Odéon est devenu absolument excentrique. Il n'est plus dans le Paris riche , prêt à faire des sacrifices pour ses plaisirs , et désireux de voir ceux-ci à sa portée. Le faubourg Saint-Germain peut pleurer sur sa gloire au déclin , si elle n'est évanouie. Il n'a pas ce qu'il faut , ce que possède une ville de province , pour soutenir un théâtre. Les Italiens ,

avec le tact naturel à leur pays, sentent qu'ils y périraient de consommation. Les chambres paraissent peu portées à les subventionner ; mais elles leur doivent au moins un théâtre, si l'on veut qu'ils ne succombent pas sous le poids d'une entreprise qui a changé de conditions. Obligés d'augmenter le nombre de leurs acteurs, de les prendre dans ce que l'Europe musicienne possède de plus distingué, de ne plus s'en tenir à un répertoire usé, de le renouveler, soit par des partitions qu'il faudrait acheter à un haut prix, soit par une mise à l'étude d'anciens chefs-d'œuvre, vers lesquels l'attention se reporterait avec délices, pour peu que la mise en scène en fût soignée, ils ne sauraient suffire aujourd'hui aux exigences de leurs habitués avec trois ou quatre chanteurs, à la vérité admirables de talent, une demi-douzaine de figurantes sans voix et quelques lambeaux de coulisses. Leur administration s'est tellement pénétrée de cette vérité, qu'elle vient d'engager des sujets de premier ordre pour cette saison d'hiver, entre autres M<sup>mes</sup> Persiani et Pauline Garcia. Ainsi la dépense s'est accrue, mais non la recette.

C'est donc beaucoup que de retrancher la subvention. On cherche à la troupe italienne une salle ; nous craignons que l'on ne s'exagère les difficultés de la trouver. Si on ne la lui procure pas d'une manière quelconque, nous croyons qu'il conviendrait de lui accorder une indemnité de loyer ; car il importe à la propagation de l'art musical en France et à la conservation du bon goût, que l'école italienne ait ses représentants à Paris, sans toutefois que nous approuvions cet excès d'ornements dont elle surcharge son chant depuis plusieurs années.

Déposons ici l'expression d'une crainte qui n'est pas dépourvue de motifs : si le projet présenté par M. Eugène le Comte, de construire une salle pour les bouffes sur l'emplacement du timbre et des archives du ministère des affaires étrangères, n'est pas accueilli, nous appréhendons qu'on ne subisse la cruelle nécessité de les faire alterner avec l'Opéra ; et nous le déclarons, dans la sincérité de notre conviction, ce serait la ruine de notre Académie royale de Musique, et peut-être celle des deux théâtres réunis. Dans ce dernier cas ils ne tarderaient pas à subir le sort des jumeaux de Siam, victimes d'un lien funeste. Ainsi les motifs d'économie tombent devant une mesure dont une telle issue deviendrait la conséquence obligée.

Cet emplacement de la rue de la Paix est le plus heureux que Paris renferme pour la construction d'un théâtre. Comme notre Académie de Musique est bien plus, pour nous, un spectacle national que ne le sera jamais l'opéra buffa, tant sous le rapport des arts qu'elle fait concourir à ses succès que sous celui du mouvement qu'elle imprime aux capitaux du pays, nous avons pensé qu'en vue des dégradations presque menaçantes de la salle de la rue Lepelletier, le beau local de la rue de la Paix devait être réservé à tout événement. Mais la situation critique du Théâtre-Italien commande ce sacrifice, et si notre Opéra plus tard est obligé de transporter ses pénates ailleurs, on lui reconnaîtra sans doute le droit d'un royal asile dans les constructions attendues par la pensée publique pour l'achèvement du Louvre. La place du Carrousel, une fois dégagée des maisons chargées d'enseignes qui la déshonorent, sera immense. On pourra d'autant mieux y construire, sans péril, une salle de spectacle convenablement isolée; qu'au moyen de réservoirs d'eau suspendus, on pourrait s'y rendre maître en peu de temps de l'incendie le plus actif.

Nous le disons aux mandataires de la France, nous le disons aux deux chambres de son parlement : la subvention, toute faible qu'elle soit (car qu'est-ce qu'une somme d'un million trois cent mille francs, accordée à ses théâtres modèles, par un peuple qui vit aussi essentiellement d'une vie d'intelligence ?), est une dette sacrée, contractée envers les beaux-arts et surtout envers l'art dramatique, l'une des gloires de notre pays. Ce n'est pas nous qui, dans ce XIX<sup>e</sup> siècle, aurons la prétention d'apprendre à des législateurs français un des premiers principes d'économie sociale, c'est-à-dire que dépenser à propos, ce n'est pas s'appauvrir, que semer sur une terre plantureuse, c'est s'assurer une moisson. Nous osons croire que nous avons démontré la solidarité qui existe entre Paris et les départements. Nous prouverions au besoin que Paris leur rend plus qu'il n'en reçoit, à moins que l'on ne compte pour rien les lumières épanchées d'un foyer commun sur un vaste territoire, les jouissances dues aux travaux de l'esprit, le mouvement donné au négoce, l'amélioration de tout ce qui appartient à la vie de rapports, et le maintien, à travers des émeutes toujours réprimées, d'une révolution qui assure à trente-quatre millions de créatures hu-

maines la situation sociale vers laquelle, depuis des siècles, gravitait la pensée de leurs aïeux. Le parlement nous comprendra : il faut que Paris réponde à sa destination, que nous croyons marquée dans les décrets éternels. Elle s'est trompée, cette femme justement célèbre qui, dans l'œuvre d'une civilisation générale, assigna le premier rôle à l'Angleterre, océan d'égoïsme dont l'irruption menace les deux mondes. Ce sera Paris qui deviendra la première ville de l'Europe, ce sera par sa capitale que la France en sera la première nation. Celle-là ne sera pas hostile aux droits des autres peuples, elle ne monopolisera pas ; mais les étrangers viendront chez elle adoucir leurs mœurs et participer aux fêtes des arts, ailleurs en exil ou mis en séquestre, comme dans l'inabordable Muséum britannique. Puisque Paris nous répond de la France, c'est à ceux qui représentent la France de s'en souvenir.

KÉRATRY.

---

---

# LE PIANO.

---

## HUITIÈME ARTICLE (1).

---

La clef que l'on met au commencement d'une portée de musique, détermine l'élévation de cette portée dans le clavier général, elle indique le nom de toutes les notes qu'elle contient dans la ligne de cette clef. En faisant connaître les noms et les degrés d'intonation que l'on doit donner aux notes, ce caractère ouvre pour ainsi dire les portes du chant, et c'est à cause de ce sens figuré qu'il a reçu le nom de clef.

Le nombre des clefs est de sept, ni plus ni moins, savoir : deux clefs de fa, quatre clefs d'ut, et la clef de sol.

Le nombre des clefs est égal à celui des notes de la musique, à celui des voix. Les sept clefs sont indispensables, il en faut sept à la musique, par la même raison qu'il faut quatre fers à un cheval qui marche sur ses quatre jambes, et dont on veut armer les pieds contre les insultes des cailloux. Tous ceux qui, d'après l'opinion de Montéclair, de Lacassagne, de Framery, de Grétry, ont voulu proposer la réforme de cinq ou six de ces clefs, qu'ils

(1) Voyez tom. II, pag. 171.

regardent comme inutiles, se sont trompés d'une manière si complète, leur bévue est si grossière, que je ne prendrai pas la peine de la combattre.

Le nombre des clefs est égal à celui des notes, qui, par son imparité, fait rencontrer sur la ligne la note qui se trouve entre les lignes à son octave. Par ce moyen, on peut dire ut sur toutes les lignes et dans tous les interlignes; ce qui est indispensable pour la transposition.

Les sept clefs représentent encore avec exactitude les diapacons des sept voix : la basse, le bariton, le ténor, le contraltino, le contralte, le second soprane, le premier soprane. Ces clefs donnent la faculté de renfermer dans les lignes les chanis qui sont destinés à chacune de ces voix.

Supprimer six de ces clefs, réduire le travail de l'élève à la connaissance d'une seule clef, semble d'abord une idée fort ingénieuse, puisque cette réduction est chose possible. Mais songez au dédale inextricable dans lequel vous allez plonger ce malheureux disciple, quand il sera devenu professeur, accompagnateur, chef d'orchestre habile. Voyez quelles difficultés nouvelles et bien plus scabreuses que la première vous lui créez en lui présentant une partition dont les accolades lui montrent vingt-quatre clefs de sol placées au commencement des viugt-quatre portées. Toutes les parties ont la même physionomie : comment pourra-t-il les distinguer ? où trouver la viole, les bassons, les trombones, les timbales, si le caractère réservé pour les violons, les flûtes, les hautbois, les trompettes, leur est départi ? Autant vaudrait donner le n° 1 à toutes les maisons de la rue Saint-Honoré ; ce serait bien plus facile à lire, on n'aurait pas besoin de compter nombre, dizaine, centaine, pour s'assurer que la maison où l'on va porte le n° 595. Mais, comment la trouverez-vous, cette bienheureuse maison, si toutes celles qui la précèdent portent le n° 1 ? Il est vrai qu'alors il vous serait loisible de compter par un bout ou par l'autre ; en seriez-vous plus avancé ?

On retrouve son chemin sur une route ou même à travers les champs, parce qu'il est une infinité d'objets que l'on peut signaler, étudier, classer dans sa mémoire. C'est un arbre, un ruisseau, une chaumière, une tour, qui vous serviront de jalons. Dans les déserts de l'Afrique, au milieu des plaines de sable,

dans une forêt vierge , tout porte le n° 1 , tout est noté sous la clef de sol comme les partitions que les réformateurs voudraient vous donner ; aussi ne peut-on traverser le désert qu'au moyen de la boussole , ou bien sous la conduite d'un guide expérimenté.

Un grand nombre de musiciens sollicitent encore cette réduction des clefs. On rencontre de temps en temps dans les gazettes musicales des plaidoyers en faveur des croque-notes, des placets tendants à faire destituer au moins les clefs d'ut des fonctions utiles qu'elles exercent depuis des siècles. Chacun est libre d'émettre son opinion, fût-elle plus impertinente encore ; chacun a le droit de la défendre.

Mais ce que je trouve bien plus plaisant, et d'un ridicule parfait, c'est de voir des auteurs recommandables sous bien des rapports, des musiciens habiles, affirmer avec un aplomb merveilleux que cinq clés seulement restent à la musique, deux ayant été supprimées. Cette singulière assertion, cette fantaisie burlesque, cette lubie d'un cerveau malade ou distrait, est posée comme un fait dans des méthodes, dans des grammaires, des solfèges, écrits pour l'instruction des élèves et l'édification des fidèles musiciens. Certes voilà des professeurs, des docteurs bien savants pour oser faire aux autres la leçon ! Je ne désignerai point les ouvrages entachés de cette grossière bévue ; il ne faut pas discréditer des livres qui d'ailleurs ont un certain mérite, il suffit de signaler une opinion qu'il serait dangereux d'adopter.

La clef de fa, troisième ligne, la clef d'ut, seconde ligne, ont été supprimées comme inutiles, disent ces auteurs. Et depuis quand, s'il vous plaît ? Est-ce la révolution de 1789 ou celle de 1830 qui les a rayées du contrôle musical ? Quel est l'arrêt de cour suprême qui a consacré cette condamnation ?

Il est probable que les auteurs de ces méthodes sont de bons praticiens ; peut-être connaissent-ils le clavier. Posez sur leur pupitre une partition complète ; s'ils l'exécutent, demandez-leur de quelles clefs ils ont usé pour lire les parties des cors en fa, des cors en sol. N'ont-ils pas été forcés de recourir à la clef d'ut, seconde ligne, à la clef de fa, troisième ligne, qu'ils avaient si témérairement annulées ? Ces deux clefs existent donc toujours. Elles sont utiles, nécessaires, indispensables comme les autres.

Nous avons donc sept clefs dans la musique, parce qu'il en faut sept, ni plus ni moins.

Docteurs imprudents, veuillez bien noter une mélodie, un solo, pour le cor anglais. Vous l'écrirez sur la clef d'ut seconde ligne, ou bien tout le monde vous sifflera.

« On dira que pour trouver l'ut sur la seconde ligne, il y faudrait une clef, qu'alors ut se trouverait sur toutes les lignes et les entrelignes. S'est-on jamais aperçu que cette clef manquait à la musique? »

Aveu candide et naïf! soins paternels d'un maître qui signale à ses élèves les omissions coupables de ses devanciers! précaution d'un érudit qui prend acte de l'absence d'une clef, nie son existence par cela seul qu'il ne l'a jamais vue! singulière audace d'un réformateur qui pose les fondements d'une révolution dans l'empire des clefs, et veut qu'ils soient assis, cramponnés sur une base solide, inébranlable. La clef d'ut, seconde ligne, n'existe pas, donc le système de nos anciens est incomplet. Il présente une brèche, il faut l'agrandir, saper encore, pour nous mettre à l'aise.

En rapportant une assertion si bizarre, vous croyez peut-être que je cite au hasard, à plaisir, et que je vais vous nommer ensuite un musicien tellement inconnu, que personne au monde ne se souciera qu'il ait pensé, qu'il ait écrit cette hérésie musicale ou toute autre. Devinez! mais non, c'est impossible. Je vous le donnerais en cent, je vous le donnerais en mille, je vous dirais, avec M<sup>me</sup> de Sévigné: jetez votre langue aux chiens, que je serais obligé de vous attendre trop longtemps. Je me vois donc forcé de vous nommer Grétry, pour en finir. (*Mémoires sur la Musique*, tome I, p. 595.)

Si le célèbre professeur Cuvier s'était un jour écrié dans sa chaire: « S'est-on jamais aperçu que les aigles, les vautours, se promenaient la canne à la main, le fusil sur l'épaule, pour aller à la chasse aux colimaçons et les tirer au vol? » croyez-vous que les auditeurs se seraient bornés à témoigner leur surprise? Un tel discours eût été plus étrange dans la bouche d'un tel orateur.

On est convenu d'écrire sur la clef de sol les parties de ténor, de contralto, dans les partitions publiées avec accompagnement de piano. Cela n'est point régulier sans doute, mais on le tolère

en faveur des amateurs dont l'inexpérience réclame cette substitution. Les chants du contralto restent en leur place, et le mot *ténor*, mis en tête de la partie, annonce que la voix, par sa nature grave, doit faire descendre d'une octave les mélodies écrites dans le domaine du soprano. Mais ce qui est horrible à voir, intolérable, c'est l'emploi de cette même clef de sol pour la voix de basse et le bariton. Les éditeurs se sont ravisés et donnent maintenant à ces deux voix la clef de fa dont elles ne sauraient se passer. La connaissance des clefs s'acquiert insensiblement par la pratique, sans que l'on soit obligé d'en faire une étude particulière.

Les sept clefs ne renferment réellement que trois octaves dans leur domaine, et le clavier du piano présente maintenant six octaves et demie, sept octaves même. Pour offrir à l'œil cette immense étendue de sons, on ajoute aux notes rejetées hors de la portée des fragments de ligne qui marquent leur position relative avec celles du milieu de la portée, et leur degré d'élévation ou d'abaissement. Comme ces fractions de ligne se multiplient trop dans les trois octaves aiguës qui excèdent le domaine de la clef de sol, on note à l'octave basse tous les passages qu'il serait trop difficile de lire dans leur position naturelle. Le signe huit, suivi d'un trait en zig-zag ou en pointe, indique cette transposition qui finit à l'endroit où le trait s'arrête, soit que l'on ait écrit ou non le mot *loco*, en son lieu, en sa place, à la fin de ce même trait. On use aussi de cet artifice pour les traits de la main gauche qui descendent trop bas, on les note alors à l'octave supérieure; cette transposition d'octave dans la basse est bien plus rare que l'autre.

Il n'y a que sept clefs dans la musique, les anciens auteurs en employaient neuf pour la notation des pièces d'orgue et de piano. Aux sept clefs qui sont encore en usage, ces auteurs adjoignaient la clef de fa, posée sur la cinquième ligne, la clef de sol sur la première ligne, dont les résultats pour l'œil étaient les mêmes que ceux produits par la clef de sol, seconde ligne, et la clef de fa, quatrième ligne. La première de ces deux clefs additionnelles avait la propriété d'abaisser la notation de deux octaves; la seconde, celle de sol, première ligne, l'élevait de deux octaves.

Ces neuf clefs employées tour à tour dans un même morceau.

substituées l'une à l'autre à des intervalles très-rapprochés, posées, enlevées, ramenées pour l'intelligence et l'exécution d'une mesure, d'un temps, quelquefois d'une seule note, augmentaient dans une immense progression les difficultés de la lecture. Chaque pièce de clavecin était alors disposée comme nos leçons de solfège, dans lesquelles on multiplie les changements de clefs pour exercer les élèves, en mettant à l'épreuve leur habileté. Ces mutations continuelles, véritables pièges qu'on leur tend à plaisir, difficultés combinées pour rendre le triomphe plus éclatant, se rencontraient à chaque instant sous les yeux du claveciniste. Il devait lire au moyen de neuf clefs ! Aussi les auteurs de ces pièces avaient-ils soin de les noter de manière à ce qu'on pût les solfier avant de les étudier avec les doigts. Ils ont soin d'en donner le conseil : « Ces pièces, disent-ils, doivent être chantées avant de les jouer par tablature. »

Tablature signifiait alors la totalité des signes de la musique, l'indication de tous les moyens de mécanisme employés pour le jeu d'un instrument. Le luth, la guitare, le théorbe, le sistre, la viole avaient leur tablature particulière. C'était encore une manière de noter conventionnelle ; les lettres de l'alphabet, les chiffres y représentaient les sons, les accords, le doigté. Ce genre de tablature avait été inventé pour donner aux imprimeurs le moyen de reproduire les ouvrages de musique dont la typographie ne possédait point encore les caractères de notation ordinaire. La musique a cédé ce mot à la conversation familière. Donner de la tablature à quelqu'un, c'est lui susciter des obstacles, des embarras. Certes la tablature des clavecinistes de ce temps était assez embrouillée pour les chagriner, les rendre soucieux et mettre leur patience à l'épreuve. Connaître la tablature, savoir lire la musique, c'était se montrer intelligent au dernier point. C'est dans ce sens que Regnard fait dire à Crispin, dans *les Folies Amoureuses* :

Le maître de musique entend la tablature.

En 1724, Rameau publie son premier recueil de pièces de clavecin et se sert de cinq clefs seulement. La suppression de quatre clefs était un progrès assez notable pour mériter d'être signalé.

Ce compositeur poursuivit rapidement ses projets de réforme; deux ans après il avait fait disparaître de son second recueil les trois clefs d'ut qui figuraient encore dans sa première publication. Qui de neuf ôte quatre? reste cinq; qui de cinq ôte trois? reste deux. Au moyen de ces deux soustractions; la musique de clavecin fut notée sur deux clefs seulement, celle de fa pour la main gauche, celle de sol pour la partie aiguë. Ce système établi par Rameau, système qui nous sert de règle aujourd'hui, ne fut pas généralement adopté. Les meilleures choses, les découvertes les plus ingénieuses, rencontrent toujours des opposants, des personnes qui tiennent aux vieilles habitudes et ne veulent point subir les bienfaits d'une réforme salutaire. Aussi voyons-nous trois ou quatre clefs d'ut figurer encore dans les pièces de clavecin publiées du temps de Rameau; nous les retrouvons même dans les sonates dédiées à M<sup>me</sup> Dillon-Lee, que Boccherini mit au jour soixante ans après l'heureuse suppression opérée par l'auteur de *Castor et Pollux*.

Rameau s'attendait à l'opposition que sa réforme allait soulever. Il a soin de se justifier d'avoir montré de l'intelligence, du jugement, de l'esprit. Voici comment il s'exprime dans la préface de ses *Nouvelles suites de pièces de clavecin*. « Si la nouvelle tablature dont je me suis servi pour les pièces de ce livre a ses difficultés, elle a aussi des convenances qui, je le crois, doivent en récompenser. De quelque côté que les mains se portent, les clefs n'y changent jamais, et les notes qui doivent être touchées ensemble y sont arrangées de manière à ne pouvoir s'y tromper. La seule difficulté consiste à savoir de quelle main toucher certaines parties du milieu : c'est ordinairement pour la main gauche que ces sortes de parties sont réservées, dès que la droite n'y peut suppléer aisément. Au reste, on doit en exempter, autant qu'il est possible, la main qui a quelques ornements à faire, comme tremblement (trille), pincé (appoggiature), port de voix. »

On ne marquait pas le mouvement en tête des morceaux de musique; l'exécutant devait le deviner. Cela était facile quand la pièce de clavecin avait un caractère, une allure connus, telles que les gavottes, les menuets, les courantes, les gigucs. Mais Rameau livre à l'intelligence des clavecinistes *la Poule*, pièce fort originale dans laquelle il imite le chant de cet oiseau, *les*

*Sauvages, les Tricotets*, morceaux dont le mouvement doit être gracieux pour l'un, grave pour l'autre, et très rapide pour le troisième. Il se borne à donner dans sa préface un avis qui servira de règle pour l'exécution de toutes les pièces que le recueil contient. « Le mouvement de celles-ci roule plutôt sur la vitesse que sur la lenteur, excepté l'allemande, la sarabande, le simple (le thème) de la gavotte, etc. Mais souvenez-vous toujours qu'il vaut mieux, en général, y pécher par le trop de lenteur que par le trop de vitesse. Quand on possède une pièce, on en saisit insensiblement le goût, et bientôt on en sent le vrai mouvement.

Le menuet gracieux et naïf, qui, dans ce recueil, précède *la Poule*, a été dix ans plus tard introduit par Rameau dans son opéra de *Castor de Pollux*. Cette pièce de clavecin est devenue l'air de soprane *Dans ce doux asile*; les paroles de Bernard s'adaptent à merveille à la mélodie de ce menuet, qui présentait plus d'un écueil au parodiste. *Les Sauvages*, rondeau fameux, d'un beau caractère; pièce que tous les clavecinistes savaient par cœur, et dont la vogue a duré plus d'un siècle, fut placé comme air de danse dans *les Indes galantes*, ballet dont Rameau fit plus tard la musique.

C'est à ce maître que les pianistes doivent la réduction des clefs dans la notation de la musique destinée à leur instrument. Il les a réduites à deux. Certains morceaux de musique ancienne offrent une combinaison plus simple encore : ils sont écrits sur une seule clef. La main droite joue sur la clef de sol, deuxième ligne; la main gauche exécute un basse notée sur la clef de fa, cinquième ligne. Ces deux clefs sont exactement identiques; elles présentent les notes posées en mêmes lieux, sans confusion quant à la place qu'elles doivent occuper dans le clavier. La clef de fa, cinquième ligne, baisse de deux octaves toutes les notes comprise dans son domaine; la clef de sol, deuxième ligne, lui succède à l'aigu. Voilà donc le clavecin, le piano manœuvrant sur une échelle immense au moyen d'une seule clef. Pourquoi Rameau n'a-t-il point remarqué cette heureuse combinaison? L'étude approfondie qu'il avait faite des œuvres de ses prédécesseurs aurait dû lui suggérer cette idée, lui faire adopter cet artifice, dont le secours, déjà précieux pour l'exécution ordinaire, eût présenté de merveilleux avantages pour la transposition.

L'usage aurait consacré cette innovation, comme il a sanctionné l'emploi de deux clefs conservées au clavecin par Rameau. Les pianistes pourraient maintenant se borner à la connaissance de la clef de sol, qui suffit aux chanteurs de romances. M. Valdemosà, musicien espagnol, a proposé ce changement en publiant un morceau de piano écrit avec une seule clef représentée par deux signes divers, à l'exemple des anciens auteurs. Il joignait les transpositions de cet air dans différents tons, lesquelles avaient lieu par conséquent au moyen d'une seule clef : c'était diminuer la difficulté de la transposition dans une progression énorme.

Frescobaldi notait ses toccates sur des portées de six et de huit lignes : on sait que nos portées n'en ont que cinq. Ce nombre trop considérable de lignes embarrasse le lecteur, les notes casées dans cette large portée ne se présentent point à l'œil avec assez de clarté. Notre musique de piano est notée aujourd'hui sur une portée de onze lignes, divisées en deux groupes de cinq ; une ligne intermédiaire le sépare, et les fragments de cette ligne se montrent sur l'ut écrit au-dessous de la portée armée d'une clef de sol, comme sur l'ut placé au-dessus des lignes qu'embrasse la clef de fa. Cette ligne fictive, supposée, est le point qui lie les deux portées supposées, à la musique de piano, de harpe. Ce groupe de onze portées est fort ingénieux sans doute, mais je préférerais encore l'unité de clef, c'est-à-dire la clef de sol, deuxième ligne, avec sa digne sœur germaine, la clef de fa, cinquième ligne. C'est une innovation que nos pianistes compositeurs devraient tenter ; elle n'est pas de nature à trouver des opposants. Tous les exécutants connaissent le pays dans lequel on les ferait voyager. N'y a-t-il pas des traits assez prolongés qui sont écrits d'un bout à l'autre sur la clef de sol, ou sur la clé de fa, pour les deux mains ? Dans les pièces à quatre mains, ne voit-on pas des morceaux entiers notés sur une seule clef ? Les pages du second pianiste ne présentent que des clefs de fa ; celles que le premier doit lire sont toutes armées de la clef de sol pour l'une et l'autre main.

On se servait autrefois de trois portées pour la notation de la musique d'orgue. Thalberg vient de remettre en usage ce système. Deux portées ne lui suffisaient pas pour écrire tout ce qu'il veut faire dire au clavier : une troisième portée intermé-

diare est ajoutée ; elle reçoit le motif, le sujet, qui chante mélodieusement, tandis que divers dessins, espèce de contrepoint fleuri, soutiennent, dominant, embellissent de leurs jeux brillants cette partie principale, tenue par les deux pouces ou les doigts que le pianiste sait furtivement dérober aux arpèges rapides qui montent ou descendent. Les pouces deviennent de véritables *teneurs*, comme la voix médiane de l'homme ; ils *tiennent* fidèlement la mélodie, qui marche avec élégance et clarté parmi les capricieuses arabesques, les folies harmonieuses qui bordent la haie dessus et dessous.

Les organistes employaient trois portées ; ils avaient à représenter à l'œil le travail de l'une et de l'autre main, celui des pieds manœuvrant un clavier de pédales. Les deux mains de Thalberg réclament aussi trois portées ; ce maître les a données à ses fantaisies sur la prière de *Moïse*, sur le quintette du même opéra.

Notre système de notation musicale est le plus parfait qu'on puisse imaginer. Une page de musique de piano représentant la marche ondulée, rapide, accidentée, d'une variation ou d'un trait de concerto ; cette phrase directe ou sinueuse, procédant par sauts ou par bonds, ou bien par tierces liées, donnant une infinité de figures diverses ou répétant les mêmes avec fidélité sur différents points de la portée ; ces groupes de notes dessinant des triangles comme le chandelier du temple de Salomon ; ces triples croches queue en l'air, queue en bas, ou réunies par une triple barre vigoureusement tracée ; ces chapelets de notes en accords succédant aux notes en octaves ; ces dièses ces bémols, ces bécarres restant à leur poste auprès de la clef, d'autres se répandant sur la page et se lançant en voltigeurs pour venir prêter leur secours à la note qui les appelle ; ces soupirs, ces pauses, ces points d'arrêt destinés à marquer les temps de silence, ces zig-zag indiquant la transposition d'octaves ; ces *p*, ces *f* simples ou doublées pour marquer les accents de force ou de douceur que l'on doit imprimer au discours musical ; ces cônes allongés et couchés dont le renflement ou la décroissance marque physiquement à l'œil la décroissance ou le renflement que l'air rendu sonore doit acquérir sous les doigts de l'exécutant ; ces mitres en abrégé, sveltes pyramides, ces parallélogrammes taillés comme des dominos dont on coiffe les notes pour

indiquer au lecteur qu'elles doivent être attaquées d'une manière stridente, ou qu'il faut en soutenir le son pendant toute leur durée ; ces étoiles rayonnantes, ces croix grecques se montrant à propos afin de marquer les instants où l'on doit prendre et quitter les pédales ; ces liaisons tantôt demi-circulaires tantôt se prolongeant en festons ; ces points ronds, ces points acérés placés sur les notes, montrant que la phrase musicale doit se traîner terre à terre comme la couleuvre sur le sable, ou marquer chacun de ses pas comme les bondissantes sauterelles ; cet ensemble me ravit, m'enchanté ; c'est un tableau parlant qui dit avec une clarté parfaite, une élocution complète dans tous ses détails, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il doit dire. C'est un chef-d'œuvre du génie de l'homme ; il a fallu des siècles pour donner à cette peinture des sons la force de dessin, la variété de coloris qu'elle possède aujourd'hui. Le vaisseau de guerre, la montre marine, la machine à vapeur ne sont pas sortis tout armés des mains de leurs inventeurs.

Cette page muette qu'un œil exercé lit avec le plus grand intérêt va parler sous les doigts de cent mille pianistes ; elle dira précisément ce que son auteur a voulu qu'elle dit. L'immense pouvoir, l'artifice ingénieux de la notation se signalent d'une manière plus éclatante encore dans une grande partition : l'orchestre, les voix récitantes, le chœur, tous ces discours divers destinés à quarante parties différentes, seront réunis sur une seule page, et le musicien pourra, sans autres secours que celui de ses yeux, juger de l'effet concertant de toutes ces parties. Dans le silence du cabinet, à l'ombre des forêts, voguant sur un bateau, retenu dans son lit, n'ayant à sa disposition aucun instrument, son œil, son imagination feront parler ces voix, ces archets, ces embouchures qui se taisent ; ces hiéroglyphes retentiront harmonieusement à son oreille, et l'illusion pourra devenir telle qu'il se croira transporté dans la salle où ces merveilles de création musicale sont exécutées par une armée de virtuoses dignes d'en révéler toutes les beautés en les faisant sonner victorieusement. Vous admiriez le simple trait, le croquis, l'estampe, votre imagination lui prêtait les ombres, les couleurs ; vous voilà devant le tableau ; l'œuvre de Raphaël, de Rubens, de Murillo, se montrent sans voile et dans toute sa splendeur.

Plusieurs savants, et J.- J. Rousseau lui-même, n'ont critiqué notre manière de noter que pour tenter de mettre en crédit de nouveaux systèmes plus absurdes les uns que les autres. Il faut être ignorant ou prévenu pour ne pas convenir que les caractères dont nous nous servons pour écrire la musique ne laissent rien à désirer sous le rapport de la précision et de la clarté. Il faut être aveugle ou stupide pour ne pas confesser hautement qu'il serait impossible d'en trouver de plus propres à marquer, exprimer, peindre l'intonation, la marche, la durée des sons.

Sans prendre la peine de combattre les assertions extravagantes de Rousseau et de ses partisans qui, voulant remettre en lumière et perfectionner son système, ont prouvé que leur ignorance en musique égalait au moins celle de leur patron; sans chercher à prouver que les notes valent mieux que les chiffres pour représenter les sons, je dirai que l'exécution de la musique demande tant de prestesse et de soudaineté, qu'il faut nécessairement parler à l'œil et non à l'esprit, en traçant sur le papier des figures dont l'élévation ou l'abaissement soient en rapport direct et matériel avec les mélodies. Une page de musique est un tableau; la forme et la position des caractères ne sauraient mieux indiquer la marche du motif musical et de ses harmonieux soutiens; ils montent ou descendent, se prolongent ou s'arrêtent, selon que les sons doivent se porter à l'aigu, au grave, donner une longue résonnance ou laisser l'oreille dans un parfait repos.

L'œil a sa mémoire, les doigts ont aussi leur mémoire parfaitement indépendante de la mémoire logée dans le cerveau. Ce que je dis va peut-être scandaliser les phrénologues, mais cela n'en est pas moins vrai. Vous cherchez en vain à vous rappeler un trait, une phrase de musique, il faudrait l'écrire, et ce passage que vous avez joué cent fois refuse d'arriver sous votre plume; posez vos mains sur le clavier, les doigts se souviendront du chemin qu'ils ont fait tant de fois, le pouce va se courber pour passer, le petit doigt s'allongera pour aller attraper un dièse, le second doigt viendra sur le bémol, et l'opération mécanique des mains, la mnémonie des doigts va tout d'un coup illuminer le cerveau et lui donner les moyens de dicter à la plume ce qu'elle doit écrire.

Cette mémoire des doigts est si active, si fidèle, que l'on peut

même l'interroger et recevoir sa réponse sans avoir recours à l'instrument. On me priait un jour d'écrire un solo de basson ; je cherchais en vain dans ma tête la mélodie que j'y avais casée ; j'allais renoncer à la poursuivre quand il me vint l'idée de demander une canne, un bâton, une bûche, un manche à balai. Je pris en mains le bâton, les doigts s'y posèrent comme sur un basson, manœuvrèrent comme si l'anche leur avait donné le souffle accoutumé, le souffle qui devait animer l'instrument et que la bouche fournissait par instinct, bien qu'il fût inutile : la mélodie égarée, le solo perdu, fut à l'instant retrouvé.

Les pieds mêmes, les pieds peuvent faire rencontrer, ressaisir un trait, un morceau de musique après lequel on court vainement, et qui s'est échappé de la mémoire du cerveau. Monsigny, maître d'hôtel du duc d'Orléans, compose son trio de *Félix* en se promenant dans un salon du Palais-Royal ; une heure après il part pour la campagne. On l'attendait à diner ; il se met à table, et, joyeux, il raconte sa bonne fortune, comme quoi il a trouvé des motifs charmants, un ensemble délicieux pour son trio, morceau capital de l'opéra qu'il met en musique. Toute l'assemblée demande à connaître ce trio qui devait assurer le succès de *Félix*. Après le café, les instances redoublent ; Monsigny se met au clavecin, tout le monde est debout auprès de lui pour recueillir les premiers accents d'une musique dont les accords n'ont encore charmé l'oreille de personne. Le diamant va briller, la fleur va éclore, le fruit donner sa primeur ; les amateurs retiennent leur haleine, *intentique ora tenebant*. C'est ainsi que Virgile représente la cour de Didon au moment où le pieux Énée va commencer le récit de ses aventures. L'espérance du seigneur châtelain et de ses convives fut complètement trompée. Monsigny ne commença rien du tout : son trio s'était évanoui ; l'auteur désappointé n'en trouva pas une note ; il fallut bien se passer de l'exhibition tant désirée. Monsigny, désespéré d'avoir ainsi perdu son invention, le trio dont il était si content, et qu'il savait apprécier mieux qu'un autre, ne put dormir un instant de la nuit. Les yeux ouverts, immobile ou bien agité dans son lit, il cherchait son trio, le demandait à sa mémoire qui s'obstinait à le refuser. Au moment où les premiers rayons de l'aube ramènent le jour, il s'habille, prend sa canne et son chapeau ; le voilà parti, le voilà retournant à

Paris à pied. Une idée l'a frappé ; cette idée est folle peut-être , mais elle occupe son esprit ; il obéit à l'impulsion qu'elle lui donne.

Monsigny rentre au Palais-Royal , se hâte de s'installer dans le salon où il était la veille ; il s'y promène d'un angle à l'autre, comme il l'avait fait, s'inspire des objets qu'il avait contemplés , suit sa marche ou s'arrête sur certaines fleurs ou rosaces du tapis ; ses pieds retrouvent bientôt le rythme et la cadence du trio. Ce premier dessin ressaisi , la mélodie vient scintiller sur le miroir de sa mémoire , les nuages dont il était obscurci se dissipent peu à peu , le trio de *Félix* est enfin rendu à son auteur. Monsigny, cette fois , s'était muni de papier réglé. La mélodie est à l'instant arrêtée, tracée par la plume. Le musicien retourne à la campagne, arrive au château, fier de sa conquête, et son manuscrit à la main.

Pour ne pas prolonger d'inutiles raisonnements , j'invite les prôneurs du système de Rousseau à noter avec ses nouveaux caractères, ses chiffres, ses points, ses virgules, ses barres, non pas une grande partition, ni un concerto de piano, ce qui serait une table isiaque, mais un air de violon ou de flûte, avec quelques petites variations, pour les faire exécuter ensuite, s'ils trouvent un musicien qui puisse les *déchiffrer*. S'il fallait à chaque signe faire un raisonnement, un calcul pour connaître si le chiffre 2, qui représente le ré, est une ronde, une blanche, une noire, une croche, une double, une triple croche, pointée ou non, articulée par quatre ou par triolet, et si ce ré appartient à la seconde ou à la sixième octave, il n'y a pas de raison pour que le *prestissimo* le plus animé ne se changeât en un *largo* traînant et lourd, en un plain-chant d'une gravité solennelle.

J'ai parlé de l'admirable collection de signes qui composent notre alphabet musical, de l'aspect gracieux et pittoresque des pages qui représentent notre mélodieux langage. Il me reste à déplorer que ces caractères ingénieux soient gaspillés par le plus grand nombre des auteurs, des copistes, et par tous les graveurs. Une infinité de fautes d'orthographe littéraire et musicale, des combinaisons vicieuses et de mauvais goût, dégradent leurs pages les plus élégantes. Les graveurs, qui taillent admirablement le cuivre et l'étain, qui manient l'échoppe et le burin avec une adresse parfaite, ne comprennent rien au dessin

musical et typographique de leurs tableaux. Guidés par la routine pitoyable qu'ils ont adoptée de leurs maîtres ou qu'ils se sont faite, ils pataugent dans un borbier dont ils ne sauraient se tirer sans le secours d'un musicien qui soit en état de poser les principes raisonnés, invariables, de cette typographie, et de faire, pour la musique, le même travail que les Elzevir, Mabre-Cramoisy, Robert-Étienne, Bodoni, Baskerville, Didot, ont exécuté dans leur partie. La gravure de la musique n'est encore qu'un métier, un métier dans l'enfance. Elle peut devenir un art entre les mains d'un homme capable de faire entendre raison à des ouvriers qui ne raisonnent pas. Alors nos graveurs pourront mettre sur leur enseigne la devise de Figaro : *Consiglio manaque*. Dès ce moment ils supprimeront au moins un tiers des caractères dont ils chargent inutilement leurs pages ; elles en deviendront plus claires, plus élégantes, plus correctes, et par conséquent plus lisibles.

Supposez que trente compositeurs typographes, travaillant isolément, chacun dans leur retraite, sans le secours d'un directeur d'imprimerie, d'un prote, d'un correcteur, soient chargés d'assembler, d'aligner les caractères et de composer les formes des trente feuilles d'un volume. Chacun emploiera les lettres qu'il a dans ses casses, donnera son orthographe, sa ponctuation aux phrases de l'auteur, suivra la routine qu'il s'est faite pour le choix et la disposition des caractères. Vous aurez donc un volume dont la première page sera moulée en *cicéro*, la seconde en *gaillarde*, la troisième en *philosophie*, etc. L'un prodiguera les majuscules, l'autre les refusera même aux noms propres. L'un se servira mal à propos de l'italique, l'autre du romain, du gothique. Il est vrai que ce mélange effroyable sera mis sous les yeux de l'auteur. Mais cet auteur, s'il est assez patient pour redresser tant d'erreurs, aura-t-il l'habileté nécessaire ? Connaissez-vous beaucoup de poètes, de prosateurs, qui sachent l'orthographe en tous ses détails, et connaissent assez leur langue pour se mesurer avec un bon correcteur d'imprimerie ? Quand l'auteur a passé toute la feuille en revue, et qu'il ne lui reste plus rien à signaler, arrive le correcteur qui trouve encore dix fautes dans chaque page. Les auteurs corrigent très-mal, ils lisent ce qu'ils savent par cœur ; ils supposent ce qui doit se trouver en tel ou tel lieu,

et croient voir des lettres, des mots, qui n'y sont réellement pas. Un auteur écrira *bâiller* pour *bayer*, *lasse* pour *laisse*, *j'ai* pour *j'aie*, *plutôt* pour *plus tôt*, il fera bien d'autres bévues. Je pourrais citer deux prosateurs des plus féconds, deux auteurs qui se sont fait un nom et qui, depuis quinze ans, font une économie, une épargne sordide, cruelle, de négations. Ils écrivent sans cesse : *Je craignais qu'il vînt*, au lieu de *qu'il ne vînt*, ou toute autre phrase privée de la négative qu'elle réclame. Si des remords de conscience les forcent un jour à nous restituer les mots qu'ils nous volent depuis si longtemps, nous recevrons à domicile un volume qui ne contiendra que des *ne* multipliés à l'infini.

Un livre bâti de la sorte, un livre fabriqué par trente compositeurs qu'aucun lien, aucun agent intermédiaire ne met en rapport, et qui, la plupart, ont un assortiment de caractères différents, sera très-lisible sans doute ; mais ses défauts d'exécution, signalés par les lecteurs les moins exercés, deviendront un objet d'éternelle raillerie chez les libraires qui ne voudront point l'admettre dans leurs magasins, encore moins l'étaler parmi les œuvres admirées de notre typographie.

Eh bien ce livre, tout ridicule, tout monstrueux que je me suis efforcé de vous le façonner, est encore un modèle de perfection, si vous le comparez aux chefs-d'œuvre des graveurs de musique. Diversité de caractères : ils changeront de vingt en vingt pages ; désordre complet dans leur disposition ; orthographe de cuisinières, s'il s'agit de la lettre ; orthographe mille fois plus vicieuse à l'égard des signes de la musique ; arrangement de notes, fausses positions qu'on leur donne sous le prétexte d'une symétrie puérile, stupide, qui les éloigne de la place où l'on devrait nécessairement les trouver ; pléonasmes, redites, répétitions, superfétations qui chargent la page de signes inutiles, de doubles emplois destinés à fatiguer le lecteur, que le graveur suppose d'un complète imbécillité, puisqu'en d'autres termes il lui répète sur-le-champ ce qu'il vient de lui dire clairement ; groupes disgracieux, coupes maladroites, notes allant chercher inutilement la clef de la main gauche ou de la droite, tandis qu'elles devraient rester en leur place ; des courbes sans fin, des liaisons à quatre filets : la deuxième partie d'un seul suffirait ; des ponts d'Austerlitz, d'Iéna, du Carrousel, des

ponts inutilement tracés par le burin , et que les musiciens appellent ponts aux ânes : telles sont les incorrections que l'on rencontre par millions sur les pages élégantes de la musique gravée , et je ne dis pas tout. Il est malheureux qu'un burin , qu'un marteau, qu'une échoppe, dont l'habileté touche à la perfection , ne soient pas guidés par la raison , le bon sens et le goût. Il est déplorable que la main des fées semble dirigée par le cerveau d'un être privé de la pensée.

Un soldat se présente à vous tenant d'une main son épée , de l'autre sa pipe ; vos yeux ont aperçu les deux objets , vous savez déjà ce que c'est. Le soldat prend la parole et vous dit : Voilà une épée , voici une pipe. Vous êtes alors parfaitement bien averti ; toute autre explication exciterait votre impatience , votre colère , au point de congédier l'insolent mystificateur.

Le graveur de musique ne se bornera point à vous montrer l'objet, il ajoutera : Voilà une épée qui n'est point une hallebarde ; voici une pipe , laquelle n'est pas un manchon ; prenez garde ! ce n'est pas non plus une frégate , mais c'est bien une pipe, une vraie pipe.

Vous pensez que cette manière de procéder doit amener sur la page une infinité de signes , de mots inutiles et nuisibles , puisque ces répétitions fastidieuses sont faites en pure perte. Je vais en citer quelques exemples , ceux du moins que je pourrai présenter à mes lecteurs sans avoir recours aux figures.

Le signe 8<sup>e</sup>, suivi d'un trait en zig-zag, en points ou en lignes brisées , planant sur un passage écrit pour le piano, pour la flûte , pour le violon , avertit que toutes les notes comprises sous ce même trait doivent être attaquées à l'octave supérieure. Lorsque ce trait cesse de se montrer à l'œil , lorsque ce trait est interrompu , qu'il disparaît, il est tout simple que tout rentre dans l'ordre naturel , et que les notes doivent être alors prises sur la place où le graveur les a mises. Rien n'est plus clair et plus précis ; cela ne suffit point au graveur, il ajoutera *loco*, en son lieu, en sa place , à l'endroit où finit le trait.

Deux queues données à des notes indiquent au lecteur qu'un même trait est joué par deux hautbois, deux clarinettes à l'unisson. Lorsque ensuite les notes, perdant une de leurs queues,

prouvent qu'un seul de ces instruments doit les exécuter, pourquoi mettez-vous *solo*? Je sais bien qu'il est seul; qui de deux ôte un, reste un. C'est prendre les musiciens pour des niais, que de leur épargner le soin de résoudre un semblable problème.

Quand vous avez mis sous un trait le mot *crescendo*, pourquoi prenez-vous la peine d'écrire ensuite *a poco, a poco*? Si vous allez en croissant, vous augmentez donc peu à peu l'intensité du son; s'il en était autrement, si vous augmentiez tout d'un coup, il n'y aurait plus de gradations, de nuances; il faudrait alors vous servir du mot *fortissimo*. La même observation s'applique à l'inverse, à *diminuendo*.

Quand vous avez écrit ces mots *crescendo, diminuendo*, pourquoi les accompagnez-vous de l'obélisque renversé, du soufflet pointu qui représente à l'œil l'effet commandé par ces mots? L'un ou l'autre suffit, *non bis in idem*.

Lorsque, au moyen d'une croche, d'une double-croche même, surmonté d'un point acéré, vous avez dépeint d'une manière claire et plus que suffisante un son strident et coupé, bref, tronqué, pourquoi prenez-vous la peine d'ajouter, sous cette note et sous toutes les notes qui sont frappées en même temps, le mot *sec*? Vingt-quatre *sec* figureront l'un sur l'autre dans une partition. Comment voulez-vous qu'une double-croche que vous avez si bien équipée, *séchée*, puisse être *humide* encore? *Sec, sec*, est une niaiserie. Vous avez peint un quadrupède aux longues oreilles, croyez qu'on le reconnaîtra sans que vous mettiez au bas du tableau: *c'est un âne*.

Quand vous avez ôté les deux bémols de la clef, pour leur substituer un dièse, pourquoi mettez-vous sottement *majeur* sur ce point où change le mode? Pourquoi verrai-je le mot *mineur*, en pareille occurrence, quand le dièse aura cédé le poste aux bémols? Tout cela, je le sais, l'enfant de cinq ans le sait aussi bien que moi. Cet avertissement est pitoyable, c'est un affront, une avanie que vous faites à tous vos lecteurs.

Je n'en dirai pas davantage sur les indications inutilement répétées. Arrivons maintenant aux fausses indications, aux si-gues dont le professeur doit faire connaître la malice à son élève en lui disant: « Quand vous verrez ceci, vous ferez autre chose. C'est un piège que vous tend le graveur, il faut apprendre à

l'éviter. » Les premières leçons, données sur le piano, seront perdues pour l'élève, qu'il faut nécessairement prémunir contre de semblables absurdités.

Je ferai parler ici le professeur, et redirai ce qu'il a dit six mille fois à ses disciples. Que de temps perdu ! que de leçons avortées ! que de paroles inutiles ! Et tout cela n'a d'autre cause que le caprice, la stupidité du graveur. Ces bévues se reproduisent depuis deux cents ans, et se perpétueront jusqu'à la fin des siècles.

— Mon petit ami, dit le maître à son jeune élève, vous voyez cette mesure à quatre temps, elle se compose d'un soupir et de trois noires, nous allons l'exécuter. La main droite garde le silence d'abord pour observer la valeur du soupir, elle part ensuite pour faire sonner les trois notes, quand la main gauche a frappé la ronde qui figure sous le soupir et marque le premier temps.

L'enfant cherche la ronde annoncée, promise, la ronde qui commande la mesure, et doit mettre en train le discours qui pivote sur elle. L'enfant cherche cette ronde et ne la trouve pas. Le maître alors, le maître qui, fort heureusement, est là pour l'aider dans ses investigations, dans son voyage à la recherche de la ronde, lui dit :

— Cette ronde qui devrait être ici, d'aplomb sous le soupir, est là-bas à droite. Il faut que votre œil droit la regarde, et que votre esprit la transporte mentalement à la place qu'elle devrait occuper. Tout ira bien si l'œil droit fait son office à la basse, tandis que l'œil gauche restera fixé sur les notes de la mélodie réservée à la main droite. Dans trois mois au plus vous serez familiarisé avec ces transpositions, avec ces difficultés forgées par les graveurs qui s'obstinent à placer les rondes au milieu de la mesure, tandis qu'elles devraient figurer sur le premier temps, au lieu même où la main les frappe.

Adressez donc des compliments aux graveurs qui, sous le prétexte d'observer une symétrie architectonique, placent la ronde au milieu de la mesure, comme s'il s'agissait de la rosace d'une cathédrale. Ce caprice de butor vous forcera de payer trois mois de leçons ; trois mois perdus en explications que cette sottise rend nécessaires.

L'élève a fini par triompher de ces difficultés, l'obstacle a

disparu, le voilà tout à fait disposé à lire d'une manière pour exécuter d'une autre. Il a retenu les leçons du maître, il fait tout le contraire de ce que la page gravée indique. Le disciple est devenu beaucoup plus habile, il chante et s'accompagne. Les immenses mesures de récitatif s'offrent alors à ses regards, une de ces mesures suffit pour occuper toute la largeur de la page. Cette mesure commence par des silences comptés par la voix, tandis que le clavier, roulant en *tremolo*, prépare l'entrée du chanteur. Rien ne figure sous les silences; l'accord qui doit les remplir sur l'instrument est à une demi-lieue à droite. Il faut donc que le virtuose aille le trouver au loin, qu'il se fasse bigle, ayant un œil en Champagne quand l'autre manœuvre en Bourgogne, s'il veut lire en même temps son récitatif et l'harmonie qui le soutient. Il paraît inconcevable que de semblables inepties, des monstruosité pareilles se rencontrent encore aujourd'hui dans les partitions les plus nouvelles et les plus élégantes.

Le maître continue ses explications.

— Voyez, mon jeune ami, voyez cet ut, blanche pointée, ut gros et gras, bien constitué. Vous apercevez, à gauche de cet ut, un ré tout petit, si fluët qu'il faut une loupe, un microscope pour le découvrir. Qui des deux est la grosse note, la note principale, essentielle ?

— C'est l'ut dont le ventre rebondi...

— Pas du tout. Ici les petits sont les gros, les gros deviennent petits. Le musicien David l'a dit depuis longtemps, mais en d'autres termes, dans son *Magnificat* : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes*. Ce ré myrmidon retarde l'ut colosse; comme l'insecte qui s'engraisse sur un éléphant, ce ré va manger les deux tiers de l'ut dont il est l'appui, l'appoggiature, et devenir ainsi de moitié plus puissant que l'ut.

— Mais, c'est une absurdité.

— Je ne dis pas non. L'usage, la routine, le veulent ainsi.

— L'usage, la routine sont des imbéciles.

— D'accord. Il faut pourtant s'y conformer, et faire le contraire de ce que vous verrez. Tous les fois qu'une petite note de ce genre sera devant une grande, souvenez-vous qu'elles changent de rôle, et que la petite vit aux dépens de l'autre.

— C'est assez difficile à comprendre. Pour mieux retenir ce

que vous me dites , je vais sur-le-champ crayonner un gros ré blanche , qui tiendra la place du petit , et faire de l'ut blanche pointée , une noire. L'image alors deviendra conforme au résultat que l'auteur s'est proposé de rendre.

— A merveille ! l'enfant a raison , l'enfant en remontrerait à tous nos vieux routiniers. Du premier coup il a fait ce que tout musicien intelligent aurait dû faire depuis des siècles.

Déchiffrons maintenant l'air de Figaro dans *le Barbier de Séville* ; il commence par une gamme en petites notes ; c'est une fusée que Rossini lance avant de faire éclater le pétard de son explosion harmonieuse.

— Si toutes ces petites notes se changent en grosses blanches comme le petit ré sur lequel vous m'avez arrêté , la fusée fera long feu , le pétard n'arrivera pas avant cinq minutes.

— Cette fois , c'est bien différent , les petites notes restent petites. Toujours des contradictions ! Je vous l'avais bien dit ; n'en soyez point étonné , c'est la continuation de la même métaphore.

Et le maître fredonnait entre ses dents :

Ses yeux , hélas , lisaient ainsi ;  
Ses mains jouaient tout le contraire.

— Mais que faites-vous donc ?

— J'exécute rapidement la fusée , puisque cette fois les petites notes doivent galoper.

— C'est très-bien , pour la main droite ; mais la gauche doit se taire jusqu'à la fin de la gamme ascendante. Elle frappera les accords au moment où sonnera le gros ut , amené par la fusée.

— Les sept petites notes de cette gamme rapide sont pourtant comprises dans la mesure.

— Elles y figurent , en effet ; mais il est censé convenu qu'elles n'y sont pas. Vous devez mentalement les transporter dans la mesure précédente sur laquelle se prend le temps nécessaire pour les exécuter.

— Oh ! c'est trop m'embrouiller. Afin de trancher encore cette difficulté , je prends mon crayon , je trace une barre de mesure

après cette fusée ; je change ces petites notes en grosses notes dont la valeur soit relative à leur prestesse ; je place à la basse les silences correspondants ; par ce moyen bien simple tout est en ordre , tout marche d'aplomb , et la main gauche n'attaquera qu'au moment réglé pour son entrée.

— Parfait ! mon petit ami , parfait ! l'enfant a toujours raison. Le bambin invente plus en un quart d'heure que vingt académies ne pourraient inventer en dix ans. La plus docte dirait :

Le bon sens du marmot m'étonne et m'épouvante ;  
Molière , avec raison , consultait sa servante.

Ces nombreuses contradictions , qui forcent l'écolier comme le virtuose d'exécuter d'une manière ce qui est écrit d'une autre façon , me rappellent un mot assez original d'un de mes compatriotes. Vous jugerez d'abord de sa poltronnerie : sous le règne de la terreur , il craignait d'être compromis par sa bibliothèque. Bien qu'elle ne fût pas considérable , il ne voulait point la noyer ou la condamner aux flammes. Que fit-il pour calmer ses inquiétudes sans nuire à sa propriété ? Le brave homme eut la patience de feuilleter ses livres et d'effacer le mot *roi* toutes les fois qu'il s'y trouvait moulé. Je lui demande quelques volumes ; il me les prête en me disant : « Lorsque tu rencontreras un *porc* , tu liras *roi*. » C'était sans malice qu'il faisait ce rapprochement. Il m'adressait la parole en provençal , et dans cette langue , un *por* signifie une tache d'encre , un pâté.

Les fautes grossières , les énormes bévues , les turpitudes infâmes que nous trouvons dans les pages du graveur , et qu'on se hâte de mettre sur son compte , puisque c'est son œuvre immédiate qui s'offre à nos yeux , appartiennent , le plus grand nombre au moins , aux auteurs de la musique. Bien souvent le graveur ne fait que copier l'original vicieux , qu'il est forcé de suivre pour contenter la manie routinière des compositeurs les plus illustres. D'autres fois , un éditeur stupide va le contraindre à couvrir ses pages de notes dont il devrait supprimer les trois quarts au moyen des abréviations les plus ingénieuses et d'une admirable clarté. Mais l'éditeur veut que ses planches

soient criblées de notes ; dans son esprit obtus et borné , ce vendeur de musique pense que l'acheteur livrera son écu , sa pièce de trente sous , d'autant plus galamment , qu'on lui donnera des pages bien couvertes , pleines jusqu'à la bonde , des pages noircies , chamarrées comme une indienne de deuil.

Employez toujours les abréviations , employez-les sans cesse , constamment , jusqu'à la dernière goutte de votre encre , jusqu'à ce qu'il plaise à l'arbitre de nos destinées de vous faire aller de vie à trépas. Si les abréviations , placées avec discernement , sont favorables au génie du compositeur , si les abréviations deviennent ensuite un soulagement , un profit , pour le copiste et le graveur , elles sont le trésor des lecteurs , des pianistes surtout. En effet , d'un coup d'œil ce pianiste a lu toute une ligne de sa basse en abréviations ; il peut donc laisser aller sa main gauche librement et ne donner des soins qu'à la droite. Il peut s'attacher avec bien plus d'intérêt aux traits de basse , si la main droite manœuvre sur des arpèges dont le nombre sera marqué par une sorte de barres. Au lieu de ce moyen précieux , qui porte l'assurance , la tranquillité dans l'esprit de l'exécutant en jetant de lumineuses clartés sur le facile chemin qu'il va suivre ; au lieu de ce langage qui dit toute une phrase en un mot , si vous avez la maladresse , la cruauté , la perfidie insigne de tout écrire , de tout noter , vous tiendrez l'exécutant dans une inquiétude continuelle. C'est lui créer à plaisir des tortures.

« Quelle forêt de croches ! quel torrent de notes ! dira le musicien à part soi , tout en exécutant. S'il avait été possible d'abrégé , on l'aurait fait. Ce régiment d'arpèges , ces batteries en escadron , tous ces groupes si curieusement alignés , ne sont pas répétés sans raison. Le graveur les a multipliés parce que des changements vont survenir dans les accords , des altérations dans les notes. Certainement les dièses , les bémols , les bécarres vont me prendre au collet ; ils sont à l'affût dans ce buisson de notes. »

Voilà donc le pianiste forcé de veiller avec plus d'attention encore sur une partie que vous avez compliquée exprès pour le tourmenter. Vous l'obligez à suivre note à note un trait qu'il aurait dévoré d'un seul regard furtif. Vous couvrez d'eau son chemin , pour lui faire redouter des fondrières , des accrocs , des

écueils qui n'existent pas. Aussi, quand il aura sondé le gué d'un bout à l'autre, le musicien furieux apostrophera le graveur d'une manière si peu flatteuse, si peu décente peut-être, que je n'ose la rapporter ici.

Prenez un épicier pour secrétaire, et dictez-lui des épitres morales, une ode, un roman : les fautes d'orthographe vont foisonner sur le manuscrit. Dicztez à ce même épicier une facture où les mots *sucré, chocolat, potasse, café, chandelle, saxon, beurre, sirop*, etc., marcheront à la file, votre scribe va se comporter comme un Cicéron; tous ces vocables seront admirablement figurés, pas une lettre de plus ni de moins. Ces mots, il les voit tous les jours moulés en beaux caractères sur ses prix-courants; ces mots, il les possède, ils sont gravés, estampés dans sa mémoire.

Le graveur de musique est sur ce point bien au-dessous de l'épicier. Il dessinera, frappera vingt ans de suite la même série de mots, série qui ne saurait changer, et qu'il a tous les jours sous les yeux, sans arriver jamais à leur donner l'orthographe qu'ils réclament.

Je ne parlerai donc pas des vers qu'il aligne sous le chant d'un opéra. Lui demander, en cette circonstance périlleuse, une certaine exactitude typographique, serait trop exiger.

Je ne dirai rien du texte latin des messes, des motets, dans lequel il sait introduire assez d'hérésies pour mériter d'être brûlé vif, s'il était jugé par un concile plein de mansuétude.

Je me garderai bien de mettre le nez dans les partitions italiennes, qu'il ajuste à sa manière, galimatias double, sextuple, décuple, où trois mots sont réunis pour n'en faire qu'un, deux mots en produisent trois, un seul se divise en deux. En lisant une partition de *Sémiramide*, bâtie, accommodée de la sorte, j'étais surpris de voir la reine de Babylone parler souvent de *minio*. « Demanderait-elle du rouge pour se farder? me disais-je. Voudrait-elle animer l'incarnat de ses joues en les frottant de cinabre ou de minium? *Minio, minio*. Que signifie ce terme de chimie? » Sémiramis ne pensait point à sa toilette, mais à son époux défunt, empoisonné. Ce *Minio* si grotesquement figuré n'était autre que *Nino*.

Je me fais un plaisir d'avertir les pianistes, que la même partition pourrait jeter dans le même embarras.

J'abandonnerai donc tous ces textes qui , par leur développement et leur complication, s'élèvent trop au-dessus des notions littéraires des graveurs. Je veux me borner à une seule page, bien moins encore, au dixième d'une page; à cette colonne qui précède tous les morceaux d'une grande partition et présente la nomenclature des instruments choisis pour les exécuter. Cette affiche, toujours la même, est comme la facture de l'épicier; elle devrait être être stéréotypée dans la mémoire du graveur de musique.

Point du tout. Vous lirez dans toutes les partitions les mieux gravées, vous lirez quarante fois dans *Guillaume Tell*, *la Muette*, *Robert-le-Diable*, *l'Ambassadrice*, *les Huguenots*, etc., vous lirez *flutes*, *trombones*, *tymballes*, *cimballes*, au lieu de *flûtes*, *trombones*, *timbales*, *cymbales*. Vous y rencontrerez *altos*, mot barbare que les graveurs sont allés chercher sur le Caucase ou chez les Iroquois, tandis qu'il fallait employer *violons*. *Clarinettes* au pluriel, il y en a deux, c'est très-bien. Mais si quatre, huit, douze, vingt violons jouent la même partie ensemble ou divisés en deux bandes; si douze ou quinze violoncelles exécutent la même partie ou se partagent en quatre, en cinq groupes, afin de jouer quatre ou cinq parties distinctes, il faut nécessairement mettre en tête de ces parties *premiers violons*, *seconds violons*, *violoncelles*, et non pas *premier violon*, *second violon*, *violoncelle*, au singulier.

Dans une annonce faite en français, tous les les mots doivent être français. *Fagotti*, précédé par *clarinettes*, suivi par *trompettes*, est d'un ridicule achevé. Le mélange de deux idiomes est encore plus révoltant lorsqu'on le trouve dans un cadre plus restreint. Vous verrez quelquefois des associations aussi bizarres que celles-ci : *Andante, sans lenteur*; *allegro, pas trop vite*; *corni en ré*, *cors in fa*. Le graveur s'ingéniera pour offrir deux fautes en un seul mot, il écrira *théma* pour *tema*. Il donnera un accent français au mot italien *maestoso*; nous l'applaudirons s'il ne va pas plus loin dans ses licences en écrivant *maestuoso*, en forgeant des vocables tels que *plintivo*, *étégammente*, *badinando*, *malouroso*. Ce dernier, je ne l'ai jamais rencontré; je le cite d'après Grétry; mais j'ai vu de mes propres yeux, j'ai lu dans une partition de grand opéra fran-

çais, le mot *trompons* écrit en tête de la partie des trombones.

Vous avez remarqué sans doute que toutes les fautes du graveur viennent d'une exubérance de lettres, de notes, de signes; il est sur ce point d'une libéralité déplorable. Il allonge, il étire les mots et le discours en les bourrant de signes inutiles et nuisibles, et pourtant il se sert d'une matière bien plus précieuse que le papyrus, le vélin, le papier de Bath ou de Hollande : les planches d'étain coûtent assez cher pour ne point se livrer à de telles divagations qui dévorent la tablette en pure perte.

Parmi ce chaos de répétitions oiseuses, de surcharges, d'additions, de superfétations, d'inutilités, que trouverons-nous encore? Oh! celle-ci mérite d'être distinguée plus particulièrement. Que trouvons-nous dans les pages de la musique de chant, dans les partitions d'opéras? Nous y trouvons... mais vous ne me croiriez point sur parole, tant ce que je vais signaler est ridicule. Voyez donc, examinez au doigt et à l'œil les vers gravés, estampés, sous la mélodie, et vous reconnaîtrez, à ne plus pouvoir en douter, que les phrases de ces vers sont divisées par des points et des virgules; que les repos, les accents de la voix y sont marqués au moyen des points d'admiration, *duo puncta*, des points de suspension, *punctum cum virgulâ*, des points d'interrogation, d'exclamation!

Dans un œuvre aussi défectueux, dans un tableau musical chargé des fautes les plus grossières, de redites les plus fastidieuses, on doit s'attendre à tout; mais certes.

On ne s'attendait guère,  
A voir des points en cette affaire

Le point est admis dans le langage musical, j'en conviens. On le place à côté de la note pour en augmenter la valeur. On le met encore au-dessus de la note pour indiquer l'accent bref du son piqué, détaché. Les maîtres de chant emploient la virgule, le point et virgule. Ces signes, placés au-dessus de la mélodie et mêlés parmi les notes, marquent les endroits où l'élève doit respirer, reprendre haleine, en s'arrêtant plus ou moins. Tel est l'emploi des virgules et des points en musique. Ces signes gram-

maticaux ne sauraient être admis pour figurer au milieu de la poésie écrite sous la mélodie, quand même cette poésie ne serait que de la prose rimée. En voici la raison, que le graveur même va comprendre, tant elle est simple et naïve. Il me suffira de lui demander ce que c'est que la ponctuation.

« C'est, me répondra-t-il, en s'aidant s'il le faut d'une grammaire ou d'un rudiment, c'est l'art de séparer, de distinguer les phrases au moyen de signes convenus, de signes destinés à déterminer le sens et l'accent de ces mêmes phrases, en marquant les repos et les inflexions de la voix. »

Que fait donc la musique? Ne marque-t-elle pas d'une manière bien plus décisive, plus ferme, plus éclatante, plus tranchée, plus hardie dans ses écarts, ne marque-t-elle pas ces repos, ces accents, ces inflexions que la voix parlante indique à peine? La musique ne détermine-t-elle pas le sens grammatical des vers par ses cadences? Ne donne-t-elle pas à l'exclamation la vigueur qu'elle réclame, à l'admiration la solennité, le doute à l'interrogation, le silence à la suspension? Ne sait-elle pas merveilleusement indiquer les parenthèses, les guillemets qui se rencontrent dans le récitatif et même dans le chant figuré?

Si la ponctuation du musicien a tout prévu, tout exprimé, tout marqué, votre ponctuation grammaticale est un double emploi d'une parfaite inutilité. C'est un double emploi nuisible en ce qu'il charge le page de signes dont le chanteur ne s'occupera nullement, de signes que les chances du hasard feront rencontrer sous des notes, à qui le lecteur pourra les attribuer.

Votre ponctuation supplémentaire, oiseuse, est donc une boudin, une vache, que vous attellez aux wagons que la vapeur va pousser, presser, lancer avec la rapidité de l'ouragan sur les rails du chemin de fer. Ce qui peut arriver de plus heureux, c'est que la vache soit étranglée du premier coup. Si le quadrupède traînard veut galoper afin de vous suivre, il tombera sous les roues; une de ses cornes suffit pour faire chavirer tout l'équipage.

Vous me direz que le compositeur peut se tromper, et qu'alors la ponctuation grammaticale vient aider le chanteur pour donner aux mots un accent plus vrai, plus significatif.

Si le compositeur s'est trompé, tant pis pour lui, tant pis pour le chanteur et son auditoire. Le chanteur ne saurait rectifier une erreur de cette nature qu'en s'exerçant tout seul au milieu d'un pré, d'un jardin, sans orchestre, sans piano. La ponctuation musicale n'existe pas seulement dans la partie vocale qui dit les mots; son influence, ses résultats se font sentir dans l'orchestre. Les basses ont marqué le point, elles viennent de conclure solennellement; le chanteur qui voudrait suspendre le discours, résister à la cadence, rester le pied en l'air, en changeant des notes à la mélodie, serait à l'instant sifflé. L'oreille ne pourrait endurer cette contradiction entre la ponctuation de la voix et la ponctuation de l'orchestre.

Vous aurez beau multiplier les signes de repos grammatical, placer des points et des virgules: si le musicien a mis une double croche sur le mot que vous voudriez arrêter, ce mot s'envolera malgré toutes les précautions prises pour le retenir. Trente points d'interrogation resteront sans effet, si le musicien a négligé de noter cette interrogation, de la noter depuis la partie des flûtes jusqu'à la basse fondamentale. Une suspension dans le discours est marquée en typographie par cinq ou six points alignés. Vous feriez une trainée de points aussi longue que celles des cartes marines, où l'on marque de cette manière la route d'un navire à travers l'Océan, que vous n'arrêteriez pas le chanteur pendant un quart de seconde. Le compositeur n'a point indiqué la suspension, il faut aller en avant, à tort ou à raison. Il a voulu que vous fussiez impertinent, vous le serez malgré tout le dépit que son oubli peut exciter en vous.

Conduites avec vous sur ce funeste bord,  
N'avons-nous pas toujours partagé votre sort?

Cette interrogation est admirablement accentuée dans *Iphigénie en Tauride*. Les musiciens l'ont prise pour modèle; et, depuis lors, on donne généralement cette forme, ce tour mélodique à l'interrogation notée. Excellent déclamateur, observateur presque toujours fidèle des lois de la ponctuation, Gluck à qui nous devons ce patron de l'interrogation musicale, a

commis une lourde faute dans le même opéra. Oreste dit , en commençant le superbe duo du second acte :

Et tu prétends encore que tu m'aimes !  
 Quand au courroux des dieux sacrifiant tes jours...  
 — Ils veillent sur les siens , ils protègent leurs cours ,  
 Je remplis leurs décrets suprêmes.

Il est évident qu'Oreste ne peut pas conclure sur une phrase non terminée. Il y a suspension. Pylade , l'interrompt , lui coupe la parole ; donc Pylade , saisissant le motif à la volée , doit le continuer pour ne conclure qu'après le mot *suprêmes*. Le sens de la phrase ne permet de s'arrêter que sur ce point. Gluck frappe l'accord de tonique , ramène la voix d'Oreste sur l'*ut* qui détermine un repos complet , solennel. La musique pose le *point* , tandis que le sens grammatical reste suspendu. C'est une faute grave , faute que l'on a toujours répétée. Pour la corriger , il ne suffirait pas de toucher à la partie vocale , il faudrait changer deux ou trois mesures dans toute la partition , afin de placer *sacrifiant tes jours...* sur un accord de dominante ou de transition , un accord , enfin , qui laissât l'oreille dans l'attente d'une cadence parfaite devant marquer le repos.

Spontini , dans *la Vestale* , s'est trompé de manière à changer le sens de ce vers :

C'est à toi de trembler , le ciel a son tonnerre.

Vous comprenez bien ce que le grand prêtre veut dire , ce que l'auteur du livret a voulu que le flamme dit. *Le ciel a son tonnerre* , c'est-à-dire que cette arme redoutable est à sa disposition. Cette phrase est finie , elle n'appelle aucun complément. Eh bien ! par un faux arrangement de notes , par les accents placés sur les mots *ciel* et *son* , par le peu d'importance que le musicien donne au verbe *a* , sur lequel il glisse rapidement , la réponse du grand prêtre ne conclut point. Le sens grammatical reste suspendu ; on entend chanter :

C'est à toi de trembler. Le ciel , à son tonnerre ,

et l'on attend que le flamme veuille bien s'expliquer en ajoutant :

Fait succéder le calme, la paix, ou toute autre chose d'aussi consolant.

Cette faute, n'ayant aucune ramification qui l'attache à l'édifice harmonique, n'existe que dans la partie du grand prêtre; le chanteur intelligent peut donc la corriger. Il suffit de tenir le ré pendant toute la mesure en disant le mot *ciel*, et de placer dans la mesure suivante un ré blanche, un fa noire pointée, un ré croche, sur les syllabes *a son ton*. Le verbe *a* reprend alors toute son importance et marque la possession.

Les auteurs, les copistes doivent réclamer la plus grande part de ces bévues; je le répète, il ne faut pas les attribuer toutes aux graveurs qui les produisent en dernier ressort, et deviennent leurs éditeurs responsables. Mais les graveurs devraient être assez habiles pour redresser des erreurs qu'un gamin de presse typographique, un saute-ruisseau portant les épreuves à la ceinture de sa blouse ne laisserait point passer sans les corriger.

Vous croirez battre en ruines toutes mes objections en disant: Que la musique élégamment burinée, estampée, n'en est pas moins lue par les exécutants; que toutes les sottises signalées ici n'empêchent pas les bons praticiens de comprendre ce qu'on veut leur dire; que les écoliers apprennent à le deviner aussi quand les maîtres leur ont expliqué le grimoire cabalistique pendant six mois.

D'accord, d'accord! je suis parfaitement de votre avis. Mais vous conviendrez aussi qu'au point où nous en sommes, tout ce vieux fatras de la routine gothique devrait être repoussé. Vous conviendrez qu'il est déplorable que la typographie musicale, si bien exécutée sous le rapport de la main, soit encore plongée dans le chaos en ce qui regarde la pensée.

Vous me direz que le musicien lit, dévore ces pages ridicules, et que son intelligence devine et redresse toutes ces énigmes, ces fautes ignobles et dégoûtantes. Mais l'intelligence de l'excellent musicien est une merveille, un prodige; son œil ardent brûle la page. Renversez-la, son œil lira toujours. Couchez-la sur le flanc droit ou le flanc gauche, il ne s'arrêtera point. Il corrigera des centaines de planches en les lisant sur l'étau; ce

qui présente des difficultés bien plus grandes encore , tout alors marchant à reculons , à rebours.

Le bon lecteur a le don de prophétie , son oreille entend à demi-mot , elle entendra tout de même si ce demi-mot est absent. L'homme qui vient de déchiffrer le griffonnage , les hiéroglyphes des autographes de Paër , de Nicolo , de Beethoven , le lecteur qui s'est tiré hardiment de cet amas confus de signes musicaux , se trouve tout à fait à l'aise , et lit sans effort , sans y prêter même une attention constante , lorsque les pages les plus mal gravées se présentent à ses yeux.

L'*Almanach de Liège* est lu couramment , bien que le caractère , la rédaction , le papier de ce livret à deux sous , offrent de nombreuses imperfections : faut-il en conclure que les imprimeurs ont tort de faire mieux ?

Un soldat écrivant à sa mère lui trace des mots barbares et ridicules , que l'œil et le cœur maternels savent deviner et comprendre. C'est admirable sans doute. Un lieutenant d'infanterie , brave comme son épée , rédigeait son rapport quotidien en un seul mot , d'une longueur quelquefois démesurée. Son capitaine lisait ce mot colossal , le devinait à l'instant , malgré sa structure bizarre et ses caractères difformes. Je vous donne ici l'un de ces rapports , je choisis le plus bref. *Pinpaboniné pasacécui*. Faut-il vous expliquer ce rébus ? Lisez : *Le pain n'est pas bon , il n'est pas assez cuit*. En supposant que tout le monde puisse déchiffrer un discours si grotesquement tracé , devez-vous en conclure que l'art de peindre la parole , l'art illustré par les Nicolas Flamel , les Second , les Silvestre , soit un objet de luxe , un travail sans résultat , sans destination , un art inutile ?

Une prononciation vicieuse peut entraîner des personnes instruites dans les plus singulières erreurs.

C'était en l'an IV de la république , les administrateurs du département de Vaucluse étaient rangés autour de leur table. Enfant , j'assistais à la séance en attendant mon père qui la présidait. On y traitait des affaires du pays. Tout à coup un mot , lâché par l'orateur , est mal reçu par l'assemblée ; il s'élève une contestation sur la valeur , la propriété , la convenance de ce mot. Le fil de la harangue est rompu , d'un mois peut-être on ne le renouera ; les intérêts du département sont délaissés , ils

flottent à vau-l'eau ; l'administration se constitue à l'instant en société philologue , et chacun fait à son tour une motion grammaticale , sur laquelle on discute à loisir. Le citoyen Guyon de Sault prend enfin la parole , et s'exprime en ces termes , dont je dois figurer ici la prononciation :

« Nous disons *atteur*, *attrissé* ; *ambassadeur*, *ambassadrissé* ; *letteur*, *lettrissé* ; pourquoi donc l'Académie défend-elle de dire , d'écrire *auteure*, *autrissé* ? Pourquoi ? c'est afin de ne pas confondre un *autrissé* avec l'*autrissé* qui est dans les états de l'empereur. »

L'assemblée fut assez maîtresse d'elle-même pour contenir son hilarité , les éclats de rire se changèrent en murmures approbateurs. La séance est levée ! s'écria le président. En effet , il était impossible de la continuer sans scandale.

Les œuvres de musique publiées de 1750 à 1780 présentent bien plus de fautes que les éditions d'aujourd'hui , et pourtant ces fautes , plus nombreuses , plus grossières , sont moins choquantes. L'imperfection de la gravure , la couleur bise du papier , le tirage malpropre d'un imprimeur inhabile , sont en parfaite harmonie avec les incorrections du texte : tout est assorti. Les notes semblent creusées avec la pointe d'un clou , planées avec le talon d'un sabot ; la musique et les paroles également estropiées sont une conséquence naturelle de tant de maladresse.

Les fautes sont moins nombreuses maintenant ; je n'en ai jamais trouvé plus de quatre-vingts en une page , dans une page vue , corrigée , tirée et livrée au public ! Quelquefois le graveur n'en a laissé que dix dans le même espace. Mais ces fautes , moulées en caractères admirables , brillent d'un vif éclat sur un papier dont la blancheur les trahit avec plus de perfidie ; ces fautes , exposées au grand jour , présentent un contraste rebutant avec la perfection du burin ; elles affligent , elles blessent l'œil exercé qui les signale au premier abord. Le tableau devient plus choquant pour être plus soigné dans l'exécution d'une de ses parties ; l'autre devient alors intolérable. Les produits de la presse musicale ne sont encore qu'un gâchis solennel , un chaos élégant , un assemblage monstrueux de perfections et de bévues.

Eh bien ! le croiriez-vous ? ce gâchis , ce chaos , ce monstre

musical est offert comme chef-d'œuvre au jury qui lui accorde sur-le-champ les honneurs de l'exposition, des médailles, des mentions louangeuses. Le jury n'est pas plus habile que les graveurs. Où juge-t-on ceux qui jugent ici ?

CASTIL-BLAZE.

---

---

# MON VOISIN SIRURET.



Mon voisin Siruret , sitôt le soleil couché , prenait son violon et , s'asseyant devant sa porte sur un banc de pierre , jouait les vieux airs de son temps , bien lents , bien doux , bien monotones , tandis qu'un barbet noir , dressé sur ses pattes , l'accompagnait d'un long hurlement. Il restait ainsi fort avant dans la nuit , jouant toujours , sans se douter que les cieux eussent marché sur sa tête , jusqu'à ce que les cordes trempées de rosée ne rendissent plus que des sons rauques et enroués. Alors il rentrait au logis , serrait l'instrument dans sa boîte , et , ôtant de sa boutonnière le bouquet de fleurs qu'il y attachait chaque jour , il s'endormait en compagnie de sa femme. Nous autres petits enfants , nous n'entendions plus de notre lit que le chœur des grenouilles dans le vivier du jardin , ou le bruit rauque du jusant mêlé au cri des girouettes tourmentées par la brise.

Mon voisin était greffier de justice de paix. Avocat au parlement de Rennes , avant la révolution , il était reconnu au barreau pour l'esprit le plus exclusivement voué aux lectures des poètes et aux mœurs de bergerie ; mais , aux premières explosions de la liberté , il en devint un des plus terribles enfants. Après avoir chevauché quelque peu contre la Vendée , et avoir flairé l'odeur de la poudre à canon , qui lui déplut bientôt , il vint demeurer à Royan. On s'y souvient encore qu'il alla porter avec quelques autres patriotes de sa trempe , un baril de vin sur l'autel de l'église , et , qu'après l'avoir défoncé , il but de copieuses rasades à l'extinction de Dieu , des rois et des nobles.

Peu d'années après, par une réaction d'esprit fréquente à cette époque, il s'était amendé et avait repris ses habitudes tranquilles. Il devint même chrétien pieux et soumis en toute chose à la sainte Église romaine. Il menait une existence entièrement pastorale, élevant des ruches, rimant de petits vers, semant de fleurs sa cour et son jardin. Comme il avait lu et admiré Jean-Jacques, il herborisait tout le long de la verte saison; quand il n'herborisait pas, il s'exerçait à tourmenter et à faire crier une vieille épinette.

Il faisait danser tout le bourg aux vendanges, et, attendu qu'il portait au plus haut degré l'amour des Grecs et des Romains, il se couronnait de sarments verts, et précédait, jouant du violon, les charrettes chargées de moût et les vigneronns en goguette. Grâce à ses talents en musique, il occupait de droit au lutrin de la paroisse les hautes fonctions de serpent, et suivait avec toute la solennité requise d'un marguillier, la procession de la Fête-Dieu; et, lorsqu'une double rangée de jeunes filles, ouvrant leurs corbeilles au signal du vicaire, répandaient devant lui, à grosses poignées, une pluie de coquelicots et de bluets, il souriait à demi de l'honneur rendu au saint sacrement, comme s'il lui eût été rendu à lui-même.

Partout ailleurs, le voisin était l'homme de la joie et des bons dîners, tenant la tête de toutes les noces, toujours en culotte courte où battaient trois paquets de breloques, toujours en casaque noire, en veste de soie à fleurs, et la queue ornée d'un ruban vert; toujours grand, droit, poudré, fleuri comme un madrigal du siècle dernier. Avec tant de mérite naturel et acquis, il n'avait pu manquer de trouver femme, et il en avait épousé une passablement belle. Dieu bénit son mariage et lui donna une jolie fille qu'il eût bien voulu appeler d'un nom de Théocrite, mais que, sur les observations du curé, il appela Madeleine. Il l'aimait de tout son amour. Voulant lui faire dès le berceau une âme gaie, il la réveillait chaque matin en lui jouant du violon, et cette musique, influant sur l'organisation frêle de Madeleine, ne contribua pas peu à développer en elle une grande sensibilité nerveuse. Avec l'âge, il avait enseigné à sa fille tout ce qu'il savait de musique et de noms d'herbes. Au lieu de lui faire apprendre à tricoter et à tenir un

ménage , il lui avait fait lire les belles histoires d'amour qu'il avait lues dans sa jeunesse.

Aussi Maleleine était , dès l'âge de seize ans , prodigieusement rêveuse. Elle lisait , elle songeait , et ne tenait pas toujours les yeux baissés , en allant à la messe. Je me rappelle avoir vu souvent à sa petite feuëtre , près de la tuile où nichait l'hirondelle , une faible lueur trembler sur les pots de verveine. Il était tard ; le bourg entier dormait , et la sourde , l'éternelle lamentation de la grève montait seule vers les étoiles. Que faisait alors la fille du greffier ? On disait dans le bourg qu'elle lisait des romans ; on l'avait vue , sous un rayon de lune , lever les bras nus au ciel , comme si elle prononçait des évocations ou adressait des prières à la froide et mystérieuse confidente des amours.

La demeure du voisin était une vieille maison assez misérable , envahie , de la tuile au pavé , par de grosses touffes d'herbes ; elle faisait face à un petit couvent habité par deux sœurs que la révolution avait oubliées dans leurs cellules. Le greffier était si content de son modeste gîte à porte cintrée , qu'il ne l'eût certainement pas échangé contre le château de Mons. Il y hébergeait tous les jours d'audience le châtelain de Maupertuis , son juge de paix , autre ancien comme lui , de qui l'on disait dans la contrée que le puits tarirait plus vite que le coffre-fort. Le juge n'avait d'autre héritier que Vincent Dubreuil , son neveu , qu'il avait envoyé achever ses études à Paris. Vincent était le plus brillant parti qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Aussi le vieux juge avait souvent la manie de dire , en pinçant l'oreille de Madeleine : Ma petite , nous vous gardons notre neveu. Mais c'était dans sa bouche pure façon de parler , et personne ne le prenait au mot , car on savait que l'oncle avait de grandes vues sur le neveu et ne s'en cachait guère.

Madeleine ne manquait pas de soupirants , et cependant elle les écoutait tous avec une égale froideur ; ce qui fit jaser les jeunes gens et les gros bonnets du lieu , car on lui trouvait beaucoup de coquetterie et d'exaltation dans les idées , d'où il advint que , par une interprétation naturelle , on lui attribua un amour inconnu. Il n'en était rien pourtant. Il était certain , au contraire , que Madeleine , après avoir lu beaucoup de

récits d'amour, après s'être créé, comme toutes les jeunes filles, quelques-uns de ces beaux héros qui ne sont pas ou qui ne sont plus de ce monde, et après avoir désespéré, dans le milieu de vie où Dieu l'avait placée, de rencontrer jamais sa vision chérie, avait fini, le confesseur aidant, par ne vouloir plus aimer que la Vierge et les saintes du paradis. Un soir d'automne, se laissant tomber sous une treille jaunie, elle fit vœu de ne jamais donner son cœur à personne, comme si le cœur se laissait donner.

Quand venait un regret de son vœu, quand venait un désir de tenter une fois du moins la réalisation du beau rêve éclos et emporté dans la brise de ses premiers ans, elle allait écrire sur le sable certains mots qu'elle avait dans le cœur. Le passant les foulait sans les lire, et la vague les effaçait. Alors elle se trouvait consolée, tant il est vrai que le spectacle de mobilité et de succession affermit au fond de l'âme l'idée de renoncement.

C'était sans doute, chez Madeleine, une fort méritoire disposition d'esprit, une énergique résolution, mais ce n'étaient nullement celles du père Siruret, qui voulait marier sa fille le plus tôt possible. Il avait remarqué depuis longtemps chez elle une certaine tristesse solitaire et discrète, dont il faisait tout naturellement honneur à un amour comprimé.

Or, un soir d'hiver, la famille Siruret était réunie dans une de ces grandes chambres basses, bien enfoncées au-dessous du sol, comme toutes les chambres des vieilles maisons. Il était visible que le greffier méditait ce soir-là quelque chose d'important. Il avait fermé avec soin les portes, les volets, et tandis que, à la lueur d'une petite lampe de verre, la vieille mère tricotait, que Madeleine la regardait nonchalamment tricoter, le voisin allait de long en large dans la chambre, gesticulant comme un homme qui se parle à lui-même. Une brassée de sarments sifflait dans le foyer, de demi-heure en demi-heure une vieille pendule éternuait dans sa gaine, et, privée de sonnerie, se taisait aussitôt. Il pleuvait au dehors, et au dedans régnait un morne silence que troublait seule la chute intermittente et mélancolique des gouttières. La soirée, qui eût été triste pour tout le monde, le parut bien davantage à Madeleine, qui ne put s'empêcher de cacher son visage dans son mouchoir et de se

mettre à pleurer silencieusement. Elle croyait pleurer sans motif raisonnable, elle voulait étouffer sa tristesse; cet effort sur elle-même lui arracha un sanglot et ses larmes coulèrent avec abondance. Le voisin se retourna vers elle, et la regarda un moment en hochant la tête avec compassion.

— Ma chère enfant, je comprends ta tristesse, mais nous avons, Dieu merci ! de quoi y remédier. J'ai une communication importante à te faire. Herbelet, Barrilleau et le capitaine sont venus me demander ta main. Suis l'inspiration de ton cœur, ma toute belle, car ton vieux père ne veut te contraindre en rien. Lequel veux-tu prendre pour mari ?

— Aucun d'eux, dit Madeleine avec un accent de douleur; puisque vous consultez mon affection, je n'en éprouve que pour vous, et je vous demande la grâce de ne jamais vous abandonner.

— Il viendra un jour, ma pauvre enfant, que nous ne serons plus de ce monde, et où tu ne seras plus jeune; ne prononce donc pas de serment, car c'est un grand malheur de rester vieille fille. On est abandonné de tout le monde, on est indifférent à tout le monde. Crois-moi, l'ambition d'un bon père sera toujours de voir à sa fille un protecteur assuré.

Madeleine vit bien que c'était affliger son père que résister plus longtemps, car beaucoup de parents tiennent encore singulièrement à honneur de marier vite leurs filles. Madeleine demanda trois mois pour se choisir un mari. Le voisin éprouva une telle joie de cette concession qu'il embrassa la pauvre résignée, et qu'étendant les deux bras, il lui donna sa bénédiction.

Cependant les trois mois s'écoulèrent sans qu'elle eût pu se décider à prendre une résolution. Le choix était difficile entre ses trois prétendants. Barrilleau était riche, mais bouffi de sottise et de vanité, le nez toujours au vent et ses petits bras toujours fourrés dans d'immenses poches. Il ne savait faire autre chose dans la conversation que tourner sa clef de montre entre le pouce et l'index, sur un ventre légèrement rebondi. Herbelet était un homme laborieux, mais dissimulé, méchant, qui s'amusa à jeter les chats sur des piles de fagots d'épine pour jouir de leurs contorsions, et qui venait tuer les hirondelles jusque sous les fenêtres de Madeleine. Restait Bernard, dont le carac-

lère était problématique et livré à toute sorte d'interprétations. On savait seulement qu'il avait une énergie peu commune. Un jour il se laissa glisser par un câble du haut de la tour de Cordouan, et, quand il fut arrivé au bas de la tour, il ne lui restait plus de peau sur les mains. C'était un ancien corsaire qui, avec un capitaine américain de ses amis, avait été trouver Napoléon à l'île d'Aix et lui offrir sur sa tête de le conduire en Amérique. Il devait faire sauter son chasse-marée au milieu de la croisière anglaise, tandis qu'à la faveur de la confusion, le capitaine américain, filant en pleine mer, emmènerait l'empereur. Napoléon réfléchit quelques minutes, et serrant pour toute réponse la main de Bernard, il lui donna sa tabatière d'or ornée de son chiffre. Il prit ensuite une lettre cachetée sur sa table, et la fit porter à bord d'un des navires anglais.

Durant bien des jours et des nuits, Madeleine éplorée resta dans la ruelle de son lit, à genoux devant une image de la Vierge, pour lui demander conseil et assistance. Bernard était protestant; et la Vierge ne pouvait en conscience lui dire de l'épouser. Bernard avait quarante ans passés, ses cheveux grisonnaient déjà, et le cœur de Madeleine ne pouvait lui dire de l'aimer. Elle méprisait ses autres prétendants. Dans une telle perplexité, flottant entre les exigences de ses parents et le silence de ses affections, voyant chaque jour le front des siens s'assombrir, elle finit par prendre le seul parti raisonnable. Elle laissa tomber de sa poitrine encore un soupir, dernier cri du rêve qui s'enfuyait devant la réalité, et résolut d'accepter la main de Bernard. Elle fit savoir, selon sa promesse, ses intentions à son père et à sa mère, qui ne la blâmèrent pas ouvertement, bien qu'ils eussent désiré en secret la voir choisir Barrilleau. Lorsque, le jour suivant, Bernard se présenta, le vieux Siruret leur prit la main à l'un et à l'autre, et dit d'une voix grave comme la circonstance : « Capitaine Bernard, je suis vraiment heureux de vous accorder la main de ma fille que vous m'avez demandée. »

Bernard regarda le greffier d'un air étonné. Il aimait d'autant plus Madeleine qu'il le laissait moins paraître, et, à vrai dire, n'espérant ni si prompt ni si pleine réussite, il semblait en douter. Il regarda ensuite Madeleine, qui se mit à rougir et à regarder le bout de son soulier; alors il s'écria d'une voix vibrante

comme son cœur : « Mon Dieu ! je vous rends grâces d'avoir accordé une heure de joie au vieux marin. » Ensuite il ne témoigna à Madeleine son émotion qu'en lui faisant craquer les os de la main , et il s'inclina devant le greffier , qui s'inclina à son tour profondément , et se retira sans donner au marin le temps de le remercier.

Le voisin alla chercher dans ses vieux papiers de musique les contredanses les mieux assorties pour la circonstance , laissant Bernard et sa fiancée tête à tête sur le banc de pierre. Le marin resta muet d'émotion , et , ne pouvant tirer une parole de son cœur , il tira son briquet de sa poche et alluma tranquillement sa pipe. Mais , pendant qu'il fumait silencieusement , Madeleine crut voir dans l'ombre couler comme un ruisseau le long de ses joues. Si c'étaient des larmes , c'étaient bien certainement les premières qu'il eût versées.

Les bancs étaient publiés ; mais , selon un vieil usage , les marins doivent , avant la célébration de leurs noces , emmener leur fiancée , les amis et les parents faire un dîner , sorte de cérémonie préparatoire du mariage , à l'ombre des arceaux rompus de l'église de Soulac. Cet usage est expliqué de bien des façons : selon les uns , c'est parce que l'église de Soulac , consacrée à Notre-Dame , avait , au moyen âge , un privilège de grâce et de faveur particulière pour les nouveaux mariés , comme aujourd'hui l'église de Notre-Dame de Gargilès , dans les montagnes de la Marche. Selon les autres , c'est pour enseigner à la femme qu'elle doit être prête à suivre son mari sur la mer , ce dont on lui fait ainsi l'initiation en lui faisant traverser le fleuve. Quoi qu'il en soit , Bernard fit la toilette à son chasse-marée le mieux qu'il put. Il mit des flammes , des pavillons de diverses couleurs à tous les mâts et à tous les cordages ; ensuite , par une belle matinée de printemps , tous les invités de la noce firent voile pour la pointe de Grave. Comme ce mariage était chose inouïe , inattendue pour beaucoup de gens , et blâmée par tous , au point de vue de l'une ou l'autre religion , le quai était encombré de curieux ou de malveillants qui voulaient voir embarquer les fiancés. Madeleine se tenait timidement à côté de Bernard. Le père. Siruret , debout à l'arrière du chasse-marée , et livrant à la brise les mille rubans attachés à sa boutonnière , jouait , en

frappant du pied, toutes les contredanses de son répertoire.

Quiconque traverse ce bras de mer pour la première fois, doit, *au saut de Grave*, subir un baptême. Il n'y avait alors, parmi les gens de la fête, qu'un seul jeune homme qui, bien que né au pays, ne pût légitimer avoir fait le trajet de Royan au Verdon. C'était le neveu du juge de paix, Vincent Dubreuil, qui, récemment arrivé de Paris avec ses grades, avait apporté le premier à Royan le nom de Fourier inventeur de la grande cuisine sociale, des cheveux tombant en boucles, des bottes irréprochablement cirées et des éperons sonores à ses bottes. Madeleine n'avait pu, durant la traversée, s'empêcher de lui jeter quelques regards et de faire l'inévitable comparaison entre son futur et le brillant nourrisson de la civilisation des villes. Mais c'était une comparaison toute enfouie, en quelque sorte, dans les limbes de la pensée, car si elle se fût clairement expliqué une semblable chose, elle l'eût repoussée bien loin comme une mauvaise inspiration.

A Madeleine revenait le droit d'ablution sur le malheureux Vincent, qui eut beau implorer la miséricorde publique pour sa toilette. La lettre de la loi était rigoureuse, et la fiancée, trempant sa main blanche dans un seau d'eau salée qu'un matelot lui présenta, arrosa impitoyablement, avec une malice un peu coquette, les cheveux bouclés, le jabot de batiste et le gilet de satin du jeune élégant. Jamais aspersion ne fut plus complète. La cérémonie terminée, le patient demanda la permission d'embrasser le saint Jean-Baptiste en jupes; légitime revanche qu'il lui fallut pourtant conquérir à grand'peine aux applaudissements et aux rires de la compagnie. En ce moment, le père Siruret faisait trembler sur la chanterelle un air langoureux d'un opéra de Rameau. Le vieillard, ému par cette scène de folle jeunesse, sentait remonter à son cœur toute la joie des assistants, et faisait passer malgré lui son émotion sur les cordes de son instrument.

On voyait encore au xvi<sup>e</sup> siècle, à la pointe du Médoc, la petite ville de Soulac, aujourd'hui disparue sous les dunes que le vent déplace aussi vite dans ces contrées, qu'il déplace les vagues de la mer. L'église seule, à demi submergée, surmonte les mamelons de sable. Les pins en ont envahi tous les abords. Le genêt plonge à travers les voûtes ses racines dans la nef, et

balance à l'air libre ses grappes d'or sur le gîte des lapins et des renards. La façade romaine et l'abside, d'une époque plus récente, subsistent encore, mais voilées de grandes herbes qui flottent au vent. C'est là, sur une belle nappe de mousses blanches, que de temps immémorial on vient faire le premier dîner des fiançailles, bien manger, mieux boire, et prodiguer mille allusions touchantes au sujet de l'hymen. Aussi nos gens n'y manquèrent-ils pas. Bernard, le vieux marin, l'homme intrépide qui avait été deux fois au temple, pieds nus, après un naufrage, offrir à Dieu des actions de grâce pour le salut de sa vie, fut le plus fou, comme de raison, et dansa deux ou trois danses grotesques qu'il avait vu danser aux sauvages. Mais cette danse qui égaya beaucoup les assistants, attrista Madeleine par l'idée que Bernard perdait de sa dignité au milieu de ces grimaces.

Vers la fin du dîner passa, devant les convives, un vieillard couvert d'une camisole rouge, d'un chapeau large et rabattu sur les yeux.

— Voilà le grand Pierre, dit le voisin Siruret.

Or le grand Pierre est un homme redoutable et vénéré qui guérit les maladies, ensorcèle les animaux, marie les jeunes filles sans dot, et découvre les sources de puits en faisant virer la baguette de coudrier. Il prête en outre sur gage, et achète à vil prix les objets volés par les domestiques à leurs maîtres, par les femmes à leurs maris. Quand pour tous ces petits négoce honnêtes il est tourmenté par la justice, il passe, selon la juridiction du tribunal persécuteur, de l'un ou de l'autre côté du fleuve.

— Ami, cria Bernard en lui offrant un verre plein, viens boire à notre santé.

— Je ne bois pas avec ceux qui s'amuse, répondit le vieillard; gens heureux, gens malheureux.

Et il s'éloigna murmurant des paroles qu'on n'entendit pas, et recueillant la résine vierge sur l'écorce des jeunes pins.

— Laissons aller ce prophète de malheur; dit Madeleine visiblement mécontente de l'incident; car il y a dans toutes les natures exaltées un fonds de superstition. Voici M. Vincent qui arrive de Paris avec une foule de romances nouvelles qu'il devrait bien nous chanter.

— Très-volontiers, répondit Vincent qui avait une très-belle

voix ; et il chanta des airs d'opéras nouveaux que le voisin écouta en hochant le menton.

— Pour moi, dit-il, quand Vincent eut fini, je n'aime point cette musique moderne, il faudrait l'oreille du diable pour l'apprendre et la retenir. Parlez-moi de la bonne musique de nos pères ; ça se retient, ça se chante tout seul ; — et il fredonnait, en disant cela, l'air de *Ma vieille tante Marguerite*.

Madeleine seule s'était sentie émue. Vincent Dubreuil, mis irrécusablement à la dernière mode, avait, en chantant, des notes vibrantes et une belle expression de visage. Il mettait dans tous ses gestes une élégance inconnue à Madeleine, et durant l'allocution du voisin, elle s'approcha du jeune homme pour le prier de venir le lendemain lui apprendre l'air de sa dernière romance.

Le soleil était descendu derrière Cordouan et remplissait d'une fumée rousse les profondeurs des clairières. La marée donna le signal du départ. Les convives se rembarquèrent ; des voiles molles et flottantes livrées au balancement des lames laissaient la barque suivre les courants. Comme il arrive presque toujours à la suite d'une partie de plaisir, chacun était redevenu muet, les plus lassés dormaient déjà. Une belle et calme nuit se répandait sur les eaux. La lune se levait derrière les haies de tamarix, crinière éparse des rochers. Le silence était si profond qu'on pouvait compter tous les soupirs de la vague et les trois sifflets aigus de la mouette qui regagne son nid dans les goëmons.

Pâle, à l'avant du chasse-marée, et recevant en plein visage une pluie de rayons, Madeleine suivait du regard, dans les solitudes sans fin du vide, le sentier lumineux des étoiles. Quelques convives chantaient encore à l'autre bout du navire. Elle baissa la tête et se prit à regarder, le cœur plein d'idées amères, les vagues qui venaient, en s'inclinant, éteindre leur crête ardente aux flancs bruns du navire. Le rêve est fini, murmurerait-elle du fond de son âme. L'amour pouvait venir, il n'est pas venu. Il faudra maintenant détacher de ton front ta dernière espérance avec ta couronne de fiancée.

— Qu'a donc Madeleine, s'écria le voisin, à rêver seule ainsi? Monsieur Vincent, allez-nous chercher votre nouvelle marraine.

— N'est-ce pas que la nuit est belle? dit machinalement Madeleine en voyant approcher le jeune homme.

— Oui, répondit celui-ci d'un ton dégagé. La lune est l'astre des femmes, et si j'avais à faire un jour une déclaration, je la ferais quand la lune brillerait au ciel comme à cette heure.

Madeleine ne prêta qu'une faible attention à la réponse de Vincent. Elle croisa les deux mains sur son front; puis, craignant de trahir sa pensée intime, elle quitta le jeune homme, et alla trouver Bernard qui, lui aussi, regardait les astres, mais en soulevant une énorme tougue de vin de Pauillac. Cette action vulgaire et simple lui déplut, et la choqua sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi; néanmoins elle posa la tête sur l'épaule de son mari, et resta plongée dans une vague tristesse. Vincent contempla Madeleine ainsi appuyée sur le capitaine, et sentit refluer à son cœur une vague émotion.

Nous avons vu naître autour de nous et se propager une classe de jeunes esprits qui mérite sérieusement d'être considérée comme une dépravation du siècle et un défi porté aux sentiments nobles. Le suicide est la moindre plaie de notre époque. Une ironie acérée, incessante, contre les idées un peu élevées envahit tout, pénètre tout et détend les cordes les plus saintes de l'âme. De simples jeunes gens, qui ne sont nés ni malicieux ni mauvais, marqués même par Dieu du sceau de l'intelligence et de l'esprit, mais vains, mais ambitieux, dans un siècle où tout le monde veut bavarder et gesticuler en public, se font, à défaut d'études, d'idées vraies et péniblement acquises, une expérience à rebours, et souvent, en dépit d'un bon cœur, des doutes volontaires sur la vertu, sur l'amour, sur l'amitié, sur tous les grands sentiments humains.

Vincent partageait, avec les petits oiseaux siffleurs de notre littérature, les doctrines en circulation. Il avait beaucoup lu, mais peu réfléchi; il avait quitté et repris vingt études diverses qui l'avaient mené à une confusion parfaite de toutes choses; il avait fréquenté ce qu'on nomme la société, c'est-à-dire les banquiers, les avocats, les négociants en retraite, et comme il avait l'esprit toujours aux surfaces, une belle figure, d'élégantes façons, il avait eu des succès auprès de quelques femmes. Quand il se laissait aller à son imagination vive, il était capable d'aimer, de s'exalter même; mais en revenant sur ses affections sincères au début, il croyait sa dignité personnelle intéressée

à les renier. Dans ces heures d'entraînement, il disait de bonne foi ce qu'il éprouvait; mais les talons tournés, et ses gants sortis, il repliait ses émotions et faisait taire les voix intérieures. Alors il ne trouvait plus dans son esprit que des trésors d'ironie contre les élans de son âme.

Il se mit donc en tête qu'il devait enlever Madeleine à son fiancé, et, sans plus s'inquiéter du résultat final, ayant appris que Bernard était parti pour Bayonne, il mit un recueil de romances sous son bras et alla frapper à la porte du père Siruret.

— Je vous apporte, dit-il en abordant Madeleine, les romances que vous m'avez demandées. Mais puisque cette musique paraît déplaire au greffier, nous irons les chanter sur le port.

Par une suite des vieilles mœurs, les jeunes gens et les jeunes filles ont encore dans cette contrée le privilège de se promener bras dessus, bras dessous, et nul n'y trouve à redire. A l'honneur des uns et des autres, nous devons ajouter qu'il n'en résulte pas d'accidents plus graves que quelques baisers de contrebande sur une joue bien portante. Vincent et Madeleine se rendirent sur la falaise du port. Après quelques romances plutôt essayées que chantées, la conversation prit un autre cours. Ils en vinrent aux souvenirs de l'enfance, car Madeleine et Vincent avaient été presque élevés ensemble. Ce fut alors un babil ininterrompu sur les choses passées, sur mille détails oubliés et ressuscités pour en rire à l'aise. La nuit vint sans que l'un ou l'autre eût paru s'en apercevoir. Peu à peu les phares s'allumèrent, le flot montant éleva sa voix, la conversation languit et se tut. Les deux jeunes gens suivaient mélancoliquement l'allée de tamarix. Vincent levait souvent les regards aux cieux, et les reportait avec une impatience visible sur la mer. Des nuages couvraient la lune et se succédaient comme les flots sur la grève. Vincent regardait toujours le ciel. Enfin la lune pâle vint à se dégager et à flotter quelques minutes au fond du ciel bleu.

Vincent saisit le bras de Madeleine.

— Vous rappelez-vous, dit-il, la parole que je vous disais hier soir en revenant de Grave?

— Ma foi, non, dit Madeleine qui ne savait trop que penser du mouvement et de l'accent du jeune homme.

— Je vous disais que , si j'avais à déclarer mon amour à une femme , je le ferais quand la lune brillerait aux cieux.

— Eh bien ! fit Madeleine.

— Regardez , reprit Vincent avec une grande exaltation de gestes , la lune brille là-bas au bord de ce nuage.

Madeleine laissa tomber son regard sur les flots , et tendant la main vers le couchant , elle dit tristement : — Celui-là seul que je dois aimer est parti par là et reviendra par là. Laissez en paix une jeune fille qui ne doit pas manquer à sa parole. — Et Madeleine s'en alla aussitôt tout effrayée d'elle-même.

Vincent ne perdit pas l'espérance ; les paroles de la jeune fille , le ton dont elles avaient été prononcées , lui en disaient trop pour qu'il renonçât à sa conquête. Avant minuit il était sous les fenêtres de Madeleine , et chantait une de ces romances dont la divine mélodie arrive comme une prière irrésistible au cœur de la jeune fille qui rêve chastement sous la branche bénite. Mais au premier couplet le vieux greffier sortit à moitié habillé , son bonnet sur l'oreille et son classique violon sous le bras.

— Comment , mon jeune ami , vous chantez sans accompagnement quand je suis là ? Recommencez-moi cela , je vous prie.

Et tandis que le père Siruret l'accompagnait bon gré mal gré , Vincent chanta presque toute la romance. Aux dernières paroles , le vieillard crut deviner qu'il s'agissait d'une véritable déclaration d'amour.

— Parbleu , camarade , à qui en voulez-vous par ici , à ma fille ou à ma femme ? vous arrivez trop tard. La place est prise ; passez votre chemin. — Il éloigna le jeune homme par les épaules , et rentrant aussitôt dans sa petite maison , il poussa vigoureusement les verroux.

Vincent eut beau se présenter le lendemain soir , il trouva le greffier installé sur le banc de pierre , le violon sur les genoux , avec la mine attrayante d'un chien de ferme qui garde la porte d'une étable. Vincent passa outre , et le voisin joua du violon beaucoup plus tard que les autres soirs.

Vers le milieu de cette même nuit , Madeleine était encore accoudée à sa fenêtre et s'enivrait en silence des brises délicieuses qui apportaient du vallon la bonne odeur des foins

nouvellement coupés. Tout en rêvant, elle crut apercevoir au pied du mur du petit couvent une ombre qui passait sans cesse, qui s'arrêtait, qui regardait une minute sa fenêtre, et s'éloignait pour revenir de nouveau. A mesure que l'ombre approchait, Madeleine entendait distinctement un bruit d'éperons. Il n'y avait nul doute que l'ombre ambulante ne fût Vincent, et la pauvre Madeleine reçut de cette vue un coup si violent dans le cœur qu'elle resta interdite à sa fenêtre, n'osant la refermer, et se reprochant de ne pas le faire. Quand l'ombre se fut retirée, la rêveuse resta longtemps à la même place, prêtant encore l'oreille au bruit des éperons; mais elle ne revint pas, et les vers luisants étincelèrent silencieusement dans les orties au pied de la muraille.

La nuit suivante, l'ombre revint, et Madeleine était encore à sa croisée; elle attendait depuis de longues heures sans qu'elle pût s'expliquer ni pourquoi ni comment, quand tout lui faisait au contraire une loi de ne rien attendre. Mais si tôt qu'elle entendit chanter à mi-voix les couplets d'une romance qui lui était bien connue, elle ferma précipitamment les vitres, et, par un sentiment de curiosité invincible, se mit à regarder derrière le rideau. Malheureusement pour elle, Vincent l'aperçut et revint toutes les nuits suivantes; la croisée était toujours déserte, sans être cependant fermée. Quand une jeune fille se sent amoureuse, elle prend, pour cacher son amour, les meilleurs moyens qui peuvent le dénoncer.

Les métives étaient arrivées; c'était l'époque où la famille Siruret allait ordinairement surveiller la coupe de ses blés, dans une petite borderie située derrière la tour du Chai, au bas de la falaise. Ce petit val poétique est abrité par un bois d'arbousiers et de chênes-liéges, qui s'étend jusqu'aux derniers relais de la vague. Le voisin y avait élevé à sa fille un berceau qu'il avait recouvert de vigne-folle et de liserons. Madeleine s'en était fait une retraite mystérieuse où elle allait lire des romans; depuis elle y avait placé un bénitier, et s'en était fait une sorte de reposoir qu'elle avait fait bénir par son confesseur; lieu saint tout rempli de l'harmonie des vagues et de la seigneurie des fougères.

Le matin des métives, le greffier fit monter sa femme sur l'âne du métayer, et prit le chemin de la borderie. Jamais le

voisin ne s'était mieux senti le cœur dispos et rajeuni par les sentiments d'amour. Il était paré, poudré à neuf, et, tout en cheminant, tout en poussant le roussin devant lui, il jouait du flageolet aux échos du vallon. Dans les moments de répit, il adressait les plus doux hommages à la voisine, ou bien évoquait, en traversant les cours d'eau et les halliers humides, tout ce que son éducation, abondamment classique, avait pour lui de souvenirs et de vers latins. A côté de lui trottait, la langue pendante, l'oreille basse, l'inséparable barbet, joyeux comme le maître.

Madeleine suivait la caravane, mais préoccupée de bien autres sentiments que son père. Elle se sentait saisie du mal inconnu, elle se trouvait en face du rêve qu'elle avait tant de fois commencé pour le quitter autant de fois. Elle avait rencontré son idéal, elle était liée par une promesse; du fond de son cœur elle murmurait contre ses parents, qui l'avaient contrainte au mariage. Elle marchait donc triste et mécontente, à la suite du gai flageolet. A diverses reprises elle crut entendre derrière elle des bruits de pas et de branches froissées, mais elle ne vit, en se retournant, que les premiers moissonneurs qui traversaient les sillons. A peine arrivée à la borderie, elle s'enfonça dans le petit bois, pour obéir à ce besoin de solitude qui travaille les âmes en peine. Les premiers rayons d'un soleil d'août inondaient les épis jaunes et y réveillaient, en séchant la rosée, d'indéfinissables petits bruits. La terre fermentait; la végétation, brûlée par le soleil du jour, mais ranimée par l'ondée silencieuse de la nuit, revenait à la vie et répandait dans l'atmosphère des germes brûlants et des tressaillements de fécondité. Les fleurs se laissaient arracher par le vent du matin leurs premiers parfums, et se pâmaient sur leur tige; mille insectes montaient et bourdonnaient dans la vapeur des herbes, après s'être enivrés de leur liqueur.

Madeleine sourit à cette belle matinée en sentant venir jusqu'à elle l'odeur des brandes avec le bruit des pins mêlé aux modulations des vagues: tout cela précipitait les battements de son cœur et l'enivrait, elle aussi. Elle essaya de chanter à son tour la ballade que Vincent lui avait chantée, mais aux premières mesures elle baissa la tête et se prit à méditer. Qu'attendiez-vous donc, fille de la dune? qu'appeliez-vous du

fond de votre rêve, les yeux sur l'horizon, dans les vents du matin?

Ne pouvant plus tenir contre l'émotion intérieure, Madeleine se leva et se mit à marcher. Elle passait avec une lenteur malade et une nonchalante volupté de mouvements, sous les arbres agités à peine et ruisselants de larmes embaumées. — Voilà le dernier jour de ma belle jeunesse, ô mes pâles fleurs! disait-elle aux plantes qu'elle foulait. Je viens l'ensevelir dans le silence et le parfum de notre petit bois. Mes riantes espérances sont parties, qui sait vers quels mondes?

Et pendant qu'elle parlait, les palombes s'envolaient dans les rayons du soleil, à travers les rameaux, et reprenaient leur migration vers d'autres contrées.

Après avoir marché quelques instants encore, Madeleine s'assit au pied d'un saule, toute brisée par les brûlantes secousses du cœur, et laissa tomber son front dans sa main. Les longues branches éplorées de l'arbre flottaient sur son cou; elle crut entendre de nouveau des pas; elle leva la tête, et aperçut Vincent qui la regardait les bras croisés. Il avait suivi la fiancée de Bernard depuis la maison du voisin; il paraissait pâle et triste aussi. Il était en costume de chasse, le fusil à son côté. Madeleine voulut se lever, mais elle sentit ses jambes faiblir, et fut forcée de se rasseoir.

— Puisque vous m'avez vue ainsi, dit-elle à Vincent, vous devez partir et ne plus me revoir. Et elle lui fit un signe d'adieu.

Vincent enfonça le canon de son fusil dans le sable, et se jeta aux genoux de Madeleine, en disant d'une voix sourde: Je ne me relèverai que pour aller mourir d'amour et de désespoir à dix pas d'ici. Et, en disant cela, il lui prenait les doigts et les couvrait de baisers. Il était ému, il suppliait, et sa main brûlante errait dans les tresses éparses et sur les épaules de la jeune fille.

C'était plus qu'il ne fallait pour perdre la raison d'une âme qui l'avait presque entièrement perdue. La pauvre Madeleine n'avait plus ni force, ni voix, ni pouvoir de repousser les étreintes de son amant. Elle était vaincue. Ses nerfs tremblaient, elle arrachait vivement et semait de ses doigts crispés les franges de son châle. Vincent redoublait d'instances et

d'exaltation ; mais , au moment où il étreignait la malheureuse abandonnée avec la fureur de la passion, une toux sèche, suivie du nom de Madeleine, prononcé à voix forte, retentit au bout de l'allée. C'était le voisin qui appelait sa fille pour l'aider à chercher une petite herbe dont il avait besoin. En s'entendant ainsi appeler, Madeleine, toute rouge de honte, se leva, et s'enfuit dans le berceau qui lui servait de chapelle. Était-ce pour se cacher à son père, ou espérait-elle vaguement se mettre à l'abri de l'idée divine ? Quoi qu'il en soit, Vincent se leva aussi et la suivit dans sa retraite. Ils demeurèrent là tous les deux, le Seigneur Dieu sait combien de minutes, dans un silence de mort. Des heures s'écoulèrent ; Siruret s'était beaucoup éloigné, cherchant toujours sa plante ou entraîné par quelque soin domestique. Des cris étouffés, des soupirs, des sanglots s'échappèrent enfin de la feuillée. Il ne les entendit pas. Le ciel était serein ; de jolies fauvettes grises chantaient dans les noisetiers en fleurs.

Vers le milieu du jour, Madeleine s'élança, les cheveux épars, la ceinture dénouée, à travers les arbres. Elle monta rapidement la dune et, tendant les bras à la mer et les tordant avec une sombre désolation, elle s'écria : Voilà le chasse-marée ! — et se retournant du côté de Vincent, qui l'avait suivie effrayé de son désespoir : — Regardez, voilà le navire de Bernard ; le reconnaissez-vous à ses voiles rouges ?

C'était effectivement le chasse-marée de son futur que Madeleine, poussée par une voix d'en haut, par un instinct du cœur ou une sorte de prescience, venait de reconnaître.

Vincent avait beau vouloir consoler son amante en lui promettant que leurs existences seraient unies désormais, et s'élevant, par surexcitation de tête, à des élans de poésie, lui parler de lacs bleus au bord desquels ils iraient vivre, de terres parfumées d'orangers et chauffées par de tièdes soleils, de nuits illuminées par de splendides astres ; il avait beau jurer d'éternelles amours au sein de délices éternelles : la pauvre Madeleine ne l'écoutait plus, elle sentait les premières atteintes du remords, ces brises glacées, si pleines de tristes murmures ; elle baissait la tête, elle pleurait amèrement et criait du fond de son cœur : sainte Madeleine, ma patronne, pourquoi m'avez-vous abandonnée ! Si bien qu'après une longue et silencieuse attente, Vincent

fut forcé de se retirer sans qu'elle eût osé levé les yeux sur lui , ou lui adresser une parole.

Bernard arriva le lendemain ; il était joyeux comme un nouvel époux , et s'était fait tout habiller de neuf à Bordeaux. Il avait achevé , en peu de jours , un excellent voyage et gagné près d'un millier d'écus , ce qui était plus que suffisant pour le mettre en ménage.

Madeleine le salua tristement quand il vint lui donner le baiser de retour , et lui dit :

— Mon ami , il faut nous séparer.

Bernard eut d'abord envie de rire ; mais , en voyant l'air sérieux et glacé de Madeleine , il fit un geste de colère :

— Nous séparer ! Parbleu ! je voudrais bien savoir qui oserait nous séparer ! Il aurait de vigoureux poignets celui-là , si de ces poignets que voici je ne le faisais entrer dans cette muraille !

— Bernard , vous devez m'aimer sans doute , car on ne recherche pas une pauvre fille qui n'a rien , sans amour.

— La belle question ! Et croyez-vous que si je ne vous aimais pas , je vous l'aurais dit ? Bernard n'a jamais dit que ce qu'il avait dans le cœur , et l'a toujours dit à la face du soleil.

— Donnez-moi votre main , ajouta Madeleine. Bernard lui donna sa main. — Et accordez-moi une grâce , une dernière , au nom de votre amour. Jurez-moi de ne jamais chercher à vous venger , et , ajouta-t-elle en laissant rouler une larme , à me venger. Je ne suis plus digne de vous , et je ne dois plus vous revoir.

Le marin se leva brusquement , craignant son émotion , et marcha longtemps à quelque distance sans rien dire , puis il revint fort pâle , se frappa fortement la tête et dit :

— Le vieux Bernard s'était flatté de se faire aimer par une jeune fille ; il n'avait pas compté l'âge , les cheveux blancs et les blessures. Le vieux Bernard a eu tort. Dieu lui est témoin cependant qu'il n'eût voulu que le bonheur de celle qui eût été sa femme. Il ne lui eût point donné ce bonheur , il le voit bien maintenant. Mais il ne se vengera pas de ce qu'il ne s'est pas fait aimer. Adieu ! soyez heureuse ! Bernard ne pourra jamais sentir pour son ancienne amante que bienveillance au fond de son cœur.

Madeline se mit à genoux devant lui , et dit en sanglottant :  
— Bernard , je vous ai trompé ! J'ai besoin de votre pardon !  
Je ne sortirai pas d'ici que vous ne me l'ayez donné !

— Levez-vous ! s'écria le capitaine d'une voix forte ; ce n'est la place d'aucun chrétien. Le vieux marin ne vous pardonne pas, ajouta-t-il avec calme ; il vous plaint, il ne veut plus être pour vous qu'un père.

Et il s'éloigna. Il se rendit à son gîte, et monta dans sa chambre aussi tranquille en apparence qu'au retour d'une partie de pêche. Seulement il prit soin en entrant de verrouiller et de barricader sa porte. Il décrocha du chevet de son lit son pistolet de combat, renouvela l'amorce, l'arma, le posa sur une table, devant laquelle il s'assit paisiblement. Il alluma ensuite sa pipe, et ouvrant la Bible, qu'il lisait tous les soirs avant de se coucher, il lut attentivement et longuement divers passages. Quand il eut achevé, il se leva brusquement, et jeta d'un coup de pied le châssis de sa petite fenêtre dans la cour, avec un jurement affreux. « Il y a donc des gens, cria-t-il avec une incroyable expression de rage, qui ne peuvent jamais tâter de cette chose absurde qu'on nomme bonheur ? » Mais il revint presque aussitôt à son calme habituel, et reprit la lecture de la Bible, qu'il avait abandonnée. Après avoir lu environ une heure, il alla s'appuyer à la fenêtre. La nuit déroulait ses magnificences paisibles sur les agitations de la vague qui se désolait dans la baie. Bernard saisit le pistolet qu'il avait posé sur la table, et allongea le bras. Le coup partit ; il alla se perdre dans l'espace, roulant d'écho en écho parmi les rochers. Alors le vieux marin, élevant l'arme vers le ciel, s'écria dans toute l'exaltation d'une foi primitive : « Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir fait résister à la tentation ! L'homme est né pour souffrir. Et Job, qui vous bénissait dans son malheur, était plus malheureux que moi. »

Quand on connut la rupture du mariage, les mauvaises langues en firent toutes sortes de commentaires. La médisance va vite dans les petits endroits. Madeline n'était point aimée des autres femmes parce qu'elle avait sur elles la supériorité de l'esprit et de la figure. Bernard était suspect aux autorités du lieu et détesté pour ses opinions libérales ; aussi le maire et

l'adjoint , aidés de leurs femmes , répandirent-ils toutes sortes de bruits contre lui ; mais il n'eût jamais su le nom de son rival sans les indiscretions de Vincent qui reparut , au grand jour, sous les fenêtres de Madeleine , et se vanta lâchement de sa bonne fortune. Néanmoins Vincent s'en repentait déjà ; il en pesait les conséquences ; il s'était laissé aller jusqu'à promettre à Madeleine de l'épouser ; il sentait quel démenti cela donnait à son ambition , et il était certain que son oncle le déshériterait plutôt que de consentir à ce que , dans ses idées , il croyait une mésalliance. Il n'avait pu trouver l'occasion de retourner chez Madeleine , et s'en félicitait dans le fond de son cœur. Il savait que ne plus la revoir était le plus sûr moyen d'échapper à sa position , sans déchirement et sans drame. Aussi résolut-il de partir au plus vite pour Paris. Malheureusement il eut l'imprudence de confier le secret de son départ à Barrilleau , qui se hâta d'aller répéter la nouvelle à Bernard.

Celui-ci avait promis à Madeleine de ne point chercher à se venger ; et comme il ne connaissait rien de plus saint qu'une parole donnée , il demeura tranquille devant tous les commérages des uns et des autres. Il savait que son rival avait donné sa promesse d'épouser Madeleine ; il croyait bien , par devers lui , à quelque acte de séduction du fait de Vincent , et il s'établissait de sa propre autorité le protecteur de Madeleine. Il trouvait dans la franchise et les aveux de celle-ci des motifs suffisants pour croire à son innocence.

Quand il apprit le départ secret de Vincent , il en ressentit une violente indignation. Une semblable perfidie lui parut le plus grand crime qu'un être qui lève le front au ciel puisse commettre , et le lendemain , longtemps avant le point de l'aube , il s'était rendu du chemin qui conduit du château de Maupertuis à Saujon , pour y attendre le passage de Vincent. La première idée qui lui vint fut d'éreinter son rival et de le jeter dans un fossé. Il en était encore aux réflexions , lorsqu'il entendit le trot lourd et sonore d'un cheval qui descendait vers l'endroit qu'on nomme *le Chemin-Bas* , et où l'argile , profondément creusée par la roue des charrettes , laisse à peine assez de place pour un attelage de bœufs. Bernard ne doutait pas un instant que ce ne fût son rival qui arrivait et descendait la pente de la colline. C'était lui en effet qui , croyant apercevoir , au jour in-

certain du crépuscule, comme un fantôme immobile sur son passage, eut un moment d'hésitation et la velléité de rebrousser chemin.

Mais un sentiment de honte le retint. Il fit claquer son fouet, donna de l'éperon dans le flanc de sa bête, avec un jurement énergique, pour avertir le malencontreux fantôme qu'il eût à se garer, s'il ne voulait qu'il lui passât sur le corps. Mais au moment où le cheval arriva au grand trot, le spectre, loin de bouger, saisit d'une main ferme la bride de l'animal qui s'arrêta pacifiquement. Le jour commençant à paraître éclairait la poussière blanche du chemin. Vincent put très-bien reconnaître le capitaine Bernard; il pâlit de peur et de colère à la fois; mais, se remettant presque aussitôt, il dit de la voix la plus dégagée qu'il put :

— Si c'est une plaisanterie que vous avez voulu faire, j'avoue, capitaine, malgré l'estime profonde que je vous porte, ne pas la trouver de mon goût.

— Il s'agit bien de plaisanterie! dit Bernard; il s'agit, monsieur, de me dire où vous allez, car on n'abandonne pas ainsi des jeunes filles qu'on enlève à leurs amants, en leur faisant de belles promesses.

— Si c'est une réparation de ce tort-là que vous me venez demander, permettez-moi de vous dire que cette demande est un peu tardive, et en outre que ces sortes de choses se font avec d'autres circonstances, à la clarté du jour, en présence de témoins, et non dans un guet-apens comme un assassinat, avant que le jour ne soit levé.

— Je ne vous demande ni ne veux vous donner de réparation; je ne vous estime pas assez pour cela. Quant aux preuves de bravoure, dit Bernard en se déboutonnant et en montrant sa poitrine couverte de blessures, il y a écrit là-dessus tout ce qu'il faut de certificats pour qu'on ne puisse jamais la révoquer en doute. Ainsi donc, vous ne vous en irez pas que vous ne m'ayez dit où vous allez, et juré d'épouser Madeleine que vous avez lâchement séduite.

Vincent furieux ne répondit que par un second coup d'éperon dans le ventre du cheval, mais bien mal lui prit de ce moyen extrême, car Bernard appliqua un tel coup de poing sur la tête du pauvre animal, que celui-ci s'abattit et renversa son cavalier.

En se voyant aussitôt saisi au collet, Vincent se mit à crier au secours. C'était l'heure où les bûcherons de Courlay conduisent au marché leurs ânes chargés de fagots de pin ou d'ajoncs.

— Ma foi ! dit le premier paysan qui arriva, un contre un, la partie est égale.

Tous les autres paysans s'arrêtèrent sur leur bâton, pendant que leurs ânes continuaient paisiblement leur route, et attendirent le dénouement du drame avec la joie intérieure de voir un monsieur, c'est-à-dire leur ennemi naturel, passer, comme ils disent, un mauvais moment.

— Mes amis ! dit Bernard, voici un homme de la ville qui vient séduire nos filles en leur promettant de les épouser, et qui fuit ensuite la nuit comme un voleur.

— S'il avait séduit ma fille, dit le même paysan, et si je le tenais comme vous le tenez, je l'étranglerais sur l'heure. — A mesure que le paysan parlait, Vincent avait senti la main de Bernard le serrer plus fortement.

— Je ne vous quitte pas vivant ! s'écria Bernard avec l'inflexion de voix brève qu'a un homme bien décidé à faire ce qu'il annonce, que vous ne m'avez promis et solennellement juré, par le saint nom de Dieu, devant ces braves gens qui nous voient et nous écoutent, d'épouser Madeleine Siruret.

Vincent, qui connaissait Bernard, vit bien que jurer était, après tout, le meilleur et unique moyen de se tirer des bras du forcené marin, et il jura par le saint nom de Dieu d'épouser Madeleine.

Le serment prêté, il croyait être quitte et libre, il se disposait à remonter à cheval et à continuer sa route.

— Un moment, dit Bernard, vous jurez encore de ne jamais vous prévaloir du cas de violence qui vous a été fait ?

Ici Vincent hésita un moment, il avait déjà fait la restriction dans sa conscience ; mais Bernard le tenait et le serrait toujours par le collet, et le séducteur fut bien contraint de balbutier le nouveau serment.

— Allez maintenant, reprit Bernard en lâchant son adversaire, et souvenez-vous qu'il existe dans la loi de Dieu des peines terribles contre les parjures. — Mais Vincent s'était déjà élancé sur son cheval, il le poussa au galop avec un rugissement de rage,

et le bruit retentissant des sabots couvrit les dernières paroles du capitaine.

Une fois arrivé à Paris, Vincent ne garda plus de salaison passagère avec Madeleine, qu'une indifférence mêlée de terreur pour les conséquences graves qui avaient failli s'ensuivre. Il ne considérait la rencontre de Bernard et la parole qu'il lui avait donnée que comme une odieuse voie de fait contre laquelle il devait protester du fond de sa conscience, bien qu'il eût juré le contraire. Il soupçonna Madeleine d'avoir trempé dans cet acte de violence, et ce soupçon tranquillisa ce qu'il pouvait avoir de remords. Désormais d'ailleurs, il se croyait en sûreté au milieu de Paris; il reprit ses habitudes, renoua d'anciennes liaisons, et sans avoir précisément résolu d'oublier Madeleine, il l'oublia tout à fait. Quant à la pauvre abandonnée, elle ne vivait plus que dans les larmes; elle était bien changée, bien abattue, et tous, ceux-là même qui l'avaient connue si belle et si fière, tous ceux qui s'en étaient plaints trouvaient que Dieu l'avait trop punie. Le voisin avait pris tellement à cœur le chagrin de sa fille, qu'il ne jouait plus du violon qu'à de longs intervalles, et cependant Madeleine ne connaissait pas encore toute l'étendue de son malheur, elle ne s'aperçut qu'elle était enceinte que cinq mois après le départ de Vincent.

Jusqu'à-là elle était demeurée fière dans l'abandon. Elle avait couvert d'un noble mépris la trahison de celui qui l'avait séduite; mais il fallait un père à l'être de son sein; elle se résigna donc à écrire à Vincent, qui songeait moins que jamais à Madeleine. Par une espèce de concession aux sentiments d'honneur, il n'osa répondre négativement à celle qui avait sa parole; il rejeta tous les obstacles sur la résistance de l'oncle, résistance, ajoutait-il, qu'il essayait de vaincre chaque jour, et qu'il espérait surmonter avec le temps et des ménagements.

Cette lettre ne devait paraître qu'une lâcheté de plus à Madeleine, et cependant l'espérance est encore si fortement ancrée au fond des âmes trahies, qu'elle ajoutait foi à cette lettre et qu'elle repoussait de la main cette dernière coupe amère, l'idée d'un abandon complet. Elle n'avait cependant plus, pour sauver la punition du ciel à celui qui l'avait séduite, et assurer un nom à l'être qu'elle portait dans le sein, qu'à tenter une dernière démarche : aller trouver l'oncle de Vincent. C'était l'inspiration

d'un noble cœur ; et , comme les âmes un peu grandes , qui jugent toutes les autres âmes d'après leur mesure , elle s'imagina facilement émouvoir ce qui ne s'est jamais ému , l'âme d'un vieux riche. L'oncle demeurait , comme nous l'avons dit , au château de Maupertuis. Madeleine s'y rendit seule , un soir , par les chemins détournés des landes.

Le juge de paix Dubreuil , châtelain de Maupertuis , quoique vilain de naissance , était toujours haut dressé sur ses prétentions nobiliaires. Fils équivoque de fermier , enrichi à la suite de la révolution par l'achat à vil prix de terres seigneuriales , maître Dubreuil avait , au dire des paysans de l'endroit , toujours économisé sa chandelle , et , le cas échéant , arrondi son clos. Il achetait tous les gros biens pour les vendre en détail à énorme bénéfice , et plaçait ensuite solidement ses deniers à usure. Pour plus d'économie , il vivait des cadeaux des plaideurs. Les plus beaux lièvres et les premières perdrix , les meilleurs canards , chapons , fruits et légumes du canton , prenaient tout naturellement le chemin de Maupertuis. Il y avait des jours où la cuisine du juge ressemblait à un marché. Le vieux Dubreuil faisait vendre sous main ce qu'il ne consommait pas. Voilà l'homme que Madeleine allait tenter d'émouvoir.

Quand elle fut arrivée au château , elle se glissa timidement et légèrement derrière les murs de la garenne ; elle tremblait d'être aperçue et reconnue de qui que ce soit ; mais à peine eut-elle franchi la grande porte , que celle-ci , retombant avec fracas sur ses vieilles ferrures et ses vieilles poutres , ébranla tous les échos sonores de la vaste basse cour. Une bande de pigeons s'envola sur les toits avec de grands battements d'ailes. Madeleine demeura tout interdite et tout effrayée. Elle avait devant les yeux le magnifique château de Maupertuis , avec ses deux ailes couvertes d'ardoise et son colombier nobiliaire , choses qui imposent toujours. Cependant tout devant elle portait le signe d'une ladrerie et d'une pénurie extrêmes. Des volets couverts de lichen pendaient à un seul gond , et menaçaient d'un moment à l'autre d'écraser les visiteurs. Les châssis brisés , où le vent du nord sifflait , n'avaient qu'une partie de leurs vitres. De grandes mauves et de longues tiges de fenouil envahissaient toutes les marches du perron ; dans le jardin , des chèvres et des vaches paissaient sous les arbres fruitiers. Deux mâtons

effanqués, le poil rude et rebroussé, gardaient la porte du château, et déchirèrent de leurs dents la robe de Madeleine lorsqu'elle se présenta.

La pauvre fille mourait de frayeur, et quand elle fut entrée et débarrassée des chiens, elle tomba dans une autre perplexité; elle ne trouvait personne, et ne voyait devant elle qu'un vaste corridor; à chaque pas son embarras, son inquiétude ne faisaient que croître. Le corridor partageait le château dans toute sa longueur, et ne présentait qu'une immense enfilade de portes; à chaque porte qu'elle ouvrait, elle ne rencontrait que de vastes salles encombrées de meubles au rebut, de lustres, de portraits, de fauteuils écornés, écorchés, brisés, et en même temps de sacs, de futailles, et de récoltes diverses entassées là pour les rats et les souris. Ce fut tout à fait à l'extrémité du corridor que Madeleine, après avoir frappé à une petite porte trois légers coups dont chaque vibration lui retentissait dans le cœur, entendit une voix forte et brève comme celle du maître, lui crier d'entrer.

C'était là, en effet, que se tenait le vieux Dubreuil, avec une fille naturelle nommée Isabeau, chargée de soigner sa toilette et de mettre au net ses jugements. Quand Madeleine entra, Isabeau était à genoux, devant son père, chassant les mouches de sa figure avec une branche d'arbre. Le vieux juge se tourna tout d'un bloc vers la porte, car il était si obèse, et avait le cou tellement court et enfoncé dans les épaules, qu'il ne pouvait remuer la tête; il regarda Madeleine par-dessus ses lunettes, en lui faisant une légère inclination de corps.

— Eh bien! ma belle enfant, dit-il à Madeleine, vous ne voulez donc pas vous marier?

Ce brusque propos sans allusion cependant, si ce n'est à Bernard, fit trembler Madeleine de la tête aux pieds, et refoula son courage au fond de son cœur.

— Je venais, dit-elle, vous consulter là-dessus.

Le juge la regarda.

— Si c'est une déclaration d'amour que vous venez me faire, je suis un peu vieux, dit-il avec le sourire d'un homme satisfait de ce qu'il a dit.

— Vous êtes juge, reprit gravement la fille du greffier, et vous devez à tous la justice.

Le vieux juge s'inclina :

— Alors croyez-vous qu'un homme qui a compromis la destinée d'une jeune fille, et, sur l'honneur, devant Dieu, promis de l'épouser, doive le faire?

— Si c'est une action judiciaire que vous voulez intenter, la loi n'en donne aucune. Promesse de vente vaut vente, dit le code, quand on est convenu du prix. Mais promesse de mariage, tout le monde en fait, sans être pour cela, Dieu merci, contraignable par corps.

— Je ne demande rien à votre loi, mais à votre conscience.

— Sans doute, d'après la conscience! répéta le juge en traînant sur le mot; mais pourquoi ces questions, ma belle enfant? Vous n'êtes pas dans le cas, je présume, de réclamer une réparation?

— J'y suis précisément, et je ne vois pas pourquoi vous empêchez votre neveu de me la rendre. — Et en disant cela elle se glissa aux pieds du vieux juge, et lui dit, les yeux remplis de larmes : Je vous en supplie, ne me condamnez pas à mourir, car c'est me condamner à mourir que me refuser la main de votre neveu; ne refusez pas un père à l'enfant de mon sein.

— Mon neveu! que voulez-vous dire? Et le vieillard moribond, tout étourdi, frappait sa béquille contre terre. — Mon neveu n'a rien promis. Tant pis pour les jeunes filles qui croient aux promesses. Mon neveu ne possède rien; on me dit riche, mais je suis pauvre. D'où vient qu'il ne m'a jamais parlé de cette liaison?

A ce dernier coup Madeleine se releva dignement. — En ce cas, dit-elle, je n'ai plus rien à demander à vous ni à personne. — Et l'orgueil des âmes résignées répandit une sainte pâleur sur sa figure.

Le vieux juge se sentit ému à sa manière. — Je plains bien mon pauvre ami Siruret. Mais si devant la loi mon neveu ne vous doit rien, en bonne justice il vous doit des dommages et intérêts. — Ma fille, dit-il à Isabeau, prends la clef du coffre, et va chercher le sac de cent écus. C'est mon dernier sac, et vous savez, ajouta-t-il d'un air piteux en se tournant vers Madeleine, que la récolte des pommes de terre a manqué cette année.

Madeline releva la tête dans toute la noblesse de sa dignité

grossièrement outragée. — Vous êtes incapable de me comprendre ; j'étais venue vous éviter , à vous et à votre neveu , monsieur le juge , le poids d'une autre justice. Que Dieu , maintenant , bénisse votre or et votre cercueil.

Après ces paroles Madeleine se retira. — Vous avez tort , lui cria le juge à mesure qu'elle s'éloignait ; vous avez plus que tort , ma petite , de prendre ainsi la chose au tragique. Cent écus sont toujours bons à recevoir ; et ma foi , quand vous serez mieux avisée , peut-être n'y seront-ils plus. Je tâcherai cependant de les tenir à votre disposition.

Sitôt que Madeleine fut tout à fait éloignée , le juge dit brusquement à sa fille : Va fermer la porte , et ne laisse jamais plus entrer cette péronnelle hardie comme un page de cour.

Le sentiment de l'outrage , les violents efforts d'un cœur meurtri avaient soutenu Madeleine en présence du juge ; mais quand elle eut fait quelques pas dans la garenne , cette surexcitation tomba. Elle sentit ses forces lui manquer. Au bord du sentier qu'elle suivait s'élève une croix de bois noir , sur la place même où fut commis un crime il y a peu d'années. Madeleine ne put aller plus loin ; elle se laissa choir , et se traînant sur les genoux jusqu'aux degrés de mousse , elle tint longtemps la croix embrassée. Le crépuscule était descendu sur les taillis. Les loups dont cette lande est le refuge commençaient à hurler et à se répondre au loin ; la pauvre fille demeura durant de froides heures insensible , inerte , le front dans la rosée.

Il se trouva que , dans cette même soirée , deux hommes passèrent à cheval près de Madeleine. C'étaient Herbelet et Barrilleau qui , voyant quelque chose remuer au pied de la croix , s'étaient approchés. Laisse , dit Herbelet , c'est pardieu Madeleine qui attend sans doute l'heure d'un rendez-vous ; et ils poussèrent leur cheval plus loin , riant entre eux de l'aventure. La victime ne les entendit pas ; elle avait perdu connaissance. Peu à peu cependant le froid de la nuit , l'humidité pénétrante de la terre rendirent Madeleine à la réflexion , et par la réflexion au sentiment de la souffrance. Elle crut sortir d'un rêve de mort et se réveiller dans un tombeau. Elle étendit les bras et se mit la main sur son flanc où elle ne sentait plus rien battre. Seulement le flanc était douloureux. Mon Dieu , vous avez eu pitié de moi ,

cria-t-elle exaspérée ; je puis mourir maintenant , mon enfant est mort.

Elle devint plus calme et regarda le ciel. On l'eût dit consolée par cette idée de refuge au sein des régions invisibles , inaltérablement sereines. La nuit était triste , mais belle ; la lune se dégageait péniblement à l'horizon du sein d'un gros nuage ; les étoiles brillaient solitairement sur les landes sans fin déroulées devant ses regards , et , à travers les clairières du bois , Madeleine voyait étinceler la ligne blanche de la mer , presque aussi claire que le ciel , et le feu mobile du phare de Cordouan. Une funèbre musique de vagues et de feuilles agitées , tantôt sourde et presque éteinte , tantôt pleine et majestueuse , passait lentement sur la morne solitude des bruyères. C'est par des nuits semblables que Madeleine s'était prise à envier ou appeler l'amour. Maintenant elle le connaissait.

Elle croisa les mains et invoqua le dieu des cœurs brisés .

Le jour suivant , elle réunit tout ce qu'elle pouvait posséder de parures , ses bagues et son collier d'or , enfin tous ces riens innocents qui occupent les longues et mélancoliques heures des jeunes filles auprès de la vitre. Elle en fit un paquet , et alla frapper de bonne heure à la maison basse , obscure , du grand Pierre. Celui-ci était occupé à boucher des fioles , selon la prescription d'un vieux livre posé sur un bahut. Il ne jeta qu'un regard oblique à la fille du greffier. Madeleine défit le paquet silencieusement , et en demanda le prix au grand Pierre , qui examina les objets un à un minutieusement , et qui offrit environ le quart de la valeur. Madeleine le trouva encore plus honnête qu'elle ne croyait , et accepta sans contestation le prix de l'usurier. Tout en comptant les écus avec soin et lenteur , le grand Pierre dit à Madeleine :

— Je vous avais bien dit que vos fiançailles avec Bernard ne vous porteraient pas honneur. J'avais vu ça , la veille , dans le zénith. Que ne veniez-vous me consulter auparavant ? Cela vous aurait coûté peu de chose.

Madeline ne répondit pas : elle prit l'argent , et se rendit à l'église , où elle jeta toute la somme dans le tronc des pauvres. Personne ne la vit faire ; l'église était à cette heure entièrement déserte.

Le malheur de Madeleine était connu. Elle vécut encore assez de jours pour entendre l'injure, la réprobation et le sarcasme autour de son agonie. Mais que lui importait à elle? Son mal ne faisait-il pas chaque jour des progrès plus rapides?

Aux premières rumeurs qui transpirèrent dans le public, elle alla se jeter dans le sein de sa mère et implora sa compassion; mais sa mère détourna les yeux, et lui répondit durement:

— Retire-toi; tu es une fille perdue qui as déshonoré la famille. Je ne saurais jamais te revoir qu'en rougissant de ta honte!

Et Madeleine s'éloigna sans murmurer du sein qui l'avait portée et qui la repoussait dans l'infortune.

Le dimanche suivant, lorsqu'elle alla prier à l'église; ses jeunes compagnes, ses amies d'enfance, se retirèrent et firent le vide autour de son banc, comme si elle était frappée non-seulement de réprobation, mais encore de lèpre. Elle fut sensible à cette dernière honte, car elle en parla depuis; mais ni les regards tournés vers elle, ni les mots à voix basse, ne purent la distraire de sa dévotion calme et confiante. Elle répandit du fond de son cœur mourant la douleur comme un parfum; sur les pieds du Dieu de douleur.

Le curé ne pouvait manquer l'occasion d'un beau petit succès apostolique au profit des bonnes mœurs; il prêcha contre la débauche, le hal et l'alliance avec les hérétiques. L'allusion était flagrante; il fit consciencieusement, mais impitoyablement, de Madeleine un sujet d'édification pour ses paroissiens. La pénitente l'écouta tranquillement; mais, à un passage du sermon où le curé, la désignant presque du doigt, parla des peines réservées aux jeunes filles devenues mères; la pauvre Madeleine vit les ogives de la voûte tourner sur sa tête; elle jeta un cri lamentable, et tomba évanouie sur les dalles. Il fallut l'emporter et la mettre au lit.

Elle ne se releva plus; une fièvre violente la prit au sortir de l'église, elle languit durant huit jours, et après vingt-quatre heures de délire, auxquelles succéda un marasme profond, elle recouvra toutes ses facultés. Sentant que son heure approchait, elle fit venir le curé, se confessa; et reçut les derniers sacrements. Quand le prêtre eut fini, elle demanda qu'on la mit sur son séant et qu'on lui donnât sa robe blanche, car elle se croyait

rachetée de sa faute. Toutes ces choses étant faites, elle pria qu'on envoyât chercher Bernard et quelques vieilles femmes, ses voisines, qui l'avaient le plus blâmée et réprouvée en public. Deux cierges brûlaient au pied du lit où étaient posés l'absoute et le goupillon trempé d'eau sainte.

Les vieilles femmes étant donc entrées dans la chambre, et s'étant approchées du lit, Madeleine leur prit les mains et leur dit en les baisant : Je vous demande pardon du scandale que j'ai causé ; et se retournant ensuite vers Bernard qui la regardait les mains croisées, elle ajouta : « Vous seul m'avez aimée ; vous pouvez m'embrasser, je suis assez punie. »

Bernard mit respectueusement un genou en terre, et baisa le bas de la couverture.

Madeleine était si émue et si faible en parlant, qu'elle fut obligée de s'arrêter quelques minutes ; elle crut entendre un bruit de cornemuses, et demanda d'où venait cette musique ; quand on lui eut dit que c'était une noce de villageois ; elle baissa la tête, et dit anèremment à voix basse : Ils pourront s'asseoir à leur banc, ceux-là, sans que leurs meilleurs amis se détournent d'eux avec mépris. Madeleine était si accablée, qu'après avoir dit ce peu de paroles, elle garda longtemps le silence. Elle appela ensuite son père et lui demanda sa bénédiction ; mais le vieux Siruret était affaisé plutôt qu'assis dans un grand fauteuil, il était stupide et semblait ne rien comprendre à la scène où il assistait ; ses lèvres remuaient ; on eût dit qu'il récitait la prière des agonisants.

Alors Madeleine pria le confesseur d'approcher : — Mon père en Christ ; est-ce tout ? puis-je encore espérer d'être sauvée ?

— Repentez-vous ; dit le prêtre en fronçant le sourcil, votre faute est immense.

— Et la miséricorde de Dieu infinie, ajouta Bernard en sa qualité de protestant.

Madeleine jeta un profond soupir, elle voulut saisir le crucifix qu'elle avait devant elle, mais le crucifix lui échappa et roula sur le plancher ; les deux cierges consumés s'éteignirent ; il ne resta d'autre lumière que celle d'une lampe mourante. Madeleine cria distinctement : Mon Dieu ; mon Dieu, prenez pitié de moi ! Elle perdit connaissance et retomba sur l'oreiller. Onze heures sonnaient à l'horloge du petit couvent.

Elle revint un instant après à elle-même. « J'étouffe , dit-elle d'une voix bien faible , donnez-moi un verre d'eau. » Mais à peine lui eut-on présenté le verre , qu'une légère écume vint sur ses lèvres , sa paupière se ferma. On entendait frémir les cyprès du couvent , tant le silence était profond à ce moment suprême. Tout à coup le vieux Siruret se leva de toute sa hauteur ; sa face était blanche et immobile , deux longs ruisseaux coulaient lentement le long de ses joues. Il étendit la main sur le cœur de sa fille et l'agita au-dessus de sa tête en s'écriant d'une voix terrible : « Ma fille , Dieu te vengera ! »

Il retomba ensuite sur son fauteuil. On l'appela , on le secoua , il ne remua pas , il ne répondit pas ; il venait d'être frappé de paralysie.

Ainsi mourut Madeleine Siruret. Elle fut enterrée le lendemain , à la nuit tombante , le plus secrètement possible. Le curé crut devoir lui refuser le drap blanc , parce que , disait-il , Madeleine avait perdu le droit d'avoir à son enterrement le symbole et la couleur de pureté. Bernard seul , avec quelques personnes charitables et le petit barbet noir , suivit la chässe au cimetière , et quand il eut jeté à son tour sa pelletée d'argile , il murmura dans les dents l'imprécation du voisin : « Dieu te vengera ! »

Le vieux Siruret n'a plus recouvré depuis ni la parole ni le mouvement. Je l'ai vu peu de temps après la mort de sa fille , assis et grelottant sur son banc de pierre , aux rayons d'un soleil couchant. Il faut croire qu'il me reconnut ; il bredouilla quelques mots sans suite , essaya de me prendre la main , et pleura longtemps. Ce malheureux gardait , au milieu de son affliction mentale , quelques souvenirs vagues du coup qui l'avait frappé. Un matin , on le trouva mort dans son lit ; Dieu avait détaché en silence , durant le sommeil , les lourds anneaux de cette vie si durement éprouvée.

Depuis la mort de Madeleine , Bernard était sombre , concentré , replié sur lui-même ; il ne parlait guère plus à personne ; il évitait avec un soin visible de passer devant la maison du défunt voisin ; il demeurait à Royan le moins qu'il pouvait ; il faisait de longues courses de cabotage , même dans la mauvaise saison. — J'ai là , disait-il souvent à l'homme de quart qui veillait avec lui sur le pont , une idée que je ne puis chasser ; — et

il se frappait le cœur. — Mon ami, si vous tenez à ma réputation d'honnête homme, vous devriez me débarquer par là, dans quelque île dont je ne pourrais plus sortir.

Quand il était de retour à Royan, il ne faisait que lire la Bible, ce poison terrible, comme on l'a dit, pour certaines âmes. Il suivait au temple, avec assiduité, tous les offices du dimanche, il s'oubliait même dans ses contemplations intimes jusqu'à rester debout durant tout le prêche, la tête cachée dans ses mains. Cette profonde ferveur touchait les assistants; car tous savaient qu'elle coulait d'un grand cœur et d'un profond chagrin. On estimait Bernard, et chacun plaignait, comme il arrive toujours après les mauvais bruits, cette âme droite et honnête, victime d'une belle affection. Avec le temps on avait fini par rendre justice à Madeleine. Sa mort avait racheté sa faute, et l'intérêt qui l'avait survécu s'étendait par contre-coup sur Bernard, qui l'avait assistée jusqu'au tombeau.

Malheureusement, peu d'années après, Vincent revint de Paris avec une place de procureur du roi et des promesses d'avancement rapide. L'oncle Dubreuil était mort, et le neveu se trouvait le plus riche propriétaire du pays. Il avait enfin le pied sur l'échelle. Ses ambitions n'avaient pas menti, d'autant plus qu'il venait épouser la fille unique d'un député qui pouvait fournir une dot presque égale à la fortune de l'oncle. Le beau-père promettait en outre de se faire remplacer à la députation de Marennes, par son gendre.

Vincent arriva donc en poste pour célébrer les épousailles qui devaient éclipser, par le luxe, tout ce qu'on avait vu de pareil dans la contrée; il avait fait recruter des musiciens et des chanteurs dans tous les petits théâtres de la province. Comme le beau-père possédait presque toutes les barques du port, les marins, par cet esprit de flatterie et de couardise qui se trouve partout sur les pas de la richesse et de la puissance, résolurent de choisir les douze plus belles d'entre leurs filles pour offrir une couronne à la mariée. La nièce de Bernard se trouva du nombre, et lorsqu'elle prévint son oncle de sa bonne aubaine, celui-ci lui défendit sèchement d'aller à la noce; la petite se mit à pleurer, alors Bernard lui dit en soupirant :

— Tu peux y aller, mais tu auras à t'en repentir. — Et il n'en voulut pas dire davantage.

Le jour de cette grande noce étant venu , tandis que le curé faisait sonner les cloches de son église à toutes volées , Bernard sortit de chez lui calme et grave comme à l'ordinaire ; au dire de tous les témoins. Seulement on remarqua qu'il portait une espèce de manteau d'hiver drapé jusqu'au menton , bien qu'on fût en été , et que la journée fût brûlante. Il alla trouver sur le quai cinq de ses vieux camarades auxquels il avait donné rendez-vous.

— Puisqu'on s'amuse là-haut , dit-il en montrant le château de Mons qui domine la rade et où la noce avait lieu , nous pouvons bien aller nous amuser aussi à vider une bouteille ensemble , d'autant plus que ce jour est l'anniversaire de notre fameux combat contre la corvette anglaise. Tu t'en souviens , Jacques ? ajouta-t-il en se tournant vers un des marins.

— Si je m'en souviens ! dit celui-ci , je le crois bien , par tous les diables ! c'est là que j'ai reçu dans le ventre la balle qui y est encore. Il paraît que ça ne se digère pas.

Bernard ne répondit que par un sourire triste , et les marius se rendirent en rade sur le chasse-marée , où le capitaine avait fait préparer un repas copieux. Ils se mirent en train d'y faire honneur , comme de braves gens qui ne dînent chaque jour qu'avec la morue sèche et le pain de seigle. Bernard seul ne mangeait ni ne buvait , il paraissait méditer. Jacques , qui était placé auprès de lui , s'en aperçut et lui dit : Qu'as-tu donc à te tourner continuellement sur ton banc sans boire ni manger ?

— Je songe à une chose qui m'occupe : crois-tu , dis-moi , toi qui vas au temple et qui crois au Christ , crois-tu que , quand la vengeance de Dieu est sur quelqu'un , qu'il l'accomplisse lui-même ? Non , sans doute , Dieu ne descend pas du ciel , il choisit un mortel comme nous , il lui envoie son esprit , et quand ce mortel a la conviction profonde que Dieu l'a choisi pour exécuter sa vengeance , il doit obéir , n'est-ce pas , à l'ordre d'en haut , et ne pas s'inquiéter du reste ?

Jacques , qui était un excellent matelot , et qui en outre ne comprenait rien aux paroles de Bernard ; lui dit : Le diable me confonde , si tout cela n'est pas trop profond pour moi ; va le demander plutôt à notre pasteur qui est savant dans son métier.

— Et levant aussitôt son verre , il ajouta : Au capitaine Ber-

nard ! que le bon Dieu éloigne de lui toute tristesse ! — Et tous les marins trinquèrent au capitaine Bernard.

— Mes vieux amis , dit celui-ci d'une voix émue , je vous remercie. N'est-ce pas que vous tenez toujours votre ancien capitaine pour un brave et honnête marin qui n'a jamais fait tort à personne ?

— Celui qui en douterait , répondit un d'eux , serait un mauvais drôle , et je lui tordrais le cou s'il venait me dire , à moi , là en face , que le capitaine n'est pas le plus généreux et le plus loyal des hommes , le plus humain après le combat.

— N'est-il pas vrai , ajouta Bernard , que , quoi qu'il arrive , vous qui m'avez connu trente ans , vous viendriez , dans un mois , comme aujourd'hui , serrer cette main que l'empereur a serrée. — Et il leur tendit la main ; les cinq matelots la prirent chacun à son tour.

— Mais qui diable ! disait Jacques , peut mettre en doute la probité du capitaine , pour qu'il nous fasse toutes ces questions ?

— Le public peut changer , répondit Bernard.

— Il ne changera pas , dit Jacques , tant qu'un de nous vivra pour dire à ceux qui mentent qu'ils ont menti.

Bernard ne répondit plus. Il prit Jacques à l'écart , tira de sa poche la tabatière d'or que Napoléon lui avait donnée , la glissa dans la main du matelot , et lui dit brusquement : Garde-moi cela.

— Je ne te refuse pas , dit Jacques ; mais c'est là une chose que tu ne devrais quitter qu'à la mort.

— Au fait ; tu as raison , dit Bernard ; et reprenant la tabatière des mains de Jacques , il considéra un moment le chiffre et les aigles gravés sur la couverture , ensuite il la jeta dans la mer : — Vois-tu , Jacques , dit-il froidement , tu es un honnête homme , un brave ; mais , à ta mort , cette tabatière pourrait tomber en de mauvaises mains qui l'achèteraient ; là , au fond de ces trente brasses d'eau , elle ne sera jamais souillée du souffle des lâches.

Jacques sentit bien , sous sa rude écorce de marin , qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'âme de Bernard ; mais il savait que celui-ci ne se laissait pas interroger facilement ; il baissa la tête et garda le silence. Bernard lui prit la main une

dernière fois , et dit : Continuez , vous autres , à vider ces bouteilles ; je vais à terre où m'appelle une affaire pressée ; je viendrai dans une heure pour ramener le navire dans le port.

Il partit seul dans le canot ; mais , en le voyant s'éloigner , Jacques secoua la tête et dit : Sûrement , voilà le capitaine qui va faire un coup de sa façon ; il a sa vieille figure de branlebas.

Après être débarqué , Bernard remonta la rue qui conduit aux murailles de Mons. Il passait alors pour la première fois , depuis la mort de Madeleine , devant la maison du voisin. Il s'arrêta un instant pour regarder la petite fenêtre , et il fit un geste énergique , qui fut aperçu d'un passant. Ensuite il pressa le pas , et arrivé au château , il poussa brusquement la grille qui se trouve au bas de la terrasse. Il entra promptement , toujours enveloppé de son manteau , sans trouver personne qui s'enquit où il allait.

Le soleil était à son déclin , et une magnifique journée d'été s'éteignait dans les flots. Sur la terrasse , d'où s'apercevaient le port et toute l'immensité de la mer , on avait dressé une grande voile de navire pour le repas de nocce. Déjà le dîner tirait à sa fin ; tous les hauts bonnets des lieux voisins avaient été invités et garnissaient une table de plus de cent couverts. Une foule de curieux était éparpillée autour de la tente et dans le jardin.

Quand Bernard monta l'escalier de la terrasse , il fut saisi malgré lui par la beauté du spectacle. Les derniers rayons d'or , illuminant le fond de la tente , pétillaient sur les verres et les plats de la table. C'était au mois de juin. La brise molle et lente du soir secouait légèrement les grandes touffes de lilas , de chèvrefeuille , d'ébéniers , et répandait leur douce odeur sur le front des nouveaux époux et des convives. Au milieu du bruit épouvantable de pétards et de coups de fusil dont les paysans font prodigieuse consommation à toutes les noces , une assez nombreuse musique arrivait , adoucie par l'éloignement , à l'oreille des convives.

Vincent jouissait superbement de son triomphe , et se penchait , le sourire sur les lèvres , du côté de sa femme , qui lui rendait , mais en rougissant , de plus doux regards. Bernard la vit et la trouva admirablement belle sous le voile brodé d'ar-

gent et sous le bouton d'oranger ; il resta longtemps les bras croisés sur sa poitrine , pour la regarder sourire à son mari. Une pensée affreuse et terrible dut traverser en ce moment le cœur de Bernard , car lui qui avait tant de fois joué sa vie contre les périls , se sentit trembler , pâlir , et alla s'appuyer contre une des colonnes de la tente , ainsi qu'une personne en fit la remarque.

On était arrivé à l'instant où les convives se lèvent et portent une santé aux nouveaux époux. Au milieu du toast Bernard était venu se placer derrière Vincent , et touchait presque sa chaise. Il est d'usage que le marié fasse raison aux convives , et leur porte à son tour une santé. Vincent se leva seul , mais au moment où il tendait son verre , un tremblement convulsif agita sa main , il chancela sur ses pieds et tomba en arrière. Il n'avait poussé qu'un râle sourd , et les convives ne virent plus , à la place où il était , qu'un long jet de sang sur le voile de sa femme qui n'eut que la force de jeter un cri d'horreur. Le coup de mort avait été porté à Vincent avec tant de force et de rapidité , que les plus proches voisins ne s'en étaient pas même aperçus. Il était entré au cœur de haut en bas , et le sang refluant dans la plaie avait étouffé la voix. Un cri et un frémissement d'indignation s'éleva autour de la table.

— Silence , cria Bernard d'une voix tonnante , priez tous , et souvenez-vous de ce jour. Voilà la vengeance de Dieu.

Et il jeta le couteau d'abordage , qui venait de tuer son rival , tout sanglant sur la nappe. Il ouvrit son manteau , il prit à sa ceinture deux pistolets et traversa d'un pas tranquille la foule de domestiques frappés de stupeur et d'épouvante , sans que nul osât l'arrêter. La musique continuait de jouer derrière les ormeaux , mais à peine sorti du château , Bernard descendit rapidement le chemin de la forêt de Cherve et prit à droite le sentier qui mène aux falaises du port ; là on perdit la trace de ses pas ; on ne l'a plus revu.

Seulement un pêcheur croit avoir aperçu , à la lueur douteuse d'une lune voilée , au sommet d'une roche en saillie sur la mer , comme une ombre debout ; le vent soufflait dans son manteau.

Aujourd'hui la vieille Siruret file sa quenouille dans le coin de la cheminée. Parfois , quand le vent bat sa cloison , elle lève

la tête et regarde, dans une muette attitude, avec la fixité interne d'une pensée qui ne se comprend pas et qui cherche à se comprendre, l'ombre des rideaux du lit flotter sur la muraille; puis, laissant tomber sur son sein sa face ridée, elle continue de filer sa quenouille.

EUGÈNE PELLETAN.

---

---

LES

AMOURS DES POÈTES.

---

On devrait bien trouver estrange  
Que ma muse n'ait mis au jour  
Quelque œuvre digne de louange  
Sur le sujet de mon amour ;  
Je m'en estonnerois moi-mesme ;  
Mais dans mon inconstance extrême  
Qui va comme un flus et reflux,  
Je n'ai pas si tost dit que j'aime,  
Que je sens que je n'aime plus.

SAINT-AMANT.

L'an dernier, un de mes amis m'annonça qu'il allait se marier. Il ne faisait point ce qu'on appelle un beau mariage. Lorsqu'un mariage est beau pour l'une des parties contractantes, c'est qu'apparemment, pour l'autre, il est le contraire. Le sien n'était ni une spéculation ni un sacrifice. Quoique poète, mon ami était un parti aussi convenable qu'un commissaire-priseur ou un juge de paix; et, si la vanité d'avoir un gendre célèbre avait été le motif déterminant aux yeux de sa belle-mère, que j'ai toujours soupçonnée de sacrifier aux muses en secret, par bonheur, cette fois, la vanité et la raison s'étaient trouvées parfaitement d'accord.

J'avais laissé les deux familles non moins impatientes que les amants de conclure cette union, et je croyais, après quelques semaines d'absence, arriver trop tard pour y assister, lorsque dans une visite que je fis à M<sup>me</sup> de M..., la mère de la future, je fus tout étonné d'apprendre que les bans n'avaient point été publiés.

— Vous en êtes encore là ! m'écriai-je.

— A... avait un livre à faire imprimer, me répondit-elle, et j'ai préféré qu'il se délivrât de ce soin. On a bien assez d'occupation quand on entre en ménage.

L'excuse était plausible, mais donnée d'un air soucieux qui trahissait une arrière-pensée ; j'étais trop l'ami des deux familles pour craindre d'être indiscret en cherchant à éclaircir ce soupçon. Je questionnai donc M<sup>me</sup> de M..., tout en feuilletant le livre de A... qui se trouvait sur la table. Elle commença par nier.

— Mais quand j'aurais quelques inquiétudes, ajouta-t-elle, quelle est la mère qui peut s'en défendre, au moment de confier à un étranger le bonheur de sa fille ?

Tout en admettant que l'exagération dans ce cas était presque un droit, j'appuyai sur les motifs de sécurité que lui présentait le caractère de son gendre. Elle en convint et enchérit même sur mes éloges.

— Mais, dit-elle en secouant la tête, êtes-vous sûr qu'il aime réellement ma fille ?

J'étais loin de m'attendre à ce doute qui n'avait aucun fondement, et en ma qualité de confident de A..., je m'empressai de la rassurer.

— D'où vous vient cette idée ? lui dis-je ; a-t-il été moins assidu chez vous pendant l'impression de son livre ? Il faudrait le lui pardonner ; un peu de préoccupation est excusable quand on va livrer au public le fruit d'un long travail.

— Oh ! ce n'est pas cela ! sa gloire est trop la nôtre pour que nous voulions qu'il la néglige ; mais, faut-il vous le dire, je suis peinée de voir que, dans ce gros volume de vers, il n'y a pas une seule pièce où il soit question de son amour pour ma fille.

— C'est là ce qui vous chagrine ?

— Certainement. Un poète véritablement amoureux ne doit pouvoir chanter que celle qu'il aime.

— Eh quoi ! vous auriez voulu qu'il fit ses confidences au public, à ce public indifférent, moqueur !.. Ah ! si le poète doit écarter le vulgaire profane, l'odieux vulgaire, n'est-ce donc pas surtout du sanctuaire de son cœur ! Qu'est-ce que l'amour sans l'ombre et le mystère ? Et ici, quel amour, grand Dieu ! l'amour le plus sacré, l'amour sanctifié par le mariage ! Quoi ! faire passer tout un flot d'oisifs et de railleurs par la chambre nuptiale !.. Ah ! n'interprétez pas à mal sa réserve, sa délicatesse ! Il n'y a que trop de gens, dans ce siècle éhonté, qui sont disposés à faire argent ou gloire de tout, à monnayer leur conscience, leur sang et leurs entrailles, à se vendre corps et âme sur la place publique : félicitez-vous que votre fille ait rencontré un cœur chaste, pudique, discret, qui croirait la prostituer que de lui ôter son voile pour la faire admirer des passants, un cœur qui ne soit pas blasé, qui n'ait pas besoin que la vanité lui assaisonne l'amour.

— Je ne vois pas que les sonnets de Pétrarque aient déshonoré Laure.

— Mais Laure n'était pas la femme de Pétrarque. Les amours malheureux sont les seuls qu'un poète délicat puisse chanter.

— Un talent délicat sait tout dire : Pétrarque heureux, Pétrarque marié à Laure, aurait continué ses sonnets.

— Vous croyez?... Vous ne savez donc pas la véritable histoire des amours de Laure et de Pétrarque ?

— Je sais leur histoire comme tout le monde : qu'entendez-vous par la véritable ?

— Par la véritable histoire, je n'entends pas les annales hypocrites des historiographes ; je n'entends pas les mémoires du temps, toujours entachés de partialité ; je n'entends pas les biographies où la vérité, comme dans les romans historiques, est sacrifiée à l'unité, à l'harmonie de l'ensemble. J'entends l'histoire qui existe dans toutes celles-là, mais seulement pour les lecteurs qui savent lire, pour les lecteurs sans préjugés, et qui connaissent le cœur humain.

— Et qu'avez-vous lu dans cette histoire ? Que l'auteur des sonnets, que le *grandissimo innamorato*, comme le nommait la reine Christine, n'était pas amoureux ?

— J'ai lu qu'il l'était de la poésie, de la gloire littéraire. Cette passion-là n'a pas duré trente ans, comme celle qu'on lui prête

pour Laure : elle a duré toute sa vie. A Bologne, son père Petrarco l'envoie étudier le droit, il n'étudie que Virgile et Cicéron. En vain le pauvre notaire emploie les prières, les menaces, les voies de rigueur ; en vain il jette au feu Cicéron et Virgile. Notre amoureux pousse de tels cris que son père, saisi d'effroi et de repentir, se brûle les doigts pour sauver les précieux manuscrits. Sa mère meurt. Quel est son premier mouvement à cette triste nouvelle ? Il fait des vers. Elle avait trente-huit ans, il en fait trente-huit. Le bon fils !... J'allais dire le bon poète ! Un an après, son père meurt aussi, et Pétrarque, qui avait altéré son nom, — un poète ne peut pas porter le nom d'un notaire, — Pétrarque revient avec son frère Gherardo recueillir à Avignon leur modeste héritage. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre étudié les lois. Pour les punir, sans doute, et leur démontrer l'utilité de la jurisprudence, leurs tuteurs les volent ; mais qu'importe à Pétrarque la perte de son patrimoine ? Ils lui ont laissé, les ignorants, un manuscrit de Cicéron !

Il n'était occupé qu'à relire Cicéron et Virgile, et fort tourmenté du désir de s'élancer sur leurs traces, lorsqu'un matin il entra dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, allant vraisemblablement demander à Dieu, source de poésie, de vouloir bien diriger sa muse dans le choix du sujet qui servirait de fondement à sa gloire. C'était un jour de grande dévotion, le lundi saint, et quoiqu'on ne fût encore qu'à la première heure, c'est-à-dire environ six heures du matin, beaucoup de belles dames priaient déjà dans l'église. Il en remarqua une entre autres qui, par l'expression ravissante de ses traits, par la noble élégance de sa tournure, par la recherche et le goût de ses ajustements, lui parut les surpasser toutes.

Elle était vêtue d'une robe verte, semée de violettes ; ses cheveux étaient d'or et semblaient filés par les mains de l'amour. Ses yeux étaient bleus, ses yeux étaient noirs ; comment les voulez-vous ? Nous avons le choix ; les commentateurs sont en dispute. Ce qui paraît positif, c'est que ses yeux étaient sereins comme un beau ciel, et brillants comme deux étoiles. Sa bouche angélique était pleine de perles et de roses. Enfin, son nez, Luigi Gandini dit qu'il était *scavezzo*. Eh quoi ? cassé !... est-ce-là ce qu'il veut dire ? Est-ce pour cela que Pétrarque n'en parle point ? Mais comment se représenter la belle Laure avec

un nez cassé ? J'aime mieux croire que , par *scavezzo* , Luigi Gandini a entendu un nez qui n'est pas droit , un nez retroussé , un de ces nez à la Roxelane qui bouleversent les cœurs et les empires.

Quoi qu'il en soit , Pétrarque trouva la belle fort de son goût , et il demanda à une vieille donneuse d'eau bénite qu'elle était cette charmante personne. La vieille lui répondit qu'elle était fille du sieur de Noves , et qu'elle s'appelait Laure. Laure ! ce nom fut comme une révélation ! A vingt-trois ans , un poète prend volontiers l'amour pour sujet de ses compositions , surtout quand , comme Pétrarque , il peut s'autoriser de l'exemple de ses professeurs de droit et de philosophie. Le nôtre se sentit entraîné par Apollon lui-même vers cette beauté qui portait le nom de l'arbre dont se tressent les couronnes littéraires. C'était l'inverse de Daphné , un laurier métamorphosé en femme. Sa prière était exaucée , devancée : il tenait son sujet ! Il ne ferait point comme Dante qui avait pris pour héroïne une petite fille morte à neuf ans ; il ne ferait point comme Cavalcanti , comme Montemagno , comme son professeur de droit Cino di Pistoja , dont les Mandette , Lauretta et Selvaggia n'étaient que des êtres de raison. Son pied , à lui , poserait sur la réalité. Il en comprenait tout l'avantage avec l'instinct du génie ; mais avec ce même instinct il craignait que la réalité n'étouffât son idéal , et il était en proie à cette hésitation ; lorsque la donneuse d'eau bénite , achevant sa réponse , lui apprit que Laure de Noves était mariée depuis deux ans au sieur Hugues de Sade.

Mariée ! O bénédiction du ciel ! O protection évidente de Phœbus ! Mariée ! Un obstacle insurmontable ! Une passion malheureuse ! Comme son sujet se développait devant lui ! Il vida sa bourse dans la main de la vieille , l'ayant quittée précipitamment , il alla s'agenouiller derrière un pilier sombre , le plus loin qu'il put de la divine Laure , et pendant la messe il fit trois sonnets.

On ne fait pas des vers pour le seul plaisir d'en faire. Pétrarque eut soin de laisser trainer les siens sur la table de son cabinet. Ses amis , qui savaient vivre , n'eurent garde d'être discrets ; les trois sonnets coururent bientôt la ville , et la maison de Laure , on le croira sans peine , ne fut pas la dernière où ils se présentèrent.

Malgré son amour pour Cicéron, Pétrarque n'était rien moins qu'un pédant crasseux. Nous avons là-dessus son propre témoignage. Il avait le teint frais, l'œil vif, la tournure dégagée ; en un mot , il était si joli , qu'on se le montrait du doigt dans les rues, et qu'il était fatigué de l'attention qu'on lui portait. Cette fatigue, toutefois, il ne faisait rien pour se l'éviter, car il était extrêmement recherché dans sa toilette. Il était vêtu d'une belle robe blanche qu'il se donnait une peine infinie à préserver des atteintes de la boue d'Avignon ; il portait des souliers étroits qui lui faisaient souffrir le martyre, beaucoup plus, je vous le garantis , que ne fit jamais Laure ; et tout le temps qu'il n'employait point à faire sa cour aux muses ou aux donneurs de bénéfices, il le passait , ainsi que son frère, à peigner sa chevelure. Les vers alors étaient infiniment plus rares qu'aujourd'hui ; les bons vers le sont toujours : comment ne pas voir avec indulgence un joli poète qui se déclare notre adorateur ? On a beau être mariée, on a beau être vertueuse, ce n'est pas une raison pour être ingrate, et Laure aurait cru l'être de ne pas remercier son faiseur de sonnets. Mais comment le remercier ? il ne lui avait pas été présenté. Pétrarque était Italien : elle le remercia de l'œil , à l'italienne.

Pétrarque n'avait pas besoin de cet encouragement pour continuer à rimer, mais encore moins pouvait-ce être un motif de s'arrêter : il continua. Laure remercia de nouveau, Pétrarque rima derechef, si bien que, de sonnets en sonnets et d'œil-lades en œillades, il finit par recevoir de la voix publique brevet de *patito*.

Tant que l'amour s'était maintenu dans le domaine de la fiction , et qu'il n'avait eu à pousser que des soupirs poétiques, Pétrarque s'était acquitté très-volontiers de son rôle ; mais lorsque ce rôle devint double , et qu'il fallut faire tout le bon le *patito*, perdre à courir après son insensible un temps qu'il aurait pu consacrer à lui faire des vers, il commença à se repentir de son imprévoyance et de sa présomption, à regretter d'avoir voulu mieux faire que Dante et que son professeur de droit. Mais Laure et Avignon avaient pris sa passion au sérieux. Démentir cette erreur, c'était étouffer dans le nid cette couvée de sonnets qui ne demandait qu'à croître et à multiplier. Ses entrailles paternelles s'émurent , et le poète soutint le courage de l'amant.

Heureusement, de son côté, Laure avait fait ses réflexions. Dans la naïveté de sa coquetterie, elle croyait fermement Pétrarque amoureux. Elle songea à réparer les toutes petites brèches que ses œillades avaient pu faire à sa réputation, et un beau jour qu'il venait courageusement remplir ses fonctions, elle fit l'étonnée, et le regarda de l'air le plus impertinent du monde.

Il n'en crut pas ses yeux d'abord, puis il en fut très-choqué ; mais il songea bien vite à tout le loisir qu'il allait avoir, à tous les sonnets qu'il ferait de plus, et, oubliant qu'il était en scène, il négligea de s'arracher les cheveux.

Cette imprudence lui coûta cher. Laure s'aperçut qu'elle avait eu tort de cesser d'alimenter cette flamme naissante, et elle revint à la charge avec un redoublement de coquetterie. Ce n'étaient plus, cette fois, de simples œillades, c'étaient des manéges autrement significatifs. Si on le voyait venir à la promenade, vite on baissait son voile ; si on était sans voile, on s'en faisait un de ses mains, et on hâtait sa marche en le lorgnant à travers ses doigts. Un jour, on fit plus. On était allée se baigner à la rivière, et Pétrarque, son Cicéron, en main, s'étant fort innocemment égaré de ce côté, surprit, nouvel Actéon, cette autre Diane dans l'attitude et dans le costume aussi de la déesse. On ne se couvrit pas de ses vêtements, qu'on avait à sa portée ; on ne s'enfonça pas dans l'onde, vêtement toujours prêt pour les baigneuses surprises : on savait sa mythologie ; on lui jeta de l'eau au visage.

Si Laure savait la mythologie, Pétrarque, qui était tonsuré, avait lu l'Écriture sainte, et le rôle de Joseph avec la femme de Putiphar lui avait toujours paru souverainement ridicule. Il était dans un âge où la crainte du ridicule est toute-puissante : il reprit bravement le harnais amoureux. Mais Putiphar était là, Putiphar, la providence des Joseph récalcitrants ou résignés. Hugues de Sade, sans être précisément jaloux et sans beaucoup s'effaroucher des petits vers et des petites menées de ce joli poète, finit cependant par trouver que Laure abusait un peu de la permission qu'ont en France les femmes mariées d'être coquettes, que son médecin lui recommandait trop l'exercice et les bains de rivière. Elle avait beau, par ses confidences, aller au-devant des propos et des rapports ; baisser un voile, ou de

la main se cacher le visage, parurent à son mari d'assez mauvais moyens pour rebuter un amant ; et quant à la parodie de Diane et d'Actéon , il était trop bon chrétien pour croire à la mythologie ; en tout cas , il savait que de son temps , l'eau que les baigneuses surprises jetaient à la face des chasseurs indiscrets ne changeaient plus en cerfs que les maris.

Hugues de Sade ne faisait pas de vers , mais c'était un homme sensé. Il ne bouda pas , parce qu'une humeur maussade éloigne plus qu'elle ne ramène. Il ne fit pas de remontrances , parce qu'il ne faut pas mettre la vanité féminine aux prises avec l'autorité conjugale. Il ne se posa pas en tyran , parce qu'on se butte , et qu'il est peu adroit de transformer une coupable en victime ; il ne chercha pas querelle au jeune galant , parce que d'une part c'eût été le rendre intéressant et de l'autre faire soupçonner plus de mal qu'il n'y en avait. Il ne fit pas cependant le débonnaire ; il ne se constitua pas en rivalité de petits soins avec ce joli poète ; il netâcha pas de le faire oublier à force de cadeaux , de fêtes et de distractions de toute espèce parce , qu'il faut réserver toutes ces douceurs pour le jour où on les mérite , et ne pas faire de la coquetterie un moyen de les obtenir. Il ne chercha pas non plus à inspirer de la jalousie en faisant le coquet de son côté , ou à se relever d'un cran dans l'esprit de sa vaniteuse par le récit plus ou moins sincère de ses bonnes fortunes. Il employa le plus simple et le meilleur des moyens , un moyen que je recommande à tous les maris en pareil cas ; il fit un enfant à sa femme.

Quand Laure se vit enceinte, elle sentit qu'un gros ventre n'aurait pas bonne grâce dans un sonnet , que cette révélation des plaisirs mystérieux de l'hymen pouvait refroidir la verve amoureuse et poétique de Pétrarque. Elle résolut donc de l'éloigner , et s'armant d'une rigueur calculée , elle saisit le premier prétexte , et ordonna à ce téméraire d'éviter sa présence. L'ordre arrivait à point nommé : le téméraire se mourait d'envie de voyager ; il voulait voir Paris , la Flandre et le Brabant. Plus adroit cette fois , il jeta un cri de désespoir à cet ordre inhumain , et ayant fait deux sonnets et autant de paquets , il partit bien vite d'Avignon , sans regarder derrière , tant il avait peur qu'on ne le rappelât.

Laure avait , nous l'avons vu , ses raisons pour être obéie ,

mais son esclave était par trop docile. Elle ne put s'empêcher de trouver qu'il aurait pu faire un peu plus de résistance. Il était bien jeune de prendre ainsi les femmes au mot. Cependant elle consola son amour-propre en se disant qu'elle ne pouvait manquer de recevoir avant peu quelque lettre trempée de larmes, quelque sonnet désespéré. Mais point; les jours, les semaines, les mois se passèrent; poésie ou prose, il ne venait du voyageur aucun message, et elle commençait à le croire mort, mort d'amour, cela va sans dire, lorsque enfin une lettre, datée de Liège, vint démentir cet espoir, je me trompe, cette crainte. Mais ô mortification! la lettre n'était pas pour elle, la lettre ne faisait pas mention d'elle: il n'y était question que de Cicéron, et s'il y poussait des soupirs, c'était d'avoir eu tant de peine à se procurer de l'encre, et quelle encre encore, une encre toute jaune! et pourquoi faire, grand Dieu! pour copier deux oraisons de Cicéron.

De colère, Laure en aurait fait une fausse couche, mais elle avait encore la ressource de se dire que si on ne lui avait point écrit, c'était timidité, et que c'était discrétion si on n'avait point parlé d'elle; elle mena donc à bien son premier-né.

Il n'est si mauvais vent qui soit mauvais pour tout le monde, dit le proverbe anglais. Si la poste, à cette époque, avait été organisée comme elle l'est aujourd'hui, la seconde lettre de Pétrarque serait arrivée beaucoup plus tôt d'Aix-la-Chapelle, et Dieu sait quel ravage elle eût fait au moment des relevailles! une lettre où il s'indigne contre Charlemagne, parce que ce grand empereur a eu une maîtresse qu'il aimait passionnément, et que, l'ayant perdue, il s'est enfermé avec le corps de cette femme, le couvrant de baisers et de larmes, au lieu de recevoir ses ministres et les ambassadeurs.

Pauvre Laure, encore si c'eût été tout; quelques mois après, une âme charitable s'empessa de lui apprendre que son poète, que son martyr, était revenu d'Aix-la-Chapelle, mais qu'il s'était arrêté à Lyon pour y attendre patiemment la fin des grandes chaleurs. Toute réservée qu'elle était, Laure ne put se contenir qu'en se mordant la lèvre, et c'en fut assez pour autoriser l'âme charitable à l'aller plaindre de salons en salons.

Enfin les chaleurs passèrent, et maître Prétarque revint à Avignon. En route, il avait reçu une lettre de son grand protec-

teur, Jacques de Colonne, évêque de Lombes. Dans cette lettre l'évêque lui reprochait de jouer la comédie et de tromper le monde en simulant une passion, quand il n'aimait que les poètes et les philosophes. Le prélat ajoutait que sa Laure n'était qu'un fantôme créé par son imagination pour avoir un sujet qui exerçât sa muse et lui fit un nom; que ses vers, son amour, ses soupirs, tout chez lui n'était que fiction, et que s'il y avait quelque chose de réel dans tout cela, c'était sa passion, non pas pour une Laure qui, encore une fois, n'existait que dans son imagination, mais pour le laurier dont on couronne les poètes et après lequel il courait, comme le prouvaient ses études et ses ouvrages. Il terminait en disant : « J'ai été votre dupe pendant quelque temps, mais enfin j'ai ouvert les yeux et connu toutes vos fourberies. »

Pétrarque avait bien répondu à cela : « Mon père, plutôt à Dieu que votre plaisanterie ne portât pas à faux ! plutôt à Dieu que ma passion ne fût qu'un jeu ! Hélas ! c'est une fureur ! » Mais une dénégation n'est pas une preuve, et il sentait au fond du cœur qu'un jour sa réponse donnerait le droit à Voltaire d'en dire : « Cela prouve seulement que, dans ce temps-là, on appelait les évêques pères. » Il fallait joindre les actions aux paroles. Il se résolut. L'absence avait retrempé ses forces. Il vint reprendre assez gaiement ses fers; mais Laure était poussée à bout, elle ne daigna pas le regarder.

Quand Pétrarque se vit boudé, il se frotta secrètement les mains : il soutiendrait à moins de frais son rôle; il allait faire semblant de bouder aussi. Il se mit donc à fuir son adorée avec plus de joie qu'elle n'en mettait à l'éviter. Du plus loin qu'il la voyait venir dans les rues, il lui épargnait la peine de traverser le ruisseau; il le traversait lui-même, au grand détriment de ses souliers pointus et de sa belle robe blanche mais sans affectation, sans abaisser son capuchon sur ses yeux, sans mettre ses mains sur sa figure; non, tranquillement avec le moins de fracas possible, comme un homme qui va à ses affaires.

En cela, Pétrarque était encore un maladroit. Il était clair que cette conduite devait ramener Laure. En effet, après avoir cru quelque temps que c'était du dépit, elle réfléchit qu'un dépit amoureux n'est pas de si longue durée, et que ce pouvait bien

être du découragement. Les vertus coquettes ne rencontrent pas tous les jours des amants qui se contentent de si peu ; elle n'était pas la seule à Avignon qui eût le goût de la poésie : si on allait lui enlever son joli poëte ? O ciel ! abdiquer ! Ah ! mille fois plutôt n'avoir jamais régné ! Elle songea sérieusement à se maintenir sur le trône.

Pétrarque, qui se doutait de quelque chose, se tenait soigneusement sur ses gardes, et ne se laissait point approcher. Mais quel poëte est à l'abri d'une distraction ? Un jour que, le nez au vent, il cherchait une rime rebelle, Laure lui barra le passagé, et il ne put éviter un gros soupir et la plus assassine de toutes les œillades.

C'est une question de savoir si l'amour rend aveugle. En tout cas, Pétrarque n'avait aucun motif de l'être, et il vit bien à quoi tendaient cette œillade et ce soupir. Mais il était jeune : une mauvaise honte le prit. Il se piquait de courtoisie : il ne crut pas bienséant de tenir rigueur à de si beaux yeux. Il n'était pas exempt de vanité : il se dit que la coquetterie seule ne pouvait pas rendre ces beaux yeux si doux. Les siens s'adoucirent en proportion. Laure avait du terrain à regagner ; cet hommage ne lui suffit pas : elle laissa tomber un de ses gants. Pétrarque, en homme bien élevé, le ramassa, et se disposait à le rendre, lorsque l'idée lui vint qu'il serait plus galant de le garder, et il le mit dans sa poche. C'était aller un peu loin ; mais il avait sur le cœur la lettre de l'évêque de Lombes, et ce gant dérobé était un incident dont il tirerait un bon parti dans ses sonnets.

Hélas ! il n'y a rien de plus trompeur que les prévisions des poëtes. Ce maudit gant, dont il se promettait merveille, le mit, au contraire, à la torture. C'était une conquête, une espérance, presque une faveur ! C'était le cas d'avoir de la verve, de l'enthousiasme, et jamais il ne s'était senti plus froid, moins inspiré. Cependant les Muses sont femmes, et accordent beaucoup à l'importunité. A force de se ronger les ongles, à force de déranger l'économie de cette admirable chevelure qu'il se donnait tant de mal à peigner le matin, il réussit à secouer son engourdissement, à trouver des accents dignes de lui. O bonheur ! ô récompense ! de nouveau Laure le croit en son pouvoir : elle lui reprend son gant et lui tourne les talons. Il s'essuie le

front, remercie le ciel et la coquetterie, et autorisé à la fuite, aux yeux de ses lecteurs et de son évêque, par les rigueurs de son implacable maîtresse, il réalise, un nouveau plan de voyage, et s'enfuit à Marseille, où il s'embarque pour Civita-Vecchia.

Il n'aimait pas la mer ; mais tout est bon à l'esclavage qui s'échappe de prison. Il avait une idée fixe, une idée capable de donner gain de cause à l'évêque de Lombes, c'était de ressusciter à son profit un ancien usage tombé en désuétude depuis mille ans. Il voulait être couronné de laurier au Capitole. Animé de ce désir, il débarque sur les côtes de la Toscane ; et quel est le premier objet qui frappe sa vue ? Un laurier ! quel présage ! Il court au laurier avec tant d'empressement que son pied glisse, et le voilà roulant dans un ruisseau où il s'évanouit. Revenu à lui et confus de sa maladresse, confus surtout de la vanité qui en a été cause, il se console en pensant que l'éternelle et bienheureuse interprétation ne lui manquera pas : l'amour cachera complaisamment la vanité sous son manteau, et il en sera quitte pour faire quelque sonnet que la chère dame aura la bonhomie de prendre pour une allégorie.

Il continua donc sa route, tout en rimant, et arriva à Rome. L'impression que Rome fit sur lui se devine : le théâtre de la gloire de Cicéron ! la ville qui couronne les poètes de laurier ! Dieu sait aussi quand il en serait parti, si Jacques de Colonne ne lui eût fait obtenir, à Lombes, un canonicat dont il fallait venir prendre possession. Il s'y rendit donc, mais par le chemin de l'Académie, par le plus long, et il alla visiter auparavant les côtes de l'Andalousie.

Cependant, tout chemin mène à Avignon, même le plus long, et il n'eut pas plus tôt fait acte de présence à Lombes qu'une *dure* nécessité, — c'est lui-même qui l'écrit, — le ramena chez lui (dans la patrie de Laure), d'où l'avaient chassé la curiosité, l'ennui et le dégoût de la vie qu'on y menait. Ce sont encore ses propres paroles.

Pauvre Pétrarque ! la dureté de cette nécessité s'explique aisément. Il était comme un officier en semestre ; son congé expirait, et il rentrait au quartier. Aller à l'ordre, à l'appel, à l'exercice, à la parade, quelle perspective, quand on a joui pendant six mois de sa liberté ! O séductions de l'uniforme, que de regrets

vous avez dû enfanter ! Pourquoi est-ce à vingt ans qu'il faille prendre un parti décisif dans la vie, quand c'est à peine si à quarante nous savons celui qu'il eût été bon d'adopter ? Quel contresens de la nature que ce soit l'adolescence qui lie les mains à l'âge mûr, et le tienne ainsi sous la tutelle ! tout n'irait-il donc pas mieux si, renversant l'ordre établi, la vie humaine commençait par la vieillesse ? Un plan de conduite exige de l'expérience, du sang-froid, les qualités du vieillard ; l'exécution veut de l'activité, de la résolution, les qualités du jeune homme. L'âge de la pensée tracerait la route, donnerait l'impulsion ; l'âge de l'action irait au but. Après les glaces de l'hiver, comme les beaux jours paraîtraient doux ! plus de regrets inutiles du passé ; et lorsque nous approcherions du terme inévitable, lorsqu'il s'agirait de rendre à la terre son prêt momentané, nous n'aurions plus la torture d'assister nous-même à notre lente et douloureuse décomposition : nous rentrerions dans le sein de l'enfance ; nos facultés physiques et morales s'amoiendrieraient ensemble et peu à peu, et nous sortirions de la vie, comme nous y entrons, sans nous en apercevoir.

Ces réflexions, notre galant *officier* dut les faire, je suppose, bien qu'il se soit abstenu de les consigner dans ses sonnets, et son repentir ne put que croître avec le temps, car le joug amoureux devenait plus pesant chaque jour. Hugues de Sade, fidèle à son système, n'avait pas cessé de lutter à sa manière contre l'influence du langoureux auteur, et, tous les vingt sonnets, il avait fait régulièrement un enfant à Laure. Des couches si multipliées ne laissent pas que de fatiguer beaucoup une femme, et la sienne fut bientôt couperosée et fanée avant l'âge. Ni cet effet ni sa cause n'étaient propres à échauffer une ardeur plus que tiède, et l'imagination de notre poète, fatiguée elle aussi par ses nombreux accouchements, aurait eu besoin au contraire que la réalité lui vint en aide : la place n'était plus tenable.

D'ailleurs, Pétrarque — dirai-je, quoique poète ? — ne négligeait pas ses intérêts de fortune. Il faut bien que le fait soit vrai, puisqu'il est avoué par son panégyriste lui-même, par ce bon abbé de Sade, qui a écrit trois énormes volumes in-4° pour prouver que c'est bien un de ses ancêtres à qui Pétrarque a fait

l'honneur de vouloir prendre sa femme. « Pétrarque, dit-il, était ambitieux dans le fond de l'âme. Il aimait la gloire et les honneurs ; ce qui lui déplaisait, c'était d'être obligé de lutter d'intrigues dans les antichambres du pape et des cardinaux. Il voulait chercher un moyen de parvenir plus oblique, plus détourné, plus conforme à sa façon de penser. Je ne doute pas que le désir de se faire un nom en se livrant entièrement aux lettres, n'entrât pour quelque chose dans le parti qu'il prit de renoncer au monde, et de chercher une retraite. Il ne faut pas tout mettre sur le compte de l'amour. » Honnête abbé ! quelle impartialité philosophique !

Pétrarque donc pensait à se retirer du monde. Laure, à sa première grossesse, avait été embarrassée vis-à-vis de lui ; mais ou s'accoutume à tout. Il aurait fallu le renvoyer trop souvent d'Avignon, et il avait trop de peine à y revenir. Aux grossesses suivantes, il eut pleine et entière permission d'y rester ; les couches seules et la fièvre de lait l'exemptaient de son service, mais le premier congé de ce genre qu'il aurait, il se promit bien de le mettre à profit. Il avait en vue à Vaucluse une jolie petite maison de campagne où il pourrait travailler à loisir, et boudier la cour romaine d'assez près pour n'en pas être tout à fait oublié. Dès qu'il sut Laure dans les douleurs de l'enfantement, vite il courut acheter sa maisonnette et s'y renferma avec ses livres, avec Cicéron ; ô délices !... Il se sentait si libre, si soulagé que, se rappelant cette époque, il a écrit à un de ses amis : « J'ai trouvé tant de douceurs, une tranquillité si agréable dans cette solitude, que je ne crois pas avoir vécu d'autre temps que celui que j'y ai passé. Tout le reste de ma vie n'a été qu'un supplice continuel. »

En effet, quel supplice que d'être obligé de faire la cour à une femme qu'on n'aime pas, à une femme qui est toujours grosse, d'être obligé de vanter des attraits qui n'existent plus, et de se prosterner devant une prétendue vertu, qui n'est qu'un calcul de vanité et de coquetterie. Aussi, de quelles craintes il est assiégé, même dans la paix de son asile. « La nuit, il croit voir l'obstinée qui vient à son lit le réclamer comme un esclave... son sang abandonne ses veines pour se retirer dans le cœur... Tremblant, il se lève avec l'aurore, et il s'enfuit sur le haut d'un rocher, et il s'enfonce dans les bois, regardant de tout côté

s'il n'est pas suivi de cette image importune... Il ne se croit nulle part en sûreté. »

Et il faut l'entendre parler d'Avignon : « L'odeur de cette maudite ville, — de cette ville où respire Laure, — corrompt l'air pur de mes champs : je sens que son voisinage m'en fera sortir. »

Malheureusement, il avait fait la folie d'acheter sa maison de Vaucluse, et il fallait bien l'habiter ; il fallait même de temps en temps aller remplir à Avignon quelques devoirs indispensables. Mais il n'y restait que le moins possible, et cela pour ne pas rencontrer son adorable, il n'y a pas à en douter : car, pour s'excuser d'être retourné à Vaucluse sans avoir vu son ami, Guillaume de Pastrengo, qui arrivait d'Italie et lui avait donné rendez-vous à Avignon, il lui écrit qu'il a dû fuir, parce qu'on lui préparait de nouvelles chaînes, c'est-à-dire que Laure, piquée au jeu par l'absence, avait recouru après lui, et qu'alors, sauve qui peut ! il n'y avait pas eu de considération capable de l'arrêter.

Mais pour l'avoir manqué une fois, Laure n'était pas femme à se décourager : s'il était agile, elle était adroite. Elle sut bien se ménager le moyen de lui dire un jour : « Vous avez été bientôt las de m'aimer. »

Bientôt las, grand Dieu ! que les femmes sont exigeantes ! Il n'y avait pas moins de douze ans que cette intrigue durait ; il avait eu le temps de faire au moins cent soixante sonnets, et elle huit enfants, par conséquent : ce n'étaient certes pas les réponses qui lui manquaient. Mais il y a des impudences telles qu'elles vous ôtent toute présence d'esprit. Il la regarda d'un air hébété, et ne trouvant rien à dire, il s'écria : Cruelle !... Il y avait des témoins, Laure n'en demanda pas davantage.

Pétrarque ne fut pas plus tôt seul qu'il maudit sa sottise ; pour un rien, il se serait souffleté. Il aurait dû lui dire son fait, lui déclarer devant tout le monde qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'elle n'avait été pour lui, depuis douze ans, qu'un sujet de poésie ! Mais l'occasion perdue et sa fureur calmée, il réfléchit qu'il serait plus sage de ne pas s'attaquer à un amour-propre si opiniâtre. Il se répéta que désavouer cet amour, ce serait blesser aussi l'amour-propre de ses lecteurs, et reconnaître qu'il les avait pris pour dupes ; que c'était fuser le succès, non-seulement de ses sonnets, mais de tout autre ouvrage qu'il pourrait com-

poser à l'avenir ; et précisément , à cette époque , il méditait un grand poème qui , bien certainement , serait un jour son véritable titre de gloire , un poème , non plus en langue vulgaire , en italien , dans un patois hâtard , mais dans l'idiome de Virgile , de Cicéron ; non plus sur de frivoles amours , mais sur des vertus mâles et dignes des chants d'un poète de trente-cinq ans ; non plus à la louange d'une héroïne qui lui rendait l'inspiration si pénible par la perte de sa beauté et par ses exigences en dehors de son rôle idéal , mais à la louange d'un vrai héros , d'un héros dont le mérite était solide , immuable , d'un héros mort qui ne réclamerait de lui que des vers , à la louange de Scipion l'Africain.

Toutefois , comment se résoudre à patienter , à feindre encore ? Le hasard lui vint en aide. Le peintre Simon de Sienne , qui était de ses amis , arriva à Avignon : Pétrarque le pria de faire un portrait de Laure. C'était une preuve d'amour assez commode ; et puis , malgré son dédain de la langue italienne , il était père ; ses sonnets étaient ses premiers-nés , et il calcula que le portrait de Laure serait d'un bon effet en tête de son manuscrit. Quelle maladresse de ne pas s'en être avisé plus tôt , à l'époque où elle était encore jolie ! Heureusement les peintres savent embellir , et Simon était surveillé par Pétrarque.

Les artistes sont entre eux comme les sauvages : ils ne connaissent point de signes représentatifs de la richesse ; leurs transactions se font par voie d'échange. Pour prix du portrait , le poète envoya au peintre deux sonnets louangeurs où il n'avait pu se dispenser de parler de sa passion pour le modèle. Simon , ne pouvant pas croire que tout ne fût pas exactement vrai dans des vers où on faisait son éloge , prit cette passion au sérieux ; et , enchanté d'un marché qui , mieux que sa peinture , le recommanderait à ses contemporains et à la postérité , il se mit , par reconnaissance et peut-être aussi dans l'espoir d'obtenir d'autres sonnets louangeurs , à peindre Laure dans tous ses tableaux. Laure , occupée à poser , laissa du répit à Pétrarque. Elle se souciait bien de la poésie , maintenant ! elle ne rêvait plus que peinture. Il en profita pour songer sérieusement à son poème de l'*Africa*.

Il y avait un an qu'il y travaillait avec une ardeur extrême ,

lorsque le ciel prit enfin pitié de son martyr, et résolut de récompenser la constance de son amour : il fut appelé à recevoir la couronne de laurier dans la patrie de Cicéron. Il ne se fit pas prier ; il quitta bien vite Laure et même Scipion l'Africain, et s'en alla triompher au Capitole. Mais quand il eut ceint la couronne et revêtu la robe poétique au son des trompettes et aux acclamations de Rome entière, quand on lui eut délivré son permis notarié de poésie, il ne put résister au désir de se faire voir à Avignon. Ce désir fut si vif qu'il l'emporta sur sa répugnance à se rapprocher de Laure. Il se dit, pour s'excuser à ses propres yeux, qu'il la retrouverait sans doute posant devant Simon de Sienne ; mais c'était là une pauvre excuse : Laure pouvait-elle négliger un front couronné ? Elle fondit sur son poète comme sur une proie.

Or, plus prévoyant, Hugues de Sade avait bien deviné l'effet que produirait cette couronne sur sa coquette, et Laure, dans l'intervalle, était accouchée d'un neuvième enfant. N'est-ce pas dire qu'elle était plus changée que jamais, et si changée, que, tout habiles que sont les peintres à reconstruire les ruines de la beauté, Simon de Sienne avait perdu courage ? Pétrarque fit comme lui, et dès qu'il eut exploité à Avignon sa qualité de triomphateur, sans se cacher cette fois, sans chercher de prétexte, avec cet aplomb que donne une couronne, il annonça brutalement son départ pour l'Italie. A cette nouvelle, Laure pâlit. Elle était redevenue grosse d'un dixième enfant, et elle avait envie que Pétrarque restât ; mais, malgré l'état où il la savait, Pétrarque ne tint pas compte de cette envie, et il alla tout d'une traite jusqu'à Vérone. Là, s'étant arrêté, les bien-séances, l'humanité semblaient exiger qu'il lui écrivit un sonnet de consolation. Vraiment oui ! l'ennui rend féroce. Il écrit, mais à qui ? à Cicéron ! Et lorsque Louis, cet ami qu'il avait surnommé Socrate, le supplie de revenir, s'étonnant qu'il puisse vivre loin de cette Laure qu'il aime si tendrement, et que son absence afflige, il répond, l'insensible ! en priant Socrate de ne pas perdre son temps à lui mettre sous les yeux les frivoles attraits d'une beauté périssable. Périssable, au moins le terme est poli. — « Il est, dit-il, occupé d'intérêts plus sérieux ; » probablement de mettre en ordre et de compléter ses sonnets.

Il en était au deux cent vingt-septième, et ne savait plus à quel saint se vouer pour arriver à un nombre rond qui lui permit de clore le recueil, lorsqu'il reçut la nouvelle que Laure était morte. Son mari lui avait fait un onzième enfant, non plus par nécessité cette fois, puisque Pétrarque était absent, mais simplement par habitude et pour compléter sa collection, comme notre poète celle de ses sonnets. Cette onzième couche avait achevé d'épuiser ce faible corps, et la peste, qui s'était déclarée à Avignon, n'avait pas eu de peine à l'emporter.

Elle était morte! Pétrarque prit son Virgile, et sur un papier collé contre le bois de la reliure, il écrivit une note dans laquelle le nom de Laure, par une alliance d'idées toute naturelle, lui rappelant l'*Africa*, son autre sujet, de sa main de poète il traça cette phrase: «Je ne doute pas qu'elle ne soit retournée au ciel, comme Sénèque dit de Scipion l'Africain.»

Sa note, il l'avait écrite pour avoir, disait-il, cette perte toujours présente à la mémoire; et, en effet, c'était un événement qui lui imposait de nouvelles obligations. Après avoir si longtemps chanté Laure pendant sa vie, il ne pouvait pas décemment cesser après sa mort. D'ailleurs la constance était sans inconvénients désormais. Littérairement aussi sa tâche devenait plus facile. C'était une grande péripétie, une série tout autre d'idées, une source toute fraîche d'inspirations. Et puis il n'avait nul besoin de se presser; il valait même mieux, pour sa réputation de constance, faire feu qui dure. Il fit le vœu de compléter son travail, d'ajouter un pendant à son premier tableau, et ce vœu, en effet, il le tint pendant dix années, à raison de neuf sonnets par an. Il n'y avait pas de quoi se blaser, de la sorte il enrichit son recueil de quatre-vingt dix sonnets, et il s'assura à tout jamais la réputation du plus fidèle des amants.

Quant à Hugues de Sade, qui n'avait jamais joué la comédie, il ne crut pas devoir débiter si tard, et son deuil n'était pas fini qu'il se remaria. C'était un peu se presser, peut-être; mais, que voulez-vous? Si vingt ans de coquetterie ne l'avaient pas dégoûté du mariage, il n'avait pas de temps à perdre pour chercher dans une seconde union le bonheur qu'il n'avait pu trouver dans la première, ce bonheur qu'il n'avait pas tenu à lui d'obtenir; car il avait tout fait pour cela, tout, excepté des sonnets.

Mais n'est pas poète qui veut , et surtout poète à rivaliser avec un Pétrarque.

— Ainsi , selon vous , me dit M<sup>me</sup> de M...., Pétrarque, l'auteur des sonnets , était un cœur sec , n'aimant que la gloire , c'est-à-dire n'aimant que lui , car c'est tout un ?

— Pétrarque un cœur sec !... qui vous dit cela ?... Un égoïste ne fait pas de pareils sonnets. Pétrarque a été amoureux.

— Assez ! assez ! faites-moi grâce de votre laurier et de votre Cicéron !

— Je ne parle pas d'eux , mais de sa maîtresse.

— Sa maîtresse !... voilà une heure , sans reproche , que vous vous évertuez à me prouver qu'il ne l'aimait pas.

— Ce n'est pas non plus de Laure que je parle.

— De qui parlez-vous donc ?

— Je parle de sa vraie maîtresse , d'une maîtresse réelle , qu'il a aimée d'un amour tout prosaïque , et dont il a eu deux enfants.

— Comment s'appelait-elle ?

— On l'ignore. Cette maîtresse-là , il n'a pas fait un vers pour elle. Quand il allait la voir , il ne sonnait pas de la trompette pour assembler les passants. Il s'y rendait le soir , furtivement , je suppose ; il regardait avec discrétion , avant d'entrer , s'il n'était vu de personne , et il refermait sur lui bien doucement et bien exactement la porte ; non pas seulement pour l'honneur de la dame et dans l'intérêt de la morale , mais dans l'intérêt aussi de leurs amours , de leurs plaisirs , amis du silence et de l'ombre. Puis , quand il avait bien joui de la réalité , et que reparaissait le jour avec son cortège de soins vaniteux et de mensonges obligés , alors il revenait à sa muse , il revenait à Laure.

— Ah ! vous me gênez Pétrarque ! vous en faite un homme à double face !

— Non , mais un esprit juste , qui connaissait les conditions de son art , qui distinguait les sensations du cœur des opérations du cerveau , qui savait que l'œil trop près de l'objet voit mal , et que c'est à la mémoire seule qu'il appartient d'ouvrir à l'intelligence les portes de la fiction. Et , l'eût-il pu faire à force de génie , il n'aurait eu garde d'analyser là où il pouvait sentir , et d'enfoncer froidement le scalpel dans la chair toute vivante de ses plus douces émotions. L'amour et la poésie , madame ,

sont deux inflammations; or demandez à votre médecin si deux inflammations peuvent exister ensemble dans le même corps au même degré d'intensité. Croyez-moi, ne vous pressez pas de souhaiter que votre gendre prenne sa femme pour sujet de poésie.

Au risque d'ennuyer fort M<sup>me</sup> de M... et de me fermer à jamais sa porte et aussi celle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, j'avais essayé de la guérir de son regret vaniteux; et effectivement elle m'avait paru convaincue. La noce s'était faite, et il n'avait plus été question de rien, lorsqu'il y a quelques semaines, allant la revoir après une longue absence, je lui demandai des nouvelles du jeune ménage.

— La lune de miel dure encore, me dit-elle d'un air triomphant, et pourtant elle a vu naître certain manuscrit sur lequel je serai bien aise d'avoir votre sentiment.

Elle alla dans le cabinet de son gendre et revint avec un cahier de vers tous en l'honneur de sa fille. J'avais perdu mes frais d'éloquence. J'emportai le manuscrit sans répliquer.

— Eh bien! me dit-elle quelques jours après, lorsque je le rapportai, qu'en dites-vous?

— Je suis ravi, m'écriai-je, et j'accours pour vous féliciter.

— A la bonne heure! voilà de la loyauté! car vous aviez l'esprit bien prévenu.

— Oui, je tremblais, je vous l'avouerai...

— Je m'en suis bien aperçue, dit-elle en riant; mais vous voilà rassuré, n'est-ce pas?

— Oh! pleinement! vous êtes la plus heureuse des mères. Les vers de votre gendre sont détestables.

LÉON DE WAILLY.

---

---

# HINCMAR

OU UN ÉVÊQUE AU NEUVIÈME SIÈCLE (1).

---

Hincmar est le plus grand représentant de l'Église au IX<sup>e</sup> siècle. Il s'éleva à la hauteur de ce rôle par sa renommée, par son immense influence sur toutes les affaires du temps auxquelles il fut mêlé pendant sa longue vie qui, commencée avec le siècle, l'embrassa presque tout entier et traversa quatre générations de rois. Pendant cette longue existence, Hincmar lutte, négocie sans cesse, et quelquefois intrigue; il se trouve alternativement aux prises avec tous les grands pouvoirs de la société d'alors, avec la féodalité dont les violences menacent l'Église; avec la royauté qui se débat à la fois contre les prétentions de la féodalité naissante, contre l'ascendant des évêques et contre les prétentions de la papauté; enfin avec la papauté elle-même. Dans toutes ses luttes, dans toutes ses négociations, Hincmar va de l'un de ces pouvoirs à l'autre, les bravant et les ménageant tour à tour; caractère altier et souple, austère et ambitieux, impétueux et rusé, dans lequel il y a de l'évêque de Meaux et un peu de l'évêque d'Autun.

(1) Nous avons entretenu nos lecteurs de l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*. Le troisième volume, qui complète ce savant et profond ouvrage, est sur le point de paraître. Nous devons à l'amitié de l'auteur ce morceau, où se dessine la plus grande figure du IX<sup>e</sup> siècle.

Hincmar naquit dans les premières années du ix<sup>e</sup> siècle, d'une famille noble. Sa jeunesse se passa dans l'abbaye de Saint-Denis, déjà célèbre, et dont il seconda la réforme. Le sort le mit de bonne heure en contact avec la royauté, qu'il devait souvent servir et quelquefois combattre. Il fut admis dans la familiarité de Louis le Débonnaire. L'abbé de Saint-Denis, Hilduin, ayant trempé dans la grande révolte épiscopale que suivirent la déchéance et la pénitence publique du faible empereur, et, par suite du rôle qu'il avait joué dans cette révolution, ayant été exilé en Saxe, Hincmar y accompagna son abbé; mais bientôt il revint, se rapprocha de la cour, et, s'interposant entre son ancien supérieur ecclésiastique et le roi, parvint à les réconcilier. Puis, une seconde révolution s'étant accomplie dans le même sens que la première, et Hilduin y ayant encore pris part, Hincmar, qu'il avait cherché vainement à entraîner, le réconcilia de nouveau avec le roi. Ainsi, dès le commencement de sa carrière, il s'interpose entre la royauté et l'Église.

Nommé archevêque de Reims, en 845, c'est-à-dire promu à la première dignité épiscopale de la Gaule franque, il soutint contre le moine Goteschalk des luttes théologiques qui comptent peu dans la vie d'Hincmar, grand politique et assez mauvais théologien.

A peine placé sur le siège de Reims, Hincmar donna tous ses soins à enrichir, à orner et à défendre son église. L'église de Reims avait vu plusieurs de ses possessions tomber entre les mains de divers seigneurs qui se les étaient appropriées soit par la violence, soit par les concessions que leur importunité avait arrachées à Charles le Chauve. Hincmar s'occupa d'abord de faire rentrer l'église de Reims dans sa propriété, et de faire écrire par Charles le Chauve des lettres par lesquelles le roi revenait sur tout ce qu'il avait pu concéder en ce genre.

La première affaire dans laquelle on voit se dessiner le caractère d'Hincmar, est celle des clercs nommés par son prédécesseur Ebbon. Ebbon était cet archevêque de Reims qui dirigea la conspiration des évêques contre Louis le Débonnaire. Ce fut Ebbon qui lut au roi la sentence de dégradation. Après la restauration du monarque, Ebbon avait été proscrit; il s'était enfui en Danemark, sur un vaisseau de pirates, avait ensuite été rétabli sur son siège, puis de nouveau déposé; et la question

qui s'agitait maintenant était de savoir si les clercs qu'il avait nommés pendant son épiscopat passager étaient canoniquement élus. Hincmar ne les voulut pas reconnaître. Ces ecclésiastiques se plaignirent devant un concile. Hincmar soutint leur exclusion et se défendit lui-même, car son élection était contestée. Il parvint à faire triompher son droit dans le concile, et à faire rejeter les prétentions de ses adversaires. L'affaire ne se termina pas là, et, portée devant le pape Nicolas I<sup>er</sup> qui, au ix<sup>e</sup> siècle, afficha toutes les prétentions que Grégoire VII devait faire valoir deux cents ans plus tard, la décision du concile franc fut rejetée; Nicolas ne voulut point abandonner les clercs nommés par Ebbou, et il prononça cette remarquable parole : « Il ne faut pas que l'obéissance ait pu être coupable. »

Après avoir soutenu vigoureusement ce premier choc contre une partie du clergé, derrière laquelle se cachaient l'empereur Lothaire et le pape, Hincmar éleva une voix ferme et sévère contre les violences féodales; il écrivit à Charles le Chauve sur la répression à apporter aux rapines des gens de guerre, une lettre dans laquelle se trouvaient des paroles comme celles-ci : « Il est impie d'exiger de ses sujets des dons et des services, et de ne pas veiller à ce qu'ils aient ce qu'on exige d'eux. »

L'épiscopat, qui parlait si haut par la bouche d'Hincmar, prit un moyen plus énergique pour porter quelque remède aux dévastations perpétuelles, aux invasions de la propriété, produites par les dissensions alors existantes entre Charles le Chauve et son frère Louis le Germanique. Un concile de Metz envoya à Louis le Germanique trois archevêques, à la tête desquels était Hincmar, pour dire au prince que, s'il se repentait des désordres auxquels il avait donné lieu, il serait absous, mais seulement à cette condition. Louis reçut les trois envoyés avec une grande soumission, et leur demanda pardon de tout ce qui s'était passé. Hincmar répondit : « Je suis très-disposé à pardonner ce qui me concerne personnellement; et, quant au mal que tu as fait à l'Église, je l'apporte les moyens de te réconcilier avec Dieu. »

Jusqu'ici, Hincmar a parlé, et nous l'entendrons plus tard parler encore un langage hautain, mais qui ne manque pas de noblesse. Malheureusement il n'en tint pas toujours un pareil,

notamment dans une affaire célèbre et déplorable, dans l'affaire du divorce de l'empereur Lothaire II et de Teuteberge. Je n'entrerai pas dans les détails de cette triste histoire; je rappellerai seulement que Lothaire s'était séparé de Teuteberge, par suite d'un attachement conçu pour une autre femme nommée Valdrade; que l'Église, le pape Nicolas et avec lui l'archevêque Hincmar, servant l'inimitié de Charles le Chauve, forcèrent l'empereur Lothaire de demeurer uni à son épouse, malgré le désir des deux époux, malgré l'aveu que fit la reine elle-même des crimes qu'on lui reprochait, et qui étaient de nature à dissoudre le mariage. Dans toute cette affaire, où abondent les mensonges et des falsifications de pièces, auxquelles il n'est pas sûr qu'Hincmar soit demeuré entièrement étranger, il fut constamment d'accord avec le roi de France, Charles le Chauve, et avec Nicolas I<sup>er</sup>. Les évêques du royaume de Lothaire élevèrent hautement la voix en faveur de leur prince contre le roi de France et contre le pape; plusieurs d'entre eux, ayant été déposés par Nicolas pour avoir tenu un concile favorable à Valdrade, protestèrent dans les termes les plus véhéments contre cette disposition, et envoyèrent à Rome un évêque nommé Hilduin, pour porter leur protestation sur le tombeau de saint Pierre. Hilduin entra dans l'église de Saint-Pierre l'épée à la main, tua un des gardiens de la basilique et en blessa plusieurs. Tels étaient les procédés dont usaient envers le pape les plus ardents des évêques au IX<sup>e</sup> siècle. Voici quel était leur langage :

« Nous ne recevons pas ta sentence maudite, mais, avec tous nos frères, nous la méprisons et nous la rejetons. Toi-même nous refusons de te recevoir dans notre communion, satisfaits que nous sommes de la communion de toute l'Église et de la société fraternelle que tu méprises dans ton arrogance; nous te le déclarons non pas en considération du peu que nous sommes, mais ayant devant les yeux l'universalité de notre ordre à laquelle tu veux faire violence. Sache donc que nous ne sommes pas *tes prêtres*, comme tu le prétends, mais ceux que tu devrais reconnaître pour tes frères et tes co-évêques, si ta superbe te le permettait. » Dans ses emportements contre les prétentions de Rome, jamais Hincmar ne se permit une apostrophe aussi véhémement. Je la cite comme exprimant ce

qu'il y avait de plus violent, de plus révolutionnaire dans l'épiscopat.

Hincmar, au sujet du divorce de l'empereur Lothaire, écrivit un traité rempli de sophismes et d'une casuistique barbare, dont lui-même sent le besoin d'excuser la grossièreté; le tout pour complaire à Charles le Chauve et à Nicolas. C'est la partie faible et honteuse de la vie d'Hincmar. Presque en même temps il était engagé dans une autre affaire où il se trouvait en opposition avec le roi et avec le pape, tous deux ses alliés dans l'affaire de Teuteberge.

Rotade, évêque de Soissons, avait déposé un curé de son diocèse. Hincmar voulut rétablir ce curé, et, comme les moyens violents ne lui répugnaient guère, trois ans après la déposition du coupable il fit enlever le successeur du pied de l'autel, au moment où il allait célébrer la messe, le mit en prison, et rétablit l'ancien titulaire. Rotade se plaignit à un concile provincial de cet attentat à ses droits épiscopaux. Hincmar répondit par une excommunication : Rotade en appela au saint-siège. Hincmar ne déclina pas ouvertement la juridiction du pape, mais il engagea l'envoyé de Rotade dans une démarche auprès du roi, et prétendit en conclure, contre toute espèce d'équité, que Rotade avait renoncé à son appel. Il y avait une mauvaise foi évidente à soutenir contre cet évêque qu'il n'en appelait pas à Rome, car personne ne pouvait le savoir mieux que lui. Cette intrigue, à laquelle se prêtait le roi Charles le Chauve, n'eut aucun succès; et, malgré tous les artifices et toutes les violences d'Hincmar, Rotade n'en fut pas moins maintenu dans son droit par le pape.

Si, dans cette circonstance, Hincmar avait été en opposition avec le pape et en alliance avec le roi, dans une autre occasion toutes les positions furent changées, et il se trouva, au contraire, d'accord avec le pape et en hostilité avec le roi. Le personnage cause de la querelle était ce même Hilduin que nous avons vu aller à Rome jeter l'insolent défi des évêques lorrains sur le tombeau de saint Pierre, et, l'épée à la main, disperser et tuer les gardiens de l'église. Malgré de tels antécédents, Lothaire l'avait mis en possession de l'évêché de Cambrai. Hincmar s'opposa à un si grand scandale. Les évêques lorrains, qui n'avaient pas redouté le pape, ne redoutèrent pas davantage l'ar-

chevêque de Reims, et, dans un concile tenu à Metz, ils déclamèrent contre Hincmar, lequel, soutenu cette fois par Nicolas, envoya au concile une lettre du pape qui lui était favorable. Hilduin finit par être déposé. Ainsi, c'est toujours la papauté qui triomphe; toutes les fois qu'Hincmar est avec elle, il réussit; quand il est contre elle, il succombe malgré ses immenses ressources, malgré sa grande influence et son grand crédit.

Il succomba encore dans l'affaire de Vulfad. Vulfad était un de ces clercs qui avaient été nommés par Ebbon, et dont Hincmar avait demandé la déposition. Après l'avoir obtenue devant le concile de Soissons, il l'avait vu rejeter par le pape Nicolas. Nicolas, auquel Hincmar faisait quelque ombrage, reprit cette querelle déjà ancienne. Charles le Chauve, qui avait été jusqu'à l'ami constant d'Hincmar, devint son adversaire, et nomma Vulfad à l'archevêché de Bourges. Ici Hincmar se trouve seul contre le roi et le pape; il ne désespère pas de sa cause, et accepte le combat; seulement il redouble d'adresse. Ses instructions diplomatiques sont pleines de mesure et d'habileté. Il ne conteste pas l'autorité pontificale, mais il cherche à l'atténuer, à lui échapper. Hincmar se présente ici à nous par son côté diplomatique, et non par son côté violent, qu'il nous offrira plus tard, quand il devra combattre un adversaire moins redoutable que Nicolas I<sup>er</sup>.

Lothaire II mourut. Il laissait un frère et un fils : Charles le Chauve n'en jugea pas moins à propos de s'emparer du royaume de Lorraine, et Hincmar, ainsi que les autres évêques de France, seconda cette ambitieuse usurpation. Hincmar couronna et sacra, dans la cathédrale de Metz, le nouveau roi, qui promit d'honorer l'Église et de lui obéir; Hincmar répondit par un discours non moins significatif, et dans lequel se trouvent ces paroles expressives dans leur brièveté : « Nous nommons le roi, dit-il, *ut nobis præsit et prosit*, » ce qui pourrait se traduire en français : Pour qu'il nous commande et pour qu'il nous serve.

Sur ces entrefaites, le pape Nicolas fut remplacé par Adrien II. Dès lors commence une lutte sérieuse entre Hincmar et la papauté. Hincmar ne répudia jamais la suprématie de l'Église romaine. Ses expressions sont positives : « Dans toutes les choses douteuses ou obscures qui tiennent à la foi, à la piété, la sainte

église romaine, comme mère, maîtresse, nourrice et institutrice de toutes les églises, doit être consultée, surtout pour les pays que sa prédication a enfantés à la foi.»

Ainsi, Hincmar reconnut constamment en principe l'autorité supérieure de l'Église romaine; en fait, il la combattit et la contraria souvent. Dans cette résistance, à laquelle le portait un caractère ambitieux et altier, il était aidé par la faiblesse de son nouvel adversaire.

A Nicolas, l'un des plus grands papes qui aient existé, le premier qui ait nettement et énergiquement formulé, dans un temps où il y avait une certaine nouveauté à le faire, l'autorité de l'Église romaine sur les puissances temporelles; à Nicolas I<sup>er</sup>, moine austère, sorti d'un cloître pour monter sur le trône pontifical, comme Hildebrand, avec lequel il a plus d'un rapport, avait succédé le faible Adrien. Adrien était un de ces hommes qui croient facile à la médiocrité de continuer l'œuvre de la grandeur, plagiaires, en quelque sorte, de l'audace et du génie. Monté à soixante-quinze ans sur le siège de Saint-Pierre, il se crut de force et de taille à jouer le même rôle que Nicolas.

A peine était-il élevé à la dignité suprême de l'Église, que, Lothaire étant mort, comme je viens de le dire, aussitôt Adrien réclama en faveur de ceux que dépouillaient Charles le Chauve et les évêques de son parti. Le vieux pape menaça de l'anathème le tyran qui envahissait le royaume de Lorraine contre la volonté de l'Église apostolique, il envoya en même temps des légats et des lettres aux évêques de France et à Hincmar en particulier, les engageant à s'opposer aux desseins de Charles, et à faire cause commune avec lui. Mais il était trop tard; les évêques avaient pris leur parti, et ils ne répondirent pas. Adrien écrivit encore et menaça de son arrivée; menace qui semblait sérieuse, car on se rappelait les suites funestes qu'avait eues pour Louis le Débonnaire la visite de Grégoire IV. Charles le Chauve chargea Hincmar de répondre au pape. Cette lettre est, je le dirai sans atténuer l'expression, un modèle de fausseté, et de fausseté assez impudente. Hincmar avait couronné et sacré Charles le Chauve dans l'église de Metz comme roi de Lorraine, et le pape lui écrivait: « Qui sait mieux que toi que ce royaume appartenait au fils de Lothaire? » Hincmar osait répondre: « Et quand je saurais qu'il en est ainsi, le roi Charles

ne voulant pas en convenir et n'étant convaincu par aucun jugement légal et régulier, que pourrais-je affirmer ? »

Il y avait chez Hincmar un manque de bonne foi révoltant à mettre ainsi de côté une vérité qu'il ne pouvait ignorer. Suffit-il donc, pour conserver justement un bien illégalement acquis, de ne pas vouloir convenir qu'on l'a volé ?

Hincmar, toujours avec la même sincérité, s'excuse de n'avoir pas empêché Charles le Chauve de prendre le royaume de Lorraine, et de n'avoir pas excommunié ce prince. Il avait fait bien plus; il l'avait couronné et sacré de ses propres mains. Dans la suite de sa lettre, passant de ses grossières excuses à une ironie plus fine mais sanglante, il feint de transmettre à Adrien ce qu'ont dit les grands du royaume de Lorraine. « Il a voulu leur faire les représentations que le pape pouvait désirer, mais ils ont répondu qu'ils ne pouvaient concevoir qu'un évêque de Rome en fût venu à prétendre disposer d'un royaume. Leur ayant rappelé que le successeur de saint Pierre avait la puissance de lier et de délier, ils ont répliqué: Le pape n'a qu'à s'en aller combattre les Normands, et voir ce qu'il devendra sans notre secours; nous l'engageons à nous laisser choisir le prince qui peut nous défendre. »

Hincmar répète avec une complaisance perfide ces arrogants sarcasmes que l'aristocratie lorraine jetait à la papauté; et enfin cette aristocratie s'écrie, par la bouche d'Hincmar: « *Et nos Francos non jubeat servire!* » Nous sommes Francs, qu'il ne nous ordonne pas de servir !

Hincmar prit plus énergiquement encore et plus directement la parole contre les prétentions de la papauté, dans un démêlé personnel: il s'agissait de son neveu Hincmar, évêque de Laon, lequel avait eu quelques torts envers Charles le Chauve, au sujet de certains biens litigieux contestés à l'Église par l'État, et avait aussi mécontenté son oncle qui était en même temps son métropolitain. Sommé par Hincmar de Reims de comparaître devant un concile, à Verberie, Hincmar de Laon en appela au pape, non pas, comme Rotade, en cassation, si je puis parler ainsi, mais en première instance; et c'est là ce qu'Hincmar ne pouvait admettre. Le pape, charmé d'avoir à protéger un évêque insurgé contre son métropolitain, tendit la main au neveu rebelle. Adrien n'était pas heureux dans ses protégés; il

s'était déclaré pour un fils de Charles le Chauve, nommé Carloman, espèce de bandit, révolté contre son père, et qui fit une triste fin. Malgré la protection du pape, l'évêque de Laon fut déposé; Adrien protesta qu'il ne consentirait jamais à cette déposition; il réclama pour que le procès lui fût soumis, que l'oncle et le neveu vissent comparaître devant son tribunal à Rome. Le roi Charles le Chauve prit parti contre l'évêque de Laon, dont il avait à se plaindre, et contre le pape, dont les prétentions l'avaient blessé, et chargea Hincmar de répondre. Nous avons cette réponse, elle est écrite au nom du roi. Le roi appelle inconvenante, indécente, la lettre du pape; il ne peut croire qu'une telle lettre soit l'ouvrage de la sainte Église romaine, toujours si pleine de discrétion et de prudence; le saint-siège a coutume, dit-il, de répondre avec modestie et discrétion, de ne corriger qu'à propos, selon les personnes et le rang de chacun.

Il relève avec une intention railleuse les expressions employées par Adrien: « Vous dites que nous devons recevoir avec joie tout ce qui vient du siège apostolique. Dans votre lettre nous sommes appelés tyrans, parjures, ravisseurs des biens de l'Église; et voilà ce qu'il faut recevoir avec joie! »

Cette lettre, il faut en convenir, est conçue dans un sentiment plus royal qu'épiscopal; on dirait qu'Hincmar tient la plume, mais qu'il écrit sous la dictée de Charles le Chauve: « Il faut vous répéter ce que nous avons déjà dit: Les rois de France sont nés d'un sang royal, ils n'ont pas été considérés jusqu'ici comme substitués des évêques, mais comme maîtres du pays. Selon ce qu'ont pensé le pape Léon et les conciles de Rome, les rois et les empereurs, que la divine puissance a mis à la tête du monde, ont accordé aux évêques qui vivent saintement le droit de décider les affaires selon les divines constitutions; mais ils ne sont pas les serfs des évêques. »

Hincmar est ici bien complaisant pour la royauté aux pieds de laquelle il abaisse l'épiscopat. Il dut lui en coûter d'écrire ces lignes; mais, placé entre deux pouvoirs qu'il redoutait également, il ne pouvait faire face à l'un et à l'autre à la fois; et, tandis qu'il tenait tête à l'un d'eux, il ne voyait que lui. Dans un curieux *post-scriptum* placé à la fin de cette lettre, le roi dit: « que la raison l'a forcé de répondre. » Il supplie Adrien

de ne plus lui écrire de semblables choses, afin, ajoute-t-il, « qu'il nous soit possible de soumettre humblement et dévotement, comme nous le désirons, nos cœurs et nos têtes à votre pontificat. » Le contraste qui existe entre ce *post-scriptum* et la lettre est fort remarquable, et n'a pas été remarqué.

Je serais porté à penser que le roi, dominé un moment par l'ascendant d'Hincmar, reparait ici avec la timidité constante de son caractère, et veut, pour ainsi dire, effacer à demi ce qu'il a permis et peut-être ordonné d'écrire. Le pape répondit d'une manière peu digne, louant beaucoup Charles le Chauve sur sa piété, lui promettant, le cas échéant, la couronne impériale, et lui demandant le secret. Nicolas n'eût pas signé une pareille épître, dans laquelle on sent la faiblesse du caractère augmentée par la faiblesse de l'âge.

Dans ces conjonctures survint un incident politique assez important. L'empereur Louis II mourut; Charles le Chauve se rendit en Italie pour se faire couronner. Pendant ce temps, Louis le Germanique entra dans le royaume de Charles. Hincmar semble avoir été fort embarrassé entre les deux frères, ne sachant trop lequel l'emporterait définitivement, et ne se souciant pas de se brouiller avec celui qui pouvait triompher; citant un proverbe qui existait déjà, il se plaint d'être placé *entre l'enclume et le marteau*. Il engage les évêques à bien parler de celui qui arrive, sans trop mal parler de celui qui peut revenir. Il leur dit : « Notre roi nous a abandonnés, celui-ci fait de belles promesses; mais quand notre roi reviendra; il nous accusera d'infidélité. » Enfin il adresse à Louis le Germanique une lettre dans laquelle il cherche à le dissuader d'envahir le royaume fraternel; puis, dans l'incertitude du succès, il a soin d'ajouter prudemment : « Quand nous aurons vu si Dieu est résolu de sauver l'Église par vous, nous nous efforcerons de faire sous votre sage gouvernement ce que nous jugerons le plus convenable, car Dieu peut donner une bonne fin à ce qui a mal commencé. » De nos jours on a mis plus d'art dans la trahison, dans la défection; mais on n'a pas beaucoup perfectionné les principes : ils étaient déjà trouvés au IX<sup>e</sup> siècle.

Le nouvel empereur et son frère moururent presque en même temps, et la mort de Charles le Chauve donna le signal du sou-

lèvement à plusieurs des grands feudataires du royaume. Hincmar qui, comme M. Guizot l'a judicieusement remarqué, parmi les divers prétendants, s'est toujours prononcé pour ceux que l'histoire a qualifiés de souverains légitimes, Hincmar n'hésita pas dans cette circonstance, il couronna le faible héritier de Charles le Chauve, mais sous des conditions qui montrent jusqu'où le pouvoir royal était tombé, jusqu'à quel point la souveraineté était à la merci des grands et des évêques, si l'on peut employer ici le mot souveraineté.

Louis le Bègue reçut le titre de roi *par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple*; le peuple c'était l'aristocratie, la féodalité, qui paraît cette même année (877), puisque, dans l'assemblée de Kiersy, l'hérédité des bénéfices, qui déjà existait sans doute en fait, fut pour la première fois proclamée.

Louis le Bègue mourut bientôt. Hincmar avait alors au moins quatre-vingt ans. Ce fut encore lui qui présida au couronnement et au règne des deux fils de Louis le Bègue. A cet âge avancé, quand il semble que l'énergie du vieil archevêque devrait l'avoir abandonné, il prononce les paroles les plus fortes qu'il ait jamais fait entendre contre les empiétements du pouvoir royal sur le pouvoir ecclésiastique. Louis III ayant voulu conférer un évêché à un prêtre nommé Odoacre, contre la volonté et le privilège du métropolitain Hincmar, celui-ci écrivit une sorte de pamphlet intitulé : *De Odoacro invasore ecclesiæ Belvacensis*, sur Odoacre, envahisseur de l'église de Beauvais. Le roi avait dit à Hincmar : Si vous ne consentez à l'élection d'Odoacre, je vous traiterai mal, je ne vous accorderai pas les privilèges de vos prédécesseurs; en toute occasion je lutterai contre votre volonté. Hincmar répondait : Votre secrétaire a menti dans le sens et dans la lettre, et il ajoutait : « Non, vous ne m'avez pas choisi pour me mettre à la tête de mon église; mais moi, avec mes collègues et d'autres personnes fidèles à Dieu et à vos ancêtres, je vous ai choisi pour le gouvernement du royaume, sous la condition d'observer les lois selon votre devoir. » Et plus loin : « L'empereur Louis n'a pas vécu autant d'années que son frère Charles, et celui-ci n'a pas vécu autant d'années que son frère; et quand vous serez dans cet état où votre frère et vos ancêtres se trouvaient à Compiègne, abaissez les yeux vers

la terre où votre père est couché , et si vous l'ignorez , demandez où est mort et où gît votre aïeul. Que votre cœur ne s'enorgueillisse donc pas en présence de celui qui est mort pour vous et pour tous , qui est ressuscité entre les morts et qui ne mourra plus. » Hincmar lui-même , près de se coucher sous la terre , semble évoquer les générations carlovingiennes dont il a été le contemporain , et les fait comparaître en présence, de leur descendant pour l'épouvanter de leurs tombeaux et pour l'humilier devant leur poussière.

Cet écrit , qui semble le testament d'Hincmar , ne fut pas son dernier écrit. Louis III étant mort , et la France occidentale étant tombée entre les mains de son frère Carloman , les seigneurs du pays invitèrent Hincmar à donner des conseils au jeune roi , à le diriger dans la réforme de l'Église et de l'État. Hincmar se rappela que , dans son enfance , il avait entendu Adalard , parent de Charlemagne , discourir sur l'organisation du palais , et il composa un livre intitulé : *De ordine palatii*. Il y reprenait les traditions administratives de Charlemagne , auxquelles il voulait rendre la vie : mais il était trop tard. Charlemagne était bien loin ; le moment approchait où cette grande race carlovingienne allait finir ; le moment approchait où Charles le Gros allait être déposé comme indigne de l'empire. Heureusement pour Hincmar , il ne devait pas voir l'avisement d'une famille qu'il avait servie , et parfois protégée , pendant soixante ans.

La ville de Reims étant menacée par les Normands , qui menaçaient presque tout le royaume , Hincmar fut obligé de s'enfuir , en emportant les reliques de saint Remi , et vint mourir à Épernay. Il est curieux de voir l'Église fuir devant la barbarie , emportant , avec les reliques des saints , les reliques de la civilisation carlovingienne , qu'elle doit conserver. On rapporta le corps d'Hincmar dans cette église de Saint-Remi , embellie et défendue par ses soins , ornée de ses vers ; l'on grava sur son tombeau une épitaphe composée par lui-même , et qui existe encore.

A travers une vie si agitée , Hincmar avait écrit les nombreux ouvrages que nous possédons , et qui sont contenus dans trois volumes in-folio , ainsi que beaucoup d'autres ouvrages aujourd'hui perdus ; mais ses véritables œuvres sont ses actions.

Il était, comme j'ai eu occasion de le dire, théologien très-médiocre et critique très-superficiel. Il attribuait à saint Jérôme un traité sur l'Assomption. Il ne croyait pas à l'authenticité des ouvrages de saint Fulgence, parce qu'ils contrariaient ses idées peu orthodoxes sur la prédestination. Sa connaissance de l'antiquité n'était pas très-profonde, quoiqu'il eût été élevé à l'abbaye de Saint-Denis et qu'il cite plusieurs auteurs anciens; car il croyait que le précepteur d'Alexandre s'appelait Léonide. Hincmar était, par l'esprit, fort inférieur à Agobard. On sait avec quelle fermeté, quelle élévation de raison Agobard combattait les superstitions de son temps: le jugement de Dieu, l'épreuve par l'eau, par le feu. Hincmar n'est pas si philosophe: il croit non-seulement aux épreuves judiciaires, mais encore à beaucoup de superstitions non moins ridicules. Son style est aussi très-inférieur à celui d'Agobard, en général correct et parfois assez élégant. Le latin d'Hincmar admet un fréquent mélange de locutions vulgaires; on surprend dans ses ouvrages la langue *rustique* pénétrant dans la langue écrite. On y trouve des gallicismes, comme *se misculare*, se mêler; en un mot, Hincmar fut moins grand par ses ouvrages que par son caractère et par son rôle.

Pour achever de faire connaître ce rôle extraordinaire, je citerai encore quelques passages des écrits d'Hincmar. L'un des plus intéressants, au moins par le sujet, est une *politique sacrée*, tirée de l'Écriture, comme l'ouvrage de Bossuet. C'est un rapport de plus entre deux personnages que l'on a parfois comparés. Le livre intitulé *De la personne du roi et du ministère royal*, et adressé par Hincmar à Charles le Chauve, qui lui avait demandé l'explication du verset suivant: *J'interrogerai les prêtres sur ma loi*; question qui, à elle seule, montre le respect de la royauté pour les prêtres du IX<sup>e</sup> siècle. Charlemagne proposait aussi des questions aux évêques sur différentes parties de l'Écritures; mais ce n'est probablement pas là le verset qu'il aurait choisi.

Le traité d'Hincmar ne mérite, ni par le talent, ni par l'importance, d'être mis en parallèle avec le livre de Bossuet; mais il est assez curieux de rapprocher quelques passages dans lesquelles le hasard ou l'analogie des situations et du sujet peut produire une lointaine ressemblance. Ainsi, dans ces deux au-

teurs, si différents l'un de l'autre a beaucoup d'égards, on trouve, avec quelque surprise, une même concession de l'esprit chrétien à l'esprit guerrier. Hincmar a consacré un chapitre à établir qu'en faisant la guerre on ne déplaît point à Dieu. Cependant, au temps de saint Martin, l'Église avait encore une telle horreur du sang, que les chrétiens se faisaient un scrupule du métier des armes. Les choses avaient bien changé depuis cinq siècles; il est bon de constater ce changement et d'observer comment le christianisme, si pacifique dans son principe, pourra consacrer la guerre et prêcher les croisades. Bossuet aussi a établi, au commencement du livre de la guerre, que *Dieu forme les princes guerriers*. Mais s'il y a là quelques rapprochements à établir entre les concessions faites, l'une par l'archevêque de Reims aux dispositions guerrières de son temps, et l'autre par l'évêque de Meaux aux inclinations belliqueuses de Louis XIV, sur d'autres points on peut opposer, avec un grand avantage, les conclusions morales de Bossuet à celles d'Hincmar. La politique d'Hincmar est cruelle; il traite de la discrétion qu'on doit apporter dans la clémence; il cherche à démontrer qu'il ne faut point pardonner complètement à ses proches. Les princes au milieu desquels il vivait n'étaient que trop disposés à ne pas pardonner du tout à leurs proches. Charles le Chauve l'avait bien montré en faisant crever les yeux à son fils Carloman. L'Église n'aurait jamais dû sanctionner ce qu'elle avait la mission de flétrir. Hincmar ose citer, à l'appui d'une doctrine si peu chrétienne, ces paroles de saint Paul : « Et il n'a pas pardonné à son propre fils; il l'a livré pour nous à la mort. »

Hincmar devançait, malheureusement pour lui, l'atroce argument que Schiller a placé dans la bouche du grand inquisiteur, quand il dit à Philippe II, hésitant à prononcer l'arrêt de mort de don Carlos : « Dieu a bien immolé son fils pour le salut des hommes. »

Nous avons le bonheur de pouvoir opposer à cette politique barbare les chapitres de Bossuet sur la clémence, dont l'un est intitulé : *La clémence, troisième vertu; qu'elle est la joie du genre humain*, et la proposition suivante : *La clémence est la gloire d'un roi*; enfin le chapitre si noblement intitulé : *C'est un grand bonheur de sauver un homme*. Il y a entre les deux

les deux *politiques sacrées* la différence des hommes et la distance des siècles.

Je citerai encore quelques paroles d'Hincmar, pour achever de montrer quelle était son indépendance vis-à-vis de la royauté, quand il n'avait pas trop d'intérêt à lui complaire, quand mieux inspiré, plus digne de son rôle épiscopal, il lui résistait noblement. Il avait nommé un évêque sans la participation du roi. Le roi se plaignait de cette élection, et Hincmar s'exprime ainsi au sujet des franchises électORALES de l'Église et de l'épiscopat : « Nous défendrons toujours son ordination et la dispensation des choses ecclésiastiques, ainsi que le prescrivent les saints canons; nous la défendrons comme étant la cause même de notre ordre; car s'il n'est pas évêque, nous-mêmes nous ne devons pas porter ce nom. Et si quelqu'un veut parler contre son ordination, qu'il s'avance et le dise; mais qu'il songe à sa communion, car ou lui-même ne sera plus en communauté avec l'ordre épiscopal et ecclésiastique, ou nous-mêmes nous ne participerons plus au ministère épiscopal. » Dans une autre circonstance, il ne parlait pas avec moins de hauteur à Louis le Germanique, qui avait demandé à ses évêques la soumission de leur église. « Les églises que Dieu nous a confiées ne sont pas un tel *bénéfice* et une telle propriété royale, que le roi puisse les donner et les retirer comme il lui plaît; car tout ce qui appartient à l'Église appartient à Dieu; et nous, évêques consacrés à Dieu, nous ne sommes pas des hommes séculiers, de telle sorte que nous devons reconnaître un vasselage quelconque. » Ainsi l'Église repoussait les rapports créés par la féodalité, et se plaçait fièrement au-dessus d'elle.

Enfin les évêques de Lorraine, partisans de l'empereur Lothaire, ayant mis en avant cette thèse servile : « Le roi est soumis uniquement à Dieu qui le dirige; ses évêques ne peuvent l'excommunier, » Hincmar, ne voulant se laisser ravir le droit d'excommunication sous aucune forme, s'écria : « Cette parole n'est pas d'un chrétien catholique, elle est d'un blasphémateur plein de l'esprit du démon. David, roi et prophète, ayant péché, fut gourmandé par Nathan, *son inférieur*, et il apprit qu'il n'était qu'un homme; mais il fut sauvé par une rigoureuse pénitence. Saül apprit de la bouche de Samuel qu'il était déchu du trône.... L'autorité apostolique prescrit aux rois d'o-

béir à leurs préposés dans le Seigneur. » Hincmar va jusqu'à ébranler l'autorité royale dans sa base, dans le droit d'hérédité. « Nous savons certainement que la noblesse paternelle ne suffit pas pour assurer les suffrages du peuple aux enfants des princes; car les vices ont vaincu les privilèges naturels, et l'on bannit le délinquant, non-seulement de la noblesse de son père, mais de la liberté même. » La théorie, exprimée ici avec une singulière vigueur d'expression, avait été appliquée à Louis le Débonnaire.

Au ix<sup>e</sup> siècle, l'épiscopat s'est personnifié dans Hincmar; on peut donc en saisir dans cette figure puissante les principaux caractères. L'épiscopat alors était placé entre trois pouvoirs sociaux qui luttèrent incessamment les uns contre les autres, et luttèrent par moment contre lui: la féodalité qui naissait, la royauté qui mourait, la papauté qui se dressait déjà sur le siège de Nicolas I<sup>er</sup> et annonçait de loin Grégoire VII. L'épiscopat tendit, au ix<sup>e</sup> siècle, à s'affranchir à la fois de la féodalité, de la royauté, et, jusqu'à un certain point, de la papauté. Dans cette lutte contre trois adversaires, dont deux, la féodalité et la papauté, ne manquaient pas de vigueur et de puissance, l'épiscopat fit presque toujours alliance avec le plus faible, avec le pouvoir royal, et, à défaut du pouvoir royal, avec celui dont l'alliance pouvait être momentanément utile.

Le rôle de l'épiscopat était difficile, et demandait à la fois beaucoup de souplesse et beaucoup d'énergie. Il fut rempli avec le plus grand éclat par l'homme dont la vie embrasse et domine le ix<sup>e</sup> siècle: l'action d'Hincmar est toute l'histoire ecclésiastique et presque toute l'histoire de France à cette époque.

Et maintenant, qu'a produit cette action? qu'en est-il résulté? Le temps qui va suivre verra le triomphe de la féodalité, l'abaissement toujours plus profond de la royauté. Ce temps continuera la grandeur de l'épiscopat.

Rome partage pour un temps la triste destinée de la royauté. Elle entre dans une ère de désordre et de dégradation. Il semble que le pouvoir des rois et le pouvoir des papes vont périr; que l'épiscopat et la féodalité doivent triompher. C'est le contraire qui a eu lieu; et, au bout d'un certain temps, la féodalité sera tombée aux pieds du roi, l'épiscopat sera tombé aux pieds du

pape : ce sera l'œuvre des siècles ultérieurs. Seulement, cette œuvre fut plus prompte à s'accomplir pour l'épiscopat que pour la féodalité ; il faudra bien plus de temps pour que le premier gentilhomme du royaume puisse dire : L'État c'est moi, qu'il n'en faudra pour que le premier évêque de la chrétienté puisse dire : L'Église c'est moi. On se rend compte d'une telle différence. La papauté fut plus intelligente et plus habile que la royauté : l'épiscopat était moins fort que la féodalité ; sa position était moins nette ; il avait besoin de ce pouvoir papal contre lequel, par moment, il était fort disposé à s'insurger ; il en avait besoin pour résister au pouvoir temporel. Aussi la marche de l'épiscopat fut toujours incertaine et oblique, comme nous l'avons vu dans la vie d'Hincmar, tandis que la féodalité, qui n'avait aucun ménagement à garder envers les rois, leur tint tête et put leur tenir tête bien plus longtemps. Il en résulta que deux cents ans après l'époque où le formidable épiscopat français s'élevait, par moment, avec tant d'énergie et d'audace contre la papauté, l'indépendance épiscopale n'existait plus qu'à peine, et deux cents ans plus tard Innocent III avait achevé l'œuvre de Grégoire VII. Ainsi, deux siècles ont suffi pour aller à Grégoire VII, quatre pour aller à Innocent III, tandis qu'il en a fallu huit pour arriver à Louis XIV.

J.-J. AMPÈRE.

---

---

# FEMMES

# DE LA RÉGENCE.

---

## I.

### LA DUCHESSE DE BERRI.

---

## I.

Débuts heureux d'un petit gentilhomme sous les mauvais auspices de la modestie et de la timidité. — Les vaisseaux brûlés.

En 1717, sous la régence du duc d'Orléans, un petit gentilhomme arriva un soir dans la capitale, par le *carrosse de roiture* de l'Auvergne. Il avait mis douze grands jours à faire le chemin de Clermont à Paris. Ses bagages ne pesaient pas en tout trente livres; mais s'il était pauvre et inconnu, ce gentilhomme avait en dédommagement la jeunesse et la santé, qui sont deux précieux avantages. Sans être un beau cavalier, il avait encore des yeux qui parlaient, la bouche ornée de dents fort blanches, et s'il eût été vêtu dans le goût de la cour, on eût fait sans doute plus d'attention à ses jambes, qui étaient

bien tournées. Il s'appelait le chevalier de Riom et était petit-neveu du célèbre duc de Lauzun.

En débarquant au faubourg Saint-Denis, notre jeune homme tira de sa poche quinze écus, dont il ne lui resta plus que trois pièces quand il eut payé son voyage, et il prit un carrosse de place pour se faire mener à Passy, hors les barrières, où demeurait son oncle.

Le duc de Lauzun, qui avait quatre-vingt-cinq ans, s'était depuis longtemps retiré du monde, et ne paraissait plus à la cour que fort rarement. Il avait acheté une fort belle maison aux confins de la forêt de Boulogne, pour respirer un air meilleur, et menait la vie la plus paisible du monde, ne s'occupant des affaires qu'en spectateur, et lançant du fond de sa solitude quelques bons mots malicieux, que ses amis portaient de temps à autre jusqu'au Palais-Royal. Il ne voyait guère que MM. de Grammont, qui étaient ses cousins, et MM. de Lorge et de Duras, les parents de sa femme. Pour ces trois ou quatre personnes, il tenait une table somptueuse et faisait éclairer son salon comme aux jours de fête, car il était d'humeur magnifique.

On attendait M. de Riom à l'hôtel de Lauzun; il y trouva une grande chambre préparée pour le recevoir, et, vers dix heures du soir, la compagnie s'étant retirée, son oncle le fit avertir qu'il pouvait descendre dans ses habits de voyage. Le vieux duc, quoique fort bon parent, avait toujours été trop occupé de sa propre fortune pour songer beaucoup à celle de sa famille; cependant, depuis qu'il vivait en *trappiste*, selon son expression, il aimait assez à voir ses petits-neveux et leur donnait généreusement par avance sur sa succession. Le jeune Biron était celui qu'il préférait; mais il ne tenait qu'à M. de Riom de se faire prendre aussi en amitié.

Notre chevalier, qui venait à Paris pour chercher fortune, avait une vénération extrême pour son grand-oncle, dont les aventures et le mariage avec Mademoiselle avaient étonné l'Europe entière. M. de Riom n'avait pas assez de vanité pour se mettre dans l'esprit que le ciel dût lui accorder une destinée éclatante, et si quelqu'un lui eût donné garantie qu'il vivrait dans une douce médiocrité, il s'en fût contenté sans rien prétendre davantage.

Le vieux duc, ayant embrassé son neveu, l'examina dès pieds à la tête par un regard vif, et lui demanda comment allaient ses affaires, car il le voyait en équipage assez mince.

— Mes affaires ne sont pas belles, dit le jeune homme; mon père a dissipé son bien.

— Il en a donc dissipé beaucoup, répondit M. de Lauzun, car ma sœur lui avait laissé un gros héritage. Vous avez eu mauvaise chance, mon ami; c'est une chose difficile que d'arriver en haut des degrés lorsqu'on commence par la première marche.

— Je n'aspire pas à monter bien haut, monsieur le duc; un petit emploi ou une compagnie dans l'armée, voilà tout ce qu'il me faudrait.

La pauvreté accompagnée de résignation inspirait à M. de Lauzun une pitié profonde. Il regarda son neveu avec un air de bienveillance que sa figure n'avait pas souvent, et il reprit d'un ton affectueux :

— Si vous étiez dans une position honnêtement bonne, je vous conseillerais de vous en contenter. L'ambition ne procure pas autant de joies que de soucis; mais une fois qu'il vous faut tirer la fortune par sa robe, demandez-lui beaucoup. On se donne autant de peines pour lui arracher une bagatelle que pour obtenir ses dernières faveurs. N'oubliez point que c'est une femme, et qu'avec le beau sexe on doit vouloir tout ou rien. Quel caractère avez-vous, mon ami?

Le chevalier demeura un peu interdit à cette brusque question, et comme il baissait les yeux sans trop savoir que répondre :

— Est-ce que vous seriez timide? ajouta le vieux duc; cela ne vaut rien. Défaites-vous de la modestie et de la timidité. On ne persuade à personne qu'on a du mérite si on n'en est pas assuré soi-même. Quand vous serez sur le terrain de la cour, mettez-vous dans la tête que vous valez mieux que les gens à qui vous avez affaire. Vous commettrez des fautes, comme tout le monde. L'occasion de parvenir s'offrira et vous la laisserez échapper d'abord; mais un beau jour vous la saisirez. Montrez-vous civil et fier en même temps, implacable pour qui vous livrera la guerre. Dans les cours, il vaut mieux être craint qu'aimé. Ne souffrez donc des hommes aucune attaque et com-

portez-vous comme si vous étiez amoureux de toutes les femmes. Laissez le reste au hasard.

— Si j'étais capable, dit M. de Riom, de mettre en pratique tout cela, j'en saurais aussi long que vous, monsieur le duc.

Le vieux seigneur se mit à rire.

— Il est vrai que je vous en dis beaucoup pour le premier jour ; mais nous y reviendrons. Demain je vous conduirai moi-même chez M<sup>me</sup> de Mouchy, qui vous présentera au Luxembourg. La duchesse de Berri est entourée d'un essaim de femmes. Ce n'est pas pour rien qu'on a vingt ans. Vous tâcherez de voltiger autour de ces fleurs le mieux que vous pourrez, et nous verrons après comment les choses tourneront.

Le lendemain, notre gentilhomme mit, dès le matin, son plus bel habit qui n'était pas fort brillant ; mais le chevalier avait naturellement assez bon air, et son oncle trouva sa toilette convenable pour un garçon qui débute. On monta dans un riche carrosse à six chevaux et on traversa la ville pour gagner le palais du Luxembourg. Chemin faisant, le vieux duc s'aperçut que le jeune homme avait de l'émotion et que, pour peu de chose, il s'allait déconcerter.

— La première fois, dit M. de Lauzun avec intention, qu'on me conduisit chez la duchesse de Valentinois, je me sentais prêt à perdre la tramontane et je n'avais pas si bonne contenance que vous. Je me fis un raisonnement qui me rendit mon sang-froid : n'ayant point l'habitude de voir la bonne compagnie, me disais-je, il est impossible que j'en devine les usages et que je ne commette point quelque petite faute. Prenons-en donc bravement notre parti, et sans attendre qu'on se moque de nous, soyons le premier à en rire.

— Eh bien ! mon oncle, demanda M. de Riom, vous est-il échappé quelque gaucherie dans votre visite ?

— Non, mon ami, parce que j'imaginai encore un raisonnement meilleur : Cette duchesse dont le seul nom m'effraye, me suis-je dit, ce sera peut-être moi qui lui ferai peur dans trois mois, lorsque je la connaîtrai mieux. Cette idée me rassura. Vous pouvez hardiment penser la même chose sur toutes les dames du Luxembourg.

— Je ne vous promets pas de faire aussi bonne mine que vous, mon oncle.

— Ne craignez rien ; je serai là pour vous secourir.

En arrivant au château, M. de Lauzun s'appuya sur le bras de son neveu et le conduisit à l'appartement de la première dame d'honneur. M<sup>me</sup> de Mouchy était une personne d'environ trente ans qui prenait assez de soin de sa réputation , à cause de son emploi , mais qui donnait dans la galanterie comme les autres beautés de la régence. Elle était petite , avec des formes rondes et une figure douce ; mais , sous un air innocent , elle cachait de l'ambition et de l'intrigue. Lorsqu'on lui annonça M. de Lauzun , elle se leva et courut au-devant de lui jusqu'au bout du tapis.

— Bon Dieu ! dit-elle , vous ici , monsieur le duc ! on assure que vous ne quittez jamais votre retraite , que pour faire quelque malice.

— Ce n'est point ce qui m'amène aujourd'hui , madame , répondit Lauzun , car je viens vous demander un service. Voici un petit-fils de ma sœur que je vous présente , et qui ne connaît âme qui vive dans Paris. Il s'appelle Riom ; il a vingt ans , madame ; il arrive de son village , et il est simple comme un agneau.

— Il n'a pas de votre sang dans les veines , si vous dites vrai .

— Oui-da ! je suis donc un vieux loup ?

— Je ne dis pas cela ; mais ce n'est point pour votre simplicité que vous êtes connu.

— Mon neveu ne me ressemble pas en effet , car vous voyez que le pauvre garçon ne peut pas encore regarder une belle personne sans rougir.

— Je l'en estime fort. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne prennent , au contraire , que des façons à faire rougir les femmes. Je m'intéresse à M. votre neveu à cause de son honnête candeur. Que pourrions nous demander pour lui ?

— Je ne sais trop ce dont il est capable. Je ne vous le donne pas pour habile à faire sa cour aux dames.

— Nous avons une place de second secrétaire qui se trouvera bientôt vacante. La princesse a permis au jeune d'Uxelles d'acheter une compagnie. Si M. de Riom désire cet emploi , nous tâcherons de le lui procurer.

— Un emploi de confiance auprès de son altesse royale ! s'é-

cria Riom ; je ne sais vraiment pas si je suis en état de le remplir.

— La peste soit de votre modestie ! dit M. de Lauzun. Il s'agit bien de savoir si vous serez ou non un bon secrétaire !

— Laissez, laissez-lui sa modestie, reprit M<sup>me</sup> de Mouchy. On ne l'en défera que trop vite.

— Monsieur, ajouta la duchesse, n'écoutez point M. de Lauzun ; il vous donnerait mauvaise opinion de nous en vous querellant sur vos qualités. Votre modestie vous servira. Je vais employer aujourd'hui tout mon crédit sur la princesse pour qu'elle vous prenne dans sa maison.

Le chevalier tourna ses remerciements avec assez d'aisance pour contenter son oncle, et, lorsqu'ils prirent congé tous deux, la duchesse offrit sa main à M. de Lauzun. Au moment de porter cette main à ses lèvres, le vieux seigneur s'arrêta :

— Ce serait dommage, dit-il, de poser sur une peau aussi fraîche une bouche de quatre-vingts ans. Souffrez, madame, que je cède ce plaisir à mon petit-neveu.

Le jeune homme prit la main de la duchesse et l'embrassa le mieux du monde. En remontant dans son carrosse, M. de Lauzun dit avec cet air tranquille des hommes que rien n'étonne :

— Mon neveu, une maîtresse vous donnera l'entre-gens qui vous manque, mieux que mes conseils ne le pourraient faire. La duchesse est justement ce qu'il vous faut.

— La duchesse ! répéta Riom.

— Eh ! sans doute, reprit le vieux duc. N'avez-vous pas vu le feu lui monter aux joues quand vous avez pris sa main ? A quoi donc pensez-vous auprès des dames ?

— Mais, mon oncle, je ne puis croire...

— Pardieu ! je ne suis pas en peine de vous. Il est clair que vous allez faire cent façons pour accepter ce qu'elle veut vous donner. Je vous en avertis, monsieur, il ne tient qu'à vous d'être son amant. Tâchez, je vous prie, de ne point perdre le temps en simagrées.

Le chevalier baissa la tête sans oser répondre. Après un moment de silence, le duc reprit :

— Vous venez dans une belle saison, mon neveu, à une époque de plaisirs où tout sourit à la jeunesse, dans la plus brillante cour de l'Europe et la plus galante. Heureux sont ceux qui ont vingt ans aujourd'hui ! La vieillesse chagrine du feu roi et

la dévotion colérique de la Maintenon avaient longtemps rabattu les joies. A présent, les amours et la folie ont la bride sur le cou. Cela ne durera pas toujours ; comprenez donc votre bonheur. Si j'avais votre âge, mon neveu, je gagerais de faire ma fortune quatre fois dans une semaine ; ayez donc au moins assez d'esprit pour faire la vôtre une bonne fois en votre vie.

Vers neuf heures du soir, un laquais apporta un billet de M<sup>me</sup> de Mouchy pour le duc de Lauzun :

« Si vous n'avez pas besoin de M. de Riom ce soir, lui disait la duchesse, envoyez-le souper chez moi. Il y trouvera quelques personnes qu'il lui sera utile de connaître, et qui ne savent point mauvais gré à un jeune homme d'avoir de la modestie. »

— Vous voyez que les chemins s'ouvrent devant vous, dit M. de Lauzun ; vous n'avez qu'à marcher droit. Il y a cinquante ans, je vous aurais donné un mois pour plaire à une dame ; aujourd'hui c'est assez d'une soirée.

M. de Lauzun prêta un carrosse à son neveu et donna l'ordre à ses gens de revenir quand ils l'auraient mené au Luxembourg.

— Mais, dit le jeune homme, il me faudrait au moins un valet de pied au sortir du palais.

— C'est inutile ; vous ne rentrerez que demain après le soleil levé. Vous ferez part à la duchesse de votre embarras, lorsque la compagnie sera partie. Vous m'entendez ?

— En vérité, mon oncle, vous me brûlez mes vaisseaux.

— C'est cela même.

— Eh bien ! à la grâce de Dieu ! et que l'étoile des Lauzun me conduise !

— Le voilà lancé ! dit le duc, tandis que les vitres de l'hôtel résonnaient encore au bruit du carrosse qui emportait son neveu ; le voilà lancé ! Qu'il réussisse ou non, demain il aura la tête prise. S'il fût demeuré chez moi sans occupation, il n'eût pas manqué de s'amouracher de ma femme.

On croira peut-être difficilement que ce vieux courtisan fût jaloux ; il veillait pourtant de fort près sur M<sup>me</sup> de Lauzun. S'il n'a pas été enrégimenté dans la confrérie des maris de la régence, ce n'est pas à ses précautions extrêmes qu'il le dut, mais à la vertu de sa femme, qui avait des goûts simples et ne voyait point le monde.

Le chevalier ne rentra chez son oncle que le lendemain à l'heure du déjeuner. Il avait un maintien fort grave et ne disait mot du souper de la veille. Le duc pensa que M. de Riom n'osait point parler en présence de M<sup>me</sup> de Lauzun. Lorsqu'il se trouva seul avec son neveu, il lui demanda ce qui était arrivé.

— Monsieur, répondit le chevalier, je vous supplie de ne pas m'adresser de questions.

— Ah! vous êtes discret! reprit Lauzun; je vous approuve. Vous me direz bien cependant si M<sup>me</sup> de Mouchy est à votre goût.

— C'est la plus aimable personne que j'aie jamais rencontrée.

— Fort bien, mon neveu. A Dieu ne plaise que je vous dise le contraire! Il faut avoir bonne opinion de sa maîtresse. Je vois que vous obtiendrez la place de secrétaire.

— Je serai présenté tantôt à la duchesse de Berri, et si elle m'agrée, on me donnera le logement au Luxembourg.

— Bon cela! Il n'y a que les femmes pour mener les affaires grand train. Vous avez le pied dans l'étrier; à présent, tâchez que la monture aille loin, et consultez-moi si vous tombez dans quelque passe difficile.

## II.

Quand une princesse s'avise de vouloir être bonne, elle s'en acquitte bien. — Petits succès qui font de grandes jalousies.

La duchesse de Berri, fille aînée du régent, était la première et la plus hautaine princesse qui fût alors. Elle avait une beauté qui inspirait le respect. Les riches parures donnaient à sa personne un éclat particulier qui dénotait un sang royal. On retrouvait en elle, au premier regard, les traits bien connus de la maison de Bourbon, mais dans les plus agréables proportions qu'on leur eût jamais vues. Elle avait de plus une éloquence pleine de charme, et disait sans recherche, sans étude, avec des tours qui, pour être du langage de conversation, n'avaient pas moins de noblesse et de logique. Aujourd'hui que ce temps est loin de nous, on peut se convaincre que les défauts de la

duchesse de Berri lui venaient des mœurs de son époque plutôt que de la nature. Elle ne vivait pas fort sagement et faisait trop parade de la philosophie ; mais ne suivait-elle pas en cela l'exemple de tout le monde , et doit-on s'étonner qu'une princesse jeune , belle , veuve à vingt ans , et abandonnée à elle-même , se soit mal dirigée au milieu de la corruption et des mauvais conseils ? Suivant nous on ne saurait lui faire son procès sans accuser toute la cour avec elle. La duchesse de Berri était généreuse jusqu'à la prodigalité , obstinément attachée à ses amis , sans rien vouloir entendre de ce qu'on lui disait contre eux , et incrédule à la plus évidente ingratitude ; ceux qui l'en ont blâmée n'ont pas rendu justice à un très-noble et très-louable sentiment. Telles étaient ses qualités , et nous les croyons fort estimables. Son défaut le plus grave était une hauteur si extrême qu'elle voulait se faire honorer plus qu'une reine , et qu'elle n'avait pas assez de respect pour sa mère qui était fille naturelle du feu roi. Quant à ses galanteries , à ses impiétés de langage , au tort qu'elle eut de se mêler quelquefois aux *rouées* et à leurs débauches , ce sont , il est vrai , de déplorables erreurs ; mais , nous le répétons , elles ne lui appartiennent pas en propre , et d'ailleurs elle n'y tomba plus dans les dernières années de sa courte existence. Nous n'aurons donc pas à nous en occuper.

Le duc de Saint-Simon , qui détestait cette princesse , en parle dans des termes abominables. Il l'accuse de mépris pour le duc d'Orléans , son père , et ne recule pas devant les imputations les plus odieuses ; mais il faut se défier de ces esprits pleins d'aigreur , qui ont écrit leurs mémoires au milieu des intrigues , des jalousies et des haines , en trempant chaque soir la plume dans leur propre fiel. Plus ils montrent de talent , plus on doit être circonspect avec eux , car une fois un siècle écoulé , ce ne sont point les mémoires exacts qui demeurent aux mains du public ; ce sont au contraire les plus remplis de médisance et de scandale. Nous avons même un motif sérieux de nous tenir en garde contre M. de Saint-Simon. La duchesse sa femme était à la fille du régent , et comme elle n'eut jamais sur la princesse aucun crédit , tandis que M<sup>me</sup> de Mouchy avait pris un empire absolu , il est certain que Saint-Simon , dans l'humeur qu'on lui connaît , ne le devait pardonner ni à M<sup>me</sup> de Mouchy ni à la

princesse. De là vient, sans doute, ce terrible crayon dont il charge à grands traits les esquisses de ces deux personnes.

Mariée presque enfant au duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, cette princesse s'était trouvée veuve au moment où une étrange mortalité tomba subitement sur la famille royale. Le régent aimait sa fille avec passion, et s'amusait de lui voir de la hauteur et des caprices. Il lui laissa prendre l'habitude de ne rien estimer au-dessus d'elle. Ce fut à tel point, qu'elle reçut un jour la visite d'un ambassadeur, son fauteuil étant sur son trône de trois degrés, ce qui faillit brouiller la France avec la seigneurie de Venise.

L'un des plus grands reproches qu'on ait adressés à la duchesse de Berri, c'est d'avoir été, dans un jour de gaieté, jusqu'à s'enivrer à la table de son père. Le feu roi Louis XIV et la Maintenon ne lui pardonnèrent jamais cette folie, dont tout Versailles s'est ému. Nous ne voyons pas que ce soit un cas pendable, et ceux qui en ont le plus crié l'eussent trouvé fort bon peu d'années après, quand les débauches furent à la mode. Saint-Simon parle encore d'aveux énormes que la princesse aurait faits à la duchesse sa femme, dans le tête-à-tête : de cela nous ne tenons aucun compte, la source en étant suspecte pour les raisons que nous avons dites plus haut. Le même écrivain se donne beaucoup de peine afin de prouver que ce fut un crime à la fille du régent d'avoir eu, pendant la durée de son veuvage, deux amants dont un est devenu son mari. Nous trouvons au contraire que, pour un temps de dissipation et de galanterie, ce n'est point une chose outrée.

A l'époque dont nous avons à parler, la duchesse de Berri était au plus fort de son éclat, pour le crédit, la richesse et la beauté. Le duc d'Orléans lui avait donné le château du Luxembourg, et ajoutait à ses revenus une pension de 400,000 livres. Elle avait une compagnie de gardes du corps, une maison montée royalement et entretenue avec magnificence. On lui faisait une aussi grosse cour et aussi assidue qu'au régent, car elle avait sur son père un empire absolu dont on ne voit pas qu'elle ait fort abusé. Elle ne se mêlait guère des affaires de l'État ; mais son effroyable ambition, que M. de Saint-Simon a démasquée, visait à obtenir un dais dans ses loges à la comédie, avec quatre de ses gardes sur le théâtre, un fauteuil élevé,

un tapis, ou quelque autre bénéfice d'étiquette, et pour ces abominations il paraît qu'on ne saurait employer des mots trop durs, ni faire de trop gros yeux. Toutes ces horreurs ont poussé le tempérament de M. de Saint-Simon au bilieux, et l'ont mis en tel état qu'on a dit de sa figure qu'elle ressemblait à une *omelette dans laquelle étaient deux charbons ardents*. Lui qui traçait de si énergiques portraits, et si méchants, a oublié de se regarder au miroir pour nous faire cette esquisse de lui-même. L'estimable duc en voulait beaucoup à la princesse d'aller dans la ville aussi accompagnée qu'une reine, avec les flûtes et les cimbales en tête de son escorte; mais nous, qui sommes plus indulgent en ce qui touche à l'étiquette, nous en concluons que la princesse aimait la musique.

Ce fut un matin du mois d'août 1717, que M. de Riom fit son entrée au Luxembourg, conduit par M<sup>me</sup> de Mouchy. La duchesse de Berri mangeait des crèmes à la glace avec ses femmes, et attendait que la chaleur fût diminuée pour aller à la promenade.

Il n'y avait dans les petits appartements que deux hommes, le marquis de La Rochefoucauld, qui était capitaine des gardes, et M. de Lahaye, qui passait pour être l'amant de la princesse. M<sup>me</sup> de Mouchy avait obtenu que la présentation se fit à cette heure pour ménager la timidité du jeune homme, qui craignait les regards d'une trop nombreuse compagnie. La princesse s'était imaginé là-dessus que Riom lui paraîtrait fort gauche; elle voulait s'amuser un peu de son trouble. Notre gentilhomme, qui avait sa leçon faite, se tira bien des compliments; il ne s'embarrassa pas dans ses phrases, salua de bonne grâce et n'oublia point le mot de flatterie sur les charmes de son altesse.

Il n'est pas rare, lorsqu'on revient d'une prévention mauvaise, qu'on se jette dans l'extrême opposé; la princesse trouva que Riom avait de bonnes façons et une jolie figure. Elle le regarda d'un air qui eût fait réfléchir Lauzun s'il eût été présent.

— Monsieur le chevalier, dit-elle, n'aimeriez-vous pas mieux un emploi d'épée dans ma maison, plutôt qu'une place de secrétaire?

— Je prendrai ce que votre altesse voudra bien me donner;

mais, si elle me laisse à choisir, je lui demanderai ce qui me tiendra le plus près de sa personne et le plus souvent à ses ordres.

— Voilà qui est bien répondre ; pour ne pas vous tromper, je vous dirai que je n'écris guère de lettres et que mes secrétaires n'ont pas fort à s'occuper. Vous me verriez plus souvent si vous étiez parmi mes gardes.

— Vos gardes ! dit M. de Lahaye, hors le capitaine et le lieutenant, il me semble qu'ils ne vous voient que de bien loin.

— C'est la vérité ; vous m'y faites penser. Il faudra donc que M. de Riom soit lieutenant de la compagnie, puisque je viens de m'engager avec lui.

— Lieutenant ! s'écria M. de Lahaye ; et moi, me mettez-vous à la porte ?

— Je vous trouverai un autre emploi.

— A moins que vous me fassiez capitaine...

— Et moi, donc ? dit le marquis de La Rochefoucauld.

La princesse se mit à rire.

— Ne craignez rien, messieurs, reprit-elle ; vous savez que je n'ai pas coutume de changer ma maison sans que tout le monde y gagne.

— Il faudrait au moins, dit M. de Lahaye, que monsieur connût les armes et le cheval.

— Ce n'est pas là ce qui m'arrêtera, répondit le chevalier.

M. de La Rochefoucauld fit la grimace, et M. de Lahaye prit une mine sombre.

— Dans une heure, dit son altesse, nous irons visiter le château de la Muette que je veux acheter. M. de Riom nous accompagnera, et pour que je voie moi-même s'il est bon cavalier, il se tiendra auprès de la portière.

— Excusez-moi, dit le capitaine des gardes, mais la portière de droite m'appartient.

— Et à moi celle de gauche, dit Lahaye.

— Vous monterez tous deux dans les carrosses. M. de Riom a-t-il des chevaux ?

— Les écuries de M. de Lauzun sont à ma disposition.

— Eh bien ! préparez-vous à partir dans une heure.

Riom envoya aussitôt chez son oncle qui lui prêta un excel-

lent cheval de selle. Notre petit gentilhomme savait son métier et le fit voir d'une manière à désespérer les jaloux. A peine le cortège de la princesse eut-il gagné les bords de la rivière, que le soleil, qui donnait sur la portière, incommoda son altesse. M. de Lahaye opina pour qu'on baissât le store ; mais Riom comprit le danger : il maintint son cheval auprès du carrosse en faisant en sorte que son ombre couvrit l'endroit où frappait le soleil, et cette manœuvre fut regardée comme une habileté profonde en matière d'équitation.

La duchesse de Berri n'avait pas coutume de se contraindre en rien ; elle admira l'adresse du nouveau venu, sans prendre garde au dépit de M. de Lahaye. En visitant le château de la Muette, le marquis de La Rochefoucauld donna le bras à la princesse, mais elle tournait incessamment la tête vers Riom et ne parlait qu'à lui. L'envie et la colère ne faisaient que rendre les autres plus maussades ; ils furent éclipsés entièrement. Ce n'était pas que le chevalier fût de ces esprits qui prennent le dé plus souvent qu'à leur tour ; mais une fois qu'on lui donnait le champ libre, et qu'il n'avait point de concurrents, il parlait volontiers et d'un ton où l'on sentait la douceur de caractère et la bonté de cœur. Son altesse trouvait un plaisir particulier à lui faire conter comment il avait passé le temps de sa petite jeunesse, au milieu d'une famille nombreuse et dans sa province d'Auvergne. De retour au Luxembourg, la princesse fit donner à Riom un logement provisoire, et lui promit que le lendemain elle aurait quelque bonne nouvelle à lui apprendre, lorsqu'il viendrait la saluer.

M. de Lahaye sentit bien que ce débutant pouvait devenir un rival dangereux. Il ne manqua pas d'objections à tout ce que proposait son altesse en faveur du chevalier. Ses méchantes intentions tournèrent contre lui-même, car il ne faisait qu'avertir des difficultés auxquelles, sans lui, on n'aurait pas songé. Ainsi, lorsque la princesse voulait que Riom entrât dans ses gardes, M. de Lahaye crut y mettre obstacle en disant que, pour cela, il fallait avoir un grade dans l'armée. La fille du régent répondit aussitôt qu'elle demanderait au duc d'Orléans la permission d'acheter une compagnie et que le brevet de capitaine serait expédié à l'avance. Les jaloux n'osèrent plus rien dire, et tâchèrent de distraire la princesse en l'obligeant

à tourner ses pensées sur d'autres sujets. C'était le plus prudent, et ils y réussirent pour tout le reste de cette journée.

Le régent venait très-souvent voir sa fille; il arriva le lendemain au Luxembourg et demeura près d'une heure avec elle. On ouvrit les portes après son départ, et M. de Riom parut des premiers pour faire sa cour.

— Je suis de parole, monsieur, lui dit-on de loin. Ne sortez pas sans que nous causions ensemble.

Quand elle eut achevé d'écouter les dames et les personnes de grande qualité, la princesse revint à notre gentilhomme. Lahaye, qui crevait de dépit, se mit en tiers dans la conversation.

— Monsieur de Riom, dit son altesse, vous devez beaucoup à M. de Lahaye; c'est lui qui m'a fait souvenir qu'un grade militaire était de nécessité pour entrer dans ma suite. J'ai parlé de vous ce matin à mon père. Vous pouvez acheter une compagnie de dragons à l'armée des Pyrénées.

— Cela ne vous coûtera que quarante mille livres, dit M. de Lahaye; cette bagatelle n'est pas faite pour arrêter un homme de votre sorte.

Riom, se voyant raillé sur son peu de fortune, pensa que dans pareille circonstance son oncle Lauzun n'eût pas manqué de faire une verte réponse; mais c'est une imprudence que de vouloir jouer la méchanceté quand on est d'humeur débonnaire. Notre jeune homme leva les yeux sur la princesse, sans paraître écouter M. de Lahaye.

— Je suis pénétré de reconnaissance, dit-il, pour les bontés de votre altesse; seulement je crains de n'en pouvoir pas profiter. Il y aurait de ma part mauvaise honte ou vanité à vouloir me faire plus riche que je ne suis. Sauriez-vous, madame, par un effort de la pensée, imaginer un instant ce que c'est qu'un gentilhomme qui n'a pas d'argent?

La princesse fut touchée de l'air simple de Riom et de la franchise de ses paroles.

— Monsieur, répondit-elle, on m'accuse d'obstination dans mes volontés; ce n'est pas lorsqu'il s'agit d'une bonne action que j'irai me démentir. Tout en comprenant ce que c'est que la pauvreté, je sais aussi rendre justice aux cœurs délicats.

Achetez toujours votre compagnie de dragons, l'argent nécessaire se trouvera.

— Pour moi, reprit Lahaye, je ne céderai point ma lieutenance des gardes, à moins que La Rochefoucauld ne me donne sa place, et il faudra qu'on me paye trente mille écus.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit la princesse avec impatience. Souvenez-vous, monsieur, que vous n'étiez pas, l'an dernier, plus riche que M. de Riom, et songez aussi que je suis d'un sang à briser les obstacles qui voudraient m'arrêter.

M. de Lahaye avait gagné la faveur de la duchesse de Berri par des dehors agréables et plus de gaieté que de mérite; il n'avait ni la profondeur d'esprit ni la connaissance des femmes qu'il lui eût fallu pour dompter cette altière princesse. Il montra du moins assez de sens en ne s'opposant pas davantage à la fortune de Riom, et ne tâcha plus que de faire amitié avec celui qu'il ne pouvait écarter.

Notre gentilhomme reçut, au bout de trois jours, son brevet de capitaine des dragons. Quand on le vit au Luxembourg avec son uniforme, qui lui allait à merveille, et qu'on eut apprécié ses bonnes qualités, son empressement à rendre à chacun ce qu'il devait de respect ou de civilité, on trouva que la princesse avait fort bien fait de protéger un aussi aimable jeune homme et aussi peu ambitieux.

La modestie et les manières bienveillantes du chevalier n'excitaient aucunement l'envie de parvenir; cependant la tranquillité avec laquelle il attendait la fortune sans courir au-devant n'était pas la mode ordinaire des courtisans, et M. de Lauzun lui-même eût peut-être été en peine de le guider par ce chemin. Riom y trouvait du moins l'avantage de ne faire ombre à personne. Les plus rusés ne l'eurent pas observé une heure qu'ils le tinrent aussitôt pour incapable d'être un concurrent sérieux. M. de Lahaye seul avait suivi d'assez près son début pour s'en effrayer; mais il s'aperçut bientôt que Riom était l'amant de M<sup>me</sup> de Mouchy, et dès ce moment il crut n'avoir plus rien à craindre. La place de secrétaire avait été donnée à un autre, et l'on ne parlait plus de la lieutenance des gardes. Les plaisirs et les grandeurs occupaient trop la princesse pour qu'elle eût beaucoup à dire à un petit gentilhomme

dont l'emploi dans sa maison n'était point encore fixé. Deux semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles M. de Riom voyait son étoile pâlir, lorsqu'un caprice du hasard vint tout à coup lui prêter secours.

### III.

Un orage affreux, moins horrible que le désordre où il met la cour.

— Un soulier perdu. — Grave question d'étiquette. — La poudre au jasmin. — Triomphe du chevalier de Riom. — Le zéphir de la faveur commence à souffler tout de bon.

Dans les bas jardins du palais du Luxembourg étaient les restes d'un couvent de chartreux que les moines n'habitaient plus, et qu'on n'avait point voulu démolir à cause des belles peintures qui ornaient les boiseries. Ces peintures étaient de Lesueur, et la princesse eut un matin la fantaisie de les aller voir. Riom était de la promenade. On traversa les parterres et on entra dans un terrain abandonné; les herbes et les ravins creusés par les pluies rendaient l'abord des bâtiments mal commode pour les pieds mignons des dames. La princesse voulut triompher des difficultés, et en vint à bout résolument. Tandis qu'on regardait ces belles images qui représentaient l'histoire de saint Bruno, un orage éclata au dehors. La duchesse de Berri avait toujours eu grande peur du tonnerre et du diable; ses femmes ne pouvaient donc manquer d'en avoir encore plus d'effroi. La confusion se mit dans le troupeau: l'ordre des personnes, réglé par l'étiquette, se trouva bouleversé si horriblement que les dames d'atours couraient dans une galerie, les dames d'honneur dans une autre, et que la princesse, blottie au fond de la chapelle, n'avait pas auprès d'elle plus de vingt personnes. Les éclairs étaient accompagnés de cris lamentables; les éléments dans leur furie pénétraient par les vitres brisées; les robes de son altesse elles-mêmes en furent endommagées. Cependant l'orage s'apaisa bientôt et le tumulte avec lui. Chacun reprit son poste; on s'amusa de l'aventure et on se remit en chemin pour rentrer au château. Mais la pluie avait converti les ravins en abîmes dangereux, et les terres en maré-

cages ; on arriva enfin devant un si large ruisseau qu'il fallut s'arrêter. La première dame qui tenta le passage s'enfonça dans l'eau jusqu'aux chevilles et y perdit un soulier. La princesse ne pouvait courir les mêmes risques , et , bien qu'elle prit la chose gaiement, on ne prévoyait que trop qu'il en résulterait quelque gros rhume. On décida que son altesse devait franchir ce mauvais pas dans les bras d'un cavalier. Or les précipices sont rares dans les cours ; les maîtres des cérémonies n'avaient point prévu le cas où il faudrait faire traverser un torrent à une princesse du sang. M. de La Rochefoucauld et M. de Mouchy étaient les premiers à qui l'honneur de porter son altesse appartenait sans contestation ; mais M. de Mouchy, empêché par un ventre considérable, avait assez de peine à se porter lui-même, et il se trouva que M. de La Rochefoucauld s'était poudré au jasmin qui était une odeur désagréable à la princesse. M. de Lahaye se présenta ; déjà il s'apprêtait à prendre la duchesse de Berry dans ses bras, lorsque le premier écuyer déclara qu'il avait le pas sur le lieutenant des gardes. Une discussion très-vive en résulta. Le premier écuyer avait le droit pour lui, et ne faisait point semblant de connaître les privilèges particuliers de M. de Lahaye. La querelle allait infailliblement s'envenimer, si la princesse n'y eût mis une fin en rejetant les deux prétendants ; elle se tourna vers M. de Riom et lui posa un bras autour du cou :

— Allons, dit-elle, soyez le troisième larron de la fable ; je ne puis pas attendre que ces messieurs se soient accommodés.

Le chevalier souleva la princesse comme s'il eût porté un enfant, et traversa l'abîme. Le terrain se trouva fort mauvais de l'autre côté du ruisseau, et, en cherchant un endroit convenable pour y déposer le précieux fardeau, Riom emporta son altesse jusqu'à la distance d'environ trente pas. Lahaye, dont la faveur commençait à baisser, ne put dissimuler sa jalousie ; il se hasarda jusqu'à dire insolemment que, s'il plaisait à la princesse de lui faire un passe-droit pour un hobereau de province, il ne le souffrirait point, et qu'on lui donnerait raison. Le chevalier, qui avait le beau jeu pour lui, n'eut garde de relever cette insulte, mais sa douceur n'allait point jusqu'à permettre qu'on lui manquât. Son premier soin, en arrivant au Luxembourg, fut d'envoyer ses seconds à M. de Lahaye pour

demander une réparation ou le champs clos. Il fut répondu qu'on se battrait à l'épée le lendemain dans les fossés de la Chartreuse.

Un duel ne se prépare jamais sans un peu de bruit. M<sup>me</sup> de Mouchy eut vent de cette affaire et courut en avertir la duchesse de Berri. Lorsque Lahaye parut, la princesse le prit à part, et les gens habiles remarquèrent de loin les signes certains d'une dispute assez vive. Les sourcils de son altesse étaient fort en mouvement; ses lèvres se retroussaient avec un air de hauteur et d'irritation. Une voix, dont l'accent impérieux était bien connu, prononça distinctement ces mots :

— Je n'ai point entendu me donner un tyran!

On ne sait pas ce que Lahaye répondit, mais il est clair que ce fut une impertinence, car la princesse le quitta tremblante de colère et demanda ses chevaux pour aller au Palais-Royal. Une heure après cette scène, Lahaye fut arrêté publiquement et conduit à la Bastille. Il n'y resta que peu de jours; de là, il partit pour le Danemark où le régent consentit à l'employer dans l'ambassade.

Tandis que cet événement de conséquence mettait la cour en émoi, Riom était enfermé dans sa chambre avec une sentinelle à la porte. Vers onze heures du soir, M. de Larochefoucauld vint lever les arrêts; cet honorable marquis était un obséquieux personnage qui portait dans ses veines le pur sang de la vieille cour. Après avoir salué le prisonnier plus poliment que d'ordinaire, il lui dit d'un ton fort mystérieux :

— Monsieur le chevalier, n'admirez-vous point comme la vie est composée de bons et de mauvais jours?

— J'y pensais dans l'instant, monsieur le marquis.

— Ce qui est heureux pour les uns tourne à mal pour les autres, monsieur.

— C'est la vérité, monsieur.

— Ah! monsieur, vous êtes dans une de ces journées parsemées de fleurs, tandis que moi je n'ai marché aujourd'hui que sur des épines.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur? demanda Riom avec intérêt.

— Hélas! ne le savez-vous point? j'ignorais que la princesse ait de l'aversion pour le jasmin, et lorsque mon valet de

chambre m'a poudré à ce parfum, il a du même coup ébranlé ma fortune et relevé la vôtre.

— J'espère, monsieur le marquis, que vous ne serez pas de mes ennemis pour si peu de chose.

— Monsieur le chevalier, apprenez que je ne me déclare jamais contre les gens en faveur.

— C'est bien de la générosité.

— Monsieur de Riom, je souhaite ardemment au contraire vivre avec vous dans les rapports les meilleurs.

— Ce m'est un honneur infini, monsieur le marquis.

— Mais, depuis ce matin, je pense comme un philosophe aurait pu dire de belles choses sur ma mésaventure et votre succès, car vous avez occupé la princesse tout aujourd'hui, et c'est une justice : celui qui a porté son altesse ne doit plus demeurer obscur.

Riom lui-même, malgré son obligeance naturelle, ne put s'empêcher de sourire :

— Vous croyez donc, monsieur, dit-il, que je vais devenir l'un des soleils du Luxembourg ?

— N'en doutez pas, monsieur : j'ai l'ordre de vous conduire tout à l'heure au cabinet de toilette ; vous allez peut-être recevoir le brevet de lieutenant des gardes. Eh bien ! sans ce funeste jasmin, je faisais traverser le ruisseau à son altesse, et la faveur que vous avez méritée tombait sur moi seul ; je devenais l'ami, le confident de la duchesse de Berri, car elle n'eût pas manqué de réfléchir sur la gravité de la circonstance, et se serait dit : « Le mortel qui m'a soulevée dans ses bras, doit vivre désormais plus familièrement avec moi. » Je présentais infailliblement à la princesse le rouge et les mouches ; j'étais enfin son mentor, son conseiller.

— Espérons que l'occasion reviendra une autre fois.

— Que le ciel le veuille ainsi ! Du moins, monsieur le chevalier, la nouvelle que je vous apporte est-elle assez agréable pour que celui de qui vous la recevez mérite un léger service ?

— Parlez, monsieur le marquis ; je me mets entièrement à votre disposition.

— Si vous pouviez, en causant avec son altesse, glisser habilement que je suis inconsolable de ce damné jasmin ; que dans l'excès de mon désespoir, j'ai maltraité mes gens et je

mes perruques par la fenêtre, je vous en serais fort obligé.

— Je le ferai de tout mon cœur, si le tour de la conversation le permet.

— Vous pourriez hasarder ensuite de dire que vous m'avez vu poudré à la rose?

— Cela ne me semble pas impossible; mais vous comprenez que, dans votre intérêt, je dois éviter d'importuner la princesse.

— O ciel! l'importuner, vous avez raison. Mieux vaudrait un silence éternel, et je m'y condamnerais sans un soupir. A présent, monsieur, nous pouvons partir.

M. de La Rochefoucauld conduisit Riom par les derrières jusqu'aux petits appartements. Ils rencontrèrent dans un escalier le vieux marquis de Pons, chevalier d'honneur de la duchesse de Berri.

— Jeune homme, dit M. de Pons, l'occasion est belle, et la dame l'est encore davantage. A bon entendeur, salut!

Et il s'éloigna en ricanant. M. de Cavillac, l'un des amis du régent, se présenta au détour d'un corridor.

— On parle de vous là-bas, chevalier, dit-il en passant. L'occasion est belle. Je vous l'achèterais bien dix mille écus.

— Il paraît que vous avez une bien belle occasion, dit M. de La Rochefoucauld.

Et il ouvrit la dernière porte.

Riom entra dans le cabinet de toilette. La princesse était seule devant son miroir :

— Monsieur, dit-elle, vous savez pourquoi je vous ai fait mettre aux arrêts?

— Je m'en doute, madame.

— Ce n'est pas que je sois fâchée contre vous. Il est convenu qu'on rend un mauvais service à un gentilhomme en l'empêchant de se battre; je ne vous demande donc aucune reconnaissance, mais je garde, à part moi, la pensée que je vous ai sauvé la vie, car M. de Lahaye passe pour fort habile à manier l'épée.

— Madame, la reconnaissance n'est une gêne que pour les cœurs lâches et méchants; je ne mérite point d'être rangé parmi ceux-là. Il n'est pas besoin que vous m'ayez sauvé la vie

pour qu'elle vous appartienne. Je voudrais la passer entièrement auprès de votre altesse.

— Je crois à la sincérité de vos protestations. Je sais distinguer le véritable attachement de celui qui déguise l'ambition. Voulez-vous connaître le sûr moyen de vous élever? Cherchez dans votre cœur si ma personne, mon caractère et mon esprit vous inspirent quelque chose de plus que le respect dû à mon rang. Vous travaillerez assez à votre fortune en me donnant le plaisir, si rare pour les princes, de voir que je suis aimée autrement que pour le profit qu'on en peut tirer. Ma maison est composée de personnes de deux sortes : les unes de grande qualité avec des noms fameux, tels qu'il convient d'en avoir autour de soi quand on est veuve d'un fils de France et fille du régent; les autres, moins nobles, qui n'ajoutent point à mon éclat, mais que je choisis selon l'affection qu'elles me portent, et sur lesquelles je puis compter plus que sur les premières. C'est parmi celles-ci que je veux vous ranger, monsieur de Riom, et il ne tiendra qu'à vous d'y occuper une bonne place.

— S'il ne faut qu'aimer votre altesse pour lui rendre ses services agréables, je n'ai plus rien à craindre : il n'y a nulle princesse de qui les bontés me fussent plus chères; mais si je pense combien vous êtes belle et généreuse, madame, j'imagine que la concurrence doit être grande, et que l'amour d'un pauvre gentilhomme est, bien peu de chose au milieu de tout ce monde qui donnerait volontiers ses jours pour vous.

— Ne croyez point cela, monsieur. Vous jugez peut-être des autres par vous-même. Les gens qui donneraient leurs jours pour nous ne sont pas communs. Je ne connais pas un nom que je puisse mettre sur mes tablettes.

— Mettez-y donc le mien, madame, et que le moment où vous éprouverez mon dévouement puisse venir bientôt!

Tout en disonnant, la princesse avait ôté son rouge et ses colliers pour se préparer à sa toilette de nuit. Elle avait les épaules fort belles; ses bras, qui n'étaient plus surchargés de bijoux, paraissaient d'une blancheur si merveilleuse, que Riom en reçut dans les yeux. Son altesse se leva et s'approcha de notre gentilhomme. Dans toute sa personne respirait cette grâce éblouissante que donne aux femmes, et particulièrement

aux princesses , la conuaissance de leurs charmes et l'envie de plaire.

— Eh bien ! dit-elle , vous serez le premier inscrit sur cette page blanche des amis qui mourraient volontiers pour moi. Vous voyez combien j'ai de confiance dans vos paroles. Monsieur de Riom , vous êtes lieutenant de mes gardes. Vous en aurez le brevet demain. Pour votre serment de fidélité , il suffit que vous baisiez ma main.

Le chevalier n'avait jamais soupçonné que tant de faveurs lui dussent tomber à la fois du ciel dans un instant si court. Il mit un genou en terre et posa ses lèvres tremblantes sur la main la plus blanche du monde. Au milieu de son trouble , il retint cette main dans la sienne sans savoir ce qu'il faisait , et les expressions lui manquèrent tout à coup. Cette émotion ne causa point de peine à la princesse , car elle abaissa ses yeux sur lui avec un sourire si doux , qu'un homme plus vain eût pris cela pour de la tendresse.

Le cœur d'une femme est plein d'imprévu ; nous ne saurions dire si la princesse ne sentait pas dans ce moment quelque chose approchant d'un caprice amoureux pour ce jeune homme qui lui baisait la main d'un air si pénétré. Nous ne saurions pas davantage décider lequel eût mieux valu , dans la circonstance , de la sagacité de M. de Lauzun ou de la candeur de son neveu. La princesse , satisfaite de l'empire qu'elle exerçait sur M. de Riom et du désordre où elle le voyait , comprit sans doute , à ces signes , combien était grande la reconnaissance de notre gentilhomme. Afin de l'en récompenser gracieusement , elle lui abandonna sa main aussi longtems qu'il voulut la garder , et poussa même la bonté jusqu'à presser légèrement la main du chevalier.

Son altesse serait-peut-être allée plus avant encore dans les bienveillantes dispositions où elle était , si M<sup>me</sup> de Mouchy ne fût entrée subitement.

— Relevez-vous , dit la princesse d'un ton froid que Riom ne s'expliqua point. Je reçois votre serment de lieutenant de mes gardes. Montrez-vous fidèle et loyal gentilhomme. Entendez-vous avec M. de La Rochefoucauld pour votre service. Vous pouvez vous retirer , monsieur.

Le chevalier fit un salut fort respectueux , et comme il ne

savait quel chemin prendre, M<sup>me</sup> de Mouchy le conduisit jusqu'à la porte. Au moment où il sortait, elle lui dit à l'oreille :

— Attendez-moi. Il faut que je vous parle.

Riom sentait au foud qu'il n'avait pas, dans cette conférence, navigué en pilote consommé. Il éprouvait aussi des remords, mais non point tels que le lecteur les imagine : il se reprochait d'avoir trouvé la princesse trop belle, étant l'amant d'une autre femme. Il arriva confus dans les antichambres, et quand M<sup>me</sup> de Mouchy vint le chercher, il baissa les yeux comme un coupable devant son juge. La duchesse le mena dans une galerie qui était encore éclairée, où ils se trouvèrent seuls.

— Avez-vous compris ce qui arrive ? dit-elle avec un regard animé.

— C'est aisé à comprendre : la princesse me choisit pour lieutenant de ses gardes.

— Ce n'est point cela : sachez que si son altesse ne vous aime pas encore, il ne s'en faut guère.

— Bonté divine ! le croyez-vous vraiment ?

— Il y a huit jours que je le soupçonne. Je l'ai reconnu à mille indices. La chose est évidente à présent.

— Duchesse, je n'irai pas vous abandonner par un lâche calcul. C'est vous que j'aime, et jamais...

— Arrêtez ! s'écria M<sup>me</sup> de Mouchy. N'ajoutez pas un mot. On ne résiste point impunément à une aussi puissante volonté du destin ; il va vous élever au-dessus de la cour entière ou vous briser. Vous me perdrez moi-même si vous hésitez un instant. Vous ne vous appartenez plus. Il faut rompre nos liens et en former de plus simples : je vous demande votre amitié seulement. Quand vous serez le maître au Luxembourg, souvenez-vous que c'est à moi que vous devez votre premier pas dans le monde. Je prévoyais tout à l'heure que vous alliez commettre une faute grave, et je suis venue à dessein troubler votre entretien avec la princesse. Sa mauvaise humeur tombera sur moi ; mais je vous épargne un danger. Vous êtes averti. Demain, point de craintes ni de scrupules, et maintenant séparons-nous.

La duchesse fit une révérence à notre petit gentilhomme comme s'il eût été un prince, et ajouta cérémonieusement :

— Au revoir, monsieur le chevalier. Je suis ravie d'avoir été la première à vous complimenter de votre heureuse fortune.

Tenez-moi, je vous prie, pour une personne qui veut être de vos amis, et qui fait de vous tout l'état que vous méritez.

Riom demeura un moment confondu; puis il courut aux écuries, où il prit son cheval et traversa Paris à franc-étrier. Minuit sonnait comme il tirait le cordon de la clochette à l'hôtel de son oncle.

#### IV.

Conciliabule nocturne où M. de Lauzun se met fort en frais de spéculation. — L'amitié des princes peut-elle s'acheter comme un emploi? — Le cabinet de toilette et le boudoir. — Combien il faut discourir et se tourmenter pour donner ce qu'on vous demande et pour accepter ce qu'on brûle de vous accorder.

M. de Lauzun, ayant cessé depuis longtemps de suivre la cour, avait réglé d'une façon méthodique l'emploi de ses journées. Il se couchait d'habitude au coup de minuit, et lorsqu'il vit entrer son neveu, il le reçut de mauvaise humeur, persuadé que le chevalier venait le gêner pour quelque bagatelle.

— Voyons ça, dit-il, expliquez-moi en deux mots ce qui vous amène. Avez-vous besoin d'argent, d'une recommandation, ou d'un avis?

— Ce sont vos avis qu'il me faut, monsieur le duc. Je suis dans un grand embarras.

— Dites la chose sans ambages.

— Premièrement, mon oncle, M<sup>me</sup> de Mouchy ne veut plus de moi pour son amant.

— Elle vous congédie, pour parler clair. Vous en êtes blessé, c'est parfaitement juste; mais ne montrez point de dépit. Retirez-vous de bonne grâce, en galant homme, avec le sourire et le miel sur les lèvres. Vous n'êtes pas encore de taille à vous venger. Plus tard, lorsque vous aurez les jambes fermes, je vous montrerai comment on pratique la vengeance contre une femme. Pour aujourd'hui, tenez-vous en repos, et allez dormir.

— Monsieur le duc, vous ne m'avez pas laissé le temps de

vous tout dire. Je n'ai point envie de tirer vengeance. M<sup>me</sup> de Mouchy veut me quitter pour mon bien, par une générosité à laquelle je me fais conscience d'obéir.

— Au diable les circonlocutions ! parlez donc catégoriquement.

— Mon oncle, vous m'allez trouver d'une fatuité bien étrange... M<sup>me</sup> de Mouchy assure, et je ne l'aurais point imaginé de moi-même... Cependant je l'ai cru remarquer aussi, à présent que j'y songe... La princesse, monsieur le duc, la princesse m'a regardé avec de certains yeux... Elle m'a pressé la main...

— La princesse vous aime ! s'écria Lauzun. Vertudieu ! dites-le donc ! la princesse vous aime !

M. de Lauzun fit le tour de la chambre dans une agitation incroyable. Il jeta son bonnet de nuit par terre, appela un laquais pour rallumer les bougies, demanda du feu, des viandes et du vin, car il était homme de robuste appétit, et tandis qu'on préparait ce qu'il lui fallait pour veiller, il murmurait entre ses dents :

— Mon neveu ! le petit-fils de ma sœur ! le sang des Caumont, des Lauzun !... La fille du duc d'Orléans ! Mademoiselle !... le même palais du Luxembourg ! il y a là une prédestination. Est-ce que je vais me voir renaître ?

Les amours de M. de Lauzun avec la grande Mademoiselle ont fait tant de bruit que nous ne pensons pas devoir les rappeler au lecteur. Les lettres et mémoires du règne de Louis XIV ne parlent d'autre chose. Comme la duchesse de Berri, Mademoiselle avait habité le Luxembourg ; comme cette princesse, elle avait été le plus riche parti de l'Europe, et recherchée par des souverains ; toutes deux parentes du roi au même degré, toutes deux superbes, généreuses et fort encensées ; assez disposées toutes deux à se croire au-dessus des simples mortels. Il semblait que la fille du régent dût, comme celle de Gaston d'Orléans, donner bientôt au monde l'exemple remarquable d'un orgueil prodigieux s'abaissant au niveau d'un petit gentilhomme et fléchissant le genou devant la suprême puissance de l'amour. On sait que M. de Lauzun était parvenu à épouser Mademoiselle malgré le roi, et qu'il avait payé cette hardiesse par dix ans de prison, suivis d'une réhabilitation éclatante.

Toute cette affaire avait donné à sa vie l'air d'un roman où il ne manquait que la vraisemblance, selon l'expression de La Bruyère. A l'idée de voir son neveu courir, au bout de cinquante ans, la même fortune et monter par les mêmes moyens que lui à une égale élévation, Lauzun sentit, par un retour de jeunesse, son sang se réchauffer et sa cervelle en veine d'intrigues et de machinations.

Il s'arrêta en face de Riom, et lui pénétra du regard jusqu'au fond de l'âme.

— J'ai failli tout empêcher, reprit-il, tout perdre en voulant combattre sa modestie.

Et se couchant dans un vaste fauteuil, il reprit :

— Parlez, mon neveu, contez-moi votre aventure sans omettre les plus minutieux détails. Parlez longuement, je vous prête attention cette fois.

Notre chevalier, enhardi par l'extrême intérêt que son oncle prenait à ses affaires, raconta amplement ses débuts au Luxembourg, le gracieux accueil qu'il avait reçu de la princesse, l'événement de la Chartreuse et le désespoir de M. de La Rochefoucauld. A cet endroit de l'histoire, le vieux duc éclata de rire.

— Rien n'y manque, dit-il, c'est du Dangeau tout pur.

Il redoubla d'attention et apprenant le renvoi de M. de La-haye. Sa respiration était brève et ses yeux flamboyants, quand Riom en vint à dire son entrevue avec la princesse. Le récit achevé, Lauzun s'informa si le cabinet de toilette n'était point une telle pièce dont il fit la description; si les peintures n'en étaient pas de telle sorte, avec une cheminée de telle forme.

— Je vois que vous le connaissez, répondit Riom.

— Ah! je le connais trop bien! c'est dans ce cabinet que Louise d'Orléans m'annonça l'opposition que le roi mettait à notre mariage. Mais n'y a-t-il pas une porte dérobée à l'endroit même où vous étiez à genoux baisant la main de la princesse?

— Je n'ai pas aperçu cette porte.

— Elle y est pourtant, j'en suis sûr. Elle mène à quelque petit boudoir secret propre à cacher des amants.

— Vous me rappelez que son altesse regardait souvent de ce côté. La porte était sans doute voilée par une tenture selon la mode d'à présent.

M. de Lauzun frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Nous y voilà ! dit-il ; la princesse avait dessein de vous jeter dans ce boudoir en attendant que ses femmes fussent parties. Vous avez manqué l'occasion, mon neveu ; par le diable ! vous l'avez manquée ! Cependant, du caractère dont vous êtes et de la manière dont commence cette intrigue, une faute n'est pas de si grave conséquence pour vous que pour un autre. Je me serais pendu de regrets, à votre place. La princesse aura de l'indulgence. Dans cette partie d'échecs qu'elle engage avec vous, elle vous rend au moins une pièce. Elle ne demande qu'à se laisser battre. Une fois qu'on est aimé d'une altesse, on en a meilleur marché que d'une bourgeoise avec de la résolution ! Ah ! mon neveu, quand vous serez l'amant de celle-ci, je vous enseignerai une route que moi seul j'ai découverte, une route sûre qui mène son homme au faite des honneurs, où vous vous tiendrez à jamais inexpugnable, radieux comme le soleil. Monsieur le chevalier de Riom, mettons-nous à table, et cherchons, en soupant, comment vous pourriez réparer votre faute d'aujourd'hui.

Après avoir vidé quelques verres d'excellents vins, le vieux duc sentit son imagination s'échauffer, et son ancienne gaieté revenir. Il inventa des plans d'attaque fort profonds, mais impraticables pour son neveu.

— Que le ciel confonde les machinations ! dit-il enfin. Avec ma vieille habitude de creuser des mines, et de m'envelopper de ténèbres, je ne suis bon qu'à vous nuire. Allons droit au but : la princesse est belle, fraîche et séduisante. Elle doit vous plaire.

— Elle m'éblouit, mon oncle ; ses yeux portent le trouble dans mes sens, et m'embrasent malgré moi.

— Laissez-lui bien voir ce trouble, ne quittez pas la princesse du regard en public. Soyez amoureux, c'est le moyen d'être aimé.

— Rien n'est plus facile : je l'aime à demi déjà. La difficulté, c'est de le déclarer.

— Il y a cela de bon avec les altesses, que le respect vous doit fermer la bouche, et que c'est à elles de parler les premières. Les usages de la cour ne vous l'indiquent-ils point ? On invite une dame pour la danse, tandis qu'une princesse vous choisit. Remettons-nous donc à la duchesse de Berri du soin de

se gouverner elle-même. Mais n'allez pas la décourager par trop de lenteur ou de timidité. Voici, selon la vraisemblance, comment on vous amènera au point de vous déclarer : on vous demandera si vous n'avez pas de l'amour pour quelqu'un ; on voudra connaître l'objet de vos pensées, et vous aurez à désigner cette troisième personne par des détours et des finesses aussi invisibles que des cathédrales. Cette tactique date du déluge. On vous fera dire comment la dame a le visage, la taille et les cheveux, de quelle couleur sont ses yeux, et quelle est la première lettre de son nom. N'avouez jamais, en face, à la princesse que c'est elle, car elle feindrait d'être en colère, mais laissez-vous arracher les paroles une à une, comme à regret, et en tremblant de crainte. N'oubliez pas de paraître fort gêné par les gens qui vous entoureront, c'est le moyen d'obtenir le tête-à-tête ; et puis, une fois que la princesse vous conduira dans ses appartements, sous le prétexte de causer plus à l'aise, jurez sur le seuil de la porte de n'en plus sortir que vous ne soyez maître de la citadelle. Les événements tourneront peut-être de telle façon que ces avis ne puissent servir de rien ; il ne vous en faut donc pas embarrasser la tête. Il existe des modes en toutes choses, même en amour, et l'usage d'aujourd'hui n'est point de perdre le temps en beaux discours. La princesse a pour vous un caprice ; elle le satisfera sans aucun doute. C'est là que nous l'attendons. Revenez me consulter le lendemain de la victoire, et je vous apprendrai comment on subjugué une altesse.

M. de Lauzun demeura ainsi longtemps en conversation avec son neveu. Il fit ensuite donner une chambre à M. de Riom. Notre chevalier, prévoyant que la journée du lendemain serait de grande importance, quitta le lit avant le retour du soleil, et s'en alla au Luxembourg. Il était plongé fort avant dans ses méditations, lorsque M. de La Rochefoucauld vint l'interrompre. Le marquis levait les yeux au ciel et parlait d'un ton solennel comme un héros de tragédie.

— Chevalier, dit-il, je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. La fortune accourt à vous pendant votre sommeil. Combien il me faut de vertu pour ne point vous porter de jalousie ! Avouez au moins que j'ai su deviner tout ce qui vous allait arriver.

— Il est vrai , répondit Riom : vous seul avez compris qu'un emploi me serait donné, aussitôt que vous m'avez vu nommé lieutenant des gardes.

— Voilà ce que c'est , mon jeune ami , que d'être formé à la vie des cours et d'avoir un coup d'œil sûr ! Ce matin une nouvelle faveur vous est accordée.

— Une nouvelle faveur , monsieur !

— C'est la plus précieuse , la plus digne d'envie. Ah ! jeune homme , vous m'avez de bien grandes obligations. Pourrez-vous jamais vous acquitter d'une pareille dette ?

— Je n'en désespère pas. Parlez vite , s'il vous plaît.

— Apprenez que la princesse a besoin de deux personnes pour ses petites commissions, ses envois au Palais-Royal , ses bonnes œuvres secrètes , et pour une infinité de menus détails qu'elle veut apparemment dérober par modestie à la connaissance de sa cour. Ces deux personnes étaient jusqu'à présent le vieux marquis de Pons et M. de Lahaye. Lorsque ce dernier fut arrêté hier , j'avoue qu'il ne me vint pas sur-le-champ à l'esprit qu'un autre le dût remplacer dans ces fonctions de confiance ; mais ce matin son altesse , après m'avoir annoncé que vous étiez lieutenant des gardes , me chargea du même coup de vous dire qu'elle vous donnait les entrées par les petits degrés. Alors je devinai que vous étiez choisi de préférence aux autres. Ce n'est pas peu de chose , jeune homme , que l'entrée du petit degré. Vous aurez accès auprès de la princesse à toute heure du jour , pour lui rendre compte de vos commissions. Il n'y a que ses femmes et le chevalier d'honneur qui jouissent du même privilège. N'en doutez plus , c'est une faveur à nulle autre seconde ; voyons si vous en saurez tirer facilement des conclusions.

— Monsieur le marquis , il n'y a d'autre conclusion à en tirer que celle-ci : la princesse m'honore de sa confiance.

— C'est la conséquence la plus naturelle ; on peut cependant ajouter que cette confiance paraît être entière , et qu'elle deviendra plus considérable encore si elle vient à s'augmenter.

— Sans vous , monsieur le marquis , je ne l'aurais point imaginé.

— Vous voyez , chevalier , que j'ai fait votre fortune en vingt-quatre heures seulement. Sans ma poudre au jasmin , toutes ces faveurs m'appartenaient de droit.

— J'en demeure d'accord , monsieur. Je vous ai des obligations infinies. Puis-je user des entrées particulières dès aujourd'hui ?

— Dès ce moment. La princesse désire vous voir ce matin à dix heures.

— Les voilà qui sonnent ; je suis votre serviteur.

— Encore un mot , chevalier : vous aurez désormais le loisir de causer avec son altesse autant qu'il vous plaira ; chargez-vous de lui transmettre une pensée hardie , mais légitime.

— Je vous promets de lui répéter vos propres paroles.

— Dites-lui donc que nous sommes tous mortels ; que M. de Pons est vieux ; que vous-même , si vous êtes jeune , une guerre , un duel , une maladie , vous peuvent enlever ; que je n'ai pas murmuré de vous voir passer devant moi qui suis votre supérieur ; mais que j'étais appelé par mon rang et mes fonctions à porter la princesse dans mes bras , et que je m'inscris pour obtenir la confiance de son altesse lorsqu'il y aura une vacance , dussé-je acheter cet emploi cent mille écus.

— Il n'est pas certain , monsieur , que la princesse veuille regarder le don de sa confiance comme un emploi.

— Elle comprendra , j'espère , que si elle veut être juste à mon égard , elle doit créer cette charge pour moi.

— Je ferai de mon mieux , afin qu'elle vous accorde au moins ma survivance.

— Bien , jeune homme ! je vois que l'on peut compter sur vous. Si vous mourez ou si vous tombez en disgrâce , ce sera un service que je n'oublierai jamais , et vous n'aurez point obligé un ingrat.

Notre chevalier savait à merveille tenir son sérieux. Il reçut fort gravement ces étranges protestations d'amitié du capitaine des gardes , et il se rendit par les petits degrés à l'appartement de la princesse. Il arriva comme la duchesse de Berri achevait sa toilette. C'était l'heure des entrées , et la compagnie était assez nombreuse. Riom salua et se mit à l'écart par discrétion , voyant que son altesse parlait au duc de Noailles. La princesse choisissait des pendants d'oreilles dans un coffret , et sans lever la tête , elle dit à demi-voix :

— N'est-ce point M. de Riom qui entre ?

— C'est moi-même , dit le chevalier , qui viens remercier

votre altesse de la faveur inestimable dont elle m'a honoré.

— Vous me remercerez plus tard, monsieur. Je vais d'abord mettre à l'épreuve vos jambes de vingt ans et votre activité. Vous irez voir ma bonne amie la supérieure des carmélites, et vous lui demanderez s'il ne lui serait pas agréable d'avoir un tableau d'église dont je ne sais que faire et qui a du prix. Vous irez chez M<sup>me</sup> de Saint-Simon, et vous vous informerez pour-quoi je ne l'ai pas vue depuis trois jours; si c'est une bouderie, je trouve cela mauvais; mais ne le lui dites point. Vous irez encore à l'Opéra savoir ce que l'on doit jouer toute cette semaine. Je dîne à Saint-Cloud tantôt, et je souperai chez Madame, ainsi vous ne me rendrez compte de ces importants messages qu'à minuit, lorsque tout le monde sera retiré. Aliez, monsieur le chevalier, et soyez diligent, car ce sont choses qui pressent.

La princesse reprit aussitôt sa conversation avec M. de Noailles, qui lui contait les nouvelles du Palais-Royal, et Riom s'esquiva. Les commissions n'occupèrent notre jeune homme qu'une heure à peine, en sorte qu'il passa le reste du jour auprès de son oncle. M. de Lauzun essaya de lui monter la tête en lui déclarant qu'il le déshériterait s'il n'était l'amant de la duchesse de Berri avant le lendemain. Mais voyant qu'il ne faisait que le troubler en lui demandant trop, le vieux duc termina ainsi la leçon :

— Après tout, mon neveu, dit-il, puisque vous avez réussi par votre douceur, continuez sur ce ton. Vous n'êtes point un sot, et ce n'est pas faute d'un peu de hardiesse que vous échouerez. Prenez garde seulement que la timidité ne soit prise pour de la froideur.

— Il faudrait donc, s'écria Riom, que la princesse fût bien aveugle, car, depuis que l'espoir de lui plaire m'est venu dans l'esprit, je sens que je l'aime davantage à chaque minute qui s'écoule.

— S'il en est ainsi, tout ira bien. Ce n'est pas une amourette d'un mois qu'il nous faut; c'est une passion avec une fin de comédie. Pour ce soir, ne pensez qu'à la bataille; et tâchez de vous conduire en franc mousquetaire.

Sauf le respect que nous devons à M. de Lauzun et à sa grande réputation d'homme à bonnes fortunes, nous osons penser que

notre chevalier se fût égaré à vouloir courtiser militairement la duchesse de Berri. Nous ne voyons pas qu'on doive livrer assaut à une place qui capitule et qui veut se rendre d'elle-même par un traité pacifique. Nous en parlons, à la vérité, fort à notre aise et avec connaissance de l'événement. Riom, qui prit les avis de son oncle au contre-pied, comme on va le voir tout à l'heure, et qui pourtant n'arriva pas moins à ses fins, montra, selon nous, autant de sagesse qu'il avait de modestie. Le chevalier était un de ces cœurs honnêtes pour qui la pratique du bien n'est point une peine. Si M<sup>me</sup> de Mouchy eût voulu le conserver, il eût tout bravé pour demeurer fidèle à sa maîtresse; mais, quand il se vit libre d'aimer ailleurs, il tourna ses pensées vers la duchesse de Berri, et de bonne foi, on ne doit point l'en blâmer. Malgré sa gravité, les exemples de la régence n'étaient pas pour faire d'un garçon de vingt ans un modèle de constance chevaleresque. La princesse l'avait frappé autant par sa beauté que par son grand nom. Il ne songea plus qu'à lui plaire.

Riom entra vers minuit, par les derrières du palais, dans le cabinet où on l'avait reçu la veille. Son altesse, enveloppée d'une robe de chambre, venait de renvoyer ses femmes et respirait le frais à un petit balcon. Elle s'informa comment Riom avait exécuté ses ordres et commissions, et voyant qu'il gardait le silence :

— Monsieur, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier ?

— J'en ai pesé tous les mots, madame, et cela m'a fort rempli l'imagination.

— Eh bien ! n'ai-je pas été trop vite en vous mettant au rang des serviteurs dévoués ?

— Je crains au contraire, madame, que vous ne sachiez jamais à quel point je me donne à votre altesse.

— C'est mon affaire de le reconnaître. Vos services me plaisent, chevalier. Je vous veux du bien plus que vous ne pensez, et, pour vous attacher à moi, je désire vous marier.

— Me marier ! n'y songez pas, madame, je vous en supplie, à moins que vous n'ayez dessein de me rendre le plus malheureux des hommes.

— Comment l'entendez-vous ? Est-ce que vous seriez amoureux ?

— Hélas ! oui, madame.

— Oh ! la bonne histoire ! Vous aimez quelque petite fille bien innocente qui attend au couvent que sa quinzième année la vienne délivrer. On lui permet de penser à vous pendant cinq minutes, tous les soirs avant sa prière, et vous lui écrivez une fois l'an un compliment dont sa grand'mère et son abbesse prennent lecture.

— N'en riez point, madame ; cette personne n'est pas un enfant : elle a votre âge ; elle est belle et porte un grand nom. Si je vous disais qui elle est, vous-même avoueriez aussitôt que tous les cœurs sont à ses genoux.

— Je ne badine plus, puisque votre belle est si respectable ; mais je veux vous la faire obtenir en mariage.

— Impossible, madame ! Elle est d'un rang assez au-dessus du mien pour que je n'aie plus qu'à mourir avec mon secret.

Jusqu'ici le lecteur doit voir que M. de Lauzun avait prévu de quelle façon irait la conférence. Ses avis portaient leurs fruits. La princesse amusa, comme on dit, le tapis sur ce sujet ; elle insista fort pour connaître le nom de la belle, et l'on pense bien que Riom fut d'une effroyable discrétion ; mais il s'embarqua tout à coup le plus habilement du monde, et comme d'inspiration, par un chemin nouveau dont son oncle n'avait point eu l'idée. La princesse demandait pourquoi le chevalier n'essayait pas au moins de déclarer sa flamme ; elle l'exhortait de toutes ses forces à parler. C'est alors que Riom, pensant aux dernières paroles du vieux duc, employa sa propre timidité comme un moyen d'atteindre le but.

— Madame, dit-il, je me perdrais en voulant combattre mon naturel. Je tremble auprès de celle que j'aime. Quand elle devinerait mon amour et le verrait avec indulgence, je n'en saurais pas profiter, tant j'aurais de faiblesse et de gaucherie. On ne peut se changer. L'occasion s'offrira de me déclarer, et jamais je ne l'oserai saisir. Vous voyez, madame, qu'on ne peut pas être plus éloigné que moi de faire un franc *mousquetaire*.

C'est un des plus doux effets de l'amour que celui qui nous représente les défauts de la personne préférée comme des qua-

lités aimables. La candeur avec laquelle. M. de Riom avouait ces faiblesses, que tant d'autres eussent voulu taire ou vaincre, acheva de toucher le cœur de la princesse. Elle allait peut-être surmonter l'instinct de réserve que la nature a donné aux femmes, si le plaisir qu'elle ressentait ne lui eût inspiré l'envie de prolonger cette situation. Ses yeux et le son altéré de sa voix témoignaient assez de son émotion, lorsqu'elle reprit :

— Chevalier, que ne faites-vous à votre belle une confession entière, telle que je la viens d'entendre? Cette manière d'ouvrir son âme serait nouvelle, et je gage qu'elle vous réussirait.

— Eh! ne faudrait-il pas finir par dire en face à cette divinité que je l'aime? Je mourrais de douleur si elle me regardait avec colère, et plutôt que de courir ce danger, je resterai avec mes ennuis et mon secret.

— Cependant, chevalier, je vous donne l'assurance que vous seriez écouté favorablement; et pour vous en fournir une preuve, je vous dirai que, si quelqu'un me déclarait son amour dans les mêmes termes que vous, je n'aurais pas le courage de m'en fâcher.

— Parlez-vous sincèrement, madame?

— Le plus sincèrement du monde.

— Eh bien! dussé-je expier mon imprudence par des regrets éternels, je parlerai. Sachez toute la vérité: c'est vous que j'aime, madame.

Riom pencha la tête comme s'il eût attendu le coup de la foudre.

— Vous m'aimez! dit la princesse avec une joie mal déguisée. Je n'en crois rien. Ne profitez-vous pas plutôt du tour de notre conversation?

— Ah! madame, s'écria le chevalier, je serais donc un ambitieux ou un vil menteur? Ai-je mérité ces soupçons par le reste de ma conduite? Accusez-moi de témérité, mais non d'imposture, car il n'est rien de plus vrai: je vous aime de toute mon âme.

— Allons, je ne vous soupçonnerai pas de mensonge. Il faut bien que je vous pardonne votre folie, puisque je l'ai promis d'avance; mais j'ai le cœur pris aussi, chevalier. J'aime de mon côté un jeune homme bon, discret et tendre, dont j'ai su deviner

la flamme , et pour vous faire aussi une confiance entière , venez , que je vous montre son portrait.

La princesse marcha vers une tapisserie , qu'elle souleva d'une main , et derrière laquelle était une petite porte. Une rougeur fort expressive animait les joues et le cou de son altesse. Elle tenait ses paupières baissées ; ses lèvres tremblantes ne prononçaient les mots que par de grands efforts. Le chevalier était trop ému lui-même pour remarquer tous ces signes d'une agitation profonde. Il suivait machinalement , comme un criminel qu'on mène au supplice.

— Tenez , monsieur , lui dit-on , ouvrez cette porte , entrez dans cette chambre ; vous y trouverez l'image de celui que mon cœur a choisi. Regardez-la jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

Riom ouvrit la petite porte , et quand il fut entré il entendit qu'on ôtait la clef de la serrure. Il promena ses yeux autour de lui avec un mortel effroi en cherchant un portrait ; mais il ne vit que sa propre image répétée à l'infini par les glaces dont le boudoir était couvert sur toutes ses murailles et jusque sur le plafond. Notre chevalier avait eu assez de peine à comprendre son bonheur pour en bien jouir une fois qu'il en tenait la certitude. Il leva les bras au ciel et remercia Dieu du fond de son cœur de l'avoir conduit si promptement à ce comble d'honneur et de fortune.

Les femmes de la princesse venaient d'entrer dans le cabinet de toilette. M<sup>me</sup> de Mouchy avait vu Riom traverser les petits degrés , et ne le trouvant pas avec son altesse , elle ne fit point semblant de savoir ce qui arrivait. Elle prit les derniers ordres de la duchesse de Berri et emmena les femmes.

Celui qui eût été caché alors dans quelque coin se fût bien diverti à regarder la princesse tirant de sa poche la clef du boudoir et demeurant devant la porte sans oser l'ouvrir. Trois fois elle étendit le bras vers la serrure et retira sa main comme si elle se fût brûlé le doigt ; mais ce manège et ces hésitations , qui d'ailleurs marquent une pudeur fort louable , ne pouvaient pas durer éternellement. La fille du régent surmonta enfin ses frayeurs ; elle ouvrit la porte par un mouvement vif , comme une personne qui a pris son grand courage , puis elle courut dans un charmant désordre vers notre heureux chevalier que

son ivresse et l'excès de sa joie avaient comme changé en statue.

Nous laisserons à ces amants bouleversés le loisir de se remettre et de se rassurer l'un l'autre pour dire quelques mots des conversations qui se tenaient au même instant dans les escaliers du palais.

M<sup>me</sup> de Mouchy n'avait pas été la seule à faire des remarques sur le passage de Riom dans l'intérieur des petits appartements. D'autres femmes avaient vu l'entrée du chevalier et s'étonnaient qu'il ne fût point sorti. On en chuchotta sans perdre une minute. Le maître de l'hôtel l'apprit tout chaudement, et le redit au premier écuyer qui l'annonça au sénéchal, par qui le chevalier d'honneur en fut averti. M. de Pons, en traversant la salle des gardes, prit à part M. de La Rochefoucauld.

— Tandis que vous donnez des mots d'ordre, lui dit-il, savez-vous comme les choses vont là dedans, monsieur le marquis?

— Je suppose qu'elles vont selon les désirs de la princesse.

— En effet, son altesse prend à cette heure de bonnes mesures pour n'avoir point de mélancolie; mais Dieu sait si nous nous en trouverons bien!

— Que voulez-vous dire, monsieur?

M. de Pons se pencha contre l'oreille du capitaine des gardes et lui parla tout bas.

— O ciel! reprit M. de La Rochefoucauld. En êtes-vous certain? N'est-ce point un faux bruit? Ah! ce serait de quoi m'aller noyer!

— Vous noyer! Eh! pourquoi? Vous pensez donc que nous en souffrirons? Le garçon est au contraire respectueux et paisible.

— Que m'importe son respect! J'ai manqué la plus belle passe où un homme se puisse trouver. Et c'est un enfant qui me vole cela! O fortune aveugle!

— Quoi! Vous pensez que la princesse aurait pu songer à vous pour....

— Assurément! Considérez les choses de loin, Tout ceci vient de ce que M. de Riom a porté la princesse entre ses bras pour franchir un ruisseau. J'étais donc appelé à recueillir les honneurs qui pleuvent sur ce jeune homme.

— Vous avez prodigieusement raison, dit M. de Pons.

Et il s'éloigna en étouffant de rire.

Le capitaine des gardes, le cœur oppressé par les plus sombres soucis, ne dort point de cette nuit entière et répéta cent fois avec un extrême dépit :

— O regrets cruels ! ô injustice du sort ! Fatale poudre au jasmin ! sans toi j'étais l'amant de la plus belle et de la première princesse du monde !

PAUL DE MUSSET.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

---

## DE L'OPTIMISME

AVANT

# LA RÉVOLUTION.

---

A mon arrivée à Paris, en 1787, je fus bientôt, grâce à mon frère, admis dans des cercles philosophiques où chaque Socrate du jour avait son Aspasia, et où circulait plus d'un brillant Alcibiade. Ceux-ci étaient de jeunes nobles qui revenaient de soutenir avec honneur la cause de l'indépendance en Amérique. Une opposition menaçante contre la cour, annoncée dans l'assemblée des notables, était continuée avec plus de vigueur par les parlements aidés des pays d'état, des privilégiés et même du clergé, qui, pour ne pas payer leur part dans les charges communes, jouaient le rôle des plus fiers tribuns du peuple. Déjà la révolte s'essayait dans quelques provinces. Un grand coup de foudre avait éclaté, car les parlements avaient appelé les états généraux qui allaient englober dans un même abîme et la cour, et les parlements, et les pays d'état, et toute espèce de privilèges, et le clergé, et la monarchie, et la religion. Les cercles philosophiques applaudissaient à ce mouvement, et y voyaient une occasion de changer sans secousse et tout philosophiquement les destinées du genre humain.

On était charmé de l'approche de la meilleure et de la plus

douce des révolutions. Préparée et méditée à loisir par des sages dans le cours d'un demi-siècle, elle allait être empreinte d'indépendance et d'humanité. Les coups de marteau ne devaient être ni violents ni multipliés, puisque l'édifice des abus tombait de vétusté; un beau bâtiment de style grec succéderait au donjon de la féodalité. L'imagination semblait avoir fait des *lumières du siècle* un fluide réel et non métaphorique, un fluide d'une élasticité merveilleuse et d'une propagation presque aussi rapide que celle de la lumière du soleil; les intelligences les plus grossières seraient amenées par degrés au niveau des intelligences supérieures, grâce à la logique de Condillac, à un certain catéchisme de morale auquel on travaillait, et à une bonne déclaration des droits de l'homme. Mais en attendant, les classes encore ignorantes laisseraient faire les sages avec docilité et les seconderaient avec dévouement. Le monarque était d'humeur facile et bienveillante. Tous les ministres passaient successivement sous le joug de l'opinion publique, et devenaient en dépit d'eux-mêmes les ministres de cette reine absolue. Ne venait-elle pas de conquérir les fiers parlements, et de les amener à une opposition, sinon plus irritée, du moins plus dangereuse que celle de la Fronde? C'était un problème de savoir si le tribun d'Épresménil commandait aux clercs de la basoche, ou si ces clercs, par leurs acclamations, ne commandaient pas à d'Épresménil.

Il est vrai que les vieux nobles, les vieux prélats et les vieux moines ne comprenaient pas trop que c'était pour leur bien qu'on allait les dépouiller de leurs privilèges, de leurs titres et de la plus grande partie de leur fortune; mais les jeunes nobles, et surtout ceux de la cour, marchaient gaiement au-devant de ces sacrifices; c'étaient autant de jeunes Cincinnatus qui revenaient de la guerre d'Amérique; n'en portaient-ils pas déjà la décoration? Aux murmures des princes de l'Église, dont plusieurs jouissaient d'un revenu égal ou supérieur à celui de tel prince d'Allemagne, on opposerait le patriotisme et l'esprit vraiment évangélique des curés sur lesquels allait se répandre le superflu enlevé à leurs évêques, et qui seraient jugés dignes de la croix épiscopale. Les vieux moines se fâcheraient d'être troublés dans leur indolence quelque peu voluptueuse, mais les jeunes seraient charmés de recouvrer leur liberté. Enfin,

quand il y aurait quelque choc , on n'avait rien à craindre de sérieux chez la plus douce et la plus polie des nations , dans le plus humain et le plus éclairé des siècles.

Ce fut dans ce temps-là , c'est-à-dire dans les années 1787 et 1788 , que l'on représenta deux aimables comédies de *Colin d'Harleville* , qui sont un peu trop sœurs jumelles : *Les Châteaux en Espagne* et *l'Optimiste*. Quoique la grâce , l'élégance et d'aimables sentiments tinsent lieu dans ces comédies de peintures énergiques et de caractères originaux , tous les fronts s'épanouissaient , chacun battait des mains à ses propres rêves , à ses illusions ; je m'unissais de bon cœur à mes voisins , jeunes ou vieux , qui se reconnaissaient dans le gai visionnaire des deux comédies , et qui disaient tout bas ou tout haut : *C'est moi , c'est encore moi*. Il est vrai qu'en causant au foyer nous trouvions le poète un peu timide , et nous convenions qu'il n'avait fait qu'une peinture incomplète de la félicité promise à notre âge. J'entendais dire à mon frère , le plus doux , le plus pur et le plus persévérant de tous les optimistes , qu'avec plus de philosophie , Colin d'Harleville aurait fait un tableau magnifique , et , secondé par la vive et féconde imagination de son ami Garat , il esquissait un tableau auquel la réalité fit bientôt un douloureux contraste.

Tel était l'esprit des cercles philosophiques où , à l'âge de vingt et un ans , je payais mon écot en beaux rêves. Mais quel cercle , quelle école , quel atelier même n'étaient pas alors plus ou moins imbus de philosophie ? Les controverses ou plutôt les attaques contre la religion étaient bannies des sociétés d'élite , soit par l'effet des préoccupations politiques , soit par une juste et tardive satiété des sarcasmes impies que personne n'osait ressusciter après Voltaire. On se fût encore moins exposé à propager l'athéisme. En recueillant mes souvenirs sur cette époque , je suis convaincu qu'il y avait alors esprit de réaction contre le matérialisme. Ce fut la révolution qui interrompit et fit cruellement rétrograder cette impulsion salutaire. Malgré le désaveu des savants et les railleries de plusieurs philosophes , les jeunes gens et les femmes avaient vivement accueilli les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre , et s'étaient enthousiasmés pour *Paul et Virginie* , où se trouvaient de délicieuses peintures de la Bible mise en poudre par Voltaire.

Il ne lui eût fallu qu'un continuateur d'un génie plus vigoureux, mais Châteaubriand n'avait pas alors vingt ans.

Plus d'un fanfaron d'athéisme croyait s'amender en devenant sceptique. Cette fluctuation est le partage, ou plutôt le combat intérieur des esprits ardents et mobiles qui n'ont point la force de donner un centre d'unité à leurs pensées ni une ferme direction à leurs volontés : vous ne vous attendez pas à trouver, au nombre des sceptiques, ce fougueux Diderot, qui convertit d'Holbach à l'athéisme et se rendit son véhément collaborateur pour l'œuvre glacée du *Système de la nature*. Vous savez tous qu'il se prenait d'enthousiasme pour la barbe d'un capucin, et ce qui était plus raisonnable, pour la procession de la Fête-Dieu. Mon frère m'a raconté qu'il vit Diderot peu de temps avant sa mort, et qu'avec une vive satisfaction il l'entendit parler éloquemment de Dieu. Il ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise, et celui-ci lui répondit : « Je vous parle d'après mon inspiration présente. Je puis bien être athée à la ville, mais je ne puis l'être à la campagne. Je ressemble à un certain personnage dont parle Montesquieu dans ses *Lettres persanes*. Je suis athée ou déiste par semestre. » Et maintenant voici ce que l'on peut répondre à Diderot : Quoi ! c'est avec une opinion si vacillante que vous vous jouez à renverser la plus douce, la plus intime et la plus nécessaire des certitudes ! Vous gardez pour vous seul l'opinion la plus consolante, et vous nous communiquez celle qui flétrit l'âme et qui doit la dépraver !

J'ai entendu maint et maint sceptique s'excuser en répétant ces vers si connus de Voltaire, leur chef :

Bonne ou mauvaise santé  
Fait notre philosophie.

Il faudrait réformer cet adage honteux, en y substituant ces mots : *bonne ou mauvaise santé de l'âme*. Tel qui nie la liberté de l'homme, quand il vient de faire une sottise ou pis qu'une sottise, jouit avec orgueil de ce sentiment au sortir d'une belle action, ou dans le feu d'un bel ouvrage. La société élégante et philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'approche et jusque dans les plus grandes horreurs de la crise sociale qui devait le terminer,

offre un tableau permanent des combats et souvent des triomphes du sentiment moral sur les sèches doctrines que la bouche avait professées ou que la main, plus coupable, avait écrites. En quel siècle l'intérêt personnel, l'amour de soi, le plaisir physique, furent-ils plus impudemment présentés comme les mobiles uniques de nos actions et même de nos vertus? Eh bien! cherchez, dans l'histoire des républiques anciennes, une époque plus fertile en exemples de désintéressement que le règne de l'assemblée constituante? Croyez-vous que, dans les plus beaux jours de la vertu romaine, les Fabricius et les Fabius eussent été aussi prodigues de sacrifices?

Un bonheur particulier de ma destinée m'a fait connaître et entendre plus d'une fois M. de Malesherbes. Il avait pour mon frère une amitié presque paternelle. Celui-ci travaillait alors au *Dictionnaire de morale pour l'Encyclopédie, par ordre de matières*. Ce frère, à jamais honoré et regretté par moi comme un père, avait acquis une considération assez voisine de la gloire, par plusieurs écrits, et surtout par son éloquent Mémoire contre les lettres de cachet, et son Discours contre les peines infamantes, dans lequel une haute philosophie était animée par des tableaux pathétiques. Occupé de soins divers soit par le barreau, soit par la littérature, il me chargea de recueillir des matériaux pour ce dictionnaire qui, à parler franchement, devait être par-dessus tout une compilation. Je n'avais que vingt et un ans, mais j'avais beaucoup lu; j'étais un lauréat de l'Académie de Nancy; mon frère et ses amis me regardaient comme un élève d'assez bonne espérance. A sa demande, M. de Malesherbes consentit à m'ouvrir sa bibliothèque. Je tressaillis de joie en apprenant cette faveur. Il n'y avait pas un nom qu'on prononçât avec plus de respect que celui de l'éloquent et courageux auteur des remontrances de la cour des aides, de ce ministre qui avait fait avec Turgot l'heureuse inauguration d'un règne qui devait finir d'une manière si désastreuse. C'était une de ces popularités durables qui viennent d'en haut, c'est-à-dire qui sont formées par les sages et par les gens de bien. Il entraît souvent dans sa bibliothèque où je travaillais avec assiduité, et souriait en comparant ma jeunesse avec le travail dont j'étais chargé; mais quel sourire de bienveillance! Je lisais parfois un dialogue de Platon, pendant que

l'ex-ministre s'entretenait avec ses amis (c'était le plus souvent Barthélemy, Dupont de Nemours, l'historien Gaillard et mon frère); je me disais : C'est encore Socrate que j'entends. Avec quelle joie je montais tous les matins la rue des Martyrs où était son hôtel ! Combien de fois depuis je me suis rappelé le nom en quelque sorte prophétique de cette rue ! Cette M<sup>me</sup> de Rosambo que je voyais rendre à son père des soins si touchants, et qui le charmait par les nobles grâces de son esprit ; sa petite fille, M<sup>me</sup> de Châteaubriand, dans la fleur de l'âge et de la beauté, dans l'épanouissement du bonheur, ces deux dames et leurs dignes maris, c'étaient là des martyrs encore. M. de Malesherbes m'interrogeait parfois sur mes lectures. Un jour il me trouva lisant la traduction d'un mauvais ouvrage anglais, dont l'objet est d'effacer toute distinction entre les vertus et les vices, et de les faire partir d'une même source : c'était la fable des *Abeilles*, par le docteur Mandeville. « Quel effet vous » fait cette lecture ? me demanda-t-il. — Ce livre, lui répondis-je, m'inspire du dégoût et de l'horreur. — « Je partage ces sentiments, reprit-il avec feu, et ce qui me désespère, c'est que des principes à peu près semblables, non moins pernicious, quoique un peu déguisés, aient été propagés en France, et par qui ? par un homme d'une humeur bienfaisante, par cet Helvétius qui diffamait l'amitié dans le moment où il obligeait des amis pauvres avec la libéralité la plus délicate. Voilà où l'a conduit la fureur d'entrer en rivalité de gloire avec le président de Montesquieu. Il voulait être original et n'a guère fait qu'exagérer l'auteur des *Maximes*, et commenter le triste Mandeville, en estropiant Locke. *Juger c'est sentir*, nous dit-il dès son début avec une audace intrépide. Ainsi, Copernic, Galilée et Newton ont senti, ont vu que c'était la terre qui tournait et non le soleil. Il ne voit qu'un côté des objets, et c'est le mauvais. Il tisse sa toile d'araignée avec art, et la parcourt avec rapidité, ce qui me fait souvenir que, dans sa jeunesse, il s'essayait à danser sur la corde. Il tranche, il décide, comme un jeune officier de cavalerie dans un salon. M<sup>me</sup> du Deffant, qui avait quelque affection pour lui, avec un grand fonds d'antipathie pour les philosophes, tout en feignant d'adorer Voltaire qu'elle craignait et qui la craignait elle-même, disait d'Helvétius que c'était un pigeon à qui des corbeaux avaient persuadé

d'entrer dans leur société , pour le plumer tout à leur aise. C'était une injure bien imméritée pour ces philosophes que le livre de *l'Esprit* a fort contristés, et j'en connais plus d'un pour lesquels il a été un sujet de scandale. La même dame lui reprochait d'avoir révélé le secret de tout le monde. Quant au secret de M<sup>me</sup> du Deffant , je n'ai rien à dire ; elle était bien la maîtresse de se reconnaître dans les portraits d'Helvétius ; mais je n'ai vu personne qui eût la même franchise... ou le même front.

» C'est là une pierre de touche dont il faut toujours faire usage , mon jeune philosophe ; il n'en est point de plus sûre pour rejeter les sophismes malveillants. A vingt ans j'avais le bonheur de ne pas me reconnaître dans le livre des *Maximes* du duc de La Rochefoucauld. Cet âge est , il est vrai , celui des illusions , mais c'est aussi celui de la sincérité et d'un riche enthousiasme. On n'y désespère pas de la perfection , et l'on fait toujours quelques pas pour en approcher. On s'interroge avec franchise pour ne pas manquer le but ; et je me disais : Si je ne me reconnais pas dans ces portraits plus satiriques que philosophiques , pourquoi irais-je y chercher l'image de mes amis , de mes parents , de mes instituteurs , de tous ceux qui ont pu me former au bien ? Me placerais-je dans une orgueilleuse exception ? Y ferais-je entrer complaisamment tous ceux qui me sont chers ? Mais quel droit aurais-je alors de condamner tous ceux qui me sont inconnus , et ceux mêmes dont les vertus me sont révélées par une estime générale ou par l'estime et l'admiration de plusieurs siècles ? Je n'ai pas besoin de ces thèses générales pour reconnaître ces âmes viles et bassement intéressées , il me suffit de l'expérience de la vie. Je sens assez tout ce qui me choque , je m'en éloigne avec précaution , mais avec le moins d'humeur que je puis , et je me dis : il y a peut-être là un principe du bien qu'une meilleure culture ferait valoir. Or , cette culture je n'irai la demander ni à La Rochefoucauld ni à Helvétius ; car pourraient-ils développer chez d'autres un principe de bienveillance , de pitié , d'amour vrai , de penchant pour la vertu , qu'ils n'ont pas su reconnaître en eux-mêmes , l'un , après avoir fait des actions assez éclatantes , et l'autre , une multitude d'actes de bienfaisance ? »

On ne s'étonnera pas que j'aie conservé , après cinquante

ans, quelques lambeaux de cette conversation : j'étudiais la morale, je détestais le livre de *l'Esprit*, et j'écrivis quelques traits de cet entretien.

La conversation de M. de Malesherbes était abondante, enjouée, familière, et finissait souvent par quelques traits où éclatait la beauté de son âme. Il parlait de J.-J. Rousseau avec une vraie tendresse de cœur, et se plaignait de n'avoir pas eu, ou du moins de n'avoir pas conservé assez d'empire sur ce caractère ombrageux. Je comprenais que dans sa direction de la librairie, poste qui dans l'état de l'opinion était d'une importance extrême, il avait voulu faire de J.-J. Rousseau un modérateur de l'essor philosophique, mais que l'ardent écrivain, dans sa brusque franchise, avait dépassé le but.

C'était en parlant de Turgot qu'il s'abandonnait à son éloquence naturelle. Dans tout ce qu'ils avaient fait, conçu, médité ensemble, il s'oubliait lui-même pour grossir la part de son ami. Cette ombre chérie semblait toujours grandir à ses yeux ; il n'eût pas voulu avoir une pensée dont Turgot n'eût été encore le confident et l'approuvateur. C'était un parfum d'antiquité que ma jeune âme aspirait avec délices. Il me semblait lire quelques pages ajoutées au traité de *l'Amitié* de Cicéron.

C'était souvent avec l'excellent et aimable Dupont de Nemours, autre confident des grandes pensées de Turgot, et qui avait pour sa mémoire le même culte, qu'il reprenait ce cher sujet d'entretien ; et leurs yeux s'humectaient. On s'avancait à grands pas (c'était en 1788), vers la crise que Turgot avait prévue et voulu éviter. Dupont et mon frère étaient loin d'en craindre les approches. Tout optimiste qu'était Malesherbes par le fond de son cœur religieux et de son esprit philosophique, il était loin d'envisager cet événement avec la même sérénité et la même ferveur d'espérance. Les illusions de ses amis ne faisaient que redoubler ses alarmes, « C'est trop de confiance, c'est trop de précipitation, s'écriait-il : vous ne pourrez plus modérer le char, et je vois d'ici venir les fous, et peut-être les furieux, qui en arracheront les rênes aux mains des philosophes. Je n'ai que trop appris à connaître ces dangereux esprits dans ma direction de la librairie. Eh ! qui l'arrêtera ce char emporté ? sera-ce notre vertueux roi ? Hélas ! n'avons-nous pas déjà vu sa faiblesse à l'épreuve ? » Et comme s'il avait eu à se reprocher

ce léger blâme, il racontait mille traits de honte du jeune monarque; on eût dit un instituteur parlant de son élève, un tuteur de son pupille chéri; que dirai-je? un père parlant d'un fils dont l'avenir l'inquiète. Ah! du moins, noble vieillard, quels que soient les malheurs de Louis, et quoiqu'ils doivent surpasser de beaucoup tes plus vives alarmes, un ami ne lui manquera pas dans sa prison, devant ses terribles juges, et c'est toi qui sauras t'emparer de ce rôle glorieux!

Mes souvenirs m'entraînent, et dans leur diversité m'offrent les moyens de peindre sous plus d'un aspect les cercles philosophiques à l'approche de la révolution. Mon frère avait parlé de moi et des études auxquelles je me livrais à M. de Saint-Lambert, auteur du poëme des *Saisons*. Ce vieillard s'occupait alors d'un catéchisme moral dont les philosophes de son école espéraient la régénération sociale. Il n'était pas fâché, je crois, de faire un prosélyte de mon âge; il témoigna le désir de me voir à la campagne. C'était cette maison d'Eaubonne, dans la vallée de Montmorency, où J.-J. Rousseau, dans tout le feu de sa passion pour M<sup>me</sup> d'Houdetot, avait fait des visites, passé des soirées pleines d'enchantement, sans être un amant heureux. La seconde partie de ses *Confessions* venait de paraître, et rien ne m'avait plus ravi que ce tableau décrit avec tant d'ivresse, et j'avais pris parti pour lui contre l'amant préféré, ce même Saint-Lambert; en sorte que c'était plein des souvenirs de Jean-Jacques que j'allais visiter son rival.

Malheureusement M<sup>me</sup> d'Houdetot n'habitait plus Eaubonne, mais une maison voisine, à Sannois. En parcourant, dans une belle matinée du printemps, la vallée de Montmorency, en passant sous de longues allées d'arbres fruitiers, dont les blanches fleurs tombaient sur ma tête et charmaient mes yeux, je croyais entrer en communication avec les rêveries, les extases et les mâles pensées de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et d'*Émile*. C'était là une assez mauvaise disposition pour aborder M. de Saint-Lambert. Même en causant avec lui dans son jardin, mes regards cherchaient le berceau où, dans une belle nuit d'été, J.-J. Rousseau, s'abandonnant à tout le feu de son amour et de son éloquence, et profitant de l'absence de Saint-Lambert, qui alors était à l'armée de Hanovre, avait ébranlé un moment la fidélité de M<sup>me</sup> d'Houdetot, et avait été réprimé par ce mot

charmant : *Votre ami est là qui nous écoute.* Mais il y a toujours moyen d'être bien venu d'un poëte dont on sait par cœur les plus beaux vers. Son accueil fut aimable , sa conversation piquante et instructive. Pourtant je fus obligé de laisser passer silencieusement cet apophtegme qui ne me plaisait guère : *Tout ira mal, tant que l'on ira chercher là-haut ce qu'il faut faire ici-bas.*

Il me retint à diner ; comme J.-J. Rousseau avait parlé de lui dans les termes les plus honorables , rare privilège dont il pouvait se glorifier , je témoignai pour cet auteur une naïve admiration , sans pourtant me jeter à corps perdu dans ses paradoxes. Quelle fut ma stupéfaction quand j'entendis. M. de Saint-Lambert éclater à ce nom , et se répandre en invectives contre le rival dont il avait triomphé , en amour s'entend. Je me souviens encore d'un de ses coups de pinceau. C'était , me dit-il , le fou le plus méchant et le méchant le plus fou que j'aie connu. Il insistait sur l'horreur des soupçons que l'auteur d'*Émile* avait conçus contre des hommes aussi bienveillants , aussi droits , aussi exempts de toute intrigue , aussi purs de tout fiel que Diderot , le baron d'Holbach et Grimm , et sur l'imputation absurde d'une ligue formée contre lui. Il prétendait que le talent de Jean-Jacques avait toujours été en déclinant depuis son Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions , préférence qui me parut inconcevable de la part d'un homme qui affectait les manières et les principes aristocratiques , et qui bientôt se montra un ennemi invétéré de la révolution. Je conjecturai que Saint-Lambert avait su mauvais gré à Jean-Jacques de ses révélations , quoique flatteuses pour lui , et que sa jalousie s'était allumée par quelques phrases qui auraient pu faire soupçonner une infidélité mentale de quelques minutes chez M<sup>me</sup> d'Houdetot dans la scène du berceau. Je devenais assez morne pendant tout cet accès. Saint-Lambert se calma pour faire la paix avec moi , et il me lut plusieurs chapitres de son catéchisme de morale ; mais de la morale sans Dieu ; c'était une mer de glace à traverser.

Je me souvenais encore du froid mortel que cette lecture m'avait fait éprouver , lorsque deux ans après M<sup>me</sup> d'Houdetot , que j'eus le bonheur de connaître et de voir souvent , et qui me parut digne de l'aimable portrait que Jean-Jacques en a tracé ,

à la figure près , me dit , en me parlant de Saint-Lambert et de son admirable catéchisme : *En vérité, quand je rends des soins à sa vieillesse , je crois acquitter la dette du genre humain.*

Le genre humain se montra fort peu reconnaissant. Ce fut au temps du Directoire que Saint-Lambert fit paraître cet ouvrage. Il put à peine trouver cinquante lecteurs dans un temps où des ouvrages d'un athéisme bien acéré, tels que *les Ruines*, par Volney, et *l'Origine des Cultes*, par Dupuis, étaient loués, prônés et achetés. C'était jouer de malheur. Le pauvre vieillard en fut terrassé ; mais son amour-propre lui suggéra la ressource la plus bizarre ou plutôt la plus folle. Comme dans son catéchisme il avait fait une satire plus amère que piquante des femmes, sans même faire une exception pour celle qui lui rendait tant de soins et tant de culte, et sans parler des prodiges d'héroïsme et de dévouement que les femmes venaient de faire éclater, il s'imagina que les femmes de sa société avaient fait le complot d'étouffer son ouvrage, en achetant toute l'édition à son libraire, sous la condition qu'il n'en serait livré qu'un petit nombre d'exemplaires au public. Les dames qu'il accusait étaient les ornements de leur sexe par leurs vertus, les grâces et l'élévation de leur esprit, et par une piété tendre et tolérante; il me suffit de nommer M<sup>mes</sup> de la Briche, de Vintimille et de Montesquiou-Fézensac. Il me semble qu'une vision si chagrine et si absurde allait bien au delà de celles qu'il reprochait à J.-J. Rousseau.

Cette anecdote pourra paraître un peu étrangère à mon sujet ; mais elle prouve quelle confiance avaient les philosophes, surtout ceux de l'école matérialiste, de pouvoir pétrir la société à leur gré, et d'enseigner la vertu comme on enseigne l'arithmétique. Combien de fois ne leur ai-je pas entendu dire que si les hommes ne pouvaient vivre d'accord, c'était faute d'avoir lu Condillac. Il semblait que la plus pure harmonie devait régner sur la terre dès que les peuples sauraient par cœur le *Traité des Sensations*,

Je vais citer un autre exemple de ce genre d'optimisme, que la révolution dans sa marche ne se plut que trop à confondre. Je vis un soir entrer dans le cercle de M. Suard le marquis de Condorcet ; on venait d'en faire l'éloge le plus complet, et on

avait surtout vanté son active obligeance et la douceur de son commerce ; mais je savais les deux mots que M<sup>lle</sup> Lespinasse avait dits sur lui , *que c'était un mouton enragé , et un volcan couvert de neige*. J'étais impatient de juger. Il y avait bien une écorce de glace à percer pour jouir de tout ce que sa conversation avait de riche et de l'étonnante variété de ses connaissances.

L'effort se fit et réussit. Nous étions dans l'hiver de 1789 ; c'était le temps où le tiers état marchait à sa conquête et à sa suprématie , avec une bonne escorte de brochures , et où l'abbé Sieyès dirigeait l'attaque , avec la foudroyante artillerie de ses raisonnements *à priori*. Les états généraux n'étaient point encore assemblés ; M. de Condorcet était déjà si sûr de la victoire qu'il en analysait tous les magnifiques résultats comme s'ils eussent été présents à ses yeux. Son flegme philosophique voilait tout ce que ses espérances et les nôtres avaient d'intrépide et de démesuré. Le cri commun était alors : *A bas les illusions !* et jamais on n'avait été plus emporté par leurs flots. On ne se défiait pas du torrent , parce qu'il présentait une surface limpide. Cependant il y avait dans le cercle de M<sup>me</sup> Suard quelques personnes à qui les réformes annoncées par M. de Condorcet ne plaisaient nullement. L'abbé Morellet , excellent philosophe d'ailleurs , entra en fureur quand on parlait de l'abolition des dîmes. M. de Condorcet , qui tenait le dé de la conversation , la détourna sur un sujet dont il était rempli : ce que la société devait attendre du progrès illimité des sciences. Vraisemblablement il avait déjà commencé sur ce sujet cette brillante esquisse , le plus renommé de ses ouvrages. Il nous offrait le tableau d'un âge d'or tout à fait inverse de celui d'Ovide ; car la mythologie faisait de l'ignorance la compagne du bonheur , et maintenant on faisait jaillir des lumières tous les genres de félicités , de perfections , à l'innocence près. Et puis les poètes voyaient bientôt périr leur âge d'or , et dans une triste transfusion de métaux ils se hâtaient de faire arriver l'âge de fer , avec la promesse que nos descendants seraient encore pires que nous. M. de Condorcet voyait au contraire la raison , la prospérité et les vertus croître d'âge en âge. Il enrichissait notre postérité de tant de dons magnifiques , grâce aux progrès de la médecine , de l'hygiène , d'une bienfaisante politique et de

la chimie, dont Lavoisier révélait et commençait les hautes destinées; grâce à la navigation aérienne et à la découverte des fluides électrique et magnétique, capables d'opérer la résurrection à volonté; grâce à l'application des mathématiques à la morale, sujet auquel il dévouait ses veilles; il étendait tellement les bornes de la longévité humaine, qu'il ne se serait pas contenté pour notre vingtième ou trentième génération de l'âge des patriarches antérieurs au déluge; en sorte que nous disions en soupirant: « Quel dommage que nous ne soyons pas notre postérité! » Il ne s'arrêtait pas là, et arrivait de degré en degré jusqu'au beau secret qui assurerait aux hommes l'immortalité sur la terre. Une objection se présentait ici: la terre ne pourrait suffire aux besoins de tant d'immortels avec leurs descendants. Par convenance, le philosophe ne crut pas devoir indiquer devant des dames la ressource qu'il a fait connaître dans son ouvrage, pour ne pas priver des plaisirs de l'amour des hommes d'ailleurs si favorisés. Une dame fort spirituelle, M<sup>me</sup> Pourat, mère de M<sup>me</sup> Hocquart, digne héritière de tous ses agréments, interrompit ce tableau en ces termes: « En vérité, mon cher marquis, vous nous feriez sécher de jalousie pour le sort de nos chers descendants. Ne pourriez-vous augmenter notre part aux dépens de la leur, qui me paraît excessive? Et puis, tout bien compté, cette immortalité-là me paraît assez pauvre. Fénelon ne nous dit-il pas que Calypso, abandonnée par son amant, se plaignait d'être immortelle? Or j'imagine que beaucoup de femmes se trouveront fort délaissées, non par un seul amant, mais par tous les hommes, lorsqu'elles arriveront à l'immortalité, toutes ridées, tout édentées, et avec tous les autres désagrémens de la vieillesse dont je n'ose faire l'énumération. Puisque vous êtes en train de faire des découvertes physiques et chimiques, trouvez-nous donc une fontaine de Jouvence, sans quoi votre immortalité me fait peur. »

« A quoi pensez-vous? reprit M. de Condorcet; c'est la résurrection chrétienne que vous préférez? Eh bien, sera-t-il fort agréable à des dames arrivées à cet âge malencontreux dont vous redoutez les misères, de ressusciter avec toutes leurs dents de moins, et de voir fleurir éternellement à leurs côtés de jeunes filles, de jeunes dames enlevées à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de leur beauté? Je crains bien que les anges

et les saints ne se sentent un peu plus portés à favoriser le chœur des vierges aux dépens de celui des dames douairières. » Une dame jeune et jolie, M<sup>me</sup> Laurent Lecouteux, fille de M<sup>me</sup> Pourat, répondit à cette interpellation voltairienne : « Je ne sais pas, dit-elle, de quel prix seront ces pauvres charmes formés du limon de la terre, aux yeux des anges et des saints. Mais je crois que la puissance divine saura mieux réparer les outrages du temps, s'il en est besoin dans un tel séjour, que votre physique et votre chimie ne pourront y parvenir sur cette terre. Il me semble que tout s'embellit avec une auréole céleste. »

Tandis que je rapporte cet entretien commencé d'une manière scientifique et terminé d'une manière frivole, je me sens poursuivi d'une image funeste. Je vois ce même Condorcet proscrit, mis hors la loi par la convention, quoiqu'il n'y eût pas montré tout le courage d'un Lanjuinais; je le vois s'arrachant à la plus généreuse hospitalité par la crainte de compromettre une noble amie, qui lui disait pour vaincre ses scrupules : « Oui, vous êtes hors la loi, mais vous n'êtes pas hors l'humanité. » Je le vois errant, passant les nuits dans les cavernes de Montrouge; puis forcé de quitter cet insalubre asile pour venir réparer l'affreux désordre de ses vêtements, frappant à la porte d'une jolie habitation de Montrouge, chez cet ami même où il avait naguère exprimé les rêves de sa philanthropie, et ne pouvant y trouver un abri de quelques heures.... Vous savez le triste dénoûment. La meilleure inscription à graver sur la tombe de Condorcet, serait le noble distique qu'il fit en apprenant sa proscription :

Il s'm'ont dit : « Choisis d'être ou tyran ou victime : »  
J'embrasse le malheur et leur laisse le crime.

Même en éloignant de notre esprit de telles catastrophes, nous pouvons nous convaincre que rien n'est plus borné, ni plus caduc, qu'un optimisme matérialisé. Sans doute, il est doux de rêver le bonheur de ses semblables, il est beau d'y donner ses soins; mais il ne faut pas les considérer comme des machines perfectibles sur lesquelles on peut agir mécanique-

ment par le moyen de quelques idées matérielles elles-mêmes , qu'on fera entrer de force ou de gré dans leur cerveau. On ne connaît plus rien de l'homme en sortant du domaine moral qui concentrait toute l'attention de la philosophie ancienne , et sur lequel plane avec plus d'empire la religion chrétienne. Cette méthode n'est qu'une abdication du savoir en faveur de la plus grossière ignorance. On croit former des sages , et l'on forme des brutes parmi lesquelles les tigres ne manquent pas.

DE LACRETELLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

---

---

# COBOURG.

---

Ceux qui, après la révolution de juillet, s'avisèrent d'entrer en Allemagne, soit pour y faire des études, soit par curiosité, furent plus d'une fois assez désagréablement surpris des méfiances de la police, et des rigueurs de ses agents. Il est de fait qu'à cette époque, si les bons et innocents bourgeois de la vieille Germanie étaient toujours fort hospitaliers, les hommes du gouvernement ne l'étaient guère. Il fallait être muni d'un passeport bien complet, et doué d'une physionomie bien ingénue, pour ne pas éveiller dans leur esprit quelque atroce soupçon. Les princes et les diplomates regardaient la France comme un pays en feu, et tout homme venant de là était envisagé de prime abord comme un brandon incendiaire, c'est-à-dire comme un propagandiste. On parlait de ce point de vue, et l'on commençait l'examen de sa personne. Il y avait certaines remarques auxquels les habiles inquisiteurs de la police croyaient infailliblement reconnaître l'apôtre des constitutions libérales. Le passe-port daté de Paris était d'un mauvais augure; la cravate bariolée de rouge et de bleu n'indiquait qu'une moralité fort équivoque; la moustache avait un petit air conquérant qui ne plaisait que tout juste; enfin le collier de barbe, cette innocente parure du dandy, était considéré comme un signe de ralliement. Si à ces emblèmes fâcheux le voyageur avait le malheur de joindre le titre de journaliste ou d'avocat, c'en était fait de son voyage. On lui démontrait par des arguments irrésistibles qu'il ne pouvait aller plus loin, et s'il avait la hardiesse extrême de faire encore quelque objection, le corps de garde était là

pour lui prouver d'une façon irrécusable la parfaite injustice de sa cause. J'ai connu un jeune légiste fort inoffensif et fort studieux, attiré au delà du Rhin par la réputation de Mittermayer, de Hugo, de Savigny, et qui dans l'espace d'une année subit cinq à six fois cette terrible argumentation des agents de police. Son crime était d'avoir une figure assez conforme au signalement de Mazzini, le démocrate italien, et quoi qu'il démontrât par les preuves les plus positives qu'il était né en France, élevé et domicilié en France, dès que les fonctionnaires chargés de veiller à la sûreté publique voyaient ses yeux noirs et ses cheveux noirs, ils commençaient par l'envoyer en prison. Le ministre de France le réclamait. Il continuait sa route, et à peine arrivé dans un autre État, tombait dans une autre prison. Hélas! c'est que les princes d'Allemagne avaient fort à faire pour garder comme une arche sainte l'édifice de l'absolutisme. De toutes parts on entendait gronder la voix de l'émeute et l'orage des révolutions. C'était le temps où les petites principautés de la Saxe demandaient impérieusement une constitution, où les bourgeois de Brunswick chassaient leur souverain et incendiaient le château que, par parenthèse, le nouveau duc leur fait aujourd'hui chèrement payer. C'était le temps où le peuple de Bruxelles s'en allait, au sortir du théâtre, renverser une dynastie, où les Polonais entraient dans la Prusse en chantant la liberté et Kosciusko. C'était le temps, enfin, où Borne écrivait ses lettres démagogiques qui venaient comme autant de flèches percer le cœur des vieux Allemands, où les universités semblaient vouloir former entre elles un nouveau *tugendbund*, où l'on découvrait une conspiration d'étudiants à Francfort, dans cet arcanum des idées conservatrices, sous les yeux mêmes de la diète, cette fidèle gardienne des bons principes et des vieilles institutions. D'où pouvait venir tant d'audace et tant de calamités, sinon de ce *damné* pays de France comme l'appelait énergiquement un écrivain absolutiste à qui ses haines politiques faisaient oublier jusqu'au premier principe de charité chrétienne. Ainsi donc il fallait se mettre en garde contre la France, et c'était là le but de toutes les veilles de la censure, de tous les efforts de la police.

Il y avait en 1852, sur les frontières d'Allemagne, deux cordons sanitaires : l'un pour le choléra, l'autre pour la poli-

tique. Celui du choléra n'entraînait pas de longues formalités. Avec le plus petit certificat d'un bourguemestre complaisant, on allait tout droit son chemin sans être soumis à aucune fumigation; mais celui de la politique avait la vigilance du coq et la finesse du renard; de plus, il était arrogant comme un archer. Impossible de plaisanter avec lui, de tromper son regard ou de faire fléchir sa volonté. Il avait une certaine manière de dire *non* qui ne permettait pas la plus humble réplique, et quand alors il s'avisait de rire, c'était la plus terrible de toutes les menaces. J'ai vu un pauvre jeune théologien de Schlestadt, qui s'en allait faire un voyage à Munich, pâlir en écoutant ce rire sardonique et dur. Pour guider les observations des agents placés ainsi comme des sentinelles en face de la démagogie et de la révolution, il avait été formé dans chaque grande ville des listes de suspects. Chaque journaliste trop hardi, chaque membre influent des associations populaires était là inscrit avec tous les renseignements qu'on avait pu recueillir sur lui, sur ses antécédents, sur ses moyens d'action. Je me rappelle encore cette immense salle de la police de Vienne pleine de larges cartons rangés par ordre alphabétique. Quand je me présentai pour obtenir un permis de séjour, le chef de bureau demanda la lettre M. Un employé subalterne alla chercher un énorme registre, bien plus serré et plus compact que l'Almanach des 25,000 adresses. L'employé le feuilleta attentivement, en me jetant de temps à autre un regard scrutateur, sans doute pour voir si mes traits s'accordaient avec ceux dont il lisait tour à tour le signalement. Par bonheur, j'étais un trop petit personnage pour que mon nom se trouvât inscrit dans ce livre de proscription. J'en fus quitte pour répondre à quelques questions banales, et je sortis emportant une carte marquée d'un signe indéchiffrable, probablement le signe de mon innocence et de ma sécurité.

J'ai pourtant eu aussi ma querelle de gendarmes et mon réquisitoire. Mais loin d'en savoir mauvais gré à la police bavaoise, je l'en remercie, car sa rigueur m'a valu quelques-uns des plus beaux jours que j'aie passés de l'autre côté du Rhin. C'était par une de ces fraîches matinées d'été, où les vallées fleuries, les forêts de chêne, les ruisseaux d'argent de l'Allemagne sourient à ceux qui viennent les voir sans leur demander

s'ils sont démocrates ou absolutistes, s'ils écrivent des articles de politique ou des traités d'agriculture. Je venais de traverser les charmantes prairies de la Saal, la jolie ville de Rudolstadt, petite résidence d'un petit prince qui pourrait faire envie à des rois par sa délicieuse situation et son château si riant et si pittoresque. J'avais franchi la chaîne de Thuringerwald, cette romantique partie de l'Allemagne, décrite par tant de voyageurs. Tandis que la voiture gravissait péniblement les détours escarpés du chemin, je m'en allais à pied, rêveur et joyeux, rappelant dans ma mémoire, comme autant de compagnons de voyage chéris, les naïves légendes que les habitants de ces forêts racontent à leurs veillées, les douces idylles inspirées aux poètes d'Allemagne par l'aspect de ces lieux agrestes; puis ensuite, oubliant toute cette œuvre des hommes pour ne plus voir que l'œuvre de la nature, les buissons de bruyère, les guirlandes de campanules bleues déroulées le long des sentiers, les larges branches de sapins qui se rejoignaient comme les arceaux d'une cathédrale pour protéger le repos de cette solitude champêtre, et la source limpide endormie au pied du rocher et reflétant dans son cristal sans tache le feuillage des arbres, les fleurs de la colline et le ciel bleu, comme une âme candide qui se repose à l'écart dans une pensée d'amour et dans une pensée de Dieu. Tantôt je m'arrêtais au bord d'une des avenues de la forêt pour voir ses mystérieuses profondeurs éclairées çà et là par des flots de lumière; tantôt, debout sur une des cimes de la montagne, je contemplais dans une muette admiration la vallée fleurie et les champs féconds qui se déroulaient à mes pieds, et lorsqu'à travers les groupes de sapins centenaires je distinguais le tourbillon de fumée flottant au-dessus du chalet, lorsque dans le profond silence des bois j'entendais la voix du berger ou le tintement argentin des cloches du troupeau, il me semblait être encore au temps heureux, au temps regretté, où, bien plus jeune encore et plus riche d'illusions, je m'en allais ainsi errer à travers les montagnes de la Franche-Comté et les solitudes de la Suisse.

Arrivé à Cobourg, je me hâtai de visiter le château, l'église, le gymnase. Je ne voyais rien au premier aspect dans cette ville, qui dût me retenir, et j'avais hâte d'arriver en Bavière. Une voiture retournait le lendemain à Bamberg, j'allai retenir

ma place et je partis, songeant avec joie à cette vieille et majestueuse cité que j'allais bientôt voir, et avec plus de joie encore à la suite de mon voyage, qui devait me conduire à Nuremberg. A six lieues de Cobourg, la voiture s'arrête. Nous étions sur les frontières bavaroises. Un officier s'avance, escorté de deux soldats, et demande nos passe-ports. Le mien était lourd comme un in-8° allemand, couvert de cachets comme un diplôme de chancellerie. Pour pouvoir y faire entrer tous les visas et les signatures destinés à protéger ma très-inoffensive personne, il avait fallu l'allonger comme la robe d'un enfant qui grandit. Il était bariolé d'armes comme un écusson de petit duc, et large comme une mappemonde. Je n'ai jamais vu un passe-port plus respectable. Mais en recueillant ces visas de ministres, de consuls, de bourguemestres, dont on me gratifiait à chaque ville, moyennant une taxe de quelques *groschen*, j'en avais oublié un; et voyez le malheur! c'était précisément celui de l'envoyé de Bavière. Je compris la grande faute que j'avais commise et le péril qui me menaçait à la mine rébarbative de l'officier, qui, pour mieux compter mes cautions, avait mis ses lunettes. Je me dis en voyant le froncement de ses sourcils : O malheur ! Mais que faire ? Mon oubli ne pouvait plus se réparer. J'étais dans la fatale position d'un de ces enfants dont les contes bleus racontent la destinée. On a inventé à leur baptême toutes les fées du voisinage, et toutes viennent le doter de leurs dons, et au moment où sa mère énumère, avec le ravissement de l'amour maternel, les trésors de bonheur amassés sur sa tête, voilà qu'il arrive une autre fée, que par mégarde on avait oubliée et qui vient se venger de cet oubli. L'envoyé de Bavière était cette fée que j'avais oublié de convier au baptême de mon passe-port, et j'allais expier mon impardonnable étourderie : — Pourquoi, me dit l'officier, ne vois-je pas sur cette feuille le visa de notre ministre ? — C'est que je n'ai pas pensé à le demander. — Eh bien ! vous ne pouvez aller plus loin. — En vérité ! Les autres signatures ne peuvent-elles me servir de sauvegarde ? — Non. — Mais je suis ici près de Bamberg ; qu'il me soit permis de me rendre dans cette ville ; j'y resterai tout le temps nécessaire pour faire mettre mon passe-port en règle. — Impossible. Cet impossible était prononcé d'un ton qui m'ôta l'envie de continuer ma harangue. — Conducteur, ajouta-t-il, descendez les

effets de ce voyageur et partez. Ces autres messieurs sont en règle. » Ces autres messieurs étaient des Allemands, dont mon rigoureux inquisiteur avait à peine entr'ouvert le passe-port. Quand je vis mon porte-manteau sur le chemin, la voiture roulant vers Bamberg, et moi tout seul au pied de ce corps de garde qui m'empêchait de passer, j'éprouvai une sorte de rage. Non, il n'en sera pas ainsi, m'écriai-je en courant à la porte de la chambre dans laquelle l'officier venait de rentrer glorieusement comme un homme qui a sauvé son pays. Il doit y avoir non loin d'ici un fonctionnaire supérieur qui anéantira peut-être votre sentence; faites-moi conduire près de lui. — Volontiers, me répondit l'officier en se levant du canapé où il était déjà assis, et en secouant par terre la cendre de sa pipe; volontiers, mon jeune monsieur, je vais vous faire donner une voiture que vous payerez, deux gendarmes que vous payerez; le *landsrichter* demeure à deux petites lieues d'ici, et cette excursion ne vous coûtera que six francs; si vous pouvez aller plus loin, je vous souhaite un bon voyage.

La voiture fut prête en un instant. C'était une espèce de charrette à foin, avec une planche au milieu attachée tant bien que mal, à l'aide de quelques clous et de deux bouts de corde. Je montai sur ce siège. Mes deux gendarmes, le casque en tête, le fusil en bandoulière, le sabre sur la hanche, s'assirent à mes côtés. L'un d'eux voulut bien prendre les rênes du cheval, et nous servir de cocher, mais le second m'observait en silence, comme s'il avait eu peur que je ne m'évadasse. Notre arrivée dans la petite ville où demeurait le *landsrichter* produisit une singulière rumeur. C'était un jour de marché. Les gens de la campagne, réunis sur la place, se rangèrent tout ébahis sur notre passage. La vente des bestiaux et des légumes fut interrompue; les enfants coururent après nous. Dans les regards qui se tournaient de notre côté, je ne distinguais que l'expression d'une curiosité niaise ou d'un honteux soupçon. Quelques hommes, en me voyant passer, secouaient la tête avec un air de profonde sagesse, et les femmes se demandaient quel pouvait être cet étranger si jeune et déjà si coupable, qu'on amenait entre deux gendarmes. Il est bien possible que, dans ce moment-là, un des poètes de la bourgade ait écrit une légende sur mes crimes, et qu'on me cite encore aujourd'hui

aux petits enfants comme un exemple de la justice céleste.

La voiture s'arrêta devant la maison de mon juge, et l'on me fit entrer dans une grande salle humide et sombre comme une prison. Un de mes deux soldats vint s'installer près de moi, bien décidé toujours à ne pas me perdre de vue; l'autre resta sur la place pour garder le cheval et répondre aux mille questions de la foule inquiète. Celui-là avait le plus beau rôle. Pour peu qu'il ait eu d'imagination et qu'il ait voulu composer une lamentable complainte au milieu de ces bonnes gens disposés à tout croire, il a dû jouir d'un triomphe pareil à celui des improvisateurs italiens. Le landsrichter n'était pas chez lui, et, pour comble de malheur, il était à dîner chez un de ses amis. J'aurais voulu qu'on ne le troublât pas dans cette grave et douce occupation, sachant qu'en Allemagne plus que partout ailleurs il faut bien prendre garde de déranger l'honnête homme qui dîne. Mais ma cause paraissait si grave que mes deux gendarmes n'osaient en retarder l'entière solution. On alla donc chercher le juge, qui arriva d'un air de fort mauvaise humeur, comme un gastronome que l'on dérange très-mal à propos d'une partie de plaisir pour lui soumettre la décision d'une affaire. C'était un homme sec et maigre, que je vois encore d'ici, avec son œil fauve et sa face plate. Son aspect seul m'épouvanta, et il n'avait pas encore prononcé une parole que je voyais déjà ma cause perdue. — Que voulez-vous? me dit-il, après avoir parcouru d'un bout à l'autre mon passe-port. — Je voudrais continuer ma route. — Cela ne se peut; votre passe-port n'est pas visé par notre ministre. — Eh bien! j'irai le faire viser à Bamberg. — Un non bien articulé fut sa seule réponse à cette seconde demande; puis il reprit, en me regardant de la tête aux pieds: Que venez-vous faire en Allemagne? — Étudier. — Monsieur s'écria-t-il de l'air d'un philosophe qui va formuler un des plus grands axiomes de la science, on ne vient pas en Allemagne pour étudier. Après cette parole solennelle, il s'approcha de la glace pour rajuster sa cravate, ordonna aux gendarmes de me reconduire hors des frontières, et retourna à son dîner.

Une fois au corps de garde bavarois, je fus délivré de mon escorte, je trouvai un paysan qui consentit à me mener avec sa voiture à Cobourg, et j'arrivai dans cette ville vers la nuit. Il

m'en avait coûté, pour mes deux charrettes et pour la place que j'avais payée jusqu'à Bamberg, environ 60 francs; j'avais en outre perdu une journée en courses fatigantes, et j'avais pendant plusieurs heures subi le contact de deux gendarmes, tout cela pour l'oubli d'une signature et d'un cachet.

Cependant mon hôte de Cobourg, qui m'avait vu partir si joyeusement pour la Bavière, ne comprenait pas pourquoi je revenais si vite. Les explications qu'il fallut bien lui donner le jetèrent dans une étrange perplexité. Dans sa bonne foi d'Allemand, il sentait bien que je n'étais pas un être redoutable, mais dans sa conscience d'aubergiste, c'est-à-dire d'homme soumis au contrôle incessant de la police, il ne savait trop s'il ne devait pas me regarder comme un personnage suspect, et s'il ne s'exposait pas à quelque grave réprimande du bourgmestre en me donnant asile. — Vraiment, disait-il en se promenant de long en large dans la chambre, vraiment un passeport qui n'est pas en règle... conduit devant le landsrichter... ramené hors des frontières, par ma foi c'est grave... c'est grave; je ne me rappelle pas avoir rien vu de semblable. — Je vis le moment où, à force de réfléchir à l'embarras et au danger de ma situation, il allait tout simplement me prier de chercher un autre gîte, et je commençais déjà un nouveau commentaire sur la valeur réelle de mon passeport, quand, par une faveur toute particulière de la Providence, il m'arriva un auxiliaire. Ce n'était rien moins que la fille même de mon hôte, une belle et grande jeune fille, intelligente et habile, qui, dès les premiers mots qu'elle nous entendit prononcer, se rangea de mon côté et trouva aussitôt l'argument qui devait émouvoir son père : « Tu sais bien, lui dit-elle, que ces Bavares sont des arrogants et des sots. Quand ils passent par ici, ils ont toujours l'air de nous prendre en pitié, et nous appellent des hérétiques. Ce landsrichter, te souviens-tu de ses dédains un jour qu'il est venu loger chez nous? On eût dit que notre maison n'était pas digne de le recevoir. Et cet officier, n'ai-je pas vu comme il s'admirait au dernier bal de la ville, en nous disant de fades galanteries à ma cousine et à moi? Quant à monsieur, ajouta-t-elle en se retournant gracieusement de mon côté, il est évident qu'il est venu ici pour étudier; quand il a ouvert sa malle, le domestique a vu qu'elle était pleine de livres allemands. et

hier au soir il lisait Schiller. — Ma fille a raison, s'écria le digne aubergiste, ce landsrichter est un vilain homme. Je ne sais comment j'avais fait pour l'oublier, et vous, monsieur, vous ne pouvez être un voyageur dangereux puisque vous lisez Schiller; moi, je suis fou de Schiller. Envoyez votre passe-port à Munich, restez ici jusqu'à ce que vous le receviez, et soyez tranquille, la police de Cobourg ne vous dira rien, car je la connais. — A ces mots il vint me prendre la main, et la jeune fille sortit sans me donner le temps de la remercier. Le lendemain elle partait pour aller passer un mois à la campagne. Je ne devais plus la revoir. J'appris seulement qu'elle était chérie de tous ceux qui la connaissaient, et qu'elle s'appelait Marguerite. Depuis ce temps j'adore le nom de Marguerite.

Quand je fus seul dans ma chambre, livré à moi-même, et récapitulant tous les événements de cette journée, je sentis s'éveiller en moi je ne sais quel vague désir de scandale et de vengeance, et ma première pensée fut d'écrire une lettre dans les journaux. Je me disais qu'une offense faite au passe-port français ne devait pas rester impunie; je me disais d'un autre côté que la petite persécution que je venais d'éprouver pourrait bien me donner une très-jolie réputation de martyr. Je me rappelais l'éclat produit, quelques années auparavant, par l'emprisonnement de M. Cousin; je me croyais tout aussi malheureux que M. Cousin, et peut-être l'étais-je beaucoup plus. Déjà je voyais les journaux dissenter sur mon arrestation et le public s'émouvoir au récit de mon infortune. Le ministre des affaires étrangères adressait à notre ministre à Munich des instructions spéciales à mon égard; la Bavière faisait des excuses; le gardien des frontières et le landsrichter se frappaient le front et se repentaient de m'avoir méconnu, et du haut de ma grandeur future, j'envoyais un témoignage de reconnaissance à la jeune fille qui était venue à mon secours. Bref, je bâtissais sur ma mésaventure de quelques heures des rêves de vanité et de fortune, comme Perrette sur son pot au lait, et je m'endormis dans la contemplation de mon avenir.

Le lendemain, je m'éveillai aux rayons du soleil qui brillaient à travers mes rideaux. Le ciel était pur, l'air frais et embaumé. Des tiges de liseron, grimpant le long de la muraille, semblaient monter jusqu'à moi pour me montrer leurs calices bleus

avec leurs perles de rosée ; à l'angle de ma fenêtre , une hirondelle bâtissait son nid ; au pied de la maison , je voyais passer les paysans des environs avec leur longue redingote et leur honnête physionomie , et devant moi j'apercevais les coteaux bordés d'arbres à fruits et chargés de vignes. J'oubliai au même instant mes vaines idées d'ambition fondées sur un ridicule espoir de scandale. J'envoyai tout simplement , comme mon hôte me l'avait conseillé , mon passe-port à Munich , puis je sortis pour voir ce que je n'avais pas encore vu , les élégantes maisons de campagne et les rians jardins qui entourent Cobourg , et je ne sentis plus que l'impression d'une nature bien-faisante qui console et vivifie.

Cobourg n'est qu'une ville de huit mille âmes , sans université , sans établissements scientifiques , par conséquent dépourvue de l'intérêt qui s'attache même à quelques-unes des plus petites cités de l'Allemagne , à Iéna , par exemple , à Giessen , à Erlangen. De plus , elle est située hors des grandes routes du nord et du sud. On ne passe point par là en allant à Berlin ou à Vienne , à Cologne ou à Dresde. Ce n'est ni une ville d'industrie , ni une ville de bains , ce qui est encore la meilleure des industries. La population se compose de rentiers , de fonctionnaires attachés à la cour ou à l'administration , et d'un assez petit nombre de marchands et d'ouvriers. Aussi n'y trouve-t-on point ces constructions élégantes qui s'élèvent à la suite d'une spéculation heureuse et d'une fortune rapide. La rue du Château seulement a un air de nouveauté séduisant et coquet ; les autres sont ce qu'elles étaient il y a quelque cent ans ; mais il y a dans l'isolement de cette ville , dans son repos habituel , dans son silence , un charme indéfinissable auquel on se livre bien vite avec abandon , et les sites qui l'environnent sont si pittoresques et si beaux , qu'on ne se lasse pas d'y revenir et de les contempler. La ville est bâtie en partie , dans la plaine , en partie sur la pente inclinée d'une colline , au pied de deux montagnes parsemées d'arbres , de pâturages , de champs féconds. Au sommet d'une de ces montagnes on aperçoit un vieux château qui tombe en ruines ; au sommet de l'autre , un jardin , un parc , un palais gothique bâti récemment , léger et gracieux comme un édifice du moyen âge. Du haut d'un de ces balcons dentelés , on découvre à la fois la chaîne du Thuringerwald , les plaines de la

Saxe, les champs de la Bavière. J'allais souvent errer le long des verts sentiers qui côtoient cette montagne, au milieu des larges allées de chênes qui l'ombragent, autour des murailles de son château, dont les fenêtres à ogives, les tourelles et les colonnettes étaient pour moi comme le symbole rajeuni d'un autre temps au milieu d'une nature toujours jeune et toujours belle, qui se moque également des ravages du temps et des soins artificiels de l'homme.

Entre les deux montagnes s'étend une large vallée arrosée par une rivière limpide, verte et féconde comme un enclos de la Touraine, calme et riante comme l'asile idéal d'un poète. C'est là que s'élève le château de Rosenau, la demeure favorite du grand-duc. C'est là qu'un jour, dans une de mes promenades vagabondes, j'aperçus deux enfants revêtus d'un pantalon de toile, d'une veste bleue, et travaillant à bâtir sur un tertre de quelques pieds de hauteur une forteresse de gazon. Je ne me doutais guère que ces enfants occuperaient bientôt toute la diplomatie européenne; qu'un d'eux deviendrait roi de Portugal et l'autre roi d'Angleterre.

Une partie de ma journée se passait ainsi à m'en aller sur la montagne ou dans la plaine, abandonnant ma course au hasard, et me détournant à chaque pas comme un écolier pour voir un rameau d'arbre chargé de fruits, un champ de blé ou un insecte. — O plaisirs de jeunesse! faut-il s'écrier avec Immermann, poésie de jeunesse, quand on vous possède encore, que peut-on désirer de plus?

Lorsque je rentrais dans la ville, l'aspect de ces rues étroites, de ces maisons informes faisait pour moi un étrange contraste avec les riants tableaux que je venais de contempler, et l'aspect des fonctionnaires, en habit de cérémonie, me causait parfois de singulières surprises. Je m'amusais surtout à voir le bataillon du duché en grande tenue, paradant sous les fenêtres du palais avec ses officiers et ses généraux qui assistaient aussi gravement à l'exercice de cette petite troupe, que s'ils eussent eu devant eux la magnifique armée du camp de Boulogne. Dans cette armée de Cobourg, il y a une singulière organisation. Autant de soldats, autant d'officiers: autant de compagnies de vingt hommes, autant de généraux, et des ceinturons d'épée couverts de broderies d'or, et des uniformes d'une richesse

fabuleuse. Ceci me rappelle, du reste, une remarque que j'ai eu occasion de renouveler plusieurs fois, et que je livre aux statisticiens comme un fait qui n'est pas sans valeur. C'est que plus un pays est petit, plus les épaulettes de ses officiers sont grosses. En France, elles sont d'une dimension fort restreinte; en Prusse, elles ont déjà un développement considérable; dans le duché de Saxe-Cobourg, elles tombent jusqu'au coude.

De retour à l'auberge, après ces excursions aventureuses dans cette charmante contrée de l'Allemagne, je retrouvais avec joie mes livres de prédilection qui m'avaient suivi dans tout mon voyage, qui m'entretenaient encore de l'Allemagne et m'en faisaient aimer la grâce mélancolique et le génie. Quelquefois mon hôte venait tout doucement frapper à ma porte et me demandait la permission de s'asseoir auprès de moi. Il avait fini par perdre toute défiance à mon égard, et par me prendre décidément sous sa sauvegarde. Il venait donc d'ordinaire, dès qu'il avait lu sa *Gazette d'Augsbourg*, pour me raconter, dans toute l'expansion de son premier étonnement, les grandes nouvelles de France et d'Allemagne. Puis, quand il avait épuisé son arsenal politique, il me parlait de sa fille, comme s'il eût compris que plus d'une fois au fond du cœur je songeais à elle, et que plus d'une fois déjà j'avais regretté de ne plus la voir.

Une semaine s'écoula ainsi, et ma vie était si pleine que je ne songeais ni à chercher une nouvelle distraction, ni à faire la moindre connaissance. Le dixième jour, je reçus par la poste un lourd paquet portant le sceau de la légation française. C'était mon passe-port, augmenté d'une nouvelle bande de papier et revêtu de trois nouveaux visas. Il me parut qu'il arrivait bien vite. J'avais presque oublié que je devais partir, quand cette missive officielle vint me le rappeler. J'allais dire adieu aux sites que j'avais le plus souvent contemplés, comme à des amis avec qui l'on a eu de longs et doux entretiens, et dont on s'éloigne en songeant que vraisemblablement on ne les reverra jamais. Je fis ma malle à regret, et je m'approchai avec une véritable tristesse de mon hôte, pour lui serrer encore une fois la main : « Attendez, me dit-il, j'ai quelque chose à vous remettre. » Il ouvrit une armoire et en tira un livre soigneuse-

ment enveloppé : « Tenez , ajouta-t-il , voilà ce que ma fille m'a chargé de vous donner , quand vous partiriez. »

C'était un exemplaire d'*Hermann et Dorothee*. Sur la première page , Marguerite avait écrit : « Souvenez-vous de l'Allemagne , où les femmes défendent l'étranger quand les hommes l'abandonnent. » Je serrai ce livre contre mon cœur , et je sentis une larme rouler dans mes yeux. Qu'on me pardonne cette naïve émotion : je n'avais encore fait que passer quelques mois à Paris , et j'avais vingt ans.

X. MARNIER.

---

---

# TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
La belle Isabeau (suite); par M. Eugène Sue. . . . .	5
Fabrique de vice à Paris, dernière partie, par M. Frégier; par M. Philarète Chasles. . . . .	111
Les théâtres royaux; par M. Kératry. . . . .	124
Le Piano, 8 <sup>e</sup> article; par M. Castil-Blaze. . . . .	141
Mon voisin Siruret; par M. Eugène Pelletan. . . . .	174
Les amours des poètes; par M. Léon de Wailly. . . . .	211
Hincmar, ou un évêque au ix <sup>e</sup> siècle; par M. J.-J. Ampère. . . . .	251
Femmes de la Régence. — La duchesse de Berry; par M. Paul de Musset. . . . .	248
De l'optimisme avant la révolution; par M. de Lacretelle, de l'Académie française. . . . .	285
Cobourg; par M. X. Marmier. . . . .	500

FIN DE LA TABLE.

TABLE

1. The first part of the table contains a list of the names of the authors of the papers included in the volume, together with the titles of the papers and the pages on which they are printed.

2. The second part of the table contains a list of the titles of the papers, together with the names of the authors and the pages on which they are printed.

3. The third part of the table contains a list of the names of the authors, together with the titles of the papers and the pages on which they are printed.

4. The fourth part of the table contains a list of the titles of the papers, together with the names of the authors and the pages on which they are printed.

5. The fifth part of the table contains a list of the names of the authors, together with the titles of the papers and the pages on which they are printed.

6. The sixth part of the table contains a list of the titles of the papers, together with the names of the authors and the pages on which they are printed.

7. The seventh part of the table contains a list of the names of the authors, together with the titles of the papers and the pages on which they are printed.

8. The eighth part of the table contains a list of the titles of the papers, together with the names of the authors and the pages on which they are printed.

9. The ninth part of the table contains a list of the names of the authors, together with the titles of the papers and the pages on which they are printed.

10. The tenth part of the table contains a list of the titles of the papers, together with the names of the authors and the pages on which they are printed.



